LES SPECTRES DU PROGRÈS

RICARDO G. CURCI

Pour les Reiter :

Alois, Gerhard, Ian

Qui aime les fables de sable,

une cavité dans l’eau,

un autre désert.

Une clé au fond

de ma poche, touchant mes doigts ;

le cercle avec son serpent mordant…

RICARDO MOLINARI

L’OISEAU

1

Joshua marchait sous l’échafaudage du dôme, et les ombres et les lumières formaient un chemin rayé le long duquel il se laissait guider, comme chaque jour de la semaine. Il ressentait une chaleur en traversant ce fragment de lumière, qui n’était pas causé par le soleil d’autrefois, celui dont il entendait parler son père, lorsque le ciel était clair et que le soleil était une sphère d’une intensité énorme qui avait déjà commencé à nuire aux humains avec ses rayons ultraviolets. Ce n’était plus qu’une lumière légèrement plus vive que l’ombre projetée par les bâtiments, filtrée à travers l’épaisse couche de nuages éternels qui laissaient tomber les pluies acides constantes. Contre cette pluie, la construction du dôme avait commencé, semblable aux paupières d'un œil immense qui se fermait peu à peu sur la ville. Il travaillait à sa construction depuis trois ans et, ce jour-là, comme chaque matin depuis, il quittait son appartement très tôt, avant l'aube, sans même jeter un œil à la météo ni à la ville par l'étroite fenêtre. Le temps était toujours le même : humide, sombre, parfois torride, et d'une luminosité aux reflets ocres vifs qui brouillaient sa vue et faisaient briller ses yeux. Il prit un café avant de partir, enfila un manteau par-dessus sa salopette, prit sa boîte à outils et descendit l'ascenseur bondé. Cent cinquante étages plus bas, la rue était couverte d'humidité, et les machines

municipales jaunes, semblables à des bulldozers aux bras hauts et aux têtes énormes et hideuses dressées, semblaient balayer les restes de la pluie acide, les corps de ceux qui avaient oublié ou désobéi au couvre-feu, hommes et animaux. Les marchés ouvraient à cette heure-là, et le transport des hommes et des femmes vers les ventes aux enchères des grandes entreprises commencerait deux heures plus tard. Joshua observait tout cela comme chaque matin, car il ne pouvait garder le regard baissé, fixé comme si ses yeux étaient de plomb sur le trottoir. Il scrutait la ville tout entière en parcourant la courte distance qui le séparait de la zone d'accès au dôme, conservant les visions qu'il recueillait chaque matin pour les reproduire plus tard dans son appartement le soir. Il les projetait pour s'en souvenir, comme son père le lui avait appris. Lui, comme presque tout le monde en ville, était muet. Sa véritable vie était plus intérieure qu'extérieure ; il était plus récepteur qu'émetteur, du moins en ce qui concerne ce qu'on appelle communément la communication interpersonnelle. Son père avait lu des livres ; il n'en possédait aucun et ne pouvait distinguer une lettre d'une autre. Son père avait parlé sans interruption jour et nuit, car le jour viendrait, lui avait-il répété à maintes reprises, où il serait privé de voix. Et ce jour arriva enfin. Les agents de sécurité de la ville étaient venus le chercher. Le dôme n'était encore qu'un projet, mais les fondations des murs d'enceinte sur lesquels il reposerait étaient déjà en cours de creusement. On le tenait entre deux hommes, tandis qu'un troisième lui appliquait un aiguillon électrique sur la gorge. Joshua vit son père résister et crier, plaqué contre le mur, gémissant comme un enfant, suppliant qu'on lui accorde au moins la parole. Mais l'aiguillon pénétra dans sa bouche et lui brûla la langue et les organes vocaux. Il passa deux semaines au lit, délirant, serrant sa gorge brûlée et le semblant de langue qu'ils avaient laissé derrière eux.

Chaque matin, en allant au travail, Joshua se demandait ce que son père avait dit avant tout cela. Pourquoi l'avaient-ils privé de sa voix ? Alors il essayait de prononcer des sons, sachant que le vrombissement des machines dans les rues empêcherait quiconque de l'entendre. Tout ce qui sortait de sa gorge était un bruit comme celui d'un oiseau mourant, peut-être un oiseau agressif qui se sent menacé. Un cri guttural. Comme à chaque fois qu'il essayait, sa gorge lui faisait mal, et ouvrir la bouche pour apaiser l'irritation de ses muqueuses ne réussissait qu'à injecter les substances nocives des pluies acides qui montaient dans les rues après être tombées et s'être déposées pendant la nuit. L'eau s'évaporait et les gaz montaient jusqu'au sommet des immeubles. Debout au sommet du dôme, je pouvais voir la vapeur toxique s'échapper des zones non encore scellées, telle une fumée de cheminée se mêlant aux nuages gris d'où elle était née quelques heures auparavant. Lorsque le dôme fut Une fois le projet terminé, la ville serait protégée et les quelques gaz restants seraient éliminés par le système de purification.

Mais tout cela était encore en construction. Joshua atteignit la zone d'ascension, prit place dans les grands ascenseurs, aux côtés de ses collègues, et commença l'ascension rapide. Les premiers jours, l'ascension était vertigineuse pour chaque nouvel ouvrier. Il n'y avait pas de murs dans l'ascenseur, seulement des sangles de sécurité pour chacun. Ils pouvaient

alors apercevoir les hauts immeubles qui les entouraient, tandis que les rues disparaissaient dans le brouillard et le smog, et le silence commençait son réconfort. Car là-haut, au sommet du dôme, si près du ciel, le silence était si semblable au silence forcé de leurs voix silencieuses, qu'il semblait que le ciel était leur véritable demeure. Là-haut, là où ils n'étaient pas encore arrivés, le ciel sombre contenait les rudiments du passé. Un passé mythique, peut-être, car la plupart d'entre eux ne pouvaient que l'imaginer, mais le sentiment de déjà-vu était inévitable. Quelque chose brillait dans leurs yeux à la vue du ciel nuageux, au contact du vent tantôt fort, tantôt clément qui apaisait la sueur sur leur peau sous leurs vêtements de travail. Mais surtout, c'était le silence auquel ils aspiraient à leur retour. Bien sûr, ils n'en avaient pas parlé à leurs collègues, mais ils le voyaient des centaines de fois sur leurs visages, à la fin de chaque journée de travail, au cours de ces trois années.

Ils atteignirent le sommet et enfilèrent les bottes magnétiques qui les maintenaient fixés à la surface du dôme. Casques et bottes aux pieds, gants épais et outils de travail suspendus à la ceinture, chacun se dispersa dans l'énorme structure formée de poutres formant d'immenses arches ressemblant aux côtes de monstres antiques, et entre ces arches se trouvaient de longs ponts qui se raccourcissaient ou se démantelaient à mesure que le toit se refermait. Il avait entendu cette comparaison de son père, qui lui avait raconté qu'enfant, il avait eu un livre montrant les squelettes d'anciens animaux préhistoriques. Joshua n'avait pas compris à l'époque, et il ne le comprend toujours pas pleinement, d'autant plus qu'il n'avait aucune mesure pour les comparer ; il n'avait jamais connu que des petits animaux de la ville, des rats ou de vieux chiens malades. Son père lui avait touché les côtes et lui avait expliqué que s'il imaginait un animal aussi énorme que cette ville entière, il saurait que son thorax serait aussi grand que les arches du futur dôme. Il était mort avant d'avoir vu le début de sa construction. Il s'était jeté du cent cinquantième étage de l'immeuble où ils habitaient tous les deux. Cette nuit-là, son père avait parlé dans une langue qu'il ne comprenait plus, un mélange de dialectes variés, presque comme le verbiage fiévreux et incohérent d'un épileptique. Il l'avait vu, bien des nuits auparavant, pratiquer une incision à la tempe droite. De son lit, Joshua avait vu le filet de sang contenu dans le petit électrocoagulateur tandis que son père insérait la puce qu'un passeur avait apportée l'après-midi même. Son père le regarda alors depuis son lit, la suture déjà faite et un sourire aux lèvres. Il l'avait entendu dire quelque chose dans l'ancienne langue des saints, peut-être le latin, puis prononcer les mots de vieilles phrases qui lui rappelaient des souvenirs de guerres et de catastrophes, de mondes perdus où hommes et femmes chantaient de longs chants épiques, d'amour, et de mondes magnifiques à jamais perdus dans l'oubli grandissant. Puis il vit en son père qui était vraiment son père, comme une identification, une individualité qui se détachait de ce qui semblait maintenant être les contours flous de la ville. La ville non pas en tant que construction, mais en tant que système : coutumes, règlements, actions. Son père était la pensée. Son père était la connaissance. Et dans le sourire sur ses lèvres, il lut la tristesse de l'abandon, l'inéluctabilité de l'impuissance de ne pas pouvoir

supporter tant de choses : le passé était un affront qui le sauvait pourtant de la mort présente. Et à la fin de la nuit, le vieil homme, qui n'était pas si vieux que ça puisque Joshua était à peine un enfant, se jeta par l'étroite fenêtre, au milieu de convulsions et de cris silencieux qu'il ne pouvait plus émettre. Mais une minute plus tôt, le vent des hauteurs jouait brutalement avec ses longs cheveux grisonnants tandis qu'il était assis à califourchon sur l'encadrement de la fenêtre, regardant successivement l'abîme puis l'appartement, où son fils l'observait, silencieux, condamné à jamais à un silence irrémédiable. Puis il s'affala à nouveau dehors, tandis que Joshua lui tendait cérémonieusement une petite main, mais s'arrêta en réalisant le ridicule de son acte. Il baissa la main, la posa sur le lit et toucha ses yeux, où les cicatrices commençaient déjà à se refermer. Les petites machines de projection étaient À l'intérieur, grâce à son père.

Il contempla la ville du haut du dôme en pleine croissance. L'espace d'un instant, il crut dominer le reste des habitants, leurs bâtiments, leurs véhicules, toute la vie quotidienne, triviale et triste, au milieu du brouillard qui laissait à peine entrevoir les faibles rayons de lumière amplifiés par les lentilles installées à l'intérieur des sections achevées de la construction. Nombre de ces filtres solaires avaient déjà été installés sur les grandes arches métalliques, mais les nouveaux purificateurs ne fonctionnaient pas encore. Pour cela, il fallait que le dôme soit terminé et que la ville soit définitivement séparée du reste du monde, ce monde que Joshua pouvait désormais à peine distinguer à travers les nuages sombres de gaz pestilentiels qui contaminaient tout ce qu'il connaissait. Il était vrai, cependant, qu'il savait peu de choses de ce soi-disant monde. Seules les histoires de son père le lui avaient révélé, car rien ne faisait référence à ce qui entourait la ville, et encore moins à ce qui se trouvait au-delà. La ville n'avait pas de passé, pas de relations extérieures. Du moins, c'est ainsi qu'il la comprenait. Cependant, le vieil homme lui avait parlé des cycles alimentaires, de l'agriculture, de l'élevage, des industries, des usines, des routes qui transportaient la nourriture depuis ses lieux de production. Et lorsque Joshua se tenait sur le dôme, il imaginait, parmi les brumes grises de l'horizon, ces champs cultivés, les animaux au pâturage, les contours des usines, les routes qui sillonnaient la terre comme par-dessus les mers, faisant le tour du monde jusqu'à englober les vastes terres dont l'homme était devenu le roi et le seigneur. Malheureusement, il n'avait pas beaucoup de temps pour de telles rêveries. Bien qu'il n'y ait ni contremaîtres ni chefs pour les surveiller, Joshua et ses collègues affectés à de telles hauteurs étaient considérés comme les plus spécialisés dans leur technique et portaient donc des puces de localisation dans leurs bottes magnétiques. Lorsque, pour une raison ou une autre, ils interrompaient leur travail, une alarme retentissait. Ce fut ce qui se produisit cette fois-ci. L'alarme se déclencha dans ses bottes, une fois, deux fois, et la contemplation du ciel dut s'interrompre dans son esprit, tandis qu'il retournait au travail. Il se pencha sur la surface du dôme, ouvrit ses boîtes à outils et s'attela à la tâche. Écrous et boulons, rivets, instruments anciens et irremplaçables qui avaient traversé les siècles malgré l'avancée inexorable des nouvelles technologies. Mais qu'était devenue cette technologie dont son père avait tant parlé ? Il n'avait pas vu grand-chose de ce que le vieil homme avait mentionné : ordinateurs, robots, humanoïdes. Il ne restait que des villes

noyées dans des gaz toxiques ou soumises à des pluies acides incessantes. Il l'aurait interrogé s'il avait pu parler, et il espérait donc trouver dans chaque mot de son père un indice de ce qui avait mis fin à ce monde du passé.

La surface du dôme était recouverte d'alliages neufs provenant des usines de la ville. Des ouvriers comme lui y travaillaient douze heures par jour, enfermés dans ces bâtiments sans fenêtres, à l'abri des dégâts de la pluie, avec un air si purifié qu'ils n'étaient pas autorisés à quitter leur lieu de travail pour se reposer. Ils dormaient dans des chambres préparées à leur intention, et leurs familles, si elles en avaient, leur rendaient visite une fois par semaine. Ces alliages étaient extrêmement importants pour l'avenir de la ville et devaient être fabriqués avec un soin et un dévouement méticuleux. Aucun élément chimique étranger n'était autorisé à pénétrer dans leur fonderie ; c'est pourquoi, à chaque entrée et sortie des vastes halles intérieures, les corps nus des ouvriers étaient soumis à de longs bains de stérilisation. Ceux qui n'avaient pas eu d'enfants avant de commencer à travailler n'en auraient plus. Et il en avait vu beaucoup quitter les fonderies pour toujours, dans un état de santé qui n'était guère différent de la décrépitude et de l'asthénie. Ainsi, même lorsqu'il n'y avait pas de soleil à contempler, et chaque jour de sa vie, il était contraint de s'immerger dans les pluies acides, de respirer les miasmes de gaz toxiques qui pénétraient à travers les masques filtrants, être là-haut, presque seul, isolé, lui donnait l'occasion de réfléchir, de se remémorer les longues histoires de son père. Parfois, il essayait d'imiter la voix de son père, et sa gorge émettait des sons gutturaux que sa langue refusait d'écouter. Comment se faisait-il, se demandait-il, que les hommes aient su si bien parler, et quel était le véritable sens de cette communication ? Au début, enfant, il n'y trouvait ni but ni signification, mais après l'avoir écoutée pendant des années, il commença à comprendre tout ce qu'il pensait savoir, tout ce qu'il lui restait à apprendre et à comprendre. Les questions surgissaient spontanément, et il n'y avait aucun moyen de les arrêter, se pressant au seuil de sa gorge, sans lui. Ils n'avaient aucun moyen de s'exprimer.

C'est alors que son père tenta de lui apprendre un système d'écriture pour communiquer avec lui. Jusque-là, Joshua ne connaissait que les chiffres. À l'école qu'ils fréquentaient tous, chaque élève était affecté à une spécialisation qu'il développerait plus tard au sein de la ville. Les chiffres l'avaient aidé à concevoir sa vie exclusivement comme un système fonctionnel pour son travail urbain. Les symboles que son père lui avait enseignés de manière précaire étaient différents. Il ne les comprenait pas ; il ne les corrélait pas avec les mots qu'il prononçait. Mais il n'avait plus le temps. C'est à ce moment-là que les autorités municipales arrivèrent pour le réduire au silence. De toute façon, ils ne savaient jamais qui les avait dénoncés, et de toute façon, personne n'avait besoin de le faire. Une voix comme celle de son père, bien que sombre et usée, bien que précaire, devait être un signe distinctif dans ce bâtiment aux milliers de bruits étouffés, atténués par les grands systèmes de silence. Et quelque part dans les bâtiments gouvernementaux, une alarme avait probablement retenti, avertissant d'une voix non autorisée. Joshua prononça quelque chose

d'inintelligible, et son compagnon le plus proche, à la surface du dôme, leva les yeux vers lui. Il n'avait émis qu'un bruit, mais un mot lui trottait dans la tête, alors il crut l'avoir prononcé. Il baissa les yeux, craignant que l'autre ne le dénonce, mais son compagnon sourit, puis émit un bruit qui lui fit réaliser que c'était le même que le sien. Pas de mots, juste un bruit qui tentait d'exprimer quelque chose, une plaisanterie, un soupir, une force accrue à mesure qu'ils positionnaient le matériau de construction. Parfois, ils devaient se baisser et se relever pour avancer à la surface, d'autres fois, ils devaient s'allonger pour riveter l'alliage de l'intérieur. C'était presque toujours un travail épuisant, rendu plus difficile par les gaz et ralenti par les résidus glissants ou collants de la pluie. On entendait des toux, et les gémissements de ceux qui se blessaient. À quelques reprises, quelqu'un était même tombé au fond de la ville. En de telles occasions, le travail continuait tandis que chacun vérifiait le bon fonctionnement de ses bottes magnétiques et de ses harnais, qui, bien que démodés, pouvaient les sauver d'une chute mortelle.

Joshua fut soulagé que sa pensée n'ait pas été découverte, et le vieux mot lui revint à l'esprit, tentant de se frayer un chemin dans sa gorge inerte. Un mot court, excessivement court, facile à prononcer comme il l'avait entendu de la bouche de son père, et agréable à l'oreille, doux et ténu comme aucun air qu'il n'ait jamais perçu auparavant. Il s'était entendu le prononcer maintes fois, mais maintenant, après un long moment, il ne s'en souvenait presque plus. Et pourtant, il revenait, sans cause ni raison apparente, comme les pensées auxquelles son père l'avait habitué dans ses longs monologues. Des mots qui s'appelaient, formant des phrases qui prenaient progressivement forme, et soudain une idée, un concept, se construisait avec justesse dans son esprit. Une construction peut-être plus grande que l'immense dôme qui couvrirait la vaste cité. Une construction sans espace parce qu'elle englobait tous les espaces, et surtout parce qu'elle ne disparaissait jamais. Ce qui est dans l'esprit, dit le père, est ce qui nous définit.

Puis Joshua leva les yeux vers le ciel rempli d'énormes nuages gris, argentés et violets. Des halos de lumière aveuglante représentaient les rayons ultraviolets impossibles à filtrer à de telles altitudes. Il s'assura que sa combinaison de protection était bien fermée, car elle se déchirait parfois ou ses fermetures éclair se défaissaient pendant le travail. Il ajusta ses lunettes et se redressa à la surface, une main gantée protégeant ses yeux. Il vit quelque chose de profond dans le ciel, et ce n'est qu'alors qu'il réalisa que c'était le mot qui lui était venu à l'esprit quelques instants plus tôt. Comment avait-il pu le savoir avant de voir l'objet que ce mot désignait ? Mais il se dit que dès son arrivée là-haut, il avait déjà vu quelque chose de différent dans le ciel. Tellement habitué aux ombres complexes et stagnantes au-dessus de la ville, il connaissait les cartes sombres du ciel qui l'entourait, et toute différence était facilement perceptible.

Bientôt l'alarme sonnerait, mais il ne bougerait pas avant d'avoir clairement vu ce qu'il avait entrevu. Et que vit-il enfin, ou crut-il voir ? Seulement une étrange forme se détachant sur le ciel trouble, telle une amibe soumise au flux et au reflux quasi inexistants de l'eau dans la masse boueuse des égouts de la ville, ceux qui formaient le pourtour rugueux du

dôme sur lequel reposaient les fondations de la nouvelle construction. Mais ce qui était maintenant dans le ciel était une créature ailée, approchant clairement. Après l'avoir vue s'ouvrir, elle passa lentement entre les nuages sombres. La forme grandit progressivement, lentement, mais avec une détermination qui commença à accélérer le mouvement. La raison de Joshua. L'alarme retentissait. S'il ne bougeait pas dans les trois minutes, le quartier général enverrait un signal pour commencer à chauffer ses bottes. Il aurait dix minutes supplémentaires pour répondre à l'urgence. Ensuite, il n'aurait d'autre choix que de les ôter, ce qui risquait de tomber dans le vide ou d'être exilé de la ville, ce qui, à l'avenir, signifiait la même mort. Mais quelque chose en lui hurlait qu'il ne pouvait ignorer ce qu'il voyait. Il tourna le regard vers ses compagnons, mais les autres ne semblèrent pas l'avoir remarqué.

L'oiseau – car c'était bien cela, un oiseau énorme aux ailes déployées – se rapprochait, et vu sa taille, il devait déjà être au-dessus d'eux, à la hauteur du dôme, et pourtant il semblait encore lointain, presque immobilisé dans son vol plané, car il bougeait à peine ses ailes. Joshua pouvait voir les yeux bridés, le long bec, les longues ailes telles de fines membranes maintenues ensemble par de solides fragments qui se terminaient par d'étranges mains. L'oiseau se rapprochait de plus en plus, et les trois minutes s'étaient écoulées. Ses bottes commençaient à chauffer, mais il le remarqua à peine. L'oiseau émit un long cri strident, et c'est à ce moment-là que les autres le remarquèrent. Ils levèrent les yeux, s'arrêtèrent de travailler, pointèrent l'oiseau du doigt, puis coururent sur la surface incurvée du dôme. Mais Joshua était le seul à ne pas bouger, car il savait que l'oiseau ne leur ferait pas de mal, du moins pas à lui. C'était l'oiseau qui était resté dans sa mémoire depuis longtemps. C'était le premier spécimen qu'il voyait, le premier pour tous les habitants de cette ville, sans doute, mais depuis les profondeurs, personne ne l'aurait remarqué. Lui seul, dans le dôme, le reconnaîtrait, car il ressemblait exactement à ceux que son père lui avait décrits. Des oiseaux préhistoriques, mi-reptiles, mi-mammifères, un étrange mélange que personne n'avait vraiment compris, tout comme la vieille et étrange théorie selon laquelle les humains descendraient d'animaux curieux appelés singes vivant dans les arbres. Des concepts difficiles à saisir pour Joshua, des histoires anciennes qui reposaient davantage sur le mythe que sur une vérité probable. Néanmoins, l'oiseau était là pour corroborer les vérités qu'il avait entendues dans la voix définie, parfois hésitante, presque toujours fatiguée, de son père. Puis tout un monde apparut autour de lui : des jungles denses d'arbres entrelacés, des marais profonds où de grands animaux s'enfonçaient désespérément, un ciel bleu avec un soleil si intense qu'il ne laissa pas tomber la pluie pendant des années, et au-delà, des montagnes couvertes de forêts et de neige, et plus loin, les régions maritimes. Joshua savait, voyait tout cela, sans jamais l'avoir réellement vu.

Le monde était le passé, maintenant. Et le passé était plus que le présent sinueux, le présent rigoureux et terrifiant qui n'était rien d'autre que le futur créé maintenant à chaque instant. Il n'y avait d'avenir que sous le dôme, et le dôme n'était pas un avenir, mais un présent constant. Une

destruction et une construction, un enfermement du temps dans une capsule temporelle continue et immobilisée.

Un présent constant, inerte, stagnant. Moins vivant qu'un rocher, et peut-être aussi semblable à l'acier. Puis l'oiseau était déjà sur le dôme, et ses bottes devinrent si chaudes qu'il entreprit de les retirer, mais avant cela, sa bouteille d'oxygène commença à se vider. Il respirait rapidement depuis plusieurs minutes, et peu après, il sentit sa vision se brouiller et son esprit s'évanouir. Il crut que sa tête heurtait la surface du dôme, mais il ne put s'empêcher de sentir l'oiseau qui volait si près de lui, si près qu'il avait l'impression de le toucher. Le vent que ses ailes soulevaient autour de lui, la poussière, les nuages tourbillonnants qui masquaient sa silhouette immense. Le cri strident de l'oiseau, tel un triomphe, tel un chant sur le monde civilisé des hommes. Le long bec menaçant qu'il ouvrit atteignit de justesse Joshua, non pas pour le dévorer, du moins le croyait-il, mais pour lui parler. Et dans l'odeur du vent soulevé par ses ailes, il sentit l'arrivée du vieux monde, le retour intense et fulgurant du passé, les armées écrasantes de la colère et de la vengeance. Quelque chose allait revenir, se dit-il, et il ne savait pas si sa langue avait réussi à prononcer cette phrase lorsqu'il se réveilla dans le bureau de l'infirmerie. Le médecin le regardait lorsqu'il retira son masque à oxygène. Joshua savait que certains fonctionnaires municipaux étaient capables de parler ; c'était d'ailleurs une condition pour faire partie du système gouvernemental, mais rares étaient ceux qui utilisaient cette compétence dans la vie privée, et encore moins dans la vie professionnelle. Les voix qu'il avait entendues, sauf celles de son père, étaient relayées par des machines ou des mégaphones, et leur sonnait donc impersonnel. Cette fois, il entendit la voix du médecin, mais ses paroles ne correspondaient pas à son regard.

« La prochaine fois, soyez attentif en vérifiant la charge de la bouteille d'oxygène. Elle était presque à zéro lorsque vous êtes monté dans le dôme.»

Joshua le fixa du regard. Il avait bien fait, mais Il réalisa que la cargaison était pleine dès le chargement. Le médecin, grand, vêtu d'un uniforme blanc moulant comme celui d'un plongeur, remplit quelques formulaires sur le tableur numérique qu'il tenait. Puis il commença à l'observer attentivement.

« Ça va ? Si ce que vous avez vu dans le dôme vous inquiète, les hallucinations d'apoxie sont très courantes, presque le symptôme le plus fréquent. Oubliez ce que vous avez vu.»

Comme Joshua le fixait toujours, avant de se détourner de lui et de s'asseoir derrière son bureau, il dit :

« Cette fois, je ne mentionnerai pas votre négligence dans le rapport, juste un dysfonctionnement de l'équipement. Vous pouvez partir maintenant ; vous avez le reste de la journée de libre. Bonjour.»

Joshua se leva du brancard. Dès que ses pieds touchèrent le sol, un malaise le submergea pendant quelques secondes. L'odeur de l'oiseau revint avec le souvenir, ainsi que le bruit intense de ses battements d'ailes, et la

sensation qu'il avait de se voir au bord du dôme, l'abîme de la ville à quelques centimètres. Le médecin le calma, sans se lever de sa chaise :

« Vos vertiges passeront bientôt. Sortez et faites le vide. » Puis il retourna à ses occupations, qui semblaient se résumer à rester assis derrière son bureau, à contempler sa surface presque vide, juste la même feuille de papier, immobile comme une affiche peinte, de quelques centimètres de large, qu'il avait laissée tomber de ses mains en s'asseyant.

Joshua sortit ; il avait même une heure de retard sur son horaire habituel. Il était à l'infirmerie plus longtemps qu'il ne le pensait. Il leva les yeux. Les employés de l'équipe suivante travaillaient sous le dôme. Il ne restait plus que la lumière artificielle des nouveaux projecteurs situés sous les poutres et les projecteurs qui amplifiaient la luminosité. Malgré cela, les parties les plus profondes de la ville restaient plongées dans l'obscurité la plus totale, celles entre les grands immeubles, celles les plus proches des fondations du dôme, ou celles adjacentes aux usines d'alliages. Le chemin vers l'appartement ne lui était pas très familier d'où il venait maintenant. Il observa avec curiosité les rues encombrées de véhicules coincés sur le vieil asphalte qui, autrefois, sous la chaleur excessive d'une explosion survenue bien avant sa naissance, avait fondu et s'était élevé sous forme de vagues pétrifiées à jamais. C'étaient les termes que son père utilisait, tandis qu'il lui montrait, depuis la fenêtre de l'appartement qu'ils partageaient, ses souvenirs de la vie en ville.

Les rues, alors, ressemblaient à de vieilles sculptures en ruine, l'entendit-il dire, et cette phrase lui rappela la léthargie d'un triste après-midi crépusculaire. Il ignorait comment, mais la voix de son père, par les mots ou leurs effets sur le timbre de sa voix, était capable de recréer un monde à jamais disparu. Ce monde était désormais présent dans l'esprit de Joshua, et tel un cadeau, il le fascinait et le torturait à la fois. Non pas que ces souvenirs étrangers lui faisaient mal, mais parce qu'il ne trouvait aucune corrélation avec la réalité dans laquelle il vivait. C'était ce que le vieil homme appelait le déjà-vu, une étrange expression dans le langage des dieux, ou peut-être des sages. Mais qu'était-ce qu'un dieu, aurait-il aimé demander. Étaient-ce les dirigeants de la ville, qu'il ne connaissait pas, ceux qui organisaient la vie urbaine et avaient décidé de la construction du dôme ? Ceux qui communiquaient par des machines aux voix fortes, aussi rares qu'arbitraires et presque incompréhensibles ?

Si les rares personnes qui conservaient la capacité de parler étaient des dieux, alors son père en avait été un aussi. C'est peut-être pour cela que les fonctionnaires s'en sont débarrassés, non de leurs propres mains, mais en le privant du seul don qui le rendait semblable à eux. Les hommes, comme les dieux, ne tolèrent ni la concurrence, ni la déloyauté de révéler le passé – peut-être était-ce cela. Mais pour le père de Joshua, le passé n'était rien d'autre qu'un présent qui n'avait pas disparu.

Il arriva à l'appartement du cent cinquantième étage, encore habité par les mouvements de son père dans chaque recoin, près de chaque meuble, désormais rare, sur chaque drap et dans chaque verre. Sur chaque chaise

où il s'asseyait, dans la salle de bain où il se rasait, dans le miroir qui mourait chaque nuit de honte de ne pouvoir refléter autre chose que la noirceur d'un néant qui effrayait même le miroir lui-même.

Il s'assit dans son lit sans se déshabiller et se toucha les yeux. Les minuscules machines de projection se trouvaient dans la zone de son cerveau, près du nerf optique, implantées par son père une nuit pendant que Joshua dormait, peu de temps avant son suicide. Le matin, il avait ressenti des maux de tête, sous les cicatrices sur ses tempes, disparues après plusieurs années. Nombre des dessins que son père avait dessinés sur les draps restaient sur le lit, schémas de machines mêlés à des organes anatomiques, avec lesquels il lui avait appris à implanter les projecteurs vendus au marché noir, ainsi que cette puce implantée en lui depuis un certain temps. « Tiens », lui avait-il dit. Il regarda Joshua, désignant une partie de sa tête : « Il y a le passé de tout ce que l'on connaît. Ce dont je me souviens, mon fils, c'est d'une brève période de l'histoire. Le reste de notre héritage est dans ces minuscules machines, plus petites que le bout de ton plus petit doigt. Comme c'est triste, n'est-ce pas, que ce soit tout ce qui reste, car nous ne pouvons pas y accéder, et pourtant comme c'est joyeux, car c'est précisément tout. »

Joshua n'avait pas utilisé les projecteurs depuis longtemps, mais il savait comment s'y prendre. Parfois, ils s'allumaient tout seuls pendant la nuit, sans son intervention, et les images apparaissaient au plafond de l'appartement, comme des rêves. Cette fois, cependant, il n'éteignit pas les lumières, ne ferma pas les fenêtres et ne se prépara pas à laisser la peur de la trahison prendre le dessus.

Il démarra le système, et les images apparurent devant le lit. D'abord timidement, puis, comme s'il prenait courage, se nourrissant de son propre ego, elles grandirent vers le plafond, vers les autres murs, vers le sol, vers le lit, vers les portes ouvertes qui menaient aux autres pièces, guidant les images vers des lieux qu'il ne pouvait voir mais qui étaient indéniablement là. Puis les images projetées s'étendirent vers les fenêtres ouvertes et se déployèrent à l'extérieur, sur le ciel sombre, au-dessus duquel se formait un rectangle d'images disjointes et interrompues, coupé par les bords d'un théâtre trop petit, où les scènes limitaient la représentation à un ou deux partenaires exclusifs.

Dans ces images, il y avait des mondes entiers : des lacs avec des bateaux, des mers agitées et des forêts brûlées par les incendies ou les tempêtes, des montagnes aux sommets creusés par d'immenses explosions, et d'immenses armées en combat. Il y avait des villes basses et d'autres hautes, certaines rasées par la guerre, d'autres en construction. Des maisons étaient habitées ou abandonnées. Des cimetières et des hôpitaux. Des avions filant dans le ciel et se fondant dans le soleil, s'écrasant dans des éclats d'argent et d'or. Des champs cultivés aux couleurs terriblement variées, des animaux gigantesques ou minuscules. Des éclairs, des éclairs et de la pluie. Des déserts avec des tempêtes de sable et d'anciens squelettes d'animaux préhistoriques. Des vaisseaux spatiaux s'écrasaient dans des lits de boue, enfouis, rouillés comme de la vaisselle ancienne provenant de cuisines désaffectées.

Puis les oiseaux apparurent. C'était une grande volée qui englobait toute la pièce, une volée qui ne cessait de passer d'un côté à l'autre. Les oiseaux étaient comme celui qu'il avait vu dans le dôme : de larges ailes déployées, de nature membraneuse, et un long bec. C'étaient sans aucun doute des oiseaux préhistoriques, dont son père lui avait donné le nom, mais qu'il avait eu du mal à retenir. Peu importait maintenant. Ils étaient de retour. Et les oiseaux tournoyaient autour de la pièce, émettant des cris stridents et silencieux, car Joshua n'osait toujours pas activer le son des appareils de projection. Mais étrangement, ce n'était plus nécessaire. Il avait déjà entendu ce cri strident et déchirant, un cri qui, avec sa répétition épuisée, se transformait en chant. Un cri s'en prenait à la réalité depuis des régions primordiales brisées par la mémoire.

La mémoire brisée se réarma, se reconstitua et revint. Elle encercla le repos angoissé de Joshua, l'attaqua. Et il semblait qu'à tout moment, la ville entière allait succomber à son tour.

2

Plus de trois semaines s'étaient écoulées, et malgré tous les efforts que Joshua consacrait chaque jour à scruter l'horizon à la recherche de l'oiseau, celui-ci ne réapparaissait jamais. Son esprit s'accrochait à l'évidence apparente : c'était peut-être lui qui avait projeté l'image de l'immense oiseau dans le ciel. S'il croyait que les autres l'avaient également vue, c'était une autre œuvre de son esprit de créer la scène secondaire, le chœur de fond nécessaire attirant leur regard vers la même chose que lui.

C'est après cette conviction que son esprit se calma à nouveau dans une monotonie que ses nouvelles préoccupations lui avaient fait regretter, source de sécurité et de tranquillité. Il était vrai que le gouvernement de la ville désapprouvait ceux qui causaient des troubles, quels qu'ils soient, et il savait pertinemment que tout trouble ne peut naître que du mécontentement provoqué par une imagination débordante. Par conséquent, la seule option était d'annihiler l'imagination et ses connotations ou sources, qu'il s'agisse de folie ou de sentimentalité, ou d'annihiler la personne qui était l'objet de cette distorsion de la pensée et du comportement.

Qui sait, se demandait Joshua, comment les membres du gouvernement en étaient arrivés à penser ainsi ? Il n'avait aucune idée de la cruauté naturelle de l'homme, bien sûr, ni des ambitions de pouvoir qui le poussent à dominer tout ce qui est à sa portée. Il n'avait aucun moyen de le savoir, car il n'y avait de communication avec les autres hommes que par le regard, et son père avait omis tout commentaire de philosophie métaphysique, pas même de philosophie psychologique ou physiologique. Les êtres humains étaient simplement ainsi, travaillant en fonction des besoins immédiats. Et le plus immédiat était la construction. ction du dôme pour se protéger des effets néfastes de l'environnement. Mais Joshua ne

s'était jamais demandé pourquoi ce contraste entre le passé lumineux que son père lui avait transmis et le présent sombre et terrible dans lequel ils vivaient. D'une certaine manière, et il s'en rendit compte avec tristesse lors des nuits solitaires qui suivirent sa première rencontre avec l'oiseau, ou avec ce qu'il croyait être un véritable oiseau, il n'avait jamais cru à la plausibilité des histoires et des contes que son père lui racontait. Elles le fascinaient, c'était vrai, et elles commencèrent à occuper une place essentielle dans son esprit, des plateformes sur lesquelles il édifierait plus tard les grandes structures conceptuelles qui lui permettraient de concevoir le passé du monde. Mais ces descriptions et concepts n'avaient pas encore été suffisamment éclairés pour acquérir une importance et, avec elle, une place dans l'espace et le temps. Mais le jour où l'oiseau apparut, avec son réalisme empli d'odeurs, de caresses et de sons, la fantaisie dont il avait enveloppé l'histoire s'effondra, laissant place à la triste réalité du passé, pas plus vertueuse, pas plus épique que l'immense construction de la ville et de son dôme. Mais une telle histoire, aussi opaque fût-elle, était liée à son sang. Il lui appartenait.

C'est à cela qu'il pensa durant les dernières nuits de ces trois semaines. De la désillusion, il passa à un état d'alerte. Il ne s'inquiétait plus du retour du grand oiseau, mais il levait les yeux au ciel de temps en temps, comme quelqu'un qui guettait les signes d'une pluie bienfaisante. Il devait dissimuler son anxiété s'il ne voulait pas être blessé dans son travail ou séparé du dôme à jamais. Car celui-ci était désormais l'une des nouvelles plateformes de son esprit, la plus haute, sans laquelle l'oiseau ne le trouverait pas. Était-il venu le chercher ? Il ignorait la raison d'un tel narcissisme. Joshua n'était qu'un homme parmi tant d'autres, ni plus intelligent ni plus bête que les autres. Mais il avait eu la chance de voir quelque chose de plus, et cela faisait toute la différence. Joshua le savait maintenant avec une certitude qui tenait de la fierté naissante, quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti jusqu'à cet instant, et c'était une sensation magnifique.

Puis, le vingt et unième jour après la première apparition de l'oiseau, il se leva comme chaque matin, se lava, prit un petit-déjeuner simple, s'habilla et se dirigea vers la zone d'ascension du dôme. En franchissant la porte du bâtiment, il leva instinctivement les yeux. Ceux qui marchaient sur le trottoir pour se rendre au travail avaient la tête baissée, attentifs uniquement au bruit de leurs pas sur l'asphalte. Joshua rejoignit les files qui avançaient au hasard, mais presque en rythme. Parfois, il ne se rendait pas compte qu'il marchait plus vite, d'autres fois plus lentement, et à deux reprises, il s'était même arrêté en apercevant une ombre filante entre les fentes ouvertes à la surface du dôme. Son cœur s'emballa deux fois, les autres le poussèrent, se retournèrent pour le regarder avec surprise et le laissèrent derrière eux. Il savait cependant que sur leurs visages se lisaient la stupéfaction et la douleur, le terrible chagrin que l'oiseau soit passé sans le voir et qu'il ne reviendrait donc pas le chercher. Il devait monter vite, se dit-il, puis il accéléra le pas, poussant presque les mêmes personnes qui l'avaient bousculé un instant plus tôt. Arrivé à l'ascenseur, il fut le premier à monter. L'ascension fut, comme toujours, rapide, presque imperceptible. Les maisons basses disparurent, les grands immeubles s'éteignirent un à

un à mesure qu'il montait, les nuages s'épaissirent et les pluies acides commencèrent à coller à sa combinaison isolante.

Arrivé au sommet, il enfila ses bottes et ses lunettes magnétiques. Il prit sa boîte à outils, chargea son sac à dos contenant presque tout le matériel nécessaire et se dirigea vers les bords ouverts du dôme. Pour la première fois, il réalisa que la distance qui les séparait n'était pas grande. Il regarda vers l'autre bord de l'ouverture, au-delà de l'abîme au fond duquel s'étendait la ville tel un joyau à protéger, dont la beauté avait été perdue depuis longtemps, si longtemps que personne ne se souvenait de ce qu'elle avait été autrefois. Peut-être des archives et des documents étaient-ils préservés ; son père avait évoqué cette possibilité, mais n'en avait jamais beaucoup parlé. Les seules données qu'ils pouvaient obtenir, disait-il, provenaient de ces puces introduites en contrebande au marché noir. Il ne pourrait jamais, disait-il, découvrir d'où elles venaient ni qui les avait enregistrées, mais leur authenticité était indéniable, car ce qu'il y lisait se trouvait dans les vieilles archives papier qu'il avait vues enfant. Il prononça le mot « livres » à maintes reprises, mais comme tant d'autres dont il ne parvenait pas à définir le sens et donc à se souvenir, Joshua n'y prêta aucune attention. Dix minutes passèrent. Il leva les yeux vers le ciel. Comme toujours, les gaz contenaient des formes indescriptibles, nouvelles et uniques, constantes dans leur constante diversité. Il laissa passer une heure et regarda de nouveau. Maintenant, un soleil étroit essayait de se frayer un chemin à travers le violet, le rouge, Bleu, avec tout un spectre de teintes indiscernables. C'était un soleil froid, plus mort que la vieille lune dont son père parlait. Il ignorait totalement à quoi ressemblait cette lune, et de toute façon, elle ne valait plus la peine d'être connue, détruite comme elle avait dû l'être par les anciens vaisseaux spatiaux dont son père lui avait parlé.

Rien encore. Peut-être ne reviendrait-elle jamais. Il n'était plus sûr de rien. L'excitation de ce matin-là s'estompa dans l'après-midi. En milieu d'après-midi, il n'en trouva plus trace, ni dans son corps ni dans son esprit. Ses yeux étaient fixés sur le mouvement de ses mains, car il y découvrit un très léger tremblement qui le gêna. Une boule dans sa gorge le força à déglutir pour ne pas pleurer. Cela faisait combien de temps que cela ne lui était pas arrivé, pas depuis son enfance, bien avant que son père ne se jette par la fenêtre ! Il ne pleura pas, même ce jour-là. Seulement plus tard, le soir, lorsqu'il sut que personne ne pouvait le voir ni l'entendre. Alors, il n'éprouva plus ce désir. Et le jour mourait, rien ne le distinguant des autres.

Lorsque le crépuscule approcha, le ciel se détachant à peine du reste du jour, il rassembla ses instruments, se redressa et, s'efforçant de lever les yeux, car il ne voulait pas vérifier ce qu'il pressentait déjà trouver, il contempla le coucher de soleil, qui avait pris les couleurs des flammes sortant de la gueule des dragons. « Qu'est-ce que j'ai dit ? » pensa-t-il, et pour la première fois il se qualifia d'être parlant, même s'il n'avait rien dit à voix haute. Sa surprise était double : cette allusion à lui-même, si nouvelle et curieuse, et aussi l'idée qui lui venait à l'esprit. Les dragons étaient des êtres mythiques, inventés par d'anciennes légendes, qui parcouraient le monde sur de grandes ailes et crachaient du feu par leur gueule. Dans le

ciel, au loin, l'oiseau apparut enfin, à la fin du jour, comme s'il venait le chercher et le ramener chez lui. Il entendit le cri aigu, de plus en plus intense, et il prit peur. Les autres hommes au sommet du dôme observèrent l'oiseau et se mirent à courir, certains fuyant vers les ascenseurs, d'autres s'approchant de Joshua avec curiosité. Ils avaient les bras levés, pointant l'oiseau qui approchait à toute vitesse, à tel point que sa taille était déjà visiblement imposante, tandis que ses ailes se repliaient et se déplaient dans des mouvements qui soulevaient un vent à l'arôme âcre.

Joshua entendit des sons gutturaux provenant des hommes qu'il n'avait jamais entendus auparavant. Certains s'accrochaient à lui, tremblants, peut-être parce qu'il restait calme et immobile. Mais intérieurement, il tremblait aussi. Il n'avait pas peur de l'oiseau, mais de ce qui allait arriver, de ce que feraient les hommes de la ville. Car le son des alarmes se mit à hurler bruyamment, et ses compagnons, désormais définitivement effrayés, se jetèrent à terre, tandis que d'autres continuaient de fuir, le regard levé, inconscients de la proximité des bords inachevés du dôme. C'était inévitable, et Joshua ne pouvait rien faire, car rien ne sortit de sa gorge lorsqu'il voulut les avertir. Ils étaient comme des enfants qu'il croyait devoir protéger. Il écoutait les haut-parleurs, utilisés uniquement en cas d'urgence grave dans la ville, et les voix des dirigeants, déjà enregistrées pour des occasions bien différentes, leur ordonnant de rester calmes et d'évacuer la zone par les sorties de secours. Tout cela semblait très ancien à Joshua. La ville était, en réalité, sans défense face à une catastrophe. On aurait dit une vieille femme essayant de se défendre d'une attaque avec seulement les vestiges d'une voix bien élevée. L'oiseau était déjà au-dessus du dôme. L'ombre de ses ailes se déplaçait d'avant en arrière à la surface et au-dessus des hommes courant vers l'abîme de la ville. Joshua les regarda fuir, se protégeant la tête des mains, tandis que l'oiseau les poursuivait, ses ailes les touchant à peine. Mais ils coururent et tombèrent, et l'oiseau continua à tourner en d'innombrables cercles, jusqu'à ce que les gardes de l'armée arrivent avec des armes à feu. Joshua les vit sortir des ascenseurs et se former en plusieurs rangs, visant l'oiseau, et ils tirèrent les uns après les autres. Ceux qui restèrent sur le dôme se bouchèrent les oreilles ; même Joshua ne put résister au bruit des armes. Il se jeta au sol, observant toujours l'ombre de l'oiseau qui tournoyait inlassablement à la surface du dôme. Chaque fois qu'elle passait au-dessus de lui, l'ombre le glaçait, comme si elle apportait, enveloppée dans ses ailes, le froid de l'hiver venu de contrées lointaines. Il n'avait jamais eu aussi froid. Sa peau, sous sa combinaison, était piquante et douloureuse, ses bras et ses jambes tremblaient tandis qu'une rafale continue tourbillonnait à l'intérieur de sa combinaison. Il leva les yeux tandis que l'oiseau s'approchait de lui. Son visage était si étrange, allongé, avec un bec énorme et une haute crête qui accentuaient encore l'autorité dont ses longues ailes avaient fait preuve depuis le début. L'oiseau entama un vol bas. Les oiseaux fauchaient le dos des hommes, déchirant leurs combinaisons, versant le sang. Nombre d'entre eux se jetèrent dans le vide, désespérés ; d'autres furent pris dans leurs serres et s'écrasèrent, les membres arrachés. Il y avait beaucoup de sang au-dessus du dôme, de nombreux cris silencieux s'échappant de la bouche des vivants et des morts. Seul le cri de triomphe de l'oiseau résonnait, strident, englobant le ciel et la ville entière. Joshua devina que

depuis les rues, les habitants devaient lever les yeux vers le dôme, essayant de deviner ce qui se passait là-haut. Ils étaient probablement déjà cachés chez eux, et des véhicules de secours étaient déployés pour ramasser les corps. Joshua savait que l'oiseau ne lui ferait aucun mal, et lorsqu'il entendit les tirs incessants, il craignit pour lui. Sa peau semblait résister aux balles avec ténacité, mais Joshua ignorait combien de temps il pourrait encore tenir. S'il avait eu une voix pour crier, il lui aurait naïvement conseillé de fuir pour sauver sa vie, de revenir plus tard, ou de ne pas revenir si elle risquait de mourir. Il avait pitié de cette bête dont la force la forçait à revenir sans cesse, sans raison apparente, du passé, apportant une histoire morte, dont elle était la représentante, ou la dernière représentante. Pourquoi ce message ? se demanda Joshua ; ou peut-être n'en était-ce pas une, mais une sorte de mission. Comment pouvait-il être sûr que le monde avait disparu à jamais avec son histoire ? Il n'avait aucune pitié pour les hommes qui mouraient, il n'éprouvait rien pour eux. C'étaient ses contemporains, et il se voyait reflété en eux comme dans un miroir jusqu'à récemment. Mais la voix de son esprit le distinguait. Quelque chose avait émergé derrière lui, le poussant, l'écrasant brutalement, comme l'oiseau le faisait maintenant. Des éléments de l'histoire du monde, de son propre passé qu'il ignorait, s'introduisaient, qu'il le veuille ou non. La résistance n'existait pas chez les êtres contemporains, seulement la capacité de se cacher sous un dôme qui préserverait le présent tel un organisme voué à mourir lentement dans son propre isolement.

La seule chose importante désormais était que l'oiseau soit sauvé. Il leva donc un bras, visible au-dessus de la surface du dôme, alors que tout le monde était déjà au sol, mort ou se protégeant la tête. Même les soldats tiraient de cette position. Et c'est à cet instant, lorsque Joshua leva le bras, que l'oiseau changea brusquement de vol bas et s'éleva dans une direction qui s'éloignait du dôme et de la ville.

Les alarmes cessèrent. Les ouvriers restèrent immobiles, obéissant aux ordres des voix dans les haut-parleurs. Les soldats se levèrent et scrutèrent la surface du dôme. Ils poussèrent les corps des hommes pour vérifier s'ils étaient vivants. Les morts furent jetés par-dessus bord, les autres soulevés et transportés vers les ascenseurs. Lorsqu'ils s'approchèrent de Joshua, qui tenait toujours le bras levé, ils le secouèrent avec le canon de leurs fusils et le traînèrent sur la surface. Ils le frappèrent à la tête parce qu'il avait résisté. Il ne put donc pas les voir descendre vers la ville, ni savoir combien de temps il lui fallut pour se réveiller à l'infirmerie, cette fois pleine de blessés. Plusieurs médecins suturaient des plaies, dans un silence de voix chuchotées, de bruits métalliques d'instruments et de machines, et de gémissements des blessés. Tout cela était silence, car ils étaient si subtils qu'ils accentuaient précisément ce qui ne pouvait être entendu : les cris qui ne seraient jamais émis, car les hommes souffrants avaient perdu l'habitude de parler. La douleur est aussi une pensée qui s'exprime par des mots, et Joshua commençait à apprendre que les mots réconfortent et atténuent la douleur. Son père avait survécu tout ce temps parce qu'il savait parler, et lorsqu'ils lui brûlèrent la langue, il n'eut d'autre choix que de se suicider. « Qui ne parle pas, agit », se dit Joshua. Il se réveilla en marmonnant un mot, et les médecins le regardèrent attentivement. Ils lui

mirent un masque à oxygène, et il dut se taire. Plusieurs heures plus tard, l'infirmerie était presque vide. Il n'était pas blessé, mais on l'avait laissé là pour on ne sait quelle raison. Il était drogué, réalisa-t-il, et il savait que tout le monde savait ce qu'il avait fait sous le dôme lorsqu'il avait levé le bras. L'oiseau lui avait obéi. La porte s'ouvrit et plusieurs soldats apparurent. Ils le firent se lever et deux d'entre eux le portèrent, car il tenait à peine debout. Il se sentit guidé à travers de longs couloirs qu'il ne connaissait pas. De temps en temps, il entendait les bruits de la ville, tout près, au-dessus d'eux, mais il ne savait pas s'ils se dirigeaient sous terre vers les bureaux du gouvernement. C'était sûrement le cas. On l'emmenait aux autorités pour qu'elles lui donnent des explications. Il rit, et les soldats le regardèrent. Comment pouvait-il expliquer, se demanda-t-il, s'il ne pouvait pas parler ? Il continua de sourire jusqu'à atteindre une grande porte blanche qui s'ouvrit lentement, et il se retrouva au milieu d'une immense salle remplie d'ouvriers et Ils se tenaient en rang. Beaucoup étaient des survivants du massacre, mais les autres étaient en bonne santé. À l'avant de la foule se trouvaient les chefs de gouvernement. Il ne les avait jamais vus auparavant, mais il devina que c'était eux, bien sûr. Lorsqu'ils l'installèrent au premier rang, dans un espace qu'ils lui avaient réservé, les hommes derrière les bureaux commencèrent à parler dans des machines placées devant leurs bouches. Leurs voix ne ressemblaient pas à celle de son père ; elles étaient étouffées par des systèmes d'amplification qui les déformaient.

« Citoyens, l'état de siège est déclaré. Personne ne sera autorisé à quitter son domicile, à l'exception des ouvriers du dôme.»

Les soldats poussèrent alors tout le monde vers les sorties, mais Joshua fut retenu dans la salle vide, à l'exception des chefs de gouvernement. C'étaient des hommes vêtus de costumes impeccables, dont l'uniforme blanc contrastait avec leurs visages épuisés, couverts de rides sombres, avec de petits yeux comme des pierres brillantes incrustées dans leurs visages. Ils n'avaient pas l'air d'hommes, même s'ils saignaient ; ils parlaient de systèmes, rien de plus. « Toi, citoyen, tu monteras au dôme tous les jours. Tu y vivras jusqu'à ce qu'il soit terminé. Tu ne seras pas dispensé de ton travail.»

Un soldat le ramena à l'infirmerie par les couloirs. On lui fit une nouvelle injection, et il savait qu'il dormirait de longues heures. Et jusqu'à son réveil, les travaux sur le dôme, et la vie dans la ville assiégée par l'oiseau, seraient interrompus. Il s'endormit, apaisé par le lit de ses pensées.

Comment pourrait-il se réveiller, se demanda-t-il, alors que toute réalité ressemble à un rêve ? Et si les souvenirs étaient des rêves, ou si les rêves étaient aussi réels ? Il existe différents plans de réalité, dit son père. Si l'un d'eux est imaginaire, les autres le sont aussi. Si l'on applique les lois de la logique pour réfuter l'un de ces plans, il faut aussi les appliquer aux autres. Par conséquent, soit tout est un rêve rêvé par une divinité supérieure, soit tout est tellement réel qu'il se produit donc simultanément dans le temps et l'espace. Les souvenirs de Joshua, comme ceux de son père, devaient être

réels, non seulement parce qu'ils revenaient sans cesse de sa mémoire, mais aussi parce qu'ils pouvaient être exprimés par des mots, même s'ils n'étaient pas prononcés. Le rêve de Joshua le plongea dans les diverses histoires de son père. Et il se souvint soudain d'une qu'il lui avait racontée un soir avant de s'endormir, et qui était restée gravée dans sa mémoire comme une fiction. « Ton grand-père », avait-il dit, « et moi avons dû fuir vers les hauteurs. Tout le monde fuyait vers les hautes montagnes. Ceux qui avaient de l'argent s'enfuyaient dans des véhicules appelés dirigeables, de vieux engins modernisés pour ces déplacements de masse. Mais la plupart de la population n'avait aucun moyen d'échapper aux inondations. J'étais un rebelle à l'époque, et je suis devenu un meurtrier. J'ai tué beaucoup de gens en tirant sur les dirigeables, car je pensais qu'il était injuste que certains soient sauvés et pas nous. » La dignité de ton grand-père ne lui permettait pas de piétiner ses pairs, alors j'ai eu honte et j'ai décidé de rester avec lui, même s'il avait volé de l'argent pour acheter des billets. C'était une époque triste, mon fils ; les eaux montaient et les gens mouraient. Ton grand-père est mort quelques mois plus tard, et je n'ai fait que rendre la vie de ma mère misérable en continuant à attaquer les dirigeables. Elle refusait de fuir et ne voulait pas m'accueillir à la maison. J'étais un paria, un renégat, un persécuté à cette époque. Le monde était inondé, les espèces s'éteignaient, les seuls survivants étaient les oiseaux, qui se mirent à survoler la terre, nichant dans les mêmes montagnes que les hommes. J'ai fini par abandonner ma mère et suis parti avec mes amis dans les véhicules électriques que nous avions volés, vers les hautes terres. Avec les mêmes armes que celles que nous utilisions pour tirer sur les dirigeables, nous avons tué les oiseaux pour nous nourrir. Mais ils se sont reproduits plus vite que nous ne les avons détruits, et ils ont commencé à attaquer nos villages et nos colonies. Nous n'avons eu d'autre choix que de nous protéger avec des dômes de rondins et de pierres, comme le faisaient les anciens. Puis les villages sont devenus des villes, comme celle que nous habitons. L'air raréfié était difficile à respirer, alors filtres et masques ont fait leur apparition. Les scientifiques ont créé des bombes pour détruire les oiseaux qui nous menaçaient. Des dirigeables les transportaient dans leurs ventres et explosaient dans les nids en altitude où vivaient les jeunes. Mais les bombes ont empoisonné l'atmosphère avec les oiseaux, et des pluies acides ont commencé à tomber. Des nuages de gaz toxiques se sont formés dans les montagnes, et les tempêtes océaniques ont empoisonné les eaux, rendant les poissons impropres à la consommation. Il n'y a alors eu d'autre choix que de développer des industries au cœur des villes, des alternatives alimentaires pour une population humaine en constante diminution. Cela s'est produit très rapidement, en moins de quarante ans. C'est pourquoi, à ta naissance, j'étais déjà un homme adulte. Mon âge Génération a pu être témoin de nombreux changements, et chacun d'eux a été destructeur. Les dirigeables ont disparu, se sont écrasés dans les montagnes ou ont fait naufrage dans l'océan. Aujourd'hui, nous sommes comme des clans enfermés dans de hautes montagnes, isolés par de vastes océans infranchissables. Consommer et recycler les mêmes moyens de subsistance. Ta mère est morte dans une usine de recyclage alimentaire, et elle avait cessé de parler bien avant, sa gorge rongée par le cancer causé

par les radiations. Je lui ai parlé, comme je le fais maintenant, car je ne voulais pas qu'elle oublie le passé. Comment nous étions autrefois.

Cette même nuit, Joshua a commencé à ressentir un mal de tête aux tempes. Son père le maintenait contre le lit, ligoté, tandis qu'il lui effleurait la tête avec un scalpel. Il sentait du sang, mais bientôt quelque chose lui a pénétré derrière les yeux, un métal froid. Plus tard, il a appris que c'étaient les projecteurs, mais à son réveil, il n'a ressenti que de la nausée et une colère intense envers le vieil homme, qui le regardait avec la plus profonde tristesse qu'il ait jamais vue en lui. Il se souvint d'un geste qu'il croyait avoir oublié : son père lui avait montré sa propre tête avant de sauter par la fenêtre du cent cinquantième étage. Sur le moment, il pensa faire référence aux projecteurs ; mais n'était-il pas possible, se demanda-t-il, qu'il ait inséré une puce comme la sienne ? Il existait ce qu'on appelait la messagerie subliminale, qui, selon son père, servait à induire des comportements dans l'ancien monde. La puce fonctionnait ainsi, non seulement en introduisant une connaissance consciente, mais aussi en l'induisant à des niveaux plus profonds. Ainsi, la pensée était entraînée par l'apprentissage de mots qui, autrement, auraient pris des années à saisir. Et la pensée réintroduisait l'utilisation physiologique de capacités oubliées.

Joshua dut parler à nouveau.

Ainsi, du sommeil provoqué par les médicaments, il se réveilla en prononçant des mots confus à voix haute, car sa gorge ne lui obéissait pas tout à fait, ses cordes vocales étaient atrophiées, ses voies respiratoires étaient sèches et sa langue n'était plus qu'un amas de muscles maladroits.

Les médecins qui le surveillaient se regardèrent, ni surpris ni effrayés. Ils se levèrent, s'approchèrent de Joshua et le relâchèrent, tel un animal ayant appris sa première leçon avec succès.

3

Il ne vécut plus jamais dans cet appartement. On lui donna une chambre à l'infirmerie. Il ne pouvait aller et venir que dans les cours et les zones délimitées par le périmètre de l'immeuble. Il se savait surveillé. Il savait que sa propre personne avait désormais une valeur particulière pour tous les habitants de la ville, et surtout pour les autorités gouvernementales. Ils l'avaient vu donner un ordre à l'oiseau, et comment il lui avait obéi. Ils l'avaient entendu prononcer des mots dans son sommeil, et bien qu'il ne s'en souvienne pas, il savait que son esprit avait pris une autre dimension durant ces quelques heures. Peut-être n'était-ce que l'expression finale d'un processus qui se développait depuis son enfance.

Il toucha ses tempes et sentit les cicatrices sous sa peau. Elles n'étaient plus visibles, mais elles conservaient un tissu rugueux sur l'os. Peut-être son père avait-il implanté une puce comme la sienne, en plus des projecteurs. On les vendait au marché noir comme divertissement, et leur commerce n'était pas aussi persécuté que celui des puces électroniques,

interdites car, comme Joshua le savait désormais, elles transmettaient un savoir que presque personne ne possédait. Le savoir, c'est le passé, et jusqu'à quelques jours plus tôt, il se serait demandé ce que le passé avait à voir avec elles. Si tout ce que son père lui avait raconté avait existé, ce n'était qu'une fable fantastique qui n'altérait ni ne perturbait en rien le présent. Au contraire, il était clair que c'était troublant, car cette connaissance du passé avait la particularité d'adhérer à la maigre mémoire des hommes contemporains, y prenant racine comme une graine dans un sol fragile mais riche en nutriments. Il était curieux de voir comment les mots se formaient en lui plus rapidement à chaque instant ; il les voyait passer comme des oiseaux dans le ciel de son esprit. Non, il n'avait sûrement pas de puce dans les lobes de son cerveau. S'il en avait eu une, il serait aussi lucide que son père l'avait été. Son apprentissage était pur, lent, quelque peu subliminal, au fil des années passées avec le vieil homme, jusqu'au premier mot qui se forma dans sa bouche. Puis tout devint si facile, le flot des mots si fluide qu'il n'y avait plus moyen de les arrêter. Ils allaient et venaient avant qu'il en comprenne le sens, mais peu importait. Ils étaient là, et les phrases qui se formaient évoquaient des réminiscences ancestrales, des images imaginées par aucun contemporain, des odeurs, des formes, des lieux, des événements. Et tout ce que le vieil homme lui avait dit prenait une réalité plus concrète que la réalité présente. Le dôme, la ville, les pluies acides, le silence des habitants dominé par les bruits mécaniques, semblaient un fantasme se déployant au plus profond de son esprit, déjà si lucide, vaste et vivant. C'était le mot exact, comme si la mémoire, désormais mature, avait pris le pouvoir de sa personne pour devenir, à elle seule, une immense entité plus ambitieuse que le physique. Car la matière avait la particularité de mourir, d'être détruite, et pourtant la mémoire traversait le temps sans diminuer sa qualité. On pouvait la mettre de côté, mais pas l'oublier, la nier, mais pas la détruire. Et elle revenait, comme l'oiseau était revenu.

Chaque jour, il était conduit sous surveillance à la surface du dôme. Trois soldats l'accompagnaient dans l'ascenseur et au sommet pendant qu'il travaillait. Plusieurs semaines passèrent, et pourtant la garde ne faiblissait pas dans sa rigueur, ni son espoir. Quel beau mot, pensa Joshua. Quelle sonorité particulière, quelles connotations étranges et imprécises il recelait encore pour lui. Penser un mot n'était pas la même chose que le prononcer. En le faisant passer dans sa gorge, il prit une forme aussi concrète que la sienne, une construction formée dans l'air qui persista longtemps et qui avait la vertu remarquable de stimuler la réflexion chez ceux qui l'entendaient. Il savait que les soldats qui le gardaient comprenaient, d'une manière ou d'une autre, et que les médecins étaient inquiets, étonnés, d'avoir découvert chez la population civile cette capacité abolie depuis tant d'années. Il n'avait aucun moyen de savoir ce que pensait le gouvernement, mais Joshua représentait sans aucun doute une arme à cet instant contre un danger qu'ils ne comprenaient sûrement pas pleinement, mais ils avaient une idée de ce qu'il voulait dire au-delà des inconvénients et des interruptions dans la construction du dôme. Ils étaient dominés par le présent, par la réalité des pluies acides et des gaz toxiques. Le mouvement

et la construction étaient les canons à respecter, auxquels ils s'accrochaient pour continuer à vivre. Pauvres animaux, se dit Joshua, ils sont moins que des mollusques, moins que des larves. Même les êtres irrationnels possèdent l'instinct comme sagesse. Et par ces mots, il se souvint des leçons de son père. Mais un jour, près de trois mois plus tard, Joshua leva les yeux au ciel et fixa l'horizon. Les soldats le remarquèrent, et les autres ouvriers, qui depuis son retour connaissaient le rôle de leur compagnon devenu étrange, si important qu'il pouvait prononcer des mots et être protégé par le gouvernement, le remarquèrent également. Leur attention était focalisée sur les gestes de Joshua, espérant peut-être entendre un mot de quelqu'un qui leur avait autrefois été semblable. Ils le respectaient, le craignaient, comme on respecte et craint l'inconnu.

Une longue ligne se dessinait à l'horizon, régulière et ininterrompue, ce qui était étrange compte tenu du symbolisme que les nuages de gaz acquéraient chaque jour avec leurs formes et leurs couleurs variées. Il la découvrit très tôt le matin. Il l'observa pendant plusieurs minutes, et lorsqu'il remarqua que les autres suivaient son regard, il retourna à son travail. Peut-être s'était-il trompé. Il remarqua, cependant, que les autres observaient le ciel de plus près. C'était en milieu d'après-midi que la longue ligne s'était transformée en une couverture qui couvrait tout l'horizon environnant. Elle n'était pas à un point cardinal précis, mais partout. Beaucoup arrêtèrent leur travail, mais aucune alarme ne les força à reprendre. Les autorités municipales avaient sûrement constaté la même chose. Joshua remarqua du mouvement parmi les soldats qui l'observaient ; quelqu'un communiquait avec eux via l'émetteur. Ils ordonnèrent à Joshua de se lever, car jusque-là, il avait continué à travailler, comme indifférent à la tâche qui lui avait été confiée. Il n'était pas nerveux, mais il sentait quelque chose qu'il ne comprenait pas, et cela l'effrayait. Il ne pouvait pas penser uniquement au présent ; quelque chose d'autre se cachait dans cette circonférence qui surplombait la ville.

Une heure plus tard, l'immense manteau noir verdâtre masquait les nuages et avait arrêté les pluies acides. C'était une circonférence immense qui s'approchait pour recouvrir la ville comme un nouveau dôme vivant. Depuis le dôme précaire de métal et de béton, ils voyaient le dessous de ce manteau se mouvoir en douces vagues, comme s'ils contemplaient la surface inversée d'une mer agitée.

Ces vagues étaient le mouvement des oiseaux.

Ce n'était plus un seul, mais des milliers, sûrement des millions d'oiseaux anciens qui approchaient de la ville. Et le son de leurs cris devint strident tandis que presque tout le monde retirait ses masques de protection. Il n'y avait plus de gaz ni de pluie pour se protéger ; l'air était presque neutre, à l'exception de ce nouvel arôme qu'ils percevaient, l'odeur des vieux animaux, de la chair abîmée et du sang.

« L'odeur de la charogne », dit Joshua d'une voix forte.

Les rares personnes qui l'entendirent le regardèrent d'un air incompréhensible, mais soudain, leurs visages pâlirent. Ils se transformèrent de terreur. Les soldats prirent leurs armes et tirèrent en

l'air. L'inutilité de cet acte fut suivie d'autres actes qu'ils présumaient futiles : bombes lancées depuis les abords du dôme, ordres d'évacuation. Puis tous regardèrent Josué, qui leva les bras au ciel, et l'avancée des oiseaux s'arrêta. Les cris perçants persistèrent, l'odeur persista, mais le vol des innombrables oiseaux se figea dans le ciel, recouvrant tout sauf le centre de la ville, qui ressemblait à une énorme pupille aveugle et malade. Les hommes observèrent Josué avec crainte et vénération. Dans cet homme aux bras levés, ils virent le dieu depuis longtemps disparu de leurs esprits, dont l'idée était désormais aussi étrange que son besoin incompréhensible. Ils virent dans les yeux de Josué le cavalier d'anciens léviathans avançant en hordes, fouettant les mers, inondant les terres. Josué, le cavalier des cieux qui dominait la mer d'oiseaux qui arrivait maintenant d'on ne sait où. C'était la faute d'un soldat, parmi tant d'autres, qui, peut-être sans réfléchir, sans doute par désespoir, s'était avancé vers lui, menaçant de pointer la mitraillette sur son ventre. Joshua le regarda dans les yeux, et l'épisode de l'appartement de son père revint clairement, se rejouant à la surface du dôme comme des projecteurs. L'entrée dans l'appartement, l'attaque et la soumission du vieil homme, la façon dont ils lui avaient forcé la bouche pour lui brûler la langue avec l'aiguillon à bétail. Et le silence du père devint une forme dans le ciel, devint des oiseaux. Le silence appela les oiseaux ancestraux, qui attendaient peut-être depuis longtemps cet appel silencieux et strident, un appel aussi juste et honorable que seul le silence peut l'être. Le silence comme réponse appropriée, la réponse digne, le plus grand signe d'amour. Joshua détourna le regard du soldat, qui n'était plus qu'un individu craintif à la chair douloureuse. Il leva les yeux vers les oiseaux qui l'attendaient, vit la lueur de leurs yeux dans leurs corps vert-noir, et ce fut comme savoir qu'il n'était qu'un oiseau parmi tant d'autres. Il bougea lentement ses bras, les baissant d'abord. Tous le fixèrent, bouche bée. Puis il commença à les lever différemment. Il les étendit en arrière, comme des ailes. Qu'allait faire cet homme ? était la question que tous ceux qui l'observaient se posaient, et Joshua esquissa un sourire empreint de moquerie et de mépris. Puis ses bras, atteignant juste au-dessus de ses épaules, firent un geste soudain – si rapide que presque personne ne le remarqua avant qu'il ne soit trop tard – vers l'avant. Un cri de guerre s'échappa de la gorge de Joshua.

Et les oiseaux avancèrent.

Les oiseaux descendirent vers le dôme, rangée après rangée, telle une armée écrasante. L'un après l'autre, ils planèrent sur la surface du dôme, poussant les hommes dans l'abîme au-dessus de la ville, les saisissant de leurs longs becs, puis les laissant tomber. Les hommes couraient dans toutes les directions, indifférents au vide qu'ils trouvaient au sommet. Les sirènes d'urgence hurlaient, les cris emplissaient les haut-parleurs, et Joshua sentit la terreur des dirigeants enfermés dans les souterrains de la ville. Des rues, on entendait des bruits de collisions, de métal et des cris gutturaux. Les oiseaux commencèrent alors à pousser les échafaudages et les engins de chantier de leurs corps lourds. Il les vit soulever de gros débris avec leurs serres et les larguer comme de vieilles catapultes sur le dôme. La structure commença à se fissurer, et le dôme commença à s'effondrer, tandis que les oiseaux se posaient sur les grosses poutres

restées hautes, telles les côtes d'un animal préhistorique. La ville ressemblait à cela, et peut-être s'étaient-ils approprié les lieux et les avaient-ils adaptés à leur guise. Le dôme s'effondra en gros fragments qui tombèrent sur les rues, mais aussi sur les bâtiments. Ceux-ci ne supporteraient pas le poids, Joshua le savait. En regardant par-dessus bord, il vit les bâtiments s'effondrer au-dessus des rues, soulevant des nuages de poussière et de débris. Il vit des corps fuir vers la périphérie, dans les fondations du dôme, là où subsistaient des espaces ouverts inachevés. Les survivants, s'il y en avait, où fuiraient-ils hors de la ville ? Que se trouvait-il au-delà, sinon de vastes océans, comme son père le lui avait dit.

Le dôme continuait de s'effondrer, et il s'abattait sur les bâtiments et sur les hommes. Joshua savait que c'était un dieu, car il se voyait dans un endroit qui ne tiendrait plus très longtemps, les bras levés, entouré de centaines d'oiseaux voletant autour de lui, peut-être le protégeant, peut-être le traquant. On aurait dit l'œil d'un ouragan, et les oiseaux la force centripète qui détruisait tout. L'air était empli d'une odeur de mort et de charogne, et pendant un instant Tant que dura cette destruction, le présent fut le passé. Il abandonna sa trivialité, son inconstance, son hallucination, et laissa le passé dominer sa faible domesticité et l'imprégner d'une force indestructible. Car la force du vent est plus grande que celle du métal, et la consistance de la chair plus durable que celle d'un bâtiment. Une construction s'écroule, mais la chair, habitée par des cris silencieux, des gestes latents, de l'irascibilité et un amour las, se fraye un chemin à travers les pas lents, doux et circulaires du présent.

Josué regarda les oiseaux se poser un à un sur les poutres voûtées, dominant l'immense cage d'où ils semblaient s'être échappés. Et lorsque le fragment du dôme sur lequel il se trouvait commença à s'effondrer, il sentit un oiseau l'attraper par le dos avec ses serres. Il ressentit une douleur déchirante dans ses muscles, mais il la supporta, car il vit son corps s'élever dans les airs au-dessus de la ville, qui s'étendait comme une hécatombe. Il vit le dôme presque détruit, la poussière des bâtiments qui mettrait des jours à retomber, les corps écrasés, les mouvements des survivants cherchant les issues de la ville. Lentement, l'oiseau l'emporta de plus en plus haut, et la douleur dans son dos s'intensifia. Il s'apprêtait à dire : « S'il vous plaît, ne me faites plus mal. » Il voulut regarder l'oiseau, mais il ne pouvait bouger la tête, et il le sentit baisser son long bec devant lui, comme s'il voulait lui parler. Il n'entendit qu'un croassement sec, incongru en toute pitié. Juste un son physiologique.

Il se sentit maintenant emporté vers les abords de la ville, tandis qu'elle disparaissait lentement à l'horizon de sa destruction. Il avait peur de ce qu'il verrait au-delà, mais l'oiseau descendit en un lent vol plané, et il put contempler les limites extérieures, qu'il avait rarement vues. Hommes et femmes émergeaient lentement par les étroites ouvertures, mais ils continueraient à émerger pendant des jours, une nouvelle et ultime diaspora vers des régions inconnues. Josué vit, d'en haut, les rochers qui formaient les hautes montagnes où la ville avait été construite. Il s'attendait à apercevoir au loin les eaux qui, selon son père, avaient été formées par d'anciens déluges.

Le temps passa, tandis que la douleur dans son dos, atroce et brûlante, lui faisait craindre d'être démembré et de tomber dans le vide, qui n'était plus que roche, puis terre à des kilomètres, et plus tard sable. Le ciel qu'il avait vu toute sa vie était maintenant d'un bleu limpide, cristallin, aveuglant. Le soleil brillait d'une manière qui lui était néfaste pour les yeux. La chaleur le brûlait, et la sueur imbibait ses vêtements, ainsi que son sang. L'oiseau criait de temps à autre, comme pour annoncer le long et pénible voyage d'une traversée sans espoir.

Mais les océans avaient disparu, et le jour mourait. Un crépuscule intense, rosé, puis rougeâtre et uniforme, apparaissait à l'ouest. Le soleil se couchait sur l'immense étendue de sable, et encore du sable, partout. Et Joshua devina qu'il ne reverrait plus l'eau tant désirée dont le vieil homme lui avait parlé. Les survivants de la ville ne trouveraient que des pierres et du sable. Comment faire du feu avec ces matériaux, comment fabriquer des armes de chasse, ou où trouver un endroit fertile pour faire pousser ne serait-ce qu'une graine. Quelque part, peut-être, très loin, après une longue, très longue marche. Mais ce n'était plus un problème pour lui. Joshua et l'oiseau ne faisaient plus qu'un, désormais. Tous deux se dirigeaient vers une région que lui-même, peut-être, ne connaissait pas. Il le remarqua tourner, planer, tournoyer, poursuivant son voyage, lentement et tranquillement, émettant de temps en temps un cri qui était un cri d'immense tristesse. Puis Joshua prononça quelque chose à voix haute. C'était un appel, une supplication pleine d'angoisse, quelque chose qui ressemblait plus à un cri qu'à un mot, qui complétait lentement et sûrement le paysage d'ombres tapies vers lequel l'oiseau se dirigeait. Dans les griffes qui commençaient à l'agripper plus durement et impitoyablement, il entendit les larmes et l'amertume finale de son père, puis elles le lâchèrent, le laissant tomber dans les sables du néant.

LES MACHINES

1

Je levai les yeux de mon livre lorsque l'alarme retentit. La lumière rouge vacilla sur l'écran. Un autre décès, me dis-je. Et cette fois, le dixième de la même semaine, cela provoqua une étrange sensation dans ma gorge. Mais plus que de la tristesse pour cette perte, car elle m'était étrangère, ce que je ressentais était proche de l'effroi. Mon cœur se mit soudain à battre plus vite, et une oppression dans ma poitrine me rappela la longue liste de maladies qui affectaient les membres de ma famille. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'entrai à l'Académie des Préposés aux Machines. C'était une profession qui apportait incontestablement du prestige à ceux qui l'exerçaient. La curiosité de connaître les causes de décès dans ma famille me guidait, sans aucun doute, mais l'attente était bien plus grande que les résultats obtenus. À l'Académie, on n'enseignait que la conduite et Contrôler les machines. Nous ressemblions davantage à des officiants et des statisticiens qu'à des hommes chargés de veiller à la santé des autres.

Parfois, ma curiosité, sans doute plus grande que celle de mes camarades, alimentée par l'amertume de la mort de mon père et de mon grand-père, et par la longue et douloureuse maladie dont ma mère a souffert pendant de nombreuses années, me poussait à demander à mes professeurs quand nous apprendrions l'anatomie et la physiologie. Je n'étais qu'un étudiant parmi des centaines assis dans les gradins de ces tribunes construites des siècles auparavant, au milieu des prairies sous un ciel changeant, presque toujours froid et pluvieux. J'avais le sentiment que ces sièges de pierre avaient autrefois été occupés par des êtres plus intelligents que nous. Il y avait quelque chose qui flottait à la surface de ce centre éducatif, quelque chose qui, cependant, ne pouvait être capté par les grands écrans installés devant les tribunes, où n'apparaissaient que d'innombrables chiffres, représentant les nombres de vie et de mort parmi la population mondiale.

Nous sommes des statisticiens, me disais-je encore étudiant. Nous enregistrons des données pour la gestion de l'économie mondiale. Il était nécessaire, nous enseignait-on, et nous avons appris à le comprendre et à l'assimiler, que la survie humaine dépende de l'équilibre fluctuant entre les ressources alimentaires et la population. Tout le reste, me disait-on, était superflu. J'ai alors compris que tout ce que nous ne possédions pas était tout ce que nous avions oublié. Nous ne saurions plus ce que nous savions, car le cycle d'apprentissage et d'enseignement avait été interrompu par d'autres besoins mondiaux plus pressants.

La lumière rouge vacillante, cette oppression dans ma poitrine et le poids de ces années claustrophobes à l'Académie, entouré de formules et de chiffres, de listes et d'écrans, angoissé et pâle, comme des vieillards, se sont conjugués pour me faire comprendre un point essentiel, mais encore incertain, ce jour-là. Une phrase du livre que je lisais m'est venue à l'esprit comme une révélation, et je me suis dit que quelque chose de bien plus vaste que l'énorme organisation qui dominait le monde avec ses machines et ses chiffres subsistait encore. Quelque chose qui reliait sensations, visions et prémonitions. L'auteur du livre que je lisais, un écrivain du XXe siècle nommé Bioy Casares, sur lequel je n'ai trouvé aucune autre information, disait que toutes les machines sont en voie d'extinction.

Je me suis touché la poitrine d'une main et, me souvenant que mon père et mon grand-père avaient fait de même lorsqu'ils se sentaient malades, je me suis levé de ma chaise et j'ai quitté la cabine de commande. L'air de la campagne était frais. J'ai respiré profondément l'odeur de l'herbe humide et j'ai levé les yeux vers le ciel. De gros nuages approchaient du sud, des nuages d'orage noirs chargés de pluie. J'ai alors observé la longue file de patients qui se formait aux portes de la machine dont j'avais la charge. Ils ignoraient ce qui venait de se passer, ni les décès survenus la même semaine. Il était vrai, insistais-je, qu'un certain nombre de décès doivent survenir avec une certaine fréquence. Nous ne guérissons pas les gens ; seules les machines le font. Je me suis souvenu de l'interrogatoire que j'avais reçu le jour de mon examen final.

- Que signifie la lumière rouge ?

- L'arrêt de la vie.

- À quoi l'attribuer ?

- À l'interruption des fonctions vitales à la limite exacte de la vie du patient, au-delà de laquelle il est impossible de les récupérer.

- Aux causes ?

- À la maladie, à l'épuisement du cycle vital, ou à un traumatisme brutal perturbant les fonctions.

Le temps des questions était révolu, mais mes doutes continuaient de s'accumuler et de tourner en rond dans mon esprit. Comment les machines guérissaient-elles les gens ? Je me demandais où était l'élixir qui coulait des entrailles des grandes machines installées le long des routes. Ces bâtiments, initialement de la taille d'une pièce de maison familiale, furent progressivement agrandis, atteignant plus de cent mètres de long et près de cinquante mètres de large, avec un hémisphère en guise de toit et deux portes aux extrémités, une pour l'entrée et une pour la sortie. Je savais qu'ils existaient depuis plus de cent ans et que divers modèles s'étaient succédé. À l'Académie, seules de brèves et sporadiques informations historiques étaient données pour égayer les cycles épuisants d'arithmétique et de statistiques. Mais ma curiosité provenait surtout du fait que mes ancêtres avaient participé non seulement à la construction des machines, mais aussi au développement des projets liés à leur invention. C'est pourquoi, à un certain moment du siècle dernier, ma famille fut sous-estimée. Aucune donnée précise ne subsistait dans les archives municipales, et mon père et mon grand-père étaient décédés alors que j'étais enfant. Je n'ai pu obtenir aucune information sur ma mère ; sa sénilité chronique l'empêchait même de me reconnaître. C'était comme une plante qu'il fallait entretenir. Elle était vivante. À plusieurs reprises, je l'ai amenée jusqu'à la machine dont j'avais la charge. Je l'ai placée sur un brancard à l'entrée, et le tapis roulant l'a emportée dans les profondeurs obscures. J'ai fermé la porte et attendu à la sortie. Nous n'avions pas le droit d'entrer dans la machine, sauf si nous étions malades, et même si je l'avais fait, je n'en avais guère compris le fonctionnement, mais j'aurais aimé voir le processus. Qu'y avait-il à l'intérieur ? Des câbles, des substances chimiques, des souvenirs virtuels, des forces magnétiques, des rayons X, ou les simples forces de la mécanique traditionnelle ? Je pensais souvent à des sorciers vivant à l'intérieur, ou même à un grand dieu. Était-ce le fameux deux ex machina dont j'avais tant lu l'histoire ?

Ce jour-là, ma mère est sortie de la machine, toujours allongée sur le tapis. Je l'ai redressée, sans doute plus revitalisée, plus lucide, et elle m'a regardé fixement. C'était la première fois qu'elle entrait dans une de ces machines. Elle y est revenue plusieurs fois par la suite, sur mon insistance, jusqu'à ce qu'elle finisse par me supplier de ne pas la ramener. Ce premier jour, cependant, à notre retour à la maison, elle me dit :

« Je préférerais mourir, Samuel, plutôt que de ressentir cette perte… »

« Quelle perte, maman ?»

Elle ne répondit pas. Je savais que quelque chose de bien s’était produit ; je le voyais dans les yeux de ma mère, mais quoi que ce soit, il se perdait rapidement depuis son départ.

À partir de ce moment, je n’avais plus beaucoup d’espoir pour la guérison de ma mère ni pour celle des autres hommes et femmes qui entraient dans la machine dont j’avais la charge. J’inspectai les commandes pendant un moment, essayant de comprendre son fonctionnement. J’ai même demandé l’autorisation d’entrer à mes supérieurs. Mais tout était négatif. Personne ne vint inspecter les machines, ni les techniciens, ni les autorités municipales, ni les professeurs de l’académie. Elles fonctionnaient toutes seules, et j’en conclus qu’il n’existait aucune donnée sur leur fonctionnement réel. Les véritables données avaient peut-être été perdues, et tout ce qu’on nous enseignait n’était qu’un enchevêtrement de réseaux entrelacés qui ne servait qu’à masquer la véritable lacune : l’immense négligence de nos connaissances.

La longue file d'attente comptait désormais beaucoup plus de patients. Le climat humide augmentait les maladies infectieuses en provenance des grandes villes, où certains anciens hôpitaux continuaient de fonctionner avec des ressources limitées, faute d'autorisation de l'État. On nous apprenait que les foules étaient source de maladies et d'épidémies, et que les anciennes institutions s'étaient effondrées sous la demande. Le système de santé fut réévalué et modifié. La plupart des hôpitaux étant fermés, la population dut recourir aux machines installées le long des routes, dans des espaces ouverts où le risque de contagion était minimal. Chaque année, le nombre de machines augmenta considérablement jusqu'à ce qu'un équilibre soit trouvé entre la demande de soins et leur nombre. Dès lors, des périodes ou cycles hivernaux exigeaient une attention et un travail accrus de la part des machines et de leurs soignants. Les décès étaient fréquents, mais ils survenaient généralement chez des patients atteints de maladies terminales ou de traumatismes graves. Les machines, je le savais pertinemment, étaient incapables de restaurer des parties du corps complètement détruites ou dégénérées dans leurs fonctions vitales, ni de restaurer des fonctions altérées. Mon expérience de soignant m'en avait fait la démonstration. J'ai vu des hommes amputés de membres sortir avec le même état, mais avec le moignon mieux guéri et désormais définitivement indolore. J'ai vu des patients atteints de maladies du foie, des reins ou du cœur sortir des machines debout, avec moins de douleur, et se croire donc guéris. J'ai aussi été témoin, et j'ai dû enregistrer, de ces mêmes hommes et femmes qui revenaient à un stade plus avancé de leur maladie. Certains ne quittaient plus les machines ; d'autres se rétablissaient temporairement, mais reviendraient bientôt.

Les nuages étaient au-dessus de nous, projetant des ombres sur le terrain. Les gens dans la file boutonnaient leurs vestes et se couvraient la tête. Un vent frais s'était levé, soulevant la poussière de la route et les feuilles sèches contre les parois de la machine. De la porte de la cabine de contrôle, j'ai vu un homme entrer, portant une femme très maigre dans ses bras. Qui que ce soit, il la portait faiblement, ses yeux brillant si fort que, dans la grisaille croissante du jour, c'était comme regarder les gouttes de pluie tomber avant qu'elle ne commence. Ils étaient tous les deux âgés, et

la porte se referma derrière eux. Curieux, j'entrai dans la cabine. J'ai commencé à observer les commandes ; avec le temps, j'avais appris à déduire les étapes suivies par les patients à l'intérieur, ainsi que les processus lancés ou exécutés par la machine. Au début, l'écran ne m'indiquait rien. Quelques secondes plus tard, les premiers résultats du traitement apparaissaient : un diagnostic d'asthénie sévère et de malnutrition. Le traitement avait entraîné une défaillance irréversible du système rénal. À partir de ce moment-là, je ne savais plus ce qui allait se passer. L'ordinateur n'indiquait pas la méthode de guérison, seulement le résultat positif ou négatif. J'avais appris à perturber le système, trouvant des méthodes alternatives pour rechercher des fichiers que peu de mes collègues connaissaient, et encore moins osaient utiliser, ou auxquelles ils ne trouvaient aucune utilité. Je pensais à mes ancêtres, au savoir qu'ils avaient acquis pour créer ces machines, et je m'interrogeais sur la raison de mon ignorance, de mon ignorance sacrée. Parce qu'ils étaient désormais nos dieux.

Il y avait un fossé entre les causes et les résultats qui se creusait à chaque question que je me posais, au point que chaque enregistrement enregistré dans le système était, pour moi, une superstition, presque un acte de magie truquée, un mensonge ou un vice. Les résultats n'étaient plus valables ni pour leur présence ni pour leur signification, car ils manquaient d'explication. Par conséquent, ils manquaient de vérité, ou du moins tombaient dans des zones d'ombre où il était difficile d'y voir clair. Un cri strident et perçant retentit, rarement entendu, résonnant dans les couloirs et les recoins de la machine, comme dans une vieille maison inhabitée. C'était la voix de la femme qui était entrée. J'appuyai sur les touches de mon clavier, ouvris divers fichiers et parcourus les programmes. Rien ne répondit. Les ordinateurs avaient été reprogrammés maintes fois depuis l'époque où ma famille avait participé à leur création. Ce que les nouvelles générations ignoraient ne pouvait être intégré au système. Par conséquent, la futilité de mon désespoir était évidente, tout comme mon rythme cardiaque accéléré et la sueur qui coulait sur mon corps. Je sentis mes mains trembler : c'était la deuxième mort que je voyais venir en moins de deux heures. Lorsque le voyant rouge s'alluma enfin, je lâchai les mains du clavier et m'effondrai littéralement sur mon siège. J'entendis la porte de sortie s'ouvrir, observant le vieil homme marcher seul sur l'écran, les épaules affaissées et les pieds traînant presque. Simultanément, la porte d'entrée s'ouvrit pour accueillir un autre patient.

Dans l'après-midi, cent deux personnes passèrent dans la machine sous ma surveillance. Trente n'est jamais ressorti. Une efficacité moyenne de soixante-dix pour cent était un chiffre qui déclencherait des enquêtes sur mon cas. Comment leur répondre que c'était la machine qui était en panne, qu'elle tuait peut-être les patients ? Comment répondre aux autorités que si nous ignorions son fonctionnement, il n'y avait aucun moyen d'empêcher ces décès, si ce n'est de l'arrêter. En plus d'un siècle depuis son invention, aucune n'avait été arrêtée, seulement lorsqu'elle s'était arrêtée spontanément. Pour ce faire, la porte d'entrée se fermait automatiquement, pour ne plus jamais être rouverte. Personne n'entrait pour chercher un problème, ni même par simple curiosité pour en connaître la cause. Du

moins, rien de ce qui avait été enregistré dans les systèmes. À huit heures du soir, la pluie tombait à verse sur le terrain. La boue montait de quelques centimètres du sol tandis que les gouttes épaisses éclaboussaient les gens qui attendaient dans la file d'attente, qui n'était pas moins longue que pendant l'après-midi. Personne ne me relevait de mon poste ; les gardes étaient de 24 heures sur 24. Pendant la nuit, il y eut quatre autres décès. Un enfant renversé, les membres sectionnés et le crâne fracturé, fut placé sur le tapis roulant et ne ressortit jamais. Les parents attendaient à la porte. Je les observais depuis le moniteur ; leurs corps s'agitaient sans cesse sous la pluie. Quarante minutes plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit pour accueillir un autre patient. En sortant, il croisa le couple qui attendait leur enfant. Tous trois échangèrent un regard. La mère toucha le bras de l'homme, l'interrogeant par ce geste, mais il afficha une expression d'ignorance totale et s'écarta pour descendre le chemin. Puis les parents partirent à leur tour. Dans l'expression de l'homme, je me reflétais, reconnaissant ma propre ignorance, qui n'était plus un lieu de réconfort et d'innocence sacrée, mais un mal qui commençait à me tourmenter, me blessant physiquement et me perturbant nerveusement, irritant mes yeux fatigués et détournant l'attention que je portais autrefois à mon travail.

Au matin, j'avais un total de 217 patients, dont 90 n'étaient pas partis. J'ai appuyé sur le bouton d'envoi du centre de santé. J'allais bientôt recevoir des nouvelles. J'ai enfilé ma veste et quitté le guichet. La pluie avait cessé, mais la température avait nettement baissé. Un vent humide me glaçait la peau sous mon manteau. J'ai jeté un coup d'œil vers l'entrée ; la file d'attente continuait, intacte et renouvelée. J'ai croisé mon remplaçant en route vers la ville. Sa voiture, comme la mienne, cligna des phares. Je me sentais protégée à l'intérieur, au chaud, au calme. J'aurais pu y rester pour toujours. Ent Un jour, je me suis dit que j'étais aussi une machine, et que le séjour éternel que je désirais était celui des morts dans la machine. Je me suis déplacé sur mon siège, les bras croisés, contemplant les images sur le tableau de bord de la voiture roulant en pilotage automatique. Où me mène-t-elle ? me suis-je demandé. Je me suis retourné pour contempler le bâtiment qui reculait et rapetissait, la machine qui m'avait été assignée huit ans plus tôt, et qui faisait partie de mon cerveau comme j'étais du leur.

« Deux ex machina », ai-je murmuré, et l'ordinateur de la voiture s'est aussitôt mis à fouiller ses fichiers à la recherche de significations. Il n'en a trouvé aucune. On sait qu'en général, aucune entité ne se connaît elle-même.

2

La voiture est arrivée dans l'allée de gravier devant la maison. La matinée pluvieuse avait laissé des traces d'animaux, de personnes et de voitures aux alentours. Les arbres que j'avais plantés n'ont pas empêché les murs de se tacher, ni les portes et les fenêtres de perdre leur propreté. À ces

occasions, Marta s'exaspérait de ne pas pouvoir maintenir la propreté et l'ordre qu'elle avait défendus toute sa vie. C'était une citadine, et son déménagement à la campagne, non loin des autoroutes qui nous reliaient aux villes, accentuait l'irritation que sa santé avait déjà aggravée. Nous étions mariés depuis quatorze ans et, durant tout ce temps, nous avions essayé d'avoir des enfants, mais nous n'avions réussi que quatre fausses couches et une nouvelle grossesse, qui semblait désormais se dérouler normalement. Je me souvenais clairement de chacune de ces tentatives infructueuses en sortant de la voiture et en marchant vers la maison, observant sur les murs tachés, comme des cartes de mon esprit, les entités déformées qui auraient pu être mes enfants. La première fois, c'était peu après notre mariage, et la grossesse n'avait duré que six semaines. La déception et une grande tristesse étaient palpables, mais nous étions jeunes à l'époque, et l'espoir était plus fort que tout autre sentiment. La deuxième fois, la grossesse a duré jusqu'à cinq mois. Le jour de l'avortement a été le jour le plus terrible que nous ayons jamais vécu. Le visage de Marta s'était déformé en une grimace de douleur telle que j'ai cru la perdre le jour même. Lorsqu'elle s'est réveillée dans son lit le lendemain matin, le fœtus mort déjà retiré et dûment incinéré par les autorités sanitaires, j'ai observé les marques qui ne disparaîtraient jamais du visage de ma femme, malgré ses rires et son air heureux. Elles étaient le signe du désespoir qui nous a poussés, très tôt, à tenter de nouvelles expériences, sachant qu'elles seraient certainement frustrantes, mais que, d'une certaine manière, elles constituaient des défis à relever. Nous avons cherché des causes médicales. Nous n'avons trouvé que les causes habituelles : troubles hormonaux sporadiques chez elle, insuffisance cardiaque chez moi. Le médecin traitant n'a jamais évoqué d'échec certain ; la génétique pourrait influencer positivement la prochaine tentative, mais compte tenu des expériences précédentes, il ne la recommandait pas. Nous n'en avons cependant plus jamais reparlé. Un an plus tard, Marta est tombée enceinte. Lorsqu'elle me l'a annoncé, je n'ai rien pu dire. Elle m'a mis la main sur la bouche et m'a demandé de me taire. Quatre mois plus tard, une autre fausse couche suivit. Je suis entrée dans la maison et j'ai été accueillie par notre chien, la queue remuante et quelques aboiements fatigués. Il était vieux et sautait à peine ; ses longs poils étaient en touffes emmêlées qui traînaient par terre. Marta ne lui consacrait plus autant de temps qu'avant, alors la vieille chienne se cachait sous les tables ou les fauteuils, ne réclamant même pas à manger si nous oubliions. Je suis montée à l'étage en pensant à elle. Que faisait-elle ? Je me suis demandée. Ces derniers mois, elle était restée alitée presque constamment. J'en étais à huit mois de grossesse, et plus que de la joie, nous ressentions toutes les deux de la stupeur. Chaque marche était comme regarder les photos de chacun des enfants frustrés sur les murs. J'ai atteint la dernière marche, où j'ai imaginé les photos du quatrième avortement. Sept ans s'étaient écoulés depuis la dernière tentative, et cette fois, c'était comme concevoir un espoir vierge. Marta semblait heureuse, évoquant à peine ses grossesses précédentes, seulement comme des informations utiles pour éviter de nouvelles erreurs. Ce n'étaient que quatre semaines, un mois qui s'avéra être un havre de paix, un havre de paix comme un ciel d'été, clair, sans vent ni nuages, sans ombres ni peurs.

Cet été inventé disparut un jour, avec les habituelles taches de sang sur les draps, un matin où Marta faillit tenter de se suicider. Trois ans passèrent depuis. Et je ne sais comment, mais elle revint de ces profondeurs tristes où elle avait sombré après les avortements, et que je ne parvenais pas à pénétrer, ne voyant que les signes extérieurs de ses sentiments. J'avais cessé de m'irriter face à ces changements que je percevais. Pensées irrationnelles. Marta réapparut, belle à nouveau, au bout d'un moment.

Je suis entré dans la chambre. Elle était allongée sur le lit défait. La fenêtre était fermée et la lampe de chevet allumée. Un ordinateur portable était posé sur son ventre. Je me suis approché et je l'ai embrassée sur les lèvres. Elle ne s'est pas réveillée, ou du moins a fait semblant de dormir. J'ai vu qu'elle cherchait des choses à acheter pour le bébé. Pendant tout ce temps, j'avais repoussé les préparatifs, bien sûr. Nous n'avions même pas de chambre désignée pour notre fils. Seule la première avait été privilégiée, celle que nous avons ensuite démontée et utilisée comme bibliothèque. Marta ouvrit les yeux.

« Bonjour, mon amour », dit-elle.

Je me suis allongé à côté d'elle.

« Tu as dormi toute la nuit habillée… »

« Je me suis endormie. Choisir des choses pour le bébé me fatigue, ce n'est pas mon truc. » Tu devras les choisir toi-même…

« D’accord, mais ne me dis rien après si elles ne te plaisent pas. »

« Tu sais qu’elles me plairont. »

Elle regarda le calendrier sur l’ordinateur. Elle le nota. Un jour de plus, pensâmes-nous ensemble, un jour de plus à avoir peur. Impossible de s’en débarrasser, jamais.

Je me déshabillai et me couchai pour dormir quelques heures. L’après-midi, je devais me rendre au siège pour une réunion au sujet des décès. Marta se leva, éteignit la lumière, me couvrit de la couverture et quitta la pièce. Je l’entendis descendre lentement les marches, parlant tendrement à notre chien. Elle préparait quelque chose pour le déjeuner, puis s’asseyait dans le parc, si le temps s’éclaircissait, pour regarder les arbres au bord de la route, pour contempler, à travers le brouillard, les silhouettes de la ville la plus proche. Je savais qu’elle pensait aussi aux machines. Nous avions souvent envisagé de la faire hospitaliser pour traiter ce qui l’empêchait de mener ses grossesses à terme. Mais lors de chaque examen et échographie, rien d'anormal n'a été constaté, nous n'avons donc pas été autorisés à entrer. Entre-temps, nous avons également envisagé cette possibilité, mais elle était en bonne santé et j'avais peur de la laisser entrer. À l'époque, le taux de mortalité était très faible, mais j'étais conscient du caractère irréversible de ce processus. Je me souvenais de l'expérience de ma mère là-bas et je ne voulais pas que Marta vive la même chose, quelle qu'elle soit.

Dans mes rêves, j'entendais le chien aboyer et deux voitures filer sur la route. Le vent hurlait au loin, et j'imaginais la pluie fine et continue tomber sur les gens qui faisaient la queue aux machines, avec ou sans imperméable, avec ou sans parapluie. Leurs cheveux étaient mouillés, leurs chaussures trempées et boueuses, tremblantes. J'ai rêvé qu'ils s'avançaient, dans l'obscurité, une longue file qui semblait sans fin le long des routes, formant des filets autour des machines, des mailles qui se resserraient progressivement, jusqu'à être enfermés dans une masse indiscernable d'hommes et de femmes, grimpant et luttant, cherchant des points d'entrée. Et les machines, enfin ouvertes, s'effondraient comme des immeubles qui s'effondrent, tels des trous noirs sidéraux menant nulle part. Puis, dans un rêve crépusculaire, j'ai cru voir les plans conçus par mes ancêtres. C'étaient comme des structures d'ingénierie mécanique, avec des poulies, des tapis roulants et des roues dentées. L'ensemble du système constituait un cadre anatomique plutôt que physiologique, si ancien qu'il n'impliquait même pas les connaissances cybernétiques du XXe siècle. À mon réveil, je me suis dit que c'était impossible.

Puis je me suis levé, prêt à discuter de la question lors de l'assemblée de l'après-midi. J'ai pris un bain et je me suis habillé. Marta était déjà retournée se coucher.

« J'ai laissé le repas prêt pour toi, ma chère.» « Merci, mon amour. »

Je ne lui dirais pas que je n'avais pas faim ; j'irais manger un morceau, puis je partirais au plus vite. Il était tard, et je m'étais endormie d'un demi-sommeil où le sommeil m'avait troublée plus que je ne voulais l'admettre. De vieux projets que je n'avais jamais vus me trottaient dans la tête, et pourtant je les imaginais avec une clarté qui m'effrayait. Nos corps sont des machines, commençais-je à me demander, mais qu'est-ce qui les fait fonctionner, quel est leur carburant ? L'âme serait-elle une énergie que personne n'a pu déterminer, et encore moins capturer ?

En me rendant à la gare, j'ai cherché des fichiers sur l'ordinateur de la voiture. Des millions de références apparaissaient pour le mot « machines ». Aucune, cependant, ne mentionnait leurs origines. J'envisageais de concentrer mes recherches sur des sujets médicaux, et pourtant des références à des thèmes métaphysiques apparaissaient. On parlait d'Hippocrate, de Cicéron, d'Aristote, de Lucien de Samosate. Je suis passé à des références plus récentes, mais les noms de saint Augustin et de Thomas d'Aquin sont apparus. De brèves allusions à des poètes du XIXe siècle ont retenu mon attention : deux paragraphes d'Anton Tchekhov et des poèmes d'Emily Dickinson. J'ai allumé le haut-parleur et écouté le tout en regardant le parcours se dérouler comme un chemin entrelacé. Un flot incessant qui emportait tout ce que je connaissais vers le passé. Et tout cela me semblait une perte irréparable, aussi introuvable que nos enfants disparus à jamais. Le savoir était comme eux, un héritage que l'on pouvait léguer au monde pour qu'il perdure. Mais les mots que j'entendais maintenant semblaient venir de lieux lointains, déterrés et sans écho, tels

des cadavres. Je sentais même l'odeur des animaux morts sur la route en percevant la phrase du poète américain : « La foi de Thomas en l'anatomie est plus grande que sa foi en la foi.»

Si un saint, me demandais-je, croyait à la force et à la persistance du corps humain, les machines n'étaient-elles pas simplement cela : des corps mécaniques qui tôt ou tard finiraient par rouiller sur les routes ? Mais peut-être le saint et le poète ne faisaient-ils pas référence à cela, mais à la connaissance de l'anatomie comme discipline à part entière. Non pas comme une entité, mais comme un instrument. Et chaque instrument a ses limites. J'ai donc essayé de me convaincre qu'il n'y avait pas de dieu dans les machines, comme je l'avais pensé ce matin-là, à moins que Dieu ne soit aussi une machine exposée à une extinction plus lointaine, mais finalement prévisible.

La centrale était bondée de personnel. Les machines avaient été confiées aux remplaçants habituels. Je suis entré dans la grande galerie du bâtiment, construit à deux kilomètres de la ville. J'ai entendu le rugissement de centaines de voix d'hommes conversant avant d'entrer dans la salle principale. L'écho résonnait sur les murs ; la lumière de l'après-midi désormais clair entrait par les plafonds de verre.

Chaque personne qui arrivait recevait un récepteur par lequel elle recevrait des instructions pendant l'assemblée. J'ai salué de nombreuses connaissances que je n'avais pas vues depuis longtemps, pour la plupart des camarades de classe de l'académie. Des boissons et des hors-d'œuvre ont été servis pour égayer l'attente. Près d'une heure plus tard, nous étions appelés dans la salle. Je l'avais rarement vu, car de telles réunions avaient lieu sporadiquement. Il était très grand, du moins c'est ce que laissaient entendre les miroirs et les vitres qui formaient les murs et le plafond. Au fond, si l'on peut appeler ainsi la zone face à l'entrée principale, dans un espace en forme de parallélogramme irrégulier, étaient assis les responsables du système de santé.

Nous ne nous sommes pas assis ; la salle n'était pas conçue pour cela. Ils ont commencé à appeler ceux qui avaient déposé plainte pour dysfonctionnement. Mes collègues semblaient inquiets à leur retour après avoir fait leurs déclarations. Ils m'ont appelé, et j'ai traversé les rangées d'hommes jusqu'au responsable. Ils m'ont poliment fait asseoir. Ils m'ont demandé mon nom, mon prénom et mon numéro de sécurité sociale. Puis ils m'ont demandé le nombre de décès enregistrés par l'appareil dont j'étais responsable, le pourcentage exact et la période à laquelle ils se sont produits. J'ai donné mes informations, et ils m'ont remercié de ma coopération.

Je suis resté assis. Ils m'ont observé. « Vous pouvez partir », ont-ils ordonné. Je n'ai pas bougé. J'ai pensé à mes ancêtres, et un fil conducteur de l'histoire m'a intimement uni à eux pendant un instant. Non seulement à cause du savoir hérité, désormais presque inutile et à peine perceptible pour moi, mais aussi à cause d'un fait concret qui ne m'apparaissait clairement qu'à présent : mon cœur battait vite et de manière irrégulière.

Je savais que mon père et mes grands-parents étaient morts d'une maladie cardiaque, et cela nous unissait à cet instant.

« Messieurs, avec tout le respect que je vous dois. En tant que responsable de la machine, j'aimerais pouvoir réparer ses dysfonctionnements afin d'éviter les décès enregistrés.»

Le chef chargé de l'interrogatoire regarda les autres, puis moi.

« On vous a enseigné certaines règles lors de l'obtention de votre permis de travail ; elles ne seront pas répétées ici.»

« Je sais, monsieur, mais j'ose vous rappeler que seule la connaissance du fonctionnement des machines me permettra de réparer leurs défauts.»

« Ce n'est pas votre devoir… »

« Mais nous sommes les seuls à pouvoir le faire. Si vous pouvez nous l'apprendre.»

Le chef me regarda, perplexe.

« Vous êtes le petit-fils de l'un des fondateurs, n'est-ce pas ?»

« C'est exact, monsieur.»

L'espace d'un instant, j'ai compris qu'il n'osait pas me licencier. Il s'est contenté de répéter l'argument habituel.

« Vous êtes un comptable de données, rien de plus.»

« Alors j'ose demander : comment allons-nous réparer les machines ?»

« Elles sont programmées pour se réparer elles-mêmes.»

« Ce n'est pas nouveau.»

« Ce que je demande, monsieur, c'est de comprendre leur fonctionnement, d'empêcher les décès qu'elles causent, et ensuite d'empêcher leur licenciement.»

Ils ont baissé les yeux, et un murmure parmi les personnes présentes s'est élevé dans la pièce.

Personne ne savait comment fonctionnaient les machines.

Puis ils m'ont dit :

« Ils le savent.»

Ils ne m'ont plus adressé la parole. Le silence était si profond que j'ai cru entendre les moteurs des machines tourner à des kilomètres à la ronde. Je me suis levé, une pensée grandissante : si elles ne peuvent pas se réparer, c'est parce que Ils ne savent pas, tout comme j'ignore comment fonctionne mon corps. Mon cœur battait la chamade, et je ne savais pas pourquoi. Mes enfants mouraient dans le ventre de ma femme, et nous ne savions pas pourquoi. Où chercher, me demandais-je, comment apprendre. Où étaient les archives de mes ancêtres ? La seule chose dont j'étais sûr, c'est qu'elles avaient disparu à jamais.

Je suis monté dans la voiture et j'ai pensé à ma mère. Peut-être, me suis-je demandé, pourrais-je retrouver un souvenir dans son esprit perdu. Parfois, des esprits malades comme le sien abaissent les barrières répressives de la conscience morale, et on peut entrevoir des souvenirs et des idées qu'on croyait irrécupérables.

J'ai programmé la voiture pour le trajet jusqu'à la maison de maman. Elle vivait en ville, au soixantième étage d'un gratte-ciel, cachée dans le brouillard. Je me suis annoncé à l'interphone, et la femme qui s'occupait d'elle a répondu.

« Bonjour, Samuel.» Cela fait si longtemps qu'on ne t'a pas vu par ici : comment va Marta ? « Bien, merci. Comment va maman ?»

« Comme d'habitude, parfois plus lucide, parfois moins bien.

Aujourd'hui, elle était plus éveillée », m'a-t-elle dit en entrant dans la chambre. Maman était assise dans son fauteuil roulant, face à la fenêtre, le regard perdu dans le vide. Je l'ai embrassée sur la joue, elle m'a regardé et m'a souri. Elle m'a caressé le visage et m'a fait signe de m'asseoir sur le lit.

« Comment vas-tu, ma chérie ? » a-t-elle demandé.

J'étais contente de la voir si lucide ; elle avait dans le regard une conscience que je n'avais pas vue depuis des années. Cette pensée m'a effrayée.

« Bien, maman. Je suis venue te demander quelque chose qui me trotte dans la tête depuis quelques jours.»

Elle a attendu, le regard empreint d'une curiosité enfantine.

« Papa t'a-t-il déjà expliqué comment fonctionnent les machines ?»

Elle m'a regardée un moment. J'étais sur le point d'abandonner lorsqu'il répondit :

« Ton père a mis plus que son esprit dans ces machines, en fait, c'est une invention de ton grand-père, qui a aussi collaboré avec beaucoup d'autres. »

J'attendis qu'il continue.

« Mais ont-ils laissé des traces de leur fonctionnement ? »

« Elles ont été perdues, je ne sais pas… Ils se sont disputés à maintes reprises le brevet de l'invention… Il y a eu des procès qui nous ont ruinés. Même du temps de ton père, ils ont renoncé à aller en justice. C'est là que les décès dans les machines ont commencé. Ils n'étaient pas censés arriver, tout le monde devrait être guéri et vivre. »

« Papa t'a-t-il expliqué pourquoi c'est arrivé ? »

« Il n'en a pas parlé à la maison ; il voulait nous protéger, c'est pourquoi il ne t'a jamais emmenée voir les machines quand tu es tombée malade. Il t'a guérie. Ton père était médecin ; ton grand-père, ingénieur. »

« Je sais, maman… mais es-tu sûre qu'ils n'ont laissé aucune trace à la maison ? » « Votre père est mort un matin d'été alors qu'il tapait des notes sur l'ordinateur.» Cet ordinateur a été confisqué par le ministre de la Santé.

Je savais que le ministère était aux mains de la même famille depuis plus d'une génération. L'ancien ministre, Farías, avait élaboré les questions des examens de l'académie, et c'étaient pratiquement les mêmes que celles posées aux assemblées pendant toutes ces années. Par conséquent, les dossiers avaient dû être détruits ou rangés dans un coin pendant si longtemps qu'ils étaient désormais inutilisables.

Je pensais à la longue file de personnes qui devait s'accumuler devant l'entrée de l'ordinateur dont j'étais responsable et qui, de plus en plus probablement, ne voulait plus en sortir. Comment entrer au ministère et chercher les dossiers ? C'est ce que je pensais en disant au revoir à ma mère, en descendant les soixante étages par l'ascenseur et en rentrant en voiture. Je devais élaborer un plan pour retrouver ces dossiers dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Peu après avoir démarré la voiture, j'ai reçu un appel de Marta. Mon cœur battait fort, comme à l'époque où elle était enceinte. Huit mois s'étaient écoulés et j'allais entamer le neuvième. C'était la plus longue grossesse de ma vie, et il était fort probable que nous aurions enfin l'enfant que nous attendions depuis quatorze ans.

J'ai répondu à l'appel.

« Samuel, mon chéri, j'ai besoin de toi. Le bébé va naître. »

Elle semblait calme, et j'ai perçu dans sa voix non pas du désespoir, mais une certaine… joie, peut-être. Je me suis contentée de dire :

« J'y vais. »

Il restait encore un mois, mais j'étais sûre que l'enfant survivrait jusque-là en couveuse.

En arrivant, j'ai couru à l'étage et, dans la chambre, j'ai trouvé le médecin de Marta et une infirmière au pied du lit. Agitée, je n'ai pas eu besoin de demander.

« C'est un garçon. » Mon visage devait trahir la frénésie, car bientôt l'infirmière m'a bloqué le passage vers le lit et a pointé le médecin du doigt.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?»

« Il y a un problème, Samuel.»

J'ai essayé d'atteindre le lit de Marta, et même si l'infirmière s'est mise en travers, je l'ai vue endormie. Le bébé n'était pas là.

« Est-il mort ? » ai-je demandé.

« Non, ils sont tous les deux vivants, mais votre fils a un problème. Nous n'avons pas pu le détecter avec les examens précédents, ni avec l'échographie ni avec l'examen placentaire.»

J'ai attendu. Inutile de me précipiter. Ce n'était pas quelque chose qui m'a vraiment surprise, mais cela a anéanti les grands espoirs que j'avais nourris ces derniers mois.

« Il a une malformation. Comme c'est une anomalie cutanée, nous n'avons pas pu la détecter à l'échographie. Peut-être même qu'elle s'est développée ces dernières semaines à cause d'une cause inconnue. »

J'ai essayé de comprendre ce que le médecin m'expliquait, en vain. Il m'a prise par le bras et m'a conduite dans la pièce voisine, où se trouvait mon fils. Nous sommes entrés. Il dormait dans une couveuse portable. Je me suis penchée et j'ai vu que le bébé n'avait pas de peau. C'était un minuscule corps fait de muscles et de tendons, même les os les plus superficiels étaient visibles. Je n'ai pas couvert mon visage ni pleuré.

« Combien de temps vont-ils le garder en couveuse ? » ai-je demandé, fixant toujours cette créature sans défense qu'était mon fils.

J'attendais qu'on me dise combien de temps il faudrait pour que la peau se forme, mais je connaissais déjà la réponse.

« Jusqu'à ma mort », me suis-je répondu à voix haute, sous le regard troublé du médecin, qui n'avait peut-être jamais vu un cas pareil de toute sa vie.

Alors, j'ai su, avec une certitude absolue, que je n'allais plus rester assis à attendre. Désormais, je ne serais plus un serviteur des machines, mais quelqu'un d'aussi courageux que ces centaines de personnes faisant la queue devant les portes. Moi aussi, j'entrerais avec l'enfant dans les bras, pour chercher, interroger, exiger haut et fort que mon fils retrouve la santé.

3

Je crois que cette même nuit, j'ai été admise à l'hôpital pour une insuffisance cardiaque. Cette ancienne insuffisance, transmise de mon grand-père à mon père, puis de lui à moi, s'est manifestée à plusieurs reprises au cours de ma vie, mais les périodes sans symptômes étaient si longues que j'oubliais parfois de prendre des médicaments pour certaines situations. Mais comment aurais-je pu savoir ce qui arriverait à César, puisque c'était le nom que Marta et moi avions décidé de lui donner ? La raison de ce choix était évidente : César était le premier à naître, et donc le premier à triompher de l’adversité qui l’avait frappé. Nous étions déterminés à ce qu’il soit meilleur que nous, que son intelligence soit capable de changer les failles du monde. En y repensant, seuls au lit, à regarder le ventre grossir de Marta, nous riions de notre propre incrédulité, et aussi de cette malice cachée qui se cachait involontairement derrière nos intentions. Toute cette responsabilité était trop lourde pour un enfant à naître, et trop lourde pour un homme qui ne serait pas différent de nous ou de ceux qui nous entouraient. Alors, au milieu de la nuit, nous nous sommes tus, emplis de rires et d’espoir, espérant en silence qu’au moins il naîtrait et qu’il serait en bonne santé.

Je me suis réveillé à l’hôpital de la ville, où travaillait le médecin de Marta. Je me sentais endormi et somnolent. Je détestais cet état de conscience ; je me sentais exposé à la volonté arbitraire des autres, avec une perte totale de contrôle sur mes actes et ma vie. Mais je me suis résignée à attendre que l'effet du médicament disparaisse. Dans l'après-midi, j'ai annoncé au médecin que je voulais partir.

« Mais promets-moi de prendre ton traitement toute la semaine. Tu as une insuffisance valvulaire qui pourrait te causer des ennuis… »

J'ai fermé les oreilles aux paroles des médecins, presque sans réfléchir, car ils ne s'adressaient pas à une personne, mais à un cœur malade, à un os cassé ou à un estomac dyspeptique. J'ai promis de prendre soin de moi, ils m'ont laissée sortir et je suis rentrée à la maison.

Mon fils était toujours en couveuse, sous la surveillance d'une infirmière que nous avions engagée. Marta était au lit, sous sédatifs et surveillée par l'infirmière, et notre médecin venait la voir une fois par jour. À la fin de la première semaine, elle était réveillée et lucide, mais elle avait peu envie de parler à moi ou à qui que ce soit. Elle se contentait de manger ce que nous apportions dans sa chambre. Il ne voulait même pas aller aux toilettes, et je devais changer ses vêtements et ses draps plusieurs fois par jour.

« Marta », lui disais-je affectueusement, comme si cela suffisait à la faire réagir, à lui faire comprendre que ce qui l'attendait était mieux que cet état végétatif qui ne profitait à personne. Elle le savait, et c'est pourquoi elle continuait ainsi.

J'ai pris un congé de deux semaines, car il était impératif de m'occuper de César. Je me suis assis sur une chaise près de l'incubateur, au milieu de la pièce que je lui avais préparée. Il était, sans aucun doute, un spécimen d'un musée des sciences médicales. Et moi, par hasard son père, je l'observais attentivement, le surveillant, essayant de comprendre le fonctionnement de ce corps étrange, fait de muscles, de tendons et d'os purs. Il se déplaçait comme un serpent, enroulant ses membres, du moins c'est ce qu'il me semblait, en voyant les muscles entrelacés de ses bras et de ses jambes. Lorsqu'elle pleurait, les muscles de son visage et de son cou se contractaient sans cesse avec des impulsions qui me semblaient d'abord grotesques. Mais au fil des jours, ces mouvements me semblaient… Les rouages minutieusement contrôlés d'une machine, peut-être d'une horloge, peut-être les machines les plus précises jamais inventées par l'homme. Quoi de plus précis pour mesurer le passage du temps, car, en fin de compte, qui pourrait connaître le véritable rythme du temps ? Une horloge n'est que la précision d'une mesure inventée par l'homme, mais même ainsi, elle devait compenser l'absence de véritable connaissance de Dieu. Le temps devait être un dieu de substitution, peut-être plus cruel que le véritable, et les horloges étaient des machines permanentes qui veillaient sur les hommes.

Le corps de mon fils devait posséder une telle précision. Si personne ne voulait m'apprendre comment mon corps fonctionnait, si même les

médecins avaient oublié la physiologie pour consacrer leurs immenses universités à l'enseignement des seuls protocoles technologiques, si les machines étaient la seule chose qui nous restait pour recouvrer la santé et qu'elles échouaient, alors la profonde connaissance que le cerveau humain avait autrefois acquise était inutile.

Ce qui se trouvait dans les machines était inaccessible. Par conséquent, je devais me tourner vers mon propre corps pour y puiser la connaissance.

Je quittai la pièce, descendis et entrai dans la cuisine. Sans réfléchir, j'ouvris les tiroirs à couverts. J'ai fouillé parmi les couteaux à la recherche de celui que j'utilisais pour lever le poisson. Je l'ai trouvé et je l'ai emporté à l'étage. Il était midi, mais la maison était exceptionnellement silencieuse, à tel point qu'elle semblait vide. Marta dormait, l'enfant était restée silencieuse quelques heures, l'infirmière somnolant peut-être à côté de ma femme. Je suis allé dans la salle de bains et j'ai verrouillé la porte. Je me suis regardé dans le miroir, j'ai touché les os de mon visage et j'ai étiré la peau de mon corps comme si c'était la première fois que je le voyais et le touchais. Je me suis déshabillé, explorant l'endroit le plus approprié, celui qui, à mon avis, révélerait les structures les plus mécaniques. Car je savais déjà, avec une certitude que personne ne pourrait me retirer, que si les machines savaient guérir, ou du moins l'avaient su jusqu'à récemment, c'était parce qu'elles étaient comme des corps humains, et que les heureuses congruences entre la mécanique humaine et la mécanique physiologique avaient participé à leur création. Si je trouvais ces similitudes, j'aurais fait un premier pas vers la compréhension de leur fonctionnement. Et quand je saurais ce qui n'allait pas, je réparerais le mécanisme pour guérir mon fils. Si seulement mon grand-père ou mon père avaient laissé des textes, des archives, des carnets, au moins. Mais face à tant de connaissances perdues à jamais, il y avait la richesse de mon propre savoir, enfermée dans mon corps, attendant l'action de mes mains, avides de se connaître.

Me souvenant du mouvement musculaire de mon fils, qui à cet instant semblait plus parfait que celui de tous les hommes vivants, car sa décrépitude même le dévoilait comme un modèle de ce que nous sommes vraiment, j'ai pensé à me soulever la peau. Si j'y parvenais et à expérimenter mes mouvements volontaires, ce que je ne pouvais pas demander à César, j'en apprendrais bien plus que ce que j'avais déjà découvert. Avant de poser le tranchant du couteau sur la peau de mon bras gauche, j'ai pensé à la douleur, cette faiblesse humaine qui m'empêcherait de continuer et d'obtenir des résultats. Je suis retourné dans le couloir et suis allé dans la chambre de Marta. L'infirmière dormait encore. J'ai pris des ampoules de lidocaïne dans son armoire à pharmacie, ainsi qu'une seringue et une aiguille. J'en ai injecté trois dans mon bras, jusqu'à ce qu'il soit si engourdi que j'ai décidé de ne plus attendre. J'ai incisé la peau de mon avant-bras gauche à l'endroit exact où passaient les tendons. J'ai contemplé la membrane facilement extensible qui recouvrait les muscles sous la peau. J'ai vu, fasciné, le trajet des vaisseaux sanguins. J'ai bougé mes doigts, et les tendons ont bougé comme des poulies qui continuaient

jusqu'à mon coude et mon épaule. Le sang coulait, mais peu importait. J'ai mis mon bras sous le robinet et j'ai de nouveau touché mon corps avec les doigts de l'autre main. Puis, j'ai recouvert mon bras d'une serviette. J'ai rempli la seringue d'anesthésique et je l'ai injecté dans mon estomac. J'ai senti mon cœur s'emballer pendant plusieurs minutes, et des malaises m'ont arrêté à plusieurs reprises, mais je ne pouvais pas arrêter ce que je faisais. J'ai ouvert la peau de mon abdomen de plusieurs centimètres, j'ai enfoncé ma main dans le tissu adipeux, l'explorant, jusqu'à sentir les muscles, au-delà desquels se trouvaient les viscères. Allais-je continuer, me demandais-je, jusqu'à ce que la douleur me submerge ? Mais je n'avais pas le temps de me poser d'autres questions ; mon cerveau s'emballait et butait sur sa maladresse. Je me suis regardée dans le miroir. J'étais pâle, moite, mon bras gauche pendait en lambeaux de peau et mes doigts étaient flasques, ma main droite ensanglantée comme celle d'un meurtrier, et mon ventre était ouvert en deux, couvert de graisse et de sang. Je me suis dit que je ne pourrais pas résister. Devais-je explorer la question aussi ? Mais alors, qu'adviendrait-il de mon fils, et pourquoi aurais-je fait tout cela ? Je suis sûre, cependant, que je n'aurais pas pu m'en empêcher. Parce que je voyais dans le miroir que ma main droite portait le couteau contre ma poitrine, cherchant les causes de la douleur et du chagrin, et comme toujours, cette quête de connaissance était contrariée par la médiocrité de la peur. Non pas ma peur, mais les cris de l'infirmière qui était entrée dans la salle de bains, que j'avais oublié de verrouiller une deuxième fois. Je crois que j'ai fini par m'évanouir, sentant dans mon sommeil le corps de la femme qui me portait péniblement jusqu'au lit, essayant d'arrêter le saignement. C'était drôle pour moi, dans cet état, de sentir sa peur terrible sous ma peau, ses gros seins contre moi, essayant de me porter, telle une sage-femme. Lorsqu'elle a réussi à m'allonger, j'ai senti ses mains trembler, essayant d'arrêter le saignement. J'ai ressenti quelques piqûres dans mon bras droit, et alors que je somnolais, je l'ai entendue appeler le médecin au téléphone, criant presque pour qu'il vienne, puis je crois l'avoir entendue pleurer. Ils ont qualifié mon acte de tentative de suicide. Je ne les blâme pas. Le gouvernement, responsable des machines, a ironiquement envoyé un psychologue étudier mon cas. Malgré les circonstances, il a refusé de m'accorder des jours de congé supplémentaires. Résultat : mon licenciement. Sans emploi, le médecin qui nous soignait à domicile, et dont je payais les frais, ne pouvait plus s'occuper de nous. Avec les bandages et la morphine encore efficaces, j'ai accompagné le transfert de la couveuse avec mon fils dans l'ambulance jusqu'au seul hôpital public de la ville, qui survivait encore à peine, ressemblant à un musée abandonné. Le seul point positif de tout cela, c'est que cela a fait réagir Marta pour la première fois depuis longtemps. Le matin du transfert, je l'ai vue se lever, prendre une douche et s'habiller pour être avec son fils. Elle m'a regardé tristement par la fenêtre de l'ambulance qui s'éloignait avec elle et le bébé. Je leur ai dit au revoir, le bras en écharpe et un bandage sous mes vêtements. Mes yeux ne supportaient toujours pas l'éclat du soleil, et j'observais tout cela entouré d'un halo de brouillard. Je suis rentré chez moi et me suis assis devant l'écran de l'ordinateur. J'ai cherché des informations plus pertinentes que l'anatomie, des sources reproduisant d'anciennes données sur les maladies congénitales. Je savais que mon problème cardiaque était

presque certainement héréditaire, et que les fausses couches de Marta étaient peut-être dues à mon héritage. Les minuscules cœurs des quatre enfants précédents devaient être si malformés qu'ils n'ont jamais survécu jusqu'à la naissance. Sauf dans le cas de César, où la malformation s'était concentrée sur le développement des téguments. Le médecin m'avait dit que sa mort certaine et imminente ne résulterait que de l'absence de peau, car celle-ci pouvait être compensée par des prothèses synthétiques. Le problème était que l'absence de synthèse des tissus conjonctifs, dont la peau, affectait également d'autres organes, les yeux par exemple, ou d'autres organes vitaux comme le système digestif et le système nerveux.

Il ne me restait donc plus qu'à emmener César à l'une des machines. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la contradiction de mon attitude. J'avais perdu confiance en elles, me disais-je, mais en réalité, ce n'était pas de la méfiance, mais plutôt le besoin de tester leur efficacité. Si je ne leur avais pas fait confiance pendant toutes ces années et vu comment ils guérissaient les gens, je ne me serais pas soucié de comprendre leur fonctionnement et de pouvoir les réparer. Personne ne m'avait écouté, car plus personne ne se souvenait de leur mécanisme. Je me suis alors senti comme un fanatique religieux qui traînerait son enfant malade dans un de ces temples où, autrefois, on disait que des miracles se produisaient. J'ai tapé ce mot sur l'ordinateur, et de nombreuses significations sont apparues soudainement. Quelle était la différence, me suis-je demandé, entre confier la santé de la population à des machines dont nous ne comprenions pas le fonctionnement, et la confiance des fidèles qui se tournaient vers des temples miraculeux ?

Ce soir-là, Marta est revenue de l'hôpital. Elle s'est allongée à côté de moi après s'être déshabillée, dans un silence complet. Je l'ai vue prendre deux comprimés sédatifs dans le tiroir de la table de nuit. Elle s'est levée pour aller chercher de l'eau à la salle de bain. D'une main, elle tenait les deux comprimés, de l'autre, elle s'emparait furtivement du flacon. Elle est revenue cinq minutes plus tard. Elle s'allongea, m'embrassa et s'endormit, dos à moi. Toute la nuit, dans la pénombre de la pièce, je comptai sa respiration lente, jusqu'à ce que je cesse de la regarder et que l'aube se lève comme un défi. Je me levai, retirai les bandages, exposant mes blessures encore cicatrisées. Je pris un bain et, en me séchant, contemplai Marta paisiblement allongée dans notre lit. Comment la déranger, me dis-je, maintenant qu'elle reposait enfin dans de beaux rêves après tant d'années. Je recouvris son corps légèrement froid de draps. Je m'habillai, dans cette grande maison solitaire, où chaque fonction était automatisée et irrémédiablement exécutée, que nous le voulions ou non. Seul le corps humain avait cessé de fonctionner correctement, et c'était irréparable. e.

Le matin radieux m'a trouvée dans la voiture, en route pour l'hôpital. Ils me connaissaient déjà, alors je suis allée directement au service de néonatalogie, et parmi la longue rangée de vieilles couveuses, j'ai facilement trouvé mon fils. J'ai enfilé des blouses stériles et des gants. Ils m'ont permis de le tenir. Ce petit corps délicat et nu, doublement nu, comme si je voyais son âme dans ces muscles et tendons exposés, a

frissonné à mon contact. J'ai commencé à parcourir les couloirs entre les couveuses, comme si je flânais, comme si je berçais mon bébé dans mes bras pour l'endormir. J'ai atteint la porte du service ; il n'y avait personne dans le couloir. Puis j'ai dévalé les escaliers et franchi la porte d'entrée, tandis que les quelques personnes présentes me fixaient comme si j'étais folle. Je suis montée dans la voiture aussi vite que possible et j'ai pris la fuite. Je savais qu'ils me poursuivraient, mais pas longtemps. Ils avertiraient bientôt les autorités, mais le temps qu'ils me trouvent, tout serait terminé. J'ai planifié l'itinéraire jusqu'à l'une des machines les plus éloignées, dans un autre quartier. Personne ne se douterait que j'y emmènerais mon fils, et le psychologue penserait peut-être que je le tuerais, ou qu'ils fouilleraient d'abord ma maison.

Dans la voiture, le garçon se tordait dans mes bras, d'abord agité, puis le faible ronronnement du moteur l'endormit. Ses yeux ressemblaient à deux lacs sombres au milieu d'un visage formé de cercles concentriques de muscles entourant les orbites, les pommettes et la mâchoire. Sa bouche s'ouvrait parfois pour émettre un cri qui s'éteignit rapidement. Ses narines étaient absentes, et des os nus formaient les narines. Son crâne était comme une couverture rouge de vergetures. J'avais entendu dire que la surface du corps devait toujours être humide. J'ai sorti une bouteille d'eau de la boîte à gants et j'ai trempé les draps que j'avais utilisés pour le sortir de l'hôpital. Arrivés à la machine, la voiture s'est arrêtée près de la porte. J'ai pris l'enfant et me suis mis dans la file. Il y avait peut-être vingt ou vingt-cinq personnes devant moi. Je regardai vers la cabine de commande. L'agent faisait son travail, comme moi, jetant un coup d'œil à la file de temps en temps, mais je savais qu'il se lasserait vite et se limiterait à tout surveiller sur les écrans.

J'étais juste l'un d'eux, pour la première fois, sans aucun lien avec le système de santé ni les machines. Je me sentais différent dans cette file, exposé aux rayons du soleil, attendant avec impatience. Les autres m'observaient, avec une certaine curiosité, je crois. Mes vêtements étaient plus soigneusement entretenus que les autres, et ils ne furent convaincus que j'étais l'un d'eux qu'en voyant mes cicatrices.

« Vous êtes ici pour les faire soigner ? » demanda un vieil homme derrière moi.

Je secouai la tête et désignai l'enfant dans mes bras. L'homme souleva légèrement le tissu qui recouvrait la tête de César et recula. Puis il secoua la tête avec tristesse et résignation.

« J'espère qu'ils le guériront », dit-il, puis il regarda la femme qui l'accompagnait pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Bientôt, tout le monde se tourna vers moi. Certains posaient des questions, d'autres demandaient simplement timidement à voir mon fils. Je savais que tout ce mouvement attirerait l'attention du responsable, et je craignais d'être reconnu à un moment donné. Peut-être m'avait-il aperçu lors d'une réunion sans que je n'y prête attention.

La machine se dressait là, tel un immense monument antique au milieu de nulle part, dans cette campagne si éloignée des autres villes. Ceux d'entre nous qui attendaient à l'entrée n'avaient aucun moyen de voir ceux qui sortaient de l'autre côté, s'ils sortaient. J'ignorais également les statistiques ni le taux de mortalité de cet appareil. En réalité, je ne savais pas ce que j'allais faire en entrant. J'espérais que la machine guérirait le garçon, que, par une méthode que j'ignorais, elle régénérerait sa peau. Mais je savais aussi qu'avec ce que j'avais appris, je pourrais d'une manière ou d'une autre démêler le défaut, si jamais il se produisait. Et surtout, j'étais curieux d'en savoir plus sur ces deux ex machina que mes ancêtres avaient placés au centre vital des machines.

Le soir arriva, et il restait dix personnes avant mon tour. Une bruine forte et piquante s'est mise à tomber. J'ai essayé de couvrir le bébé, et une femme au bout de la file s'est approchée pour me proposer une protection contre la pluie. « Merci », ai-je dit, mais la femme s'est soudain mise à crier en direction des caméras de surveillance, exigeant qu'on la remplace. Je lui ai demandé d'arrêter, mais elle a continué à crier, les mains levées vers la caméra inaccessible. Quelques secondes plus tard, d'autres personnes dans la file se sont jointes à moi, et le mouvement est devenu visible et incontrôlable. En cas d'émeute ou d'acte de violence, le préposé était autorisé à appeler les forces de l'ordre, et la machine s'arrêtait automatiquement. Mon rythme cardiaque s'est accéléré et je me suis sentie faible ; la machine a semblé s'effondrer sur moi, et je n'avais plus aucune force dans les bras. Puis quelqu'un m'a retenue et je me suis retrouvée directement sous le choc. Je me suis retrouvé devant la porte d'entrée, qui s'ouvrait pour la première fois. J'ai franchi le pas crucial, et le monde a soudainement disparu. Il n'y avait que mon fils et moi, face au tapis roulant qui tournait sans cesse dans le vide. Si je plaçais César sur le tapis, je ne saurais jamais ce qui se passerait, alors je me suis mis à ses côtés et je me suis laissé transporter sur ce qui semblait être de longs mètres de couloirs étroits et sombres, dont je n'aurais jamais imaginé l'existence à l'intérieur de la machine. De l'extérieur, ils semblaient immenses, mais maintenant, à l'intérieur, l'obscurité me donnait l'illusion d'un lieu bien plus vaste, comme un labyrinthe aux multiples entrées et sorties, toutes scellées, car le tapis allait d'un côté à l'autre, nous exposant à des lumières rapides et soudaines qui ne révélaient que des espaces vides et des plafonds infinis. Puis nous avons été arrosés de substances chimiques que j'ai reconnues comme étant du soufre, du phosphore, du calcium et d'autres que je ne pouvais identifier. J'ai senti d'étranges arômes âcres, et une odeur de pourriture a commencé à s'échapper des parois du tapis roulant. J'ai tendu le bras pour évaluer la proximité des murs, mais je ne sentais qu'un air épais et fétide. Puis le tapis roulant s'est arrêté et j'ai entendu le grondement de chaînes descendant du plafond. Je les voyais au-dessus de nous, avec des crochets capables de retenir du bétail prêt à l'abattoir. J'ai défait les crochets et le tapis roulant a continué son chemin. À travers le scintillement des néons, j'ai vu des roues dentées tourner les unes sur les autres dans un mécanisme ressemblant à une horloge géante. Ces poulies actionnaient bien d'autres chaînes, comme celles qui étaient censées nous retenir auparavant, mais tout cela se passait bien au-dessus de nous, et aussi autour de nous.

Nous avons atteint une section où les éléments mécaniques ont cédé la place à une salle apparemment informatisée, les murs remplis de lumières et d'écrans numériques où j'ai reconnu certains des paramètres que nous étions censés reconnaître dans le cockpit. Je pensais que nous étions arrivés près de la porte de sortie, mais j'étais là, tenant mon fils, exactement comme je l'avais fait. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, et je me suis senti comme un idiot aveuglé et superstitieux. Mais c'est alors que la machine nous emmena vers ce que j'appris plus tard être son véritable centre.

Le tapis roulant s'arrêta et je descendis. L'odeur de décomposition était plus prononcée, à tel point que je commençai à avoir la nausée. Au fond de cette nouvelle pièce, surgissant de l'obscurité impénétrable, deux mains humaines apparurent, mais d'apparence synthétique. Si parfaites qu'elles ressemblaient aux mains du plus beau dieu inventé par l'homme. Des mains avec des bras et un corps derrière elles, et pourtant invisibles dans l'obscurité.

J'essayai de reculer, mais l'une des mains me retint par le bras blessé, et je faillis laisser tomber César. L'autre main attrapa l'enfant avant qu'il ne tombe, et soudain, je ne le tenais plus. Je fis un geste pour le récupérer, mais une paume se posa sur ma poitrine, et je sentis mon cœur dans cette main – ou était-ce vraiment l'une de ces mains ?

Je ne sais pas combien de minutes s'écoulèrent, essayant de récupérer l'enfant tout en tâtant l'air autour de moi, mais César était déjà entre ces mains qui l'avaient emmené dans l'obscurité profonde qui sentait les cadavres. Quand j'ai enfin perçu ce qui se cachait dans les profondeurs de la machine, j'ai hurlé et me suis débattu, laissant la main mécanique du dieu déchirer ma peau, jusqu'à sentir mes côtes se briser et mon cœur disparaître de mon corps, laissant un vide plus chaud que la douleur, un soulagement si proche du plaisir et de la paix que je me suis dit que c'était la mort.

De mes derniers regards, j'ai observé le contenu infini des profondeurs de la machine. Des rangées et des rangées, des colonnes, d'innombrables kilomètres de corps humains. Et tous ces corps émettaient une étrange lumière, une fluorescence, une forme d'énergie qui générait des pensées et recréait des formes humaines.

J'avais atteint le cerveau des machines, et j'ai vu que ce cerveau avait décidé et agi en fonction de ce qu'il avait observé que j'avais fait pour mon fils. J'ai vu ces mains revenir et remettre l'enfant sur le tapis roulant. Un enfant identique et pourtant différent, car il avait une nouvelle peau recouvrant son corps. Et tandis que je disparaissais dans les méandres du grand cerveau du nouveau dieu, la porte de sortie s'ouvrit et un cri vital emplit le monde.

EUROPE

1

Il se nourrit de mort pendant un temps, car c'est ce qu'il fit tant que dura son travail au cimetière lunaire. Il quittait maintenant les vastes cratères où reposaient à jamais les humains qui avaient payé de leur vie une place sur la Lune. Le vaisseau transportait Jérémie et des centaines d'autres chômeurs au-delà de l'orbite terrestre. Il pouvait voir par le hublot l'ombre fantomatique de la planète Terre, agonisante depuis plus de deux siècles. Et la Lune n'était pas seulement un refuge pour ce qui restait de la population humaine, mais aussi un lieu où l'extravagance survivait. ia. Car comment décrire autrement la nécessité de construire d'immenses cimetières privés dans le seul endroit du système solaire où l'on a longtemps cru que les humains pouvaient s'installer ? Sur la planète, il y avait des régions inhabitables, inhospitalières à cause de l'aridité ou des glaces, des continents entiers dévastés par des ouragans incessants, et d'autres engloutis par l'avancée des océans.

Il pensa à l'Europe, d'où venaient ses ancêtres, l'Europe centrale et orientale. Les anciens Polonais et Slaves qui formaient les deux branches de sa famille pendant des générations, habitants des champs cultivés et des villes où la mort et la musique formaient une chaîne de liens de joie et de tristesse. Et tout comme ils avaient émigré en Amérique, désormais elle aussi empoisonnée par des gaz mortels, où les villes survivantes se couvraient de dômes pour se protéger de l'atmosphère contaminée, lui, Jérémie, était désormais une sorte de paria voyageant d'un endroit à l'autre, d'une planète ou d'un satellite habitable à l'autre, en dehors ou à l'intérieur, si possible, des circuits commerciaux les plus fréquentés. Mais il devait passer inaperçu, car à chaque frontière, on lui rappelait son statut de paria, de vagabond errant. On lui rappelait aussi son origine, car les siècles n'avaient fait que maintenir, voire renforcer, l'opinion collective sur ceux qui avaient rejeté le Christ. Où était le Messie ? se demandait-il dans l'espace exigu du vaisseau, contemplant l'univers actif par l'étroit hublot. La Terre disparaissait sous eux, reculant telle une planète morte, tandis qu'ils naviguaient vers leur prochaine destination : l'Europe.

Pendant vingt-deux ans, il avait erré à travers le système solaire. Il avait vu naître des colonies qui devinrent des villes, d'autres périr dans la poussière, sous l'emprise du vent ou des marées. Il avait été mineur dans les mines d'étain de Mars pendant près de cinq ans, et lorsqu'il commença à perdre la vue, on attendit qu'il se rétablisse pour pouvoir l'utiliser pour transporter le charbon des mines de Phobos vers la Terre. Après chaque visite sur cette planète, il en ressortait plus triste, avec le souvenir qui l'accompagnait des habitants cachés dans des tunnels tels des animaux, attendant l'arrivée du charbon tel un élixir. Il percevait sa paie sur les riches terres de Mars, aujourd'hui transformées en jardin, où les demeures des propriétaires des mines alternaient avec de vastes hectares de cultures et d'élevage. On lui offrit du travail, et il fut longtemps agriculteur, puis éleveur d'un bétail hybride qui ne ressemblait guère à celui de l'ancienne Terre. En guise de paiement, on lui donna un salaire très modeste, une maison et de la nourriture. La viande de ce bétail commença à affecter son

système rénal, et il faillit mourir de rétention d'eau, qui n'était plus de l'eau terrestre, bien sûr. La forte teneur en hélium lui donnait un goût qui aurait été difficile à supporter sans les arômes extraits et traités par les vaisseaux de l'atmosphère de Mercure. Sur Mars, les humains avaient commencé à changer, et Jérémie, comme beaucoup d'autres voyageurs, maintenait son corps sous les anciens canons terrestres. Durant une partie des dix dernières années, il a travaillé pour une compagnie touristique qui emmenait des contingents vers les anneaux de Saturne. Il a piloté le vaisseau lors d'innombrables voyages, récitant les caractéristiques scientifiques des anneaux, ainsi que les détails humains au cours de longues années de recherches et d'expéditions. D'une certaine manière, il se sentait le porte-parole de l'ancienne race humaine, comme dans les contes anciens où un vieil homme juif à longue barbe lisait, entre deux toux et raclements de gorge, les véritables actes, parfois inintelligibles, des prophètes. Jérémie savait que les touristes le regardaient avec curiosité, détournant leur regard des anneaux étonnants pour contempler cet homme, quelque peu décalé par rapport au temps. Vêtu de vêtements démodés, il leur donnait sans aucun doute l'impression d'être en présence d'un mythe, et même si ce n'était pas intentionnel, c'était une autre raison de son succès dans une telle entreprise. Ils s'intéressaient également à sa capacité à diriger le vaisseau seul, et la méfiance qui avait semé la méfiance fut vite dissipée par la voix sage et agitée de Jérémie. Dans ses yeux brillait une étincelle du passé ; dans sa courte barbe, ses paroles étaient teintées du parfum à jamais perdu des fleurs funéraires.

Dans les cimetières lunaires, il transportait les corps dans les vastes salles de stockage des vaisseaux, et ce silence l'attristait, car parler, ni même penser, n'avait plus aucun sens. Il allait et venait de la Lune à la Terre ou à tout autre lieu où un humain était mort, laissant une trace de son souhait d'être enterré au plus près de sa planète natale. Il atterrissait et déposait les cercueils sur le tapis roulant, que les fossoyeurs emportaient ensuite vers les vallées lunaires jonchées de croix, et pas une seule croix de David ne pouvait être trouvée à des milliers de kilomètres à la ronde. C'était la seule et unique croix de David. Un emploi qui lui assurait la sécurité de l'emploi jusqu'à la fin de sa vie, lorsqu'il serait lui aussi emmené sur la Lune, pour être enterré dans un cratère périphérique, de moindre valeur, sans croix, bien sûr, et peut-être même sans aucune marque. Mais ce qu'il ne supportait plus, c'était le silence du vaisseau pendant le voyage. Il y eut un moment où le moignon de son bras droit se mit à trembler, lui faisant frissonner. À la fin de la journée, il se déshabilla dans sa cabine, car le vaisseau était sa maison, et nettoya le drain de sa fistule. Il se demanda pourquoi, après tant d'années, cela lui arrivait. Il laissa faire pendant plusieurs mois. Le silence grandissait au fil des voyages, car il savait que les morts à la morgue étaient une présence plutôt qu'une absence, et que le silence était quelque chose de négatif plutôt que de neutre. C'était comme si, lui vint à l'esprit, son bras absent était appelé. Et lorsqu'une telle pensée commença à s'installer dans son esprit, il sut qu'il devait abandonner ce travail, car Jeremías était fier de son équilibre psychologique conscient. Il

savait que l'esprit contrôle le corps ; il l'avait confirmé plus de vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait été séparé de son frère jumeau siamois.

Sa famille vivait à Santa María de los Buenos Ayres, une ville sud-américaine fondée pour la dixième fois exactement l'année de leur naissance. Elle avait été construite loin à l'ouest de son emplacement d'origine, sur les rives d'un fleuve aujourd'hui englouti par la mer. La ville était entourée de régions arides et torrides, encore loin des hautes montagnes d'où des pluies torrentielles tombaient régulièrement et inondaient les rues pendant des mois. Jeremías et son frère étaient nés avec un seul torse ; ils partageaient un seul cœur et trois poumons. Leur corps commun était indiscernable, de leurs épaules, qui n'étaient que deux, à leur taille, où deux bassins à peine développés les différenciaient. Sous eux, ils étaient deux personnes différentes, tout comme leurs cous et leurs têtes. Jeremías se demandait souvent comment ils avaient pu supporter une telle situation pendant quinze ans. Ses parents avaient voulu les séparer dès la naissance, mais les médecins leur avaient dit que même les plus grandes avancées chirurgicales ou technologiques ne permettraient pas aux deux frères de survivre. L'un allait sans aucun doute mourir ; les chances de survie de l'autre, à court terme, étaient également très faibles. Son père passait parfois des nuits à les surveiller dans leur lit commun, car ils avaient eu du mal à dormir étant enfants. En grandissant, la coexistence forcée devint plus difficile pour eux. L'habitude les avait endoctrinés, les avait disciplinés dans les tâches quotidiennes et les besoins physiologiques, et ils furent heureux pendant de nombreuses années. Ses parents se trompaient avec un rêve apparent de bonheur, qui se révéla n'être rien d'autre que du conformisme. Il y avait d'autres choses à penser à cette époque, le travail, par exemple, et le climat de plus en plus épouvantable qui régnait dans la jeune et vieille ville de Buenos Aires.

C'est alors, à treize ans, que Jeremías commença à sentir que quelque chose l'étouffait. Il se réveillait la nuit, agité, à bout de souffle, et son frère se réveillait avec lui, l'air effrayé, mais sans manifester le même sentiment.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?» demanda-t-il.

Jeremías comprit alors que ce n'était pas un mal physique, mais mental. C'est ainsi qu'il commença à différencier et à mettre de côté ce que ses parents leur avaient inculqué depuis leur enfance : ils n'étaient pas une seule personne, ils étaient deux. Ce qu'il ressentait et pensait, son frère ne le partageait pas forcément ; il pouvait même ressentir quelque chose de complètement opposé.

Après plusieurs mois, lorsque la même question se répéta et que le visage de son frère exprimait la lassitude et le mépris, il déclara sans hésiter :

« Nous devons nous séparer.»

L'autre le regarda pensivement, comme si, au lieu d'un visage familier, il voyait un paysage étrange, un paysage dans lequel il avait peur d'entrer.

« Depuis quand penses-tu à ça ?»

Jeremías rit malgré lui ; il savait que la situation ne le justifiait pas.

« Je crois que j'y pense depuis toujours. »

« Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? »

Il détestait cette habitude de toujours lui répondre par des questions.

« Je ne sais pas, parce qu'on a l'habitude de vivre comme ça, parce que maman et papa nous aiment comme ça, parce que je ne savais pas comment te le dire… »

Ils restèrent silencieux un long moment, tous deux les yeux fixés au plafond, appuyés sur le long oreiller. L'un avait un bras derrière la tête, l'autre sur les parties génitales. L'un avait les jambes pliées, l'autre étendues, tremblant légèrement sous les draps.

« Il fait froid », dit Jeremiah en attrapant une couverture, forçant l'autre à bouger et se cognant la tête contre le dossier du lit. Jeremiah s'excusa. Il aurait dû le prévenir ; c'était l'une des nombreuses règles qu'ils avaient tous deux appris à respecter au fil des ans. Ils s'étaient beaucoup disputés, se frappant de chaque bras, mais ils ne savaient jamais quel cerveau répondait à ce bras, et au bout de quelques minutes, ils finissaient par rire de la chorégraphie ridicule de la bagarre. Même leurs parents, accourus pour les arrêter, furent les premiers à rire, ce qui les réconcilia.

« Si c'est à cause de ce qui nous arrive, on s'arrangera, comme pour tout le reste », dit son frère.

Jeremiah savait de quoi il parlait. L'anxiété croissante causée par le sexe les avait tous deux réveillés au milieu de la nuit en regardant l'un ou l'autre se branler frénétiquement. Ils avaient échangé peu de mots, non par gêne, mais par profonde compréhension mutuelle.

« Ce n'est pas tout, même si c'est vrai que j'ai réfléchi à ce qu'on fera quand ce sera notre tour d'être avec une femme. »

« Peut-être à deux », dit son frère avec un sourire. « On demandera à papa. »

Jeremiah hocha la tête. Il ne voulait plus parler, mais à partir de ce moment-là, il sentit le regard de l'autre jour et nuit, et il prit chaque geste et chaque regard pour un reproche et une interrogation constants.

Il s'adressa d'abord à sa mère, voulant la prévenir. Elle pleura, disant qu'elle comprenait. Le lendemain, son père et sa mère entrèrent dans la chambre de leurs enfants.

« Veux-tu te séparer ? » demanda son père.

Les frères baissèrent les yeux vers les draps. C'était le début de soirée, et le tonnerre résonnait de façon inquiétante dans les montagnes.

« Oui », répondit Jérémie, pour eux deux.

Les parents échangèrent un regard.

« Tu sais que ce n'est pas possible », dit le père. « Et tu sais pourquoi. La décision a été prise, et il n'y a plus de discussion.»

Il prit sa femme par le bras et ils commencèrent à quitter la pièce.

Jérémie se leva brusquement et tira son frère hors du lit. L'autre hurla en se cognant à nouveau la tête, cette fois sur la table de nuit. Jérémie s'arrêta, et son père et sa mère s'approchèrent. Son frère avait saigné et s'essuyait avec le drap.

« Qu'est-ce que je t'ai dit à propos des règles ?! » cria son père. Maman réconforta son frère, posant sa tête blessée contre sa poitrine comme s'il était encore un bébé. Malgré le fait que le corps leur appartenait à tous les deux, Jérémie sentit que cette étreinte l'avait exclu à jamais.

À partir de ce moment, les frères ne se parlèrent plus. Les semaines passèrent, et son frère commença à se plaindre d'un mal de tête. Il savait que c'était un reproche pour cette nuit-là, alors il décida d'abord de l'ignorer, mais ensuite les gémissements incessants devinrent insupportables. Jérémie se demanda à quel point la haine de son frère était telle qu'il était obligé de faire semblant. Ou peut-être ne faisait-il pas semblant, mais cette pensée le troublait tellement qu'il lui était insupportable de la garder longtemps en tête sans qu'elle ne lui fasse mal.

Ils furent emmenés dans plusieurs hôpitaux, placés dans de grands appareils d'imagerie et soumis à des régimes que Jeremías dut endurer tout en se plaignant constamment. Ses parents lui reprochèrent son comportement, et son frère resta silencieux. Les rares fois où il le regarda directement montrèrent qu'il savait ce qu'il pensait et ce qui allait se passer.

On diagnostiqua un hématome dans une artère cérébrale. Peut-être était-ce dû au choc – personne ne pouvait l'affirmer avec certitude –, telle fut la réponse des médecins. Une intervention chirurgicale était nécessaire pour drainer l'hématome, potentiellement dangereux car il pouvait provoquer des embolies. Pendant l'opération, Jeremías écouta la conversation des médecins. Un drap séparait leurs têtes. Il entendit le bruit de la scie trépanant le crâne, le son du moniteur cardiaque au rythme régulier. Pendant ce temps, il songeait que personne n'avait jamais manifesté autant de compassion pour lui qu'ils avaient témoigné à son frère. Cependant, chacun savait qu'il mourrait lui aussi si une embolie fortuite se logeait dans les artères de leur cœur commun. La haine était comme un caillot qui grossissait et durcissait dans sa poitrine. Haïr son frère n'était pas juste, mais il haïssait comme quelqu'un qui ne peut s'empêcher de ressentir de la haine envers celui qui lui a ôté la vie.

Un peu plus tard, il s'endormit sous l'effet de l'anesthésie. À son réveil, il se sentit secoué de tous côtés. Le lit bougeait, des cathéters étaient insérés dans les deux bras. La tête de son frère tremblait, et il sentait les tremblements dans son propre cou. Il voulut demander ce qui se passait, mais sa langue était sèche et collée à son palais. Il se rendormit.

Puis, qui sait combien de temps après, ses parents étaient à ses côtés – son frère, bien sûr – et ils pleuraient. La grande silhouette du chirurgien s'approcha de Jérémie et lui demanda :

« Comment allez-vous ? »

Jérémie pleura, non pas de chagrin, mais de reconnaissance.

« J'ai mal et je me sens faible. »

Le médecin jeta un coup d'œil aux parents.

« Vous devez être opéré immédiatement ; la gangrène se propage. » Il attendit leur consentement. Ils hochèrent tous deux la tête, et dans le regard qu'ils lancèrent à Jérémie, il découvrit ce qu'était le véritable ressentiment, à côté duquel la haine semblait un sentiment fragile et fragile.

Quand il était seul, quand il n'était plus seul, quand il n'y avait plus personne d'autre à qui parler, Plus aucune jambe pour l'emmener là où il ne voulait pas, alors que son corps répondait à ses propres désirs. Il y avait ce bras absent qui lui rappelait tout cela. Le positif à cause du négatif. Le brouhaha perdu dans le silence. Les sentiments exacerbés par l'absence de toute émotion.

Et lorsqu'il vit, les jours suivants, que le regard de ses parents se portait sur le bras qu'il n'avait plus, qu'il n'avait jamais vraiment eu puisque c'était celui de son frère, lorsqu'il vit que le voleur leur manquait plus que sa victime, mais qu'ils le considéraient comme la victime du meurtrier potentiel qu'ils avaient élevé, il ne savait plus lequel de ses côtés avait été positif et négatif, lequel était la haine et lequel était l'amour, la victime et le bourreau. Il était désormais coupable, amplifié par l'absence permanente, cette entité qui en elle-même est un tout, comme le néant, irréversible, incorruptible et incorruptible. Car la présence passée de son frère n'était plus rien maintenant comparée à son absence. Un bras absent avait plus d'influence que le Dieu cruel et omniscient auquel ses ancêtres avaient cru.

Il s'enfuit donc de ses parents, de sa maison et de la ville, tout cela allait bientôt disparaître. Il commença d'abord à errer à travers le monde, et lorsqu'il n'y eut plus aucun lieu habitable, il quitta le monde et pénétra dans le silence plus vaste de l'espace, atténuant peut-être ainsi le silence bruyant de son espace intérieur. Et tandis qu'il commençait à voyager de monde en monde, il se demandait sans cesse quelle sagesse avait inspiré ses parents à baptiser leurs fils de ces noms : Assuérus et Jérémie. Comme il l'apprit plus tard, le premier était celui d'un simple scarabée, le second du prophète qui avait tenté de réconcilier Dieu avec les anciens Juifs, endurant la haine des rois.

Ce baptême était approprié, et au vu de ce qui se produisit plus tard, il se sentit identifié, croyant avoir réconcilié sa pensée avec l'incongruité de la réalité. C'est pourquoi, la première fois qu'on lui demanda son nom en franchissant la première frontière après son exil volontaire, il répondit : « Jérémie ».

Et la stabilité psychologique tant vantée dont il se vanta plus tard fut toujours un leurre.

Le vaisseau croisait maintenant l'orbite de Mars. La grande planète approchait lentement, et regardant par le hublot, il commença à découvrir les zones où la guerre avait déjà commencé. Depuis plusieurs mois, la planète honorait le dieu dont elle avait été baptisée. Jérémie avait pensé, à l'époque où il travaillait dans les fermes, qu'un jour la guerre éclaterait pour les mêmes raisons que sur Terre : mettre fin à l'exploitation et aux différences sociales. Des bribes d'informations brouillées parvinrent à ses écouteurs, tandis que sur les écrans du vaisseau, les images de la guerre défilaient sur les actualités. La surface de Mars était un désert aride, comme elle l'avait été avant l'arrivée des humains, après l'explosion de trois bombes à hydrogène. Les survivants étaient cachés dans des tunnels et des canaux ; Les propriétaires terriens étaient probablement encore dans des abris antiatomiques, d'où ils sortiraient à bord de leurs propres navires.

Il décida de dormir un peu ; la route était encore longue avant d'atteindre l'Europe. Il ferma les yeux et débrancha ses écouteurs. Les souvenirs affluèrent dans son esprit, se transformant apparemment en petits vers voraces rongeant le moignon de son bras. Des picotements fréquents lui procuraient cette sensation, et il se répéta à maintes reprises que quelque chose n'allait pas avec cette blessure qui ne semblait pas vouloir guérir, même si une large cicatrice lui assurait qu'il n'y avait rien à craindre. Ce n'était pas une coïncidence, se dit-il, si, juste au moment où il quittait son travail aux pompes funèbres, il commença à ressentir ces symptômes au niveau du moignon. C'était comme si son bras manquant savait quand il avait décidé de reprendre ce long et interminable pèlerinage. Une fois installé quelque part, les symptômes disparaissaient, mais ensuite l'agitation revenait, d'abord sous la forme d'un désespoir croissant, de se retourner toute la nuit, sans douleur, seulement avec une angoisse indescriptible. Puis la sensation dans son bras survint, et il se déshabillait le torse et examinait la blessure, à la recherche de fistules, de sécrétions ou d'inflammation. Mais le moignon lui parlait silencieusement, parfois avec le mutisme de l'insensibilité, d'autres fois avec une hyperalgésie au moindre contact. Il avait longtemps cru que son emploi aux pompes funèbres serait définitif, car cette sensation qu'il redoutait toujours brillait par son absence. Mais le silence du vaisseau de transport, avec ses morts derrière lui, était plus fort que le temps et son passage sain et inévitable. Le dernier jour, qu'il avait déjà inconsciemment décidé, il laissa les corps à la surface de la Lune. Les employés le regardèrent avec étonnement, d'abord choqués, puis effrayés, alors ils sortirent leurs armes et, tout en le menaçant, appelèrent le Les autorités. Ils ne comprenaient pas pourquoi il avait ouvert chaque cercueil et retiré chaque corps, les dépouillant des vêtements que leurs proches leur avaient donnés pour la mort. Il ne s'agissait donc pas d'une démission, mais d'un licenciement, l'entreprise devant éviter toute action en justice par crainte de poursuites judiciaires de la part des proches. L'acte de Jérémie fut masqué par la réparation lente et parcimonieuse des dégâts. Chaque corps fut rhabillé et placé dans son cercueil. Et tandis que Jérémie contemplait ce travail, temporairement emprisonné au poste frontière, le soleil illuminait la Terre, qui brillait telle

une étoile d'une étrange conscience. Tandis qu'il souffrait de l'exil, sa planète rayonnait d'une vie nouvelle, comme si tous les morts brillaient, célébrant un grand châtiment. Il sut alors qu'un nouveau cycle s'était achevé, et avec cette conscience de terreur, qui était en même temps un sentiment de sécurité auquel il s'accrochait, il repartit. L'exil était sa norme, son destin, et même son triste bonheur. Plus tard, il apprit qu'une importante activité industrielle s'était développée sur la lune d'Europe. Il se renseigna auprès de ses amis et anciens collègues des mines de Mars. C'est ainsi qu'il apprit qu'il y avait une usine inoccupée sur cette lune de Jupiter. Apparemment, elle avait fait faillite et ses propriétaires d'origine l'avaient abandonnée. Elle était désormais sous tutelle gouvernementale, mais fermée, attendant d'être vendue ou louée à quiconque voudrait la remettre en service. Jérémie se dit que c'était une autre opportunité. Il n'avait jamais lancé une telle entreprise et il n'avait rien à perdre à essayer. Que fabriquerait-il ? Il le verrait plus tard, en fonction des machines et des installations restantes dans l'usine. L'écran annonçait la proximité de Jupiter. Il sentit le vaisseau commencer à subir les effets de l'immense gravitation de la planète. Aucun vaisseau ne pouvait s'approcher trop près sans risquer d'être emporté par l'atmosphère et de s'écraser sur la surface inhabitable de la planète.

Europe, lut-il dans les annonces d'arrivée. Comme c'est curieux, dit-il à voix basse. C'était comme un retour aux origines de sa famille. Bien que l'Europe dans laquelle il s'apprêtait à entrer fût très différente de celle d'où ses ancêtres s'étaient exilés, la similitude de leurs noms n'était pas une coïncidence ; une influence délibérée devait plutôt l'avoir poussé à emprunter cette voie. Depuis la mort de son frère, et plus encore depuis cette nuit où ils avaient évoqué sérieusement leur séparation, il savait que tout ce qu'il avait fait ou ferait depuis était inévitable. Plus qu'un destin en soi, son sort était la conséquence d'un destin qui avait pris les dimensions appropriées à sa culpabilité. Son ancienne race le témoignait, comme en témoignaient leurs chants emplis de tristesse et de souffrance, mais dont la tristesse se transformait en joie simplement parce qu'elle était souffrance. Dieu devrait être remercié pour l'opportunité de ressentir la douleur.

Le vaisseau commença à graviter autour du satellite. La descente fut laborieuse et cahoteuse. Jérémie vit les nuages se dissiper et, sur la surface claire et lisse comme la mer, des gratte-ciel s'élevèrent. On aurait dit le vieux New York, mais dix fois plus grand, et au-delà duquel s'étendaient dix fois plus de villes similaires. À l'atterrissage, les passagers descendirent un par un, passant d'abord par les caissons de décompression. Ils durent refaire le plein d'oxygène, bien que la surface fût adaptée à un pourcentage déjà parfaitement adapté aux humains. En sortant des caissons, Jérémie se retrouva sur Terre, face à la plus grande ville qu'il ait jamais visitée. La Terre était en ruines, et le Champs de Mars d'avant la guerre n'était que de vastes champs où l'humanité semblait avoir tenté d'imiter et de reproduire les dimensions, l'immensité terrifiante et la hauteur des grandes cités antiques de l'Europe naissante. Au-delà des barrières de l'aéroport, les hauts immeubles commençaient à s'élever sous diverses formes les uns à côté des autres, sans rues entre eux, seulement des ponts, tandis que de petits avions survolaient la ville d'une terrasse à l'autre parmi les nuages.

En entrant sur un tapis roulant qui le conduisait, lui et ses bagages, vers l'hôtel, il vit que, dans une zone dégagée au bord de la mer, sèche et limpide au-delà de la ville, se dressait quelque chose de semblable au vieux London Bridge. L'hôtel où ils l'avaient emmené portait le nom de la ville : New London, mais c'était comme si New York, déjà détruite, avait été transférée en Europe. Dans le hall de l'hôtel, il consulta une carte satellite. Il chercha la zone industrielle où il devait se rendre. Elle se trouvait à deux cents kilomètres de la ville, entourée d'autant de villes portant les noms de New Rome, New Frankfurt ou New Paris. Il s'approcha du comptoir, où des robots allaient et venaient, s'occupant de tout. Invités et leurs bagages.

« Combien de temps restez-vous, monsieur ? » demanda un homme derrière le comptoir, un sourire obséquieux entre ses magnifiques dents d'acier.

« Une nuit. Comment puis-je me rendre à la zone industrielle numéro 15 ?»

« Une voiture vous emmènera à l'heure que vous aurez convenue, monsieur.»

« Et demain matin à sept heures.»

« Votre carte d'identité, monsieur, s'il vous plaît.»

Jeremiah baissa le pouce gauche et un nom qu'il ne voulait pas lire apparut sur l'écran d'enregistrement. Il jeta un coup d'œil à l'employé, qui souriait.

« Passez un agréable séjour, monsieur.»

Un autre robot attrapa son unique bagage et attendit qu'il le suive jusqu'aux ascenseurs. Ils gravirent 230 étages jusqu'à sa chambre. Lorsqu'il fut seul, il s'approcha de la fenêtre. Entre les nuages qui se dispersaient et se reformaient, il aperçut les bâtiments autour de lui, au-delà desquels, par une petite ouverture, il aperçut la mer – pas une mer, mais une surface claire percée de larges perforations qui atteignaient les océans sous la surface de la planète. Beaucoup plus loin se trouvait l'usine. Depuis la Lune, il avait géré tout ce qui concernait la propriété de ce site abandonné. Le gouvernement européen le lui avait cédé en échange d'un loyer dérisoire pour l'époque. Les perspectives de développement ne devaient pas être très prometteuses.

Le lendemain matin, il fut réveillé par la voix tonitruante et mécanique du chauffeur de la voiture qui le conduirait à l'usine. Il ouvrit les yeux et aperçut le visage du concierge de l'hôtel à côté de son lit.

« Monsieur, c'est le sixième appel du chauffeur, il est sept heures et deux minutes. »

La main du robot lui toucha affectueusement l'épaule droite. Jeremiah se leva et murmura quelque chose. Le concierge attendit pendant qu'il prenait une douche et s'habillait.

« Dites au chauffeur que je descends dans cinq minutes. » Le concierge partit et Jeremiah se regarda dans le miroir. Sa barbe, vieille de deux semaines déjà, ses yeux fatigués, ses cheveux longs, ses vieux vêtements de

travail, qu'il avait conservés faute de plus confortable pour voyager. Son apparence contrastait fortement avec la propreté des robots de New London. Mais il se disait qu'il avait l'allure d'un futur industriel en périphérie de la ville. Quelques minutes plus tard, il quitta l'hôtel et la voiture emprunta la large route qui faisait disparaître les hauts immeubles pour s'enfoncer dans la mer calme de sable et de pierre, entre les plateformes de forage. Le ciel au-dessus de l'Europe était d'un bleu turquoise à son apogée, avec des reflets rougeâtres vers l'horizon. Le soleil était faible, le froid intense partout sur le satellite. Le vent était perceptible dans cette région solitaire et vaste. Il entendait le vrombissement du vent à l'extérieur de la voiture, la fouettant, mais le mécanicien-chauffeur était habile et maintenait la trajectoire constante. Deux heures passèrent, et même s'ils auraient pu arriver beaucoup plus tôt, la voiture roulait lentement. Jeremías eut le temps de réfléchir à son avenir, assis sur la banquette arrière, sa valise à côté de lui, regardant le paysage lunaire défiler par les fenêtres, sachant, sans le ressentir, que le vent fouettait les tours d'extraction d'eau, charriait le sable au sol et tout élément osant y jeter un coup d'œil. Il se demanda quelles étaient les conditions dans la zone industrielle, mais il eut à peine le temps de l'imaginer qu'ils arrivèrent devant une grande entrée bordée de hauts murs. L'arche d'entrée lui rappela l'Arc de Triomphe de Paris, tel qu'il l'avait vu sur de vieilles photos. Cela lui parut exagéré, jusqu'à ce qu'il réalise l'importance de cette zone pour le progrès de l'Europe et de plusieurs autres satellites de Jupiter, car peu à peu, cette zone s'était transformée en un centre de production à grande échelle, exportant ses produits à l'étranger, devenant une source de revenus économiques de plus en plus importante. Peut-être, se dit-il, son usine avait-elle un avenir et n'aurait-il plus besoin d'en repartir.

La voiture passa sous l'arche après s'être arrêtée pour que les détecteurs l'enregistrent. La route continua encore une demi-heure, mais sur les bords, les immenses usines s'élevaient comme des monastères fermés, ou des cubes sans fenêtres, des montagnes presque géométriques, sans vie face au vent. La voiture s'arrêta et le chauffeur annonça la fin du trajet. Jeremías paya la somme due et descendit. Alors que la voiture s'éloignait, il se retrouva seul au milieu de la route, dans l'ombre de grands bâtiments silencieux. Il consulta les registres pour connaître l'emplacement exact de son usine. Il calcula les coordonnées, regarda autour de lui à la recherche de noms ou de distances. Le bâtiment devait être à une centaine de mètres. Il se mit en route, protégé du vent par les murs presque intacts des anciennes usines. Les uns après les autres, de différentes hauteurs et longueurs, ils formaient un enchevêtrement de cubes alignés. Pourquoi n'y avait-il personne pour le guider, se demanda-t-il, où étaient les ouvriers, où étaient ceux chargés de manipuler les robots ? Il était si tôt le matin. Les voies ferrées étaient fermées, et les heures de travail ne prenaient fin qu'à la tombée de la nuit. Il trouva enfin son usine. C'était un amas de briques, du moins d'un matériau qui imitait efficacement les vieilles briques. L'architecte, ou celui qui l'avait construite, lui avait donné l'apparence d'une des plus anciennes usines du XXe siècle sur Terre. Si sa forme carrée était commune aux autres, elle était ornée d'une série de toits à pignon et de cheminées qui ne servaient probablement qu'à décorer. Le long des hauts murs, il aperçut des rangées de fenêtres grillagées. La couleur rouge

la distinguait des autres, projetant une ombre sur elle tout en la distinguant, créant une sensation d'étrangeté, un certain mystère qui l'invitait à se demander ce qui s'y fabriquait. Avant de l'acquérir, il avait demandé à quoi ressemblait la production avant sa fermeture, mais tout le monde éluda la question, prétextant qu'elle était fermée depuis des années. C'était l'une des premières usines ouvertes en Europe, alors que toute la région n'était qu'un désert balayé par les vents. Il chercha la porte d'entrée et la trouva de l'autre côté, dos à la route. La porte était en fer forgé, à deux panneaux. Sur les côtés et au-dessus, un avant-toit avec ses colonnes de fer projetait une ombre épaisse et visqueuse. Il y avait une inscription sur la porte qu'il ne parvenait pas à lire dans l'obscurité. Des initiales, ou une légende latine, probablement. Les premiers propriétaires devaient être les premiers colons, se dit Jérémie. Cette atmosphère lui semblait familière, accueillante et pourtant troublante. Pendant des années, il s'était donné pour règle de fuir tout ce qui lui était familier ou protecteur, car il savait que tout cela dissimulait des armes plus dangereuses que n'importe quel ennemi. Il ne voulait pas se sentir en sécurité ; il ne le méritait pas, et pourtant il avait atterri dans un endroit présentant toutes ces caractéristiques.

Il tourna la poignée et entra ; la porte était déverrouillée. À l'intérieur, l'obscurité était plus profonde que la cécité totale. Il y flottait une odeur d'humidité et de fermentation, une odeur âcre qui lui rappelait toujours le sang et les médicaments du jour de l'opération. Il chercha, tâtonnant dans l'obscurité épaisse, la proximité des murs et d'un interrupteur. Mais avant qu'il n'atteigne la plus proche, les phares s'allumèrent avec le clic habituel d'un interrupteur. Quelqu'un habitait l'usine, et en l'entendant entrer, on avait allumé les lumières.

« Y a-t-il quelqu'un ? » demanda-t-il en haussant la voix.

Des pas s'approchèrent du fond, derrière une cloison. La pièce était immense, et tandis que la silhouette de l'homme dont les pas approchaient se précisait, Jeremías contempla la hauteur du bâtiment, les plafonds sombres presque invisibles, et un balcon sans couture auquel on accédait par un étroit escalier perché sur le mur à sa droite. La pièce était entièrement vide, mais dans les bureaux accessibles par le balcon périphérique, il y avait des lumières et des meubles aux portes ouvertes. Derrière la cloison, au fond de la pièce, on aurait dit une pièce improvisée, avec des tissus et des vêtements visibles sur les côtés. L'homme qui émergea de derrière était en surpoids, mais à mesure qu'il s'approchait de Jeremías, sa silhouette s'élargissait et, d'embonpoint apparent, il devenait obèse morbide. Néanmoins, il se déplaçait sans difficulté, et ses pas étaient harmonieux, avec des sons délicats. À quelques mètres de Jeremías, il s'arrêta et lui tendit la main. Il portait une combinaison grise, légèrement tachée de taches brunes, et Jeremías pensa à la couleur cobalt du sang séché et à l'eau oxygénée utilisée pour tenter de la nettoyer en vain. L'obésité de l'homme était excessive, mais la combinaison semblait taillée sur mesure ; des touffes de cheveux noirs dépassaient de la fermeture sur son torse, de la même couleur que sa barbe et ses longs cheveux hirsutes.

« Bonjour, monsieur », dit l'homme.

« Bonjour », répondit Jeremiah sans répondre à la poignée de main. « Que faites-vous ici ?»

« J'habite ici… »

« Mais cette usine est à moi. Je l'ai louée au gouvernement il y a quelques jours… »

L'homme changea son expression inerte en une fausse obséquiosité. Ce qui avait été la mort dans ses yeux noirs était maintenant une lueur enfantine, comme créée par des maquilleurs de théâtre. « Excusez-moi, mais je n'ai nulle part où vivre, alors j'ai trouvé l'usine inoccupée et j'y ai emménagé il y a plusieurs années. C'est comme chez moi… »

« Alors, vous savez que vous devrez faire vos bagages et partir… »

« Si c'est absolument nécessaire… »

« Et comment avez-vous survécu ? » demanda Jeremiah.

« Eh bien, j'ai travaillé dans le commerce… vous comprenez, de manière quelque peu clandestine, depuis mes bureaux… » dit-il en jetant un regard destiné à éveiller délibérément la suspicion vers les bureaux supérieurs.

Jeremiah ne put s'empêcher de rire, et l'homme comprit que son stratagème fonctionnait : il gagnait l'affection de l'étranger. Et Jeremiah, réalisant tout, Et, sans pouvoir s'en empêcher, il s'est laissé emporter.

« Quel genre d'entreprise ? »

« Eh bien, une entreprise très demandée par ici. Il y a beaucoup de couples sans enfants, vous savez, à cause des radiations des guerres récentes. Je suis chargé de trouver des enfants pour ces couples, des enfants abandonnés sur différentes planètes et leurs lunes. Ou des personnes qui ne peuvent plus s'en occuper ou qui n'en veulent tout simplement pas. »

« Vous devez avoir de nombreux contacts et des moyens de communication complexes, si vous travaillez depuis ces… bureaux. »

« Pour l'instant, c'est le seul endroit où je travaille. Où que j'aille, ce sont mes bureaux. Je suis mon propre patron et mon propre lieu de travail. »

Jeremiah le regarda, réfléchissant aux différentes connotations de ce que l'homme avait dit et voulu dire.

« Comment vous appelez-vous ? » demanda-t-il.

« Gregorio Ansaldi. »

« Et avez-vous toujours travaillé dans le commerce ? »

Gregorio se mit à rire ; ses dents étaient jaunes et une haleine horrible lui sortait de la bouche. « J'ai tout fait, Monsieur Assuérus. »

Jérémie resta immobile pendant quelques secondes ; il savait que son teint avait pâli et que son front transpirait. Il prit une grande inspiration et dit :

« Ce n'est pas mon nom… »

« Mais, Monsieur, vous venez de me dire… »

« Je ne vous ai rien dit.»

Il ne pouvait pas demander où il l'avait eu, car cela aurait été comme le reconnaître.

« Je m'appelle Jérémie Gottlieb.»

« Comme vous voulez, Monsieur.»

L'impertinence de l'homme l'irritait, mais il ne pouvait se résoudre à se révéler, et il ignorait pourquoi.

« Puis-je rester à l'usine, Monsieur Gottlieb ? Je peux être votre assistant, vous aider pour tout. Que comptez-vous fabriquer ?»

« Je n'ai encore rien de prévu. Savez-vous ce que cet endroit faisait avant sa fermeture ? Peut-être que les vieilles machines seront encore utiles.»
« Toutes les vieilles machines sont rangées derrière cette cloison ; je dors parmi elles. Les premiers propriétaires étaient français et avaient conçu une ligne de jouets très importante au siècle dernier. Mais aujourd'hui, il n'y a plus de demande pour ce genre de produits… Sauf que… »

« Je vois ce que vous voulez dire, Monsieur Ansaldi. Entre nous, nous pouvons créer une demande. Vous avec les enfants, moi avec les jouets.»

Gregorio éclaira son visage d'un sourire que Jeremiah n'avait jamais vu sur personne de toute sa vie. Ce n'était ni étrange, ni simple, ni beau, ni diabolique. C'était un sourire qui dénotait la connaissance, un sourire intellectuel qui révélait une patience incorruptible et une compréhension sans faille. Un sourire éminemment humain, sans particularisme, la somme de tous les sourires humains qui aient jamais existé. Et il se demanda quel âge avait cet homme, et combien d'hommes, de femmes et d'enfants avaient été incorporés à son corps pour posséder une telle connaissance spontanée de l'âme humaine. Car il n'y avait pas d'autre explication à son expression lorsqu'il l'appela par ce nom qu'il préférait taire.

3

Quelques jours plus tard, alors qu'ils se tenaient tous deux devant le portail de l'usine, après que les hommes engagés par Jérémie eurent nettoyé le portail et le cadre qui l'entourait, ils lurent ce qui était écrit au-dessus de l'arche, en caractères gothiques et en latin purement ecclésiastique : Redemptor Hominis. Il sentit, même sans le regarder, le regard de Grégoire posé sur lui, le contemplant comme on observe un phénomène. À cet instant, il éprouva ce que tous ses ancêtres juifs avaient dû éprouver face aux préjugés du peuple : les cornes, l'odeur, le nez proéminent et la méfiance avide que sa race proclamait sur les toits. Mais Jérémie était athée en ce sens, et il était sur le point de laisser la colère l'emporter, aussi garda-t-il un silence prudent.

Grégorio, cependant, ne semblait pas disposé à laisser passer l'occasion, même si ses arguments seraient plus déchirants par leur profondeur.

« Je comprends ce que vous devez ressentir, Monsieur Gottlieb, face à cette légende… »

Jeremiah le regarda calmement.

« Je m'en fiche, je suis un libre penseur », dit-il, imperturbable face au sourire caustique de son interlocuteur. Il décida d'aborder le sujet et de démontrer ainsi son assurance.

« Que savez-vous des premiers propriétaires ? »

« Comme vous pouvez le constater, c'étaient de fervents catholiques. Rédempteur de l'Homme », récita-t-il, les mains derrière le dos, les yeux rivés sur la légende au-dessus de la porte. « Allez-vous la faire enlever ? »

« Pourquoi ? Je vous ai déjà dit que je ne suis pas un fanatique, et d'ailleurs, j'ai toujours aimé les vieux bâtiments et leur ornementation particulière. »

Gregorio rit d'un rire strident cette fois. Jeremiah le regarda avec agacement. « Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? »

« Excusez-moi, Monsieur Gottlieb », répondit-il en se cachant le visage. Il commençait à détester cette fausse obséquiosité, qui ne cadrait pas avec l'apparence renfrognée et obèse de ce corps, car tout en lui semblait faux, comme un déguisement facile à changer.

« Ce que je veux dire, c'est que je ne pensais pas que tu tolérerais cette légende chez toi. Toi, mon ami, qui as eu le courage Se couper le bras droit.

Là était le nœud du problème. Gregorio avait mis le doigt sur le point sensible qu'il avait sûrement repéré dès son arrivée. Cette fois, ce fut lui qui rit.

« Ansaldi, je n'ai jamais eu de bras droit. » Et juste au moment où il pensait avoir gagné, l'autre le regarda avec une pitié détestable, car ce n'est qu'à ce moment-là que Jeremiah réalisa que tout ce que disait Ansaldi avait plusieurs significations, et tout comme il savait que son bras droit n'avait pas été amputé par accident, il devait aussi tout savoir de lui et de son frère. Ce nom n'était plus une simple coïncidence, s'il l'avait jamais considéré ainsi à l'époque. Il décida de rester loin de l'autre pendant qu'il réfléchissait à la façon de le faire sortir de l'usine.

Il entra seul dans le bâtiment, où les hommes qu'il avait engagés achevaient de sortir les machines de l'entrepôt, tandis que d'autres nettoyaient les sols et les plafonds. Les murs avaient été rénovés, les lumières brillaient, illuminant le grand espace où les vieilles machines restaient poussiéreuses et inutilisables. Le lendemain, les techniciens arriveraient pour les remettre en marche. Gregorio avait proposé de le faire, mais il doutait qu'en acceptant, il exigerait des faveurs en retour. C'était trop lui demander de vivre dans l'usine, alors que toutes ses tentatives pour en savoir plus sur son travail s'étaient avérées vaines.

Il entendit les pas d'Ansaldi tandis qu'il montait l'escalier vers les bureaux.

« Où allez-vous, Monsieur Gottlieb ? »

« Pour inspecter ces bureaux, Monsieur Ansaldi. Il est temps de voir ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. »

« Mes affaires sont là, Monsieur, mes affaires de travail. »

« Vous ne m'avez pas encore dit ce qu'elles sont, alors j'irai les voir moi-même. »

Il continua de monter l'escalier et entendit les pas de Gregorio sur les marches, sa respiration lourde et nauséabonde. Puis il sentit sa main sur son épaule droite. Une douleur lancinante le fit s'arrêter et s'asseoir sur une marche, mais la main s'était simplement posée. Les hommes s'étaient retournés pour regarder, ce qui lui donnait au moins l'assurance qu'Ansaldi ne ferait rien pour l'attaquer. Le silence que Gregor garda pendant que sa douleur s'apaisait était ce dont il avait besoin pour le rassurer.

« Puisque tu insistes, je te montrerai tout ce que tu veux, mais attends que les hommes partent. »

« Non, Ansaldi, ils sont ma garantie pour l'instant. Je ne sais pas ce que tu as fait à mon épaule, mais je n'ai plus confiance en toi. »

Ansaldi rit.

« C'est toi qui as causé cette douleur, Monsieur Gottlieb, il y a bien des années, en te faisant amputer le côté droit. Te souviens-tu des Saintes Écritures ? Le Rédempteur de l'humanité est monté au ciel et est assis à la droite de Dieu. » « Ne me mentez pas, vous êtes aussi catholique que moi… »

« C’est vrai, mais pas aussi coupable que vous. Le corps connaît ces choses, les cicatrices, la douleur, la culpabilité prend des formes organiques, et votre pèlerinage, Monsieur Gottlieb, ne finira jamais, à moins que… »

« À moins que quoi ? »

« Cette usine puisse être la rédemption de votre âme éternelle. »

Ils se levèrent et continuèrent jusqu’au balcon périphérique qui menait aux bureaux. Il n’y était monté qu’une seule fois à l’époque, pour contempler l’immensité de l’usine. Il avait été impressionné par la hauteur et les dimensions des lieux. Il n’avait pas essayé de franchir les portes, mais il voyait maintenant qu’elles étaient toutes éclairées de l’intérieur, et que la lumière n’atteignait pas le centre de l’usine. C’était une illumination intense, mais pas éclatante, traversant les portes vitrées et les rideaux qui la contenaient à peine, tout en masquant efficacement l’intérieur. Ansaldi marchait à côté de lui, à sa gauche, du côté de la balustrade, tandis qu'il remontait le couloir, sa souche frôlant les murs et les portes. Lorsque trois d'entre eux passèrent, il dit :

« Ça suffit. Entrons. Je veux voir ce que j'ai d'autre pour faire fonctionner l'usine. »

« Je vous ai dit qu'ils étaient à moi, Monsieur Gottlieb, pas pour votre usage. »

« Vous auriez dû y réfléchir avant d'envahir cet endroit étrange, Ansaldi. Tout ce qui est à l'intérieur est à moi maintenant ; la loi est de mon côté. »

« Même les âmes des enfants, Monsieur Gottlieb ? »

« De quoi parlez-vous ? »

Gregor ouvrit la porte la plus proche avec l'une des nombreuses clés du trousseau qu'il portait toujours sur lui. Ils entrèrent, et la lumière n'était plus aussi intense. Elle provenait de plusieurs bocaux ou récipients soigneusement disposés sur d'innombrables étagères le long des murs, et sur plusieurs tables au centre. C'était une lumière verte et jaune, comme si elle était produite non pas par l'électricité, mais par une source d'énergie naturelle – peut-être biologique ? – lui vint soudain à l'esprit. Puis Jérémie s'approcha des bocaux et vit qu'à l'intérieur de chacun se trouvait un fœtus humain à différents stades de développement. Des morceaux de corps humains plus petits qu'un doigt, d'autres presque complètement développés, comme des nouveau-nés.

« Mais vous m'avez dit que vous faisiez du commerce d'enfants… »

« Et que pensez-vous que ce soit, Monsieur Gottllieb ? » « Ce ne sont pas des enfants à naître, des avortés. »

« Certainement. Mon véritable métier n'est pas de trouver des enfants à adopter, mais de recueillir les âmes de ceux dont personne ne veut. Combien estimez-vous qu'il y en a ici, une centaine, peut-être deux cents ? Multipliez ce nombre par tous les bureaux de cette vieille usine. Combien d'enfants abandonnés, n'est-ce pas ? Des enfants perdus ou des enfants mort-nés, hurlant dans le vide, sans aucun endroit où se reposer. Ces cris perturbent les parents qui les ont perdus. Ils détruisent la vie de ceux qui les ont conçus et torturent ceux qui s'en sont débarrassés. Ce sont des âmes perdues, Monsieur Gottlieb ; vous devez savoir ce qu'elles ressentent. Elles ont été rejetées et elles se croient coupables. D'une certaine manière, elles le sont, si elles ne sont pas nées. Peut-être que les péchés de l'humanité exigent le châtiment d'êtres innocents, car c'est là sa véritable récompense. » À quoi bon punir une âme qui ne se repentira jamais complètement de ses actes, des âmes corrompues qui ne peuvent être réparées. Mais les âmes des enfants à naître sont le véritable trésor, la source du plus grand potentiel.

« De quoi ? »

« D'amour ou de haine, de débauche ultime ou de félicité sublime. Les circonstances de l'univers, si vous voulez, résident dans l'utilisation de ce potentiel. Paix ou bataille, destruction ou construction d'Édens séraphiques. »

« Et toi, Ansaldi, que gagnes-tu à tout cela ? »

« D'abord, la survie. À tes yeux, je suis plus vieux que tu ne pourrais jamais me le dire. J'ai survécu à tant de choses et à tant de formes de moi-même. Mais l'essentiel est de posséder le potentiel de ces âmes. Je ne sais pas si tu les entends… Moi, je le peux. Elles crient et réclament la liberté, mais là-bas, elles souffriraient davantage dans le chaos dont je les ai sauvées. »

Jérémie se mit alors à fouiller les bocaux à la recherche d'une chose qu'il ne parvenait pas à identifier. « Tu cherches au mauvais endroit… »

Jérémie regarda Ansaldi et, sur son visage, il lut sa propre angoisse.

« Il n'est plus là, mais il erre encore quelque part. Toi, mon ami, tu peux le ramener et lui demander pardon. Enterre-le dans ces petites mers paisibles de formol. »

Jérémie vit le nom qu'il avait adopté se briser en mille morceaux dans son âme, et la douleur dans son épaule était aussi vive et aiguë qu'un scalpel.

« Comment ? » demanda-t-il.

« L'usine, cher Assuérus. »

Alors Gregorio Ansaldi l'enlaça de son corps immense, ses bras l'entourant comme s'il n'était pas un homme, mais des milliers. Il se sentit accueilli pour la première fois depuis près de vingt ans, et la chaleur du corps d'Ansaldi était plus réconfortante que grotesque, plus heureuse qu'irritante, mais aussi irréversible. Il n'y avait aucun moyen de le lâcher.

Dix jours plus tard, l'usine fonctionnait comme une société commerciale sous le nom d'« Ahasverus Gottlieb et Associés ». Ils avaient retrouvé les plans des jouets produits par l'ancienne usine. Ils étaient signés par un architecte et designer du XXe siècle, qui, disait-on, s'était suicidé en mer. Une histoire très romantique qui avait sans doute été exploitée commercialement à l'époque prospère de l'usine, alors que la Terre était en pleine crise nucléaire et que les jouets se faisaient rares pour les enfants nés en exil. Le bruit des machines avait de nouveau envahi le bâtiment ; les murs semblaient adorer ce son, et les rares ouvriers qui savaient encore les utiliser semblaient se réjouir de leur nouvelle splendeur. Gregor et lui avaient fouillé dans les vieux papiers contenant les plans, choisissant les modèles les plus adaptés à l'époque. Ils en étaient arrivés à la conclusion que consacrer la production à ces produits forcerait l'usine à fermer à nouveau, mais curieusement, ce fait n'avait pas grande importance. Pour Assuérus, qui ne reniait plus son nom, l'usine était un moyen de se racheter. Il chercha donc parmi les modèles celui qui lui rappellerait son enfance. Lui et son frère n'avaient pratiquement aucun jouet, hormis des jouets technologiques. Ses parents gardaient de vieilles poupées en peluche ou en porcelaine, des reproductions de vieilles automobiles ou de wagons à vapeur du XXe siècle. Tous deux les tenaient dans leurs mains, effrayés par ces curiosités anciennes qu'ils ne comprenaient pas entièrement. Elles se cassaient facilement et manquaient de couleur ou de mouvement.

« Nous utilisions notre imagination pour jouer avec », leur avait dit leur père. Les frères se regardèrent et partagèrent leur confusion. Puis leur père leur prit les jouets des mains et les emporta avec lui, les remettant dans le coffre d'où il les avait pris.

Assuérus se souvenait maintenant de cet épisode, redécouvrant des connotations qui lui avaient manqué enfant. Comme le regard sur le visage du père alors qu'il tenait les jouets dans ses mains, qui semblaient remonter le temps et le remplir de multiples possibilités qu'il réalisait qu'il ne pourrait jamais imaginer. Il vit, presque au fond de la boîte de dessins, un plan avec les instructions de construction d'un manège. Il savait ce que c'était ; il en avait vu dans des films de fiction ou des documentaires. En regardant le plan, il remarqua que Gregor l'observait aussi attentivement.

« Tu es monté sur l'un d'eux, n'est-ce pas ? »

L'autre sourit.

« Ce n'est pas le terme correct, mais plutôt « monté sur un, et plusieurs, il y a longtemps. »

Il n'allait pas fouiller dans les souvenirs sordides d'Ansaldi. Assuérus ne savait pas qui il était, mais il avait une idée de ce qu'il était, et comme il n'était pas en position d'être exigeant, il ne s'enquit jamais du sujet. Le fait que l'autre sache ce qu'il avait dans l'âme l'avait certainement soulagé, mais cela n'enlevait pas à son passé le poids qu'il portait depuis tant d'années : le corps de son frère, dont il n'avait jamais pu se débarrasser. C'était, se répétait-il à maintes reprises en rêve et à l'état de veille, une croix posée sur son épaule droite. Et les images du Christ, que la foi de ses ancêtres avait refusé de reconnaître comme le Messie, pesaient constamment sur cette épaule. Ce sort des Juifs était tragique, même dans des lieux si éloignés, à des siècles de distance, et continuait d'être un stigmate qu'ils portaient avec fierté, car la douleur et la souffrance étaient un don du Dieu de l'Ancien Testament.

Soudain, il eut une idée révélatrice.

« Peut-être devrions-nous commencer par ce projet. Mais si nous construisons des manèges miniatures, les enfants d'aujourd'hui ne sauront pas à quoi ils servent. Nous devons leur donner la motivation d'en avoir chez eux ; certains seraient mécaniques, d'autres électriques, et avec des éléments numériques et virtuels. Comme disait mon père, il faut aider son imagination. Mais nous commencerons par en construire un à grande échelle, comme les manèges traditionnels. Tu dois m'aider, Ansaldi, puisque tu es le seul à les avoir vus.» Gregorio regarda les ouvriers, parmi lesquels se trouvaient deux vieillards qui savaient probablement aussi de quoi il s'agissait. Il leur fit signe, et ils cessèrent leur travail et s'approchèrent de la table. L'un était très âgé, mince et agile, si lucide qu'à la vue des machines de l'usine, il savait les faire fonctionner comme s'il les avait laissées inactives la veille. L'autre faisait office de concierge, car il lui

arrivait de délirer et d'avoir des accès de fatigue qui devaient relever d'un delirium tremens à l'ancienne. Il marchait lentement derrière l'autre, comme effrayé. Assuérus le remarqua en train d'observer Ansaldi attentivement.

« Je vous ai demandé de vous approcher, car M. Gottlieb veut recréer un manège. L'idée est de le faire fonctionner comme un ancien parc d'attractions, même si je pense que nous devrions le promouvoir comme un musée », dit-il en riant du rire que personne d'autre ne partageait. « L'idée », interrompit-il, « est de recréer les attractions des manèges, avec des effets modernes, bien sûr, sans perdre les éloges d'antan. Et puisque vous êtes des constructeurs expérimentés, vous savez de quoi il s'agit, je comprends… » conclut-il, les yeux rivés sur Ansaldi. « C'est exact. » Il désigna le premier des vieillards et dit : « La famille d'Antonio a une longue carrière politique dans le vieux Buenos Aires ; il est doté d'une intelligence supérieure et c'est un ingénieur prodigieux qui a conseillé l'architecte sur ces plans. Et Lorenzo », dit-il en s'approchant de l'autre vieillard, renfermé et craintif, lui tapotant le dos, dont le contact le fit s'émouvoir comme un fantôme en pleine convalescence, « est un très vieil ami et bienfaiteur de Florence. Depuis combien d'années nous connaissons-nous ? À votre avis, Monsieur Gottllieb, Lorenzo a été l'un des plus grands compositeurs d'opéra. Et un manège en a besoin, je crois. » C'est une scène à part entière, où le décor, le mouvement continu, le drame et la musique presque hypnotique que Lorenzo nous fera écouter conspirent pour le plus grand plaisir de tous, n'est-ce pas ?

Le vieil homme était, sans aucun doute, un fantôme, une âme échappée des bocaux enfermés dans les bureaux, pas une de ces âmes infantiles ou à naître, mais sûrement une de celles qu'Ansaldi avait préservées pour sa propre survie. Assuérus s'approcha du vieil homme et le regarda droit dans les yeux. Lorenzo resta silencieux, sans baisser les yeux.

« Ce serait un honneur pour moi si vous collaboriez tous les deux avec nous. Je suis certain que ce sera une réussite totale.»

C'est ainsi que, à partir de ce jour, la construction du manège au milieu de l'usine commença. On déplaça de nouveau les machines et on prépara la plateforme. Assuérus les regarda travailler toute la journée avec un plaisir qu'il n'avait pas observé, même chez les jeunes hommes avec qui il avait travaillé dans tant de métiers différents. Antonio avait sa propre équipe de charpentiers et de forgerons, et il allait et venait entre les tables sur lesquelles étaient étalés les plans du manège miniature, effectuant des calculs longs et complexes avec une aisance qui le surprenait.

Lorenzo, quant à lui, était occupé. Il se mit à sculpter les personnages qui occuperaient le manège, après avoir choisi les matériaux pour le décor, les miroirs et les costumes. Le soir, il quittait tout ce travail manuel et s'enfermait dans un bureau pour composer la musique. Gregor disparaissait une grande partie de la journée, revenant au crépuscule pour évaluer l'avancement des travaux. Il se comportait comme un témoin indifférent, une fausse performance qui ne cherchait à tromper personne.

Quel intérêt portait-il à tout ce projet, se demandait Assuérus. Peut-être était-ce son œuvre, comme s'il était un dieu sombre supervisant la création d'un spectacle au sein d'un spectacle plus vaste, un spectacle de marionnettes au sein du théâtre de la vie. Où avait-il entendu ou lu quelque chose de semblable ? Peut-être dans une très ancienne pièce intitulée Hamlet ? Quatre semaines plus tard, le manège était terminé. Les quatre personnes chargées de sa construction se tenaient autour, l'observant. Derrière eux, les ouvriers s'étaient arrêtés comme s'ils assistaient à un rituel dans un temple. Et l'esprit du vieil architecte flottait dans l'air de l'usine. Assuérus sentait l'odeur humide d'une mer lointaine et regarda Gregor, dont le sourire était un creux empli d'âmes coupables et attristées. Antonio s'approcha du tableau de bord et actionna le mécanisme. Le manège se mit à rouler silencieusement, les personnages bougeaient, certains montaient et descendaient, d'autres tournoyaient, les lumières se reflétant dans les miroirs créant une symbiose entre la réalité et le reflet qui, en quelques secondes, suscita chez chacun une attention hypnotique. La musique manquait, ce que Lorenzo n'avait pas voulu révéler avant le jour de l'ouverture au public.

Le jour de l'ouverture du manège était un dimanche. Les dimanches en Europe étaient des jours étranges. Étant un lieu dédié à la production industrielle, les jours de travail, les villes étaient presque désertes, les usines bondées d'hommes et de femmes, et dans les maisons, les enfants apprenaient rigoureusement leurs leçons. Mais le dimanche, tout le monde sortait se promener, main dans la main. Père et mère devant, les enfants derrière, tel un peloton, déterminés et effrayés, voyant l'aspect industriel de la ville, les hauts bâtiments sombres, fermés cette fois, tels des temples où leurs parents travaillaient au service d'un dieu inconnu. Assuérus se demanda s'il y avait un moyen de les attirer vers le nouveau spectacle offert par l'usine, car c'était la première fois qu'un tel lieu était ouvert un dimanche, les murs extérieurs couverts d'affiches que les gens lisaient sans sembler bien comprendre. Ils avaient fait passer le mot les semaines précédentes, et ils savaient que presque tous les habitants de la ville étaient là, devant l'usine, dans le seul but d'admirer le manège. Puis Assuérus, tel l'hôte et le maître de cérémonie d'un cirque en ruine, ouvrit les portes et invita tout le monde à entrer.

L'apparence ne différait en rien de ce que les anciens journaux avaient décrit des parcs d'attractions et des cirques. Il était vêtu d'un frac noir, de bottes et d'un haut-de-forme. Dans sa main gauche, il tenait un fouet, et son bras droit était absent, comme pour annoncer les phénomènes qui allaient bientôt attirer l'attention des spectateurs. Et lorsque les portes de l'usine s'ouvrirent, le son strident de la musique du carrousel résonna, d'abord avec le timbre de trompette d'un festin dans un palais impérial, puis celui d'un orgue à pédales, s'aiguisant jusqu'à la sonorité d'un orgue de Barbarie à l'harmonie mélodieuse, dont la répétition s'accélérait, puis ralentissait et reprenait son rythme syncopé. C'étaient des variations que Lorenzo avait judicieusement alternées sur un thème unique, reconnaissable mais sans cesse renouvelé, comme s'il en était un autre à chaque instant, comme si une nouvelle note s'ajoutait n'importe où sur la

portée, rompant la monotonie et conférant à la musique un air de rituel familier. Peut-être, pensa Assuérus en l'entendant pour la première fois, était-ce une berceuse, qui pourtant ne permettait pas de sombrer dans un profond sommeil. Il vit des gens entrer, le regard fasciné par l'aspect de l'usine, mais presque exclusivement attiré par le manège. Il était immense, tournant constamment à une vitesse ni lente ni rapide, juste assez pour que les miroirs produisent leurs effets avec les lumières, projetant leur luminosité vers les visages des spectateurs, tandis que les personnages du manège se déplaçaient dans tous les sens, mais toujours dans l'axe qui les maintenait fixes. Des drapeaux multicolores étaient accrochés au toit, et un homme, debout à côté, tenait une bague qu'il agitait avec une nervosité inquiète et un rire qui se distinguait par son étrange son de cordes frottées. C'était Lorenzo, dont la gorge semblait capable d'imiter tous les instruments d'un orchestre, et qui résonnait maintenant comme un violoncelle désaccordé. Mais rien de tout cela n'avait d'importance, car les gens Il n'avait jamais rien vu de tel de sa vie dans cette ville européenne, aussi le spectacle qu'ils offraient ne devait-il pas être une imitation du passé, mais une reconstitution avec ses propres éléments, même improvisés, même étranges. Assuérus pensa à son frère, combien il aurait aimé voir ce spectacle de lumières, de musique et de mouvement. Puis il vit arriver parmi les spectateurs une famille avec des enfants siamois. C'étaient deux garçons de cinq ou six ans, réunis à l'arrière. Les enfants marchaient côte à côte, les bras pointés vers les personnages du manège, et leurs têtes tournaient presque à l'unisson tantôt, tantôt se heurtant l'une à l'autre dans l'étonnement incontrôlable de ce qu'ils avaient découvert de façon inattendue. La voix d'Assuérus se tut dans un gémissement au moment même où il invitait plusieurs enfants à monter. L'appareil s'était arrêté, et certains commençaient déjà à s'installer à l'intérieur. Lorsque les jumeaux siamois posèrent lentement et maladroitement leurs pieds sur la première marche, il essaya de les aider, mais c'était comme s'il n'avait jamais eu affaire à un enfant pareil de sa vie. Les parents sourirent de son incompétence et les prirent aussitôt. Le père les plaça à l'endroit indiqué par Assuérus. Difficile de les asseoir sur l'une des figurines ; ils les placèrent donc près d'une des colonnes, et ils s'accrochèrent à quatre mains, devenant ainsi une autre de ces étranges figures qui faisaient l'attraction du manège. Il se rendit compte qu'il tremblait lorsqu'il descendit et que ses pieds heurtèrent les marches. Les gens rirent, et ce spectre de clown improvisé masqua sa maladresse involontaire et sa tristesse, l'air effrayé et horrifié qui avait envahi son regard.

Le manège se mit alors en mouvement, et commença à tourner lentement au début. La musique résonna comme une délicieuse source de tranquillité dans l'air, apaisant l'esprit de ceux qui observaient la rotation constante comme s'il s'agissait des orbites des planètes. L'attention de tous sembla se relâcher, du moins c'est ce qu'Assuérus commença à ressentir. Les miroirs éclairaient les visages, se reflétaient sur les toits des usines et se projetaient sur les enfants. Ils riaient, et le son strident de leurs voix excitées et criardes se mêlait à la musique. La vitesse du manège augmenta, et les enfants se mirent à sursauter, tandis que leurs parents riaient, semblant avoir peur pour eux. Ils se tenaient la main et s'enlaçaient, inquiets et heureux à la fois. Lorenzo tendit l'anneau aux

enfants, et ils tendirent la main en passant devant lui, mais il retira rapidement la sienne, les narguant, les mettant au défi d'être plus audacieux. Les jumeaux siamois apparurent soudain, essayant d'attraper l'anneau. La première fois qu'il les vit, deux mains faillirent l'attraper, et Lorenzo, surpris, recula vivement. Deux tours plus tard, trois mains tentèrent de s'en emparer, mais Lorenzo, désormais prévenu, se montra plus prudent. Assuérus devina ce qui allait se passer au tour suivant : quatre mains tenteraient cette fois-ci de se libérer, et ce serait dangereux. Mais le temps passa, et par deux fois il les vit immobiles, tristes. La vitesse du manège augmenta, et il se demanda si Antonio l'avait fait exprès ou si quelque chose clochait. Il alla vérifier, se frayant un chemin à travers la foule jusqu'au panneau de contrôle, mais à peine s'était-il approché qu'il entendit le cri d'un des parents, et il reconnut la voix. Le père des jumeaux siamois disait quelque chose d'inintelligible, et Assuérus se retourna, prêt à retourner au manège, dont la vitesse était si élevée qu'on distinguait à peine les enfants alarmés et hurlants. Quatre mains dépassaient de la plateforme, quatre bras trop nombreux pour que l'un d'eux puisse éviter d'être emporté par la vitesse et de tomber sous la plateforme de fer.

Antonio pleurait maintenant aux commandes, tel un vieil homme dont l'impuissance était pour la première fois étrange et définitive. Assuérus resta immobile, son moignon droit commençant à lui faire mal comme il n'en avait plus souffert depuis des années, tandis que les ouvriers tentaient d'arrêter le manège. Il dut s'agenouiller, tenant son épaule du bras gauche, des larmes de douleur déformant les images du désastre autour de lui. La machine commença à s'arrêter, lentement, et les enfants blessés, hystériques, crièrent bruyamment en sautant de l'appareil toujours en mouvement. La machine commença à basculer, comme si elle déviait de son axe. Il vit deux mouvements dans l'appareil, comme s'ils avaient sauté par-dessus quelque chose sur son passage. Des parents grimpèrent sur la plateforme pour sortir leurs enfants, ignorant qu'ils mettaient davantage de poids sur les jumeaux siamois sous le plancher. Assuérus enfouit son visage dans sa main gauche, mais osa ensuite regarder dans l'espace sombre sous la plateforme. Quelque chose lui disait que tout cela ne pouvait être vrai, que c'était impossible. Il essaya de se consoler en cherchant des indices dans les images floues de ses yeux après les larmes, dans le rythme glacial de son cœur, dans le vertige provoqué par la rotation et la musique. Il crut voir Gregorio Ansaldi au fond de l'usine, contemplant tout tel un dieu sans mains, et les tours interrompus du manège continuèrent dans son esprit comme des répétitions de cycles temporels.

Puis il courut, se frayant un chemin à travers les mères en pleurs, à travers les pères hurlants qui peinaient à soulever le poids du manège. Ils le virent s'allonger par terre et commencer à ramper vers l'espace sombre où les jumeaux siamois gémissaient encore de douleur. Son corps ne tenait pas dans un espace aussi étroit, mais son bras gauche si, et il l'inséra petit à petit, laissant sa main se promener sur le sol comme une araignée. C'est ce que ressentaient les enfants, et sa voix était forte et désolée. Les hommes continuèrent d'essayer de soulever l'appareil à l'aide de leviers, et tous virent le bras gauche d'Assuérus émerger, tenant la main de l'un des enfants, blessé, peut-être mort. Il sentit des coups dans le dos, des

mouvements et les cris désespérés des parents. Le dos du garçon était déchiré, définitivement séparé de son frère par la poigne de fer du manège. Assuérus replongea son bras pour sauver l'autre. Cette fois, il était fatigué, et sa main n'était plus une araignée, mais un insecte lent et rampant. Il vit le corps immobile, mais reconnut la lueur des yeux, qui vacillèrent à plusieurs reprises. Allongé sur le sol dur et sale, il se souvint des nuits dans son lit d'enfant, où il découvrait les yeux encore éveillés de son frère dans l'obscurité. Mais il n'avait plus de temps pour autre chose. Les leviers cédèrent sous la fatigue des hommes, et la plateforme s'enfonça, lui écrasant le bras gauche. Il ne souffrait plus, et il savait désormais qu'il s'appelait Jérémie.

LE LAPIN DE LA LUNE

1

Papa était assis sur mon lit. Je le regardais avec des yeux si tristes, si profonds, que plus que de l'amour filial, mon amour ressemblait à une sorte de prophétie qu'il pouvait clairement lire dans mon regard. C'est pourquoi il leva la main et désigna la fenêtre par laquelle entrait une faible lueur lunaire. Nous étions presque dans le noir, seule la table de chevet était éclairée, avec un abat-jour imprimé de personnages Disney. L'obscurité était telle que les silhouettes sur le visage de mon père étaient déformées, prenant des aspects que même Edgar Allan Poe n'aurait pas imaginés. Mais n'était-ce pas là une simple spéculation ? me suis-je demandé plus tard. Bien que très jeune à l'époque, je n'étais pas si jeune que cela pour ne pas comprendre ce que je considérais comme un tournant décisif dans ma vie. J'avais huit ans, et mon père partait pour un très long voyage, bien plus long que les précédents, au cours duquel il voyageait vers et depuis des terres étranges qu'il appelait parfois Afrique, parfois Asie. Cette fois, la destination de mon père était la Lune. Et ce n'était pas seulement mon père qui partait, mais aussi l'homme connu dans le monde de l'anthropologie sous le nom de Claudio Levi. À quarante ans, il jouissait d'un prestige que d'autres ne pouvaient atteindre en une vie. À trente-cinq ans, il commença sa formation d'astronaute. Le prochain voyage spatial était son objectif, car il était le compagnon scientifique le plus qualifié de l'époque.

Je regardais par la fenêtre, dans le coin supérieur droit de laquelle on apercevait la lune, puissante et douce à la fois, éthérée et pourtant concrète comme une masse de pierres sur le point de tomber sur Terre. Certains ressentent la faible chaleur des rayons lunaires sur leur visage presque autant que les rayons du soleil ; je n'en ai jamais fait l'expérience. La nuit précédant le voyage de mon père, sa lumière éclairait faiblement sa nuque, si bien qu'entre les silhouettes sur son visage à l'écran et l'ombre lumineuse de la lune derrière lui, je voyais son corps comme au cinéma. Ils m'avaient montré les documentaires qu'il avait tournés lors de ses voyages

d'études : des paysages désolés et sablonneux, des jungles tropicales, des montagnes imposantes, des plages immenses et solitaires, des volcans en éruption. Et au milieu de tous ces lieux, le corps de Claudio Levi émergea triomphalement, ses bottes et son pantalon souillés de boue, sa veste classique déjà déchirée par des années d'usure, et le chapeau de chasseur africain qui le reliait si étroitement aux photographies d'Ernest Hemingway. Mais dans les mains de mon père, il n'y avait pas d'arme, mais plutôt un étui pour appareil photo et une caméra vidéo, et dans son sac à dos, qui sait quelles autres choses je n'ai pu voir que bien des années plus tard : des boussoles, des crayons, des carnets et plusieurs minuscules récipients en verre, contenant peut-être des produits chimiques qu'il utilisait comme réactifs pour ses études géologiques.

« Que vois-tu là, Roger ?» me demanda-t-il ce soir-là.

J'ai regardé par la fenêtre, observé la lune et compris ce qu'il voulait dire.

« Le lapin », répondis-je en souriant, et l'humidité dans mes yeux me trahit.

Comment Plus jeune encore, il restait dans ma chambre à me raconter ses voyages, les animaux et les gens, des éléments de la nature que je trouvais aussi fascinants que s'il parlait de l'espace. J'avais déjà évoqué cette sensation, et il m'avait montré la lune par cette même fenêtre en me disant qu'un jour j'irais là-bas. L'occasion s'était présentée. Le lendemain matin, la navette spatiale l'emmènerait sur la Lune avec deux autres membres de l'équipage.

« Que veux-tu que je te rapporte de là-bas ? » demanda-t-il.

Il me rapportait toujours un objet précieux de ses voyages. Le placard de ma chambre était rempli d'objets qui, avec le temps, avaient perdu leur charme et, plus tard, leur signification. De petits pots en argile colorés ornés de figures fantastiques, des colliers ornés de perles en os de main humaine, des plumes d'oiseaux exotiques, des masques tribaux, des pointes de lance en pierre, et même des morceaux d'argile cuite restés intacts dans un coin sec de ma chambre. Ma chambre était devenue un musée, ce qui, à l'époque, me donnait un sentiment étrange et isolé. C'est pour ça que mes amis ne venaient pas me rendre visite, me disais-je, mais en réalité, c'était moi qui ne les invitais pas. Je ne savais pas si c'était de la honte ou de la fierté.

« Tout ce que tu peux, papa.»

« Je veux que tu regardes bien, qu'est-ce que le lapin a à côté ?»

J'ai regardé attentivement, et j'ai compris ce qu'il voulait dire.

« La batte et la balle.»

Mon père a souri avec une sorte de bonheur qui m'est resté toute ma vie.

« Je vais te chercher cette balle, Roger.»

Puis il a éteint la veilleuse, et seule la lune l'a éclairé. Il était à sa merci, dans cette pièce, à côté de moi, mais à jamais loin. Maintenant, il appartenait à la lune ; elle l'avait absorbé et nous l'avait enlevé, à ma

famille et à moi. J'ai souvent entendu ma mère se plaindre de l'absence de mon père, disant que la terre et ses vieux os lui avaient volé son mari. Mais plus tard, ce serait la lune qui le lui reprendrait pour de bon, car après tout, maman était aussi une sorte de pierre illuminée d'un côté par le soleil. La lune était une amante sporadique, se cachant les jours nuageux, grandissant lentement au fil du mois, et se laissant désirer par sa distance si inaccessible. Les meilleurs amants sont ceux qu'on ne peut toucher, me suis-je dit maintes fois. Mon expérience avec les femmes a été si superficielle que je crois que c'était un moyen de défense pour éviter d'être blessé. La lune est trop grande et froide, telle une mère exigeante, telle une mère possessive. Elle m'a enlevé le doux souvenir des matins d'été sur la plage et m'a laissé le terrible sentiment de solitude des nuits humides d'automne en ville. Elle m'a offert un contraste, c'est vrai, qui rehausse la valeur de ce que j'aime, mais le goût amer du chagrin n'efface pas la possibilité de ce qui est perdu à jamais.

La lune, alors, commença à envelopper mon père de son influence dans cette pièce obscure. Il sortit par la porte, la lumière du couloir étant maintenant devant lui, et la lumière éteinte de la lune dans son dos, le poussant en avant. Puis il la referma, et je restai avec elle. L'adorer et le détester, sans rideaux pour le séparer, seul le silence de la pièce simulant l'obscurité.

À ce moment-là, l'imagination remplaçait la triste réalité, et voir un lapin avec une batte et une balle de baseball sur la surface irrégulière de la lune était une réalité qui m'éloignait de la douleur de voir mon père repartir en voyage. Car vraiment, cette nuit-là, même si le sentiment de ne pas le revoir était très intense, je ne le laissai pas dominer mon esprit, et cet adieu fut comme chacun de ses nombreux voyages. C'est ainsi que j'expliquais la sérénité avec laquelle j'accompagnais maman et mon frère en voiture jusqu'à la base d'où la navette décollerait. Mon père était parti de chez lui bien des heures auparavant ; un véhicule de l'armée de l'air était venu le chercher à quatre heures du matin. J'entendis le moteur du camion que j'avais tant entendu ces dernières années, puis je me rendormis. Je ne sais pas pourquoi, mais dans le demi-rêve qui suivit, ce moteur me vint à l'esprit comme celui d'un avion, l'un des nombreux qui avaient emmené papa dans ses voyages vers d'autres continents. C'était, je pense, l'une des raisons de cette sérénité : mon père ne partait pas définitivement et, comme tant d'autres fois, il reviendrait dans quelques semaines.

À cette époque, nous vivions dans le District de Columbia, l'endroit le plus propice aux nombreuses activités de mon père. De là, il pouvait partir en voyage et revenir avec ses bagages remplis de pellicules, ses carnets déjà remplis et sans aucune page blanche, et divers objets qu'il donnerait plus tard à des musées ou conserverait dans son atelier pour ses recherches. À cela s'ajoutaient ses cours sporadiques à l'université. L'université, ses livres et ses documentaires. Je suis né à Buenos Aires un an avant que mes

parents ne déménagent aux États-Unis, lorsque papa a dû commencer sa préparation pour le voyage sur la Lune. Cela ne l'a pas empêché d'écrire et de voyager, mais pendant six mois chacune des années suivantes, il a vécu pratiquement cloîtré sur la base aérienne où il s'entraînait.

Le dernier matin, nous avons eu le droit d'assister au décollage. Les trois familles étaient alignées dans l'amphithéâtre, devant l'écran diffusant les images depuis la rampe de lancement. Nous avons regardé la navette s'élever dans ses volutes de fumée, lente comme si elle pouvait s'arrêter et s'effondrer à tout moment sous l'effet de son propre poids. Quelles forces, me suis-je demandé, pouvaient bien exercer ces moteurs ? Je savais que plus elle monterait, plus son poids serait léger, et qu'il lui suffirait d'une légère force propulsive pour voyager dans le vide. J'ai senti les mains de ma mère tenir celles de mon frère et les miennes, une de chaque côté, tandis que l'avion montait, montait, devenait enfin une minuscule chose dans le ciel bleu du 25 mars. Elle pleurait quand elle ne pouvait plus la voir, nous regardait chacun et nous serrait dans ses bras. Je sentais qu'à partir de ce moment-là, elle ne nous lâcherait plus jamais, et une sorte de claustrophobie m'envahissait chaque fois que je sentais le regard ou la voix de ma mère. Je pensais à la lune à cet instant, blanche et pâle dans le ciel diurne, une tache apparemment inoffensive sur la peau de l'univers, mais peut-être le début d'un cancer.

Dix jours plus tard, ils nous ont appelés de la base. J'entendais la voix de ma mère au téléphone, froide, puis triste, parfois désespérée, et je sentais des larmes dans ses yeux. Je savais exactement à quoi ressemblait son visage, même sans la voir depuis mon lit : la robe qu'elle portait, la position de son corps sur la chaise près de la table du téléphone, la façon dont ses doigts tenaient le combiné et la légère distance qu'elle le tenait contre son oreille, les gestes avec lesquels elle écartait ses cheveux de son visage ou essuyait ses larmes, la chorégraphie de ses doigts lorsqu'elle parlait. Et de tout cela, je comprenais ce qu'ils lui disaient. Quelques minutes plus tard, je l'ai vue apparaître à la porte de ma chambre exactement au moment où je l'attendais, après avoir entendu ses pas lents et hésitants vers moi.

« Je dois aller à la base, Roger. Papa revient bientôt. »

Je ne comprenais pas bien. Je cherchais des explications sur son visage, ou à lire dans ses paroles.

« Mais maman, il reste deux semaines… » Je pensais être égoïste en ne manifestant pas ma joie du retour anticipé de mon père. Puis elle s'est approchée de moi et, me serrant dans ses bras, s'est mise à pleurer.

« Je veux que tu viennes avec moi. Je ne peux pas l'emmener seule. »

J'ai su alors que mon frère et moi devrions la soutenir désormais ; elle était trop dépendante de nous et de mon père. Mon frère était en voyage scolaire, alors je suis sorti du lit et je me suis habillé, tandis qu'elle me regardait comme si j'étais son mari, avec admiration, mais aussi avec une anxiété frisant l'incompréhensible. Ses yeux étaient comme deux lunes, me

suis-je dit à cet instant précis, et de là, mon père est tombé comme deux abîmes simultanés, un miroir à côté de l'autre.

Le camion de l'armée de l'air est venu nous chercher. Nous avons quitté la maison. Maman a verrouillé la porte, lentement, comme pour calmer une bombe sur le point d'exploser. Nous sommes montés dans le véhicule, nous sommes assis à l'arrière et avons traversé la ville dans un silence absolu, scrutant les rues de la périphérie par un jour nuageux. J'ai regardé le ciel par la fenêtre, au cas où j'apercevrais la capsule de la navette, mais les nuages cachaient tout, même l'espoir, réduisant le besoin même d'espoir à un fluide qui se répandait sur l'asphalte comme la plus vile des sécrétions.

L'espoir est un tueur impitoyable, me dis-je maintenant, après tant d'années. C'est une vieille femme bien habillée, au regard clair, qui promet sans cesse, encourageant avec cette propreté typique des personnes démunies, de celles que même la pitié ne peut tolérer. Et, avec l'hypocrisie de l'espoir, je suis descendu du véhicule avec ma mère à notre arrivée à la base. Deux soldats nous ont escortés, nous protégeant, jusqu'à la salle de conférence. D'innombrables journalistes étaient à la porte ; nous nous sommes frayé un chemin à travers eux, mais ils n'ont pu empêcher les flashs de nous immortaliser, ni m'empêcher d'entendre des mots et des phrases errants : la famille de l'anthropologue Levi, le premier civil en voyage d'études, une mission avortée, une tragédie… et plus ils étaient courts, plus ils étaient sensationnalistes et enclins au mélodrame, et pour cette raison, peut-être, plus vrais. Mais dans la vie, il y a un élément que ces fictions ne pouvaient pas simuler, l'élément tragi-comédie, ce mélange qui contrecarre les plans des dieux, le seul élément véritablement humain : le vain espoir.

Nous avons avancé vers la salle de conférence, dont les hauts plafonds simulaient la Des cieux à explorer, les murs couverts de photographies de scientifiques, d'astronautes, de généraux, de présidents. Nous étions assis et attendions dans les fauteuils en velours côtelé vert. De temps en temps, le colonel Sánchez, l'ami de mon père, disait quelque chose à maman, mais je ne l'entendais pas. Puis, l'écran de projection s'abaissait et les images de la capsule de la navette apparaissaient. Une voix off racontait les événements : à cet instant, la capsule accélère, on voit les sauveteurs prêts à récupérer l'équipage dès qu'elle touchera l'eau. La capsule allait s'écraser au milieu de l'océan Pacifique, à mille kilomètres de la côte ouest. Nous la voyions descendre à une vitesse incalculable, mais dans l'immensité de la distance, elle semblait tomber lentement, et c'est à ce moment-là que l'espoir a commencé à se tromper en chacun de nous. Je sais que maman a vu mon père à l'intérieur de cette capsule, probablement endormi, mais vivant, prêt à se réveiller lorsque l'atmosphère commencerait à chauffer dangereusement la surface et qu'il faudrait le secourir une fois arrivé dans l'océan. Finalement, la chute s'est produite dans une explosion d'eau qui a semblé nous éclabousser de stupeur et de joie. J'ai serré ma mère dans mes bras et nous avons pleuré de joie. Nous avons regardé les bateaux secourir les membres d'équipage et se diriger vers la capsule, qui s'est remise à flot après avoir coulé à l'impact. Ils ont

ouvert la porte et sont entrés. L'attente a été longue, et lorsqu'ils sont sortis, un seul des trois membres d'équipage était là, portant sa combinaison et son casque, si bien que nous ne l'avons pas reconnu. Il y a eu une bagarre dans les environs, de nombreux hommes se tenaient devant les caméras, et la transmission a été interrompue à plusieurs reprises. Nous nous sommes relevés, effrayés, et ils nous ont rassis avec des paroles rassurantes. Sur l'avant-dernière image que nous avons reçue clairement, nous avons vu le membre d'équipage retirer son casque : c'était le capitaine Williams. Peu après, derrière les taches grises de lumière intermittente, la capsule est apparue seule, sa porte ouverte, laissant entrer l'eau qui la coulerait lentement si l'hélicoptère prêt à la sortir n'arrivait pas avant.

Plus tard, une fois rentrés chez nous, notre avocat et notre conseiller juridique sont arrivés. Maman dormait, mais il l'a réveillée. Le colonel Sánchez était avec lui, et comme il était le membre le plus proche de la famille, il a aidé maman à se lever. Je me suis assise dans le fauteuil devant la télévision, qui diffusait en boucle les images du crash. L'avocat nous a tous réunis dans le salon, plongés dans l'obscurité par les stores baissés, pour nous protéger du harcèlement de la presse. Le téléphone était décroché, et maman m'a demandé d'éteindre la télévision d'une voix que je reconnaissais à peine depuis ce jour-là. L'avocat, le Dr Vicent, était espagnol, et une fois rentrés à la maison, il nous a parlé dans notre langue.

« Mirna, le rapport du capitaine Williams indique que Claudio a disparu le cinquième jour après leur alunissage. Ils ont perdu contact avec lui, visuellement et par radio. Il dit qu'il s'est trop éloigné pour explorer le terrain, collecter des échantillons, tu sais comment il était, têtu au possible… »

Maman le regarda avec colère.

« Comment ça, il était… »

« Mais Mirna… »

« Où est son corps ? »

« Il est considéré comme disparu… »

« Mais pourquoi sont-ils revenus sans lui ? Ils auraient dû l'attendre… »

« Combien de temps ? Le capitaine dit que le colonel Berg est mort en cherchant Claudio. Il était parti deux jours, et lorsque le capitaine Williams est parti à sa recherche, il l'a trouvé suffoquant à cause d'un dysfonctionnement de sa bouteille d'oxygène. La mission a été annulée, bien sûr, alors il est revenu, et seul comme il était, c'était une démonstration d'habileté extrême et de chance inouïe de sa part. »

Maman baissa la tête et la cacha dans ses mains. Elle portait un t-shirt noir et une jupe de la même couleur. Sánchez essaya de la réconforter, mais elle s'écarta de lui et me serra dans ses bras. Je pleurais aussi, plus effrayée que consciente. Qu'était-il arrivé à mon père, où était-il, pourquoi ne l'avaient-ils pas ramené ? En réalité, je ne comprenais rien, et au fil des minutes, tout se résumait en un seul mot qui symbolisait et abrégeait tout

ce qui était compliqué en quelque chose de compréhensible. Le problème avec la mort, c'est qu'elle est un mystère que nous percevons tous intuitivement, et dont la compréhension est une sorte de consolation. Nous sommes tellement habitués à l'efficacité de la mort que nous n'exigeons pas d'explications sur ce qui nous attend au-delà, et nous l'acceptons comme un acte de foi. C'est pourquoi la mort contient la plus grande foi qu'un athée ou un agnostique puisse ressentir. Face à l'inévitable, seule l'acceptation est possible, et c'est la foi. Mais ce qui était arrivé à mon père dépassait le cadre de l'inévitable.

2

À ce moment-là, la procédure judiciaire que ma mère décida d'engager contre le gouvernement commença. Il n'y avait pratiquement aucun précédent en la matière, et le Dr Vincent lui conseilla à maintes reprises de ne pas le faire. Il finit par démissionner, et de nombreux avocats, l'un après l'autre, reprirent l'affaire. Cinq ans plus tard, l'affaire était toujours en cours. Le gouvernement avait clos l'enquête. ion s'il n'y avait pas eu de procès, et ma mère voulait porter plainte contre le capitaine Williams pour négligence criminelle. Elle disait qu'il aurait au moins dû apporter le corps du colonel Berg, s'il n'avait vraiment pas pu partir à la recherche de mon père pour des raisons de vie ou de mort.

Un jour, au cours de la septième année de l'enquête, le capitaine est arrivé à notre porte. Je peignais la clôture du jardin, et ma mère a regardé par la fenêtre de la cuisine. Au début, j'ai simplement entendu la voix d'un vieil homme qui m'appelait. Je me suis retourné et j'ai vu un homme chauve et très mince, vêtu d'un costume soigné mais trop grand.

« Que puis-je faire pour vous, monsieur ? » ai-je demandé avec méfiance.

« Votre père m'a beaucoup parlé de son fils Roger pendant le voyage, c'est pourquoi je vous reconnais encore après toutes ces années.»

Le temps que je comprenne de qui il s'agissait, ma mère était déjà sortie et se tenait à quelques mètres de nous, vêtue de son tablier de cuisine et tenant un torchon qu'elle tordait avec colère.

« Ne lui parle pas, Roger. Il y a une ordonnance restrictive. Tu sais que toute communication doit se faire entre nos avocats, Capitaine, s'ils ne l'ont pas déjà rétrogradé, ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps. »

L'homme regarda autour de lui le jardin envahi par la végétation, la maison délabrée. Le procès avait englouti toutes nos économies, celles que papa nous avait laissées, même les prêts de la famille de ma mère. Mon frère travaillait en Floride, avait abandonné ses études, et je n'avais d'autre choix que de rester pour m'occuper de maman, étudiant et travaillant à temps partiel en ville. Le capitaine était descendu d'une longue Chrysler, et bien que son corps trahît une maladie en phase terminale, il essayait de la dissimuler avec luxe et élégance. Le contraste était donc douloureux pour

nous, et ma mère ne pouvait s'empêcher d'être irritée par cette réalité. « Madame Levi, je suis venu vous parler officieusement… »

« Si vous êtes venue nous acheter, inutile de poursuivre la conversation. Nous savons ce qui nous manque, mais ce n'est pas vraiment de la dignité… »

« Je n'en suis pas si sûre, Madame. Avec le temps, l'entêtement prend le dessus et la dignité se transforme en ridicule. »

Ma mère rit.

« Quel culot, Capitaine ! Un meurtrier qui me parle de dignité… »

Le capitaine fit deux pas en avant, juste avant le premier des quatre pas qui le séparaient de ma mère. Soudain, il commença à dénouer sa cravate et à déboutonner sa chemise, puis je m'avançai et contemplai sa poitrine fine, couverte de taches cancéreuses.

« Je meurs, Madame Levi, d'un cancer de la peau qui a débuté pendant ce voyage. Radiations, virus, qui sait. » On peut être heureux si on aspire à la vengeance…

« J'ai toujours cherché la vérité, Capitaine. » Ma mère était au bord des larmes, mais elle continua de froisser le torchon. Je lui ai dit la vérité depuis mon retour. Si je devais mourir avec eux sur cette foutue lune pour arranger les choses, je suis désolé. L'une des principales tâches de notre entraînement n'est pas seulement la survie, mais aussi la priorisation des objectifs d'une mission ; votre mari le savait très bien. Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi il avait outrepassé les ordres, risquant nos vies s'il lui arrivait quelque chose ? Peut-être était-il le meurtrier, Mme Levi, le meurtrier de Berg, et le mien, si je n'avais pas décidé de revenir.

Maman réfléchit quelques secondes ; je savais déjà que tout cela lui avait traversé l'esprit à maintes reprises. La question n'était pas nouvelle ; les avocats l'avaient déjà soulevée. Tout cela aurait suffi à disculper Williams et à clore définitivement l'affaire, mais elle restait ouverte, comme si quelqu'un attendait d'autres informations. « Je suis venue ici, Madame Levi, pour voir si je peux vous convaincre d'abandonner vos efforts. Claudio ne reviendra pas, et vous ne pouvez pas continuer à en assumer les frais. Je peux le faire jusqu'à ma mort, mais cette épreuve est comme une blessure que je ne peux guérir, malgré tous mes efforts. »

« Pauvre capitaine Williams, il est sûrement rongé par le remords ! Dieu savait ce qu'il faisait quand il a attrapé cette maladie. Maintenant, je me sens plus calme, même si le jugement est contre nous. Il y a eu justice, au moins. » Puis elle me regarda et dit : « Roger, allons manger. »

Nous entrâmes tous les deux, et la porte de la cuisine se referma sur le capitaine Williams, sa chemise ouverte, révélant sa poitrine malade. Mais avant cela, je remarquai ses mains tremblantes tandis qu'il renouait sa cravate, mains à la peau fragile et tachée. Il retourna à la voiture, grimpa sur la banquette arrière et baissa la vitre. Brièvement, comme un éclair, je

l'ai vu soulever quelque chose du siège, quelque chose qui se distinguait par son âge terne dans l'éclat du soleil sur les vitres et la carrosserie, tandis que le conducteur s'engageait sur la route. Puis je ne l'ai plus vu.

Cet après-midi-là, je suis entré dans le bureau de mon père. Tout avait été détruit. Conservée exactement telle qu'il l'avait laissée le jour de son départ. Sur le bureau se trouvaient des dizaines de lettres restées sans réponse, et dans un tiroir, celles qui arrivaient après l'annonce du voyage, du monde entier, d'amis, de sociétés scientifiques, d'institutions anthropologiques et d'universités où il avait des engagements professionnels pour les années à venir. Ma mère les rangeait sans les ouvrir dans ce tiroir ; il les laissait dans celui de son père avant d'y répondre. La pièce n'était pas très grande, et le désordre même des meubles et des objets provoquait une chaleur intime chez quiconque y entrait. La bibliothèque occupait les quatre murs, et la seule fenêtre et la seule porte semblaient se faufiler entre les étagères qui atteignaient le plafond. Il n'y avait pas d'ordre précis ; lui seul savait où trouver ce que requéraient ses études ou ses recherches. Ce n'était pas la première fois que j'y entrais depuis sa disparition, mais je n'étais toujours pas attiré par ces choses, du moins au début. À l'époque, ils ne représentaient qu'un moyen de rester en contact avec lui, de sentir l'odeur inimitable qu'il avait laissée sur les livres, sur le bois du bureau, sur le cuir du fauteuil. Tel un plongeur, je sondais l'air chaud avec l'arôme d'un tabac blond qu'il avait rapporté d'Inde. J'allais avoir quinze ans et je savais déjà que mon père avait expérimenté la drogue, mais toujours comme méthode d'étude. Son âme était une force incapable de s'arrêter ou d'avoir peur de quoi que ce soit. La première fois que j'ai été invité à prendre de la drogue, j'ai pensé à mon père. Allongé sur le sol de la chambre de mon ami, j'ai rêvé de voyages spatiaux dans des capsules qui explosaient avant le décollage. Mon esprit a plongé dans une obscurité boueuse, où j'ai sondé la Lune. La Lune sur Terre, me suis-je dit plus tard, en essayant d'analyser ces rêves provoqués par les hallucinogènes. J'ai ressenti une telle douleur plus tard, un tel vide, une telle amertume irrévocable que je savais qu'elle durerait éternellement chaque fois que l'effet se dissiperait, que je n'ai pas eu de mal à arrêter quand ma mère l'a découvert et m'a interdit. Un jour, je suis revenu sous l'emprise d'une substance, elle l'a vu dans mes yeux et s'est mise à me crier dessus. Et ce faisant, j'ai senti l'alcool dans son haleine. J'ai dormi sans rêver pendant des heures. À mon réveil, maman était allongée par terre à côté de mon lit, endormie. Je l'ai réveillée et elle est allée dans la salle de bain. J'ai entendu la douche couler pendant un long moment. Puis je l'ai vue partir et aller dans sa chambre. Je suis entré dans la salle de bain et j'ai vu les restes de son vomi dans les toilettes, les sous-vêtements éparpillés par terre, l'odeur d'alcool qui provenait sans doute des bouteilles de bain de bouche. Je les ai vidées dans les toilettes et j'ai tiré la chasse d'eau. Je me suis déshabillé et j'ai pris une douche. Les mains sur le visage, les coudes appuyés sur le carrelage, je laissai l'eau chaude laver les restes de mort de mon corps, les cadavres de rêves inachevés. Une érection inattendue me surprit et, sans réfléchir, je me masturbai pour détruire le corps sordide que mon être était devenu, expulsant la sordidité pour la sordidité déjà acquise, et pour toucher les profondeurs de l'amertume. Sans mon père, nous n'étions rien, et mon père était toujours dans le

bureau, presque scellé depuis son absence. Ce matin-là, c'était la première fois depuis des années que j'entrais dans cette pièce, et je ne pouvais m'empêcher d'y retourner. Enfant, je n'avais presque jamais le droit d'y entrer lorsque papa était à la maison, car en ces rares occasions, il devait utiliser ce temps pour faire tout ce qu'il ne pouvait pas faire lors de ses voyages : répondre aux lettres des lycées et des universités, rattraper son retard dans les magazines qu'il recevait chaque mois, parler au téléphone et, surtout, écrire des articles demandés par ces mêmes magazines et progresser dans un livre qu'il avait promis à un éditeur. En quittant la pièce, j'apercevais l'intérieur sombre, éclairé seulement par la lampe de bureau. Puis, Papa me prenait dans ses bras, m'éloignait des jouets qui ne m'intéressaient plus et m'emmenait au sous-sol où il gardait les artefacts ou reliques rapportés de ses voyages. Là, il avait une grande table de travail où il étalait ses cartes, et je pouvais voir les chemins de longs fleuves, de jungles, de déserts ou de cités antiques. Je demandais ce que c'était, en pointant du doigt la carte, et il m'expliquait, puis il ne pouvait s'empêcher de me raconter une anecdote qui lui était arrivée là-bas. Toutes ces histoires étaient fascinantes pour moi, et je les croyais toutes vraies. Mais plus tard, ma mère a ri quand je lui ai raconté ce que Papa m'avait raconté, et elle est restée silencieuse, comme si cela ne valait pas la peine d'insister. J'ai compris, même à ce moment-là, qu'elle se sentait abandonnée et seule pendant l'absence de son mari, et qu'elle n'avait d'autre choix que de mépriser et de dénigrer les actes de mon père pour se consoler.

L'après-midi du jour où le capitaine Williams est venu nous voir, j'ai Je suis entré dans la bibliothèque et je me suis assis sur la même chaise qui appartenait à mon père, je me suis appuyé sur le bureau et j'ai fouillé dans les vieilles lettres jaunies qui lui avaient été envoyées. J'ai commencé à lire :

…Cher Dr Levi… nous vous remercions de votre précieuse collaboration… nous espérons que vous obtiendrez les bénéfices à la hauteur de vos recherches… l'université et ses étudiants vous attendent… nous regrettons la perte du masque lors du débarquement au cap Espérance… les autorités de Ceylan vous ont autorisé à visiter les ruines… au Mexique, on vous emmènera en jeep à la pyramide… ce que vous m'avez dit au sujet du dieu de Tenochtitlan est-il vrai ?… au Caire, le consul vous recevra, mon estimé professeur… les habitants des tribus du Sénégal sont tombés en disgrâce, attaqués par leurs voisins plus puissants, soutenus par le gouvernement militaire… des mines d'or sont impliquées… de la contrebande de diamants… ils sont exploités comme main-d'œuvre… ils menacent leurs familles… la famine est terrible… l'épidémie progresse, et nous attendons des livraisons des Nations Unies, mais elles nous ont été promises il y a des mois…

Les images ont traversé ma mémoire comme si je les avais vécues, et je me suis souvenu de ce que mon père m'avait dit tant de fois sur la mémoire génétique. Il disait que les os préservaient la mémoire des générations, et c'était une façon facile de m'expliquer, à mon âge, quelque chose de bien plus complexe. Mais il disait que dans les os qu'il exposait sur la table de son atelier, qu'il nettoyait minutieusement avec une brosse délicate, il

découvrait plus qu'avec la méthode au carbone 12. Il était capable de déterminer leur âge avec une précision presque parfaite simplement en les débarrassant de leurs détritus et en les observant au microscope. Il faisait de même avec les roches qu'il avait apportées, certaines d'entre elles aux couleurs qui m'attiraient comme des pierres précieuses, mais qui ne possédaient rien d'autre que la vertu de leurs années ancestrales dans les couches géologiques qui s'étaient fusionnées en elles.

Je me suis levé et suis allé dans la section de la bibliothèque où se trouvaient les cassettes des films qu'il avait tournés lors de ses voyages. Il en avait déjà montré quelques-uns ces derniers mois, mais il essayait d'éviter ceux où il apparaissait directement, filmé par l'un de ses collaborateurs. Il préférait ceux qu'il avait filmés seul, ce qu'il préférait aussi, comme il me l'avait dit un jour. J'ai parcouru les étagères du regard, effleurant du doigt le dos des boîtes de films, lisant les titres. Parfois, l'information se limitait au lieu ou à l'année. J'en suis tombé sur une qui disait : Mozambique, avril 1967.

C'était le mois exact de ma naissance, et c'est pourquoi elle a retenu mon attention. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Ma mère m'a répété à maintes reprises, avec une rancœur manifeste, qu'à ma naissance, il était en voyage qu'il avait planifié, même s'il connaissait la date prévue. Au cours de leurs nombreuses disputes, je l'ai entendu dire que la naissance était prévue pour mai, et que j'avais pris les devants. D'après maman, elle souffrait du mécontentement de son absence, et c'est pourquoi j'ai accouché prématurément. Je n'ai jamais su la vérité. Mon père perdait toujours la bataille avec ma mère, le plus souvent par abandon, et il partait tôt ou tard, pour un autre voyage d'étude ou d'exploration, comme si les pierres ou les vieux os étaient plus faciles à comprendre ou à vivre. J'ai sorti la cassette de son boîtier et l'ai mise dans le lecteur. J'ai allumé l'écran et me suis assis sur la chaise de bureau. J'ai attendu que la vidéo commence, après l'usure habituelle. Cela faisait des années que personne ne l'avait projetée, et la cassette semblait se réveiller comme un vieil homme au petit matin. Il n'y avait pas de titres, bien sûr, juste les heures et les minutes en haut à droite. Il était 15 h 30 lorsque mon père avait commencé l'enregistrement. La séquence était en noir et blanc et commençait par un plan d'une vallée près d'une montagne. La caméra se déplaçait au rythme du filmeur sur une surface pierreuse et inégale. Devant eux passaient de nombreux hommes de la tribu, certains vêtus de pagnes, d'autres nus, presque tous armés de lances, leurs longs cheveux en mota ornés de perles de pierre, des anneaux autour du cou et des oreilles, et le nez percé. Ils passèrent devant la caméra et saluèrent mon père d'un signe de tête amical. Le son de la vidéo était épouvantable, mais suffisant pour entendre le son des tambours, dont la monotonie devenait hypnotique et rythmiquement agréable au fil des minutes. Mon père marchait, l'enregistrement étant parfois interrompu, pour continuer plusieurs mètres plus loin, jusqu'à atteindre la vallée où vivait la tribu. Les arbres étaient rares, et la sécheresse semblait y avoir sévi pendant des mois. Il y avait des squelettes d'animaux dans les environs, des huttes délabrées où des femmes allaient et venaient, les enfants dans les bras ou pendus au cou comme des singes. La caméra se déplaçait de hutte en hutte, et les

hommes allaient serrer la main de mon père, qui apparaissait alors partiellement devant la caméra. Et je pensais à ce qui Cette même main avait caressé mes cheveux la nuit où il avait promis de m'apporter les cadeaux de la lune. La main aux cheveux noirs sur le dos, aux veines saillantes et aux tendons puissants.

Puis il atteignit une zone aride sans huttes. Un vaste désert où la poussière s'élevait au vent, un sifflement qu'on pouvait entendre sur l'audio. Les tambours continuaient de résonner, mais étaient désormais plus lointains. De chaque côté de la chambre, les hommes de la tribu apparurent en deux files, trottant et psalmodiant une sorte de prière. Les deux files se groupèrent autour d'une fosse qui s'élargissait à mesure que mon père approchait, jusqu'à être très proches, et donc au centre du cercle des hommes. Ils s'étaient assis et continuaient à psalmodier la prière. Puis la caméra fit un panoramique jusqu'à se concentrer sur l'homme qui devait être le sorcier de la tribu. Il était âgé, avec de longs cheveux gris flottants qui couvraient son torse. Il portait un pagne blanc, les jambes et les bras entourés de rubans concentriques, le cou allongé par les anneaux qu'on lui avait posés année après année depuis son enfance, à mesure qu'il grandissait. Ses lobes d'oreilles étaient percés et élargis par des anneaux de grand diamètre, et son nez était percé du septum. Mais ce qui retint le plus mon attention, c'était ce qu'il portait dans ses bras. C'était un cadavre, et il le portait comme celui d'un être cher récemment décédé, quelqu'un qu'il pleurait et qu'il emmenait vers sa dernière demeure. Il marchait lentement, ignorant la caméra. Mon père le suivait sur le chemin menant au puits. Le vieil homme portait le corps comme s'il ne pesait rien ; il émettait des sons étranges, et la prière du cercle d'hommes commença à enfler, accompagnée des tambours qui tremblaient plus fort, se rapprochant sans doute, même s'ils étaient hors de vue. Puis le sorcier jeta le corps dans le puits, qui devait être très profond, car la caméra s'approchait tout au bord, et on ne voyait que l'obscurité. Le vieil homme resta au bord, à genoux, implorant les dieux par gestes et cris, se balançant d'avant en arrière, si fort qu'il semblait sur le point de tomber dans le puits. Une longue file se forma derrière le sorcier, avec des hommes portant des récipients que le vieil homme vida vers le fond. Le liquide était sombre, mais impossible de deviner ce que c'était. La cérémonie dura près d'une demi-heure, puis le vieil homme se leva et se tourna vers la caméra, levant une main pour faire signe à mon père d'arrêter. La caméra marqua une pause, puis reprit l'enregistrement, mais l'objectif était positionné beaucoup plus bas, à hauteur des hanches de mon père. De toute évidence, j'avais trompé le sorcier, car il ne pouvait s'arrêter de filmer au moment le plus important du rite. Avant que l'enregistrement ne s'arrête, j'ai entendu la voix de papa : « Ça va probablement durer deux ou trois heures. Je devrais arrêter d'enregistrer. Peut-être qu'ils s'en apercevront, et je ne devrais prendre aucun risque. C'est incroyable, quelque chose de merveilleux va se produire. Je serai le premier à filmer. Je dois parler doucement ; le sorcier se repose près du puits… » L'enregistrement a repris à dix heures du soir, l'obscurité presque totale étant peu à peu envahie par les feux de joie autour du puits. La voix de papa a tenté de décrire ce qui s'était passé pendant l'entracte, mais elle a été interrompue dès que le sorcier s'est levé brusquement, comme s'il sortait d'un

cauchemar. Il s'est penché dans le puits et a prononcé quelques incantations en langue locale. Puis il s'est tourné vers la foule qui avait commencé à entourer le puits – pas seulement des hommes, mais aussi des femmes et des enfants –, a levé les bras et a dit quelque chose comme : nei ambé.

Un bruit étrange a commencé à sortir du puits, comme un rugissement. La foule se tut, presque aussi vaste que le ciel qui les surplombait tous, menaçante et vide, si semblable au néant, si semblable au commencement de tout, pensai-je. Car dans cette pièce se trouvait aussi le puits, entre les murs de la bibliothèque, un immense espace désert semblait avoir été créé, empli des yeux brillants d'hommes et de femmes noirs. Je ressentis le froid de la nuit dans le désert mozambicain, et les tambours tonnant impitoyablement pour ma mort et celle de tous. Du puits s'éleva de nouveau le rugissement désormais incessant et croissant. Et derrière le sorcier, la silhouette d'un lion se dressa, agrippée au bord avec ses griffes, et lorsqu'il fut solidement posé au sol, deux autres lions commencèrent à émerger du puits. Puis je pensai : un homme pour trois lions. Et mon père avait été le premier à en témoigner et à le graver à jamais.

3

Quinze ans après l'échec du projet, le gouvernement allait reprendre le projet de colonisation de la Lune. Bien que je l'ignore, les préparatifs avaient commencé le jour même où le capitaine Williams était le seul à revenir du voyage précédent. Enfin, quinze ans plus tard, tout était prêt pour être annoncé au public : le prochain lancement aurait lieu dans deux ans.

J'avais déjà vingt-trois ans et j'étais sur le point de terminer mes études à Anthropologie et sciences sociales. J'allais obtenir mon diplôme le semestre suivant et je prévoyais de commencer mon internat pour rédiger mon mémoire de fin d'études. Le sujet ne serait autre que celui qui avait obsédé mon père. Depuis le jour où j'ai vu l'enregistrement du rituel au Mozambique, je n'ai cessé d'aller à la bibliothèque, de lire tous les livres qui me tombaient sous la main et de visionner tous les films conservés sur les étagères. De vieilles cassettes, certaines déjà abîmées par l'humidité. Mais celles qui traitaient de ce rituel africain étaient soigneusement rangées dans des boîtes en plastique, à l'abri des facteurs de détérioration environnementaux et temporels. Lorsque je les visionnais encore et encore, essayant de comprendre un peu plus chaque jour, surtout aux premiers stades de mon éblouissement, elles me semblaient d'une perfection proche du réel, comme si j'étais dans ce lieu et ce temps lointains, aux côtés de mon père. Car j'avais l'impression qu'il me parlait à cet instant précis. Sa voix, parfois cassée, rauque à cause de l'humidité, lasse de se faire entendre par-dessus le grondement des tambours, parfois effrayée, mais toujours enthousiaste, fascinée, devenait de plus en plus agréable à mes

oreilles. Je ne l'avais plus entendu depuis mes huit ans, et tout ce qu'il disait dans les films était désormais nouveau pour moi. J'avais donc l'impression qu'il était encore vivant, et je découvrais de nouvelles facettes de sa personnalité complexe. Des expressions sur son visage que je n'aurais jamais découvertes même s'il était resté parmi nous de nombreuses années. À un moment donné, dans un de ces enregistrements, on l'entend dire quelque chose en dialecte à un locuteur natif debout devant la caméra. L'homme sourit et hoche la tête. Puis la caméra s'éteint un instant, puis se rallume, fixant des images rapides et floues jusqu'à ce qu'elle s'arrête sur celle de mon père, jeune, échevelé, torse nu et bronzé, portant son chapeau habituel, une barbe de plusieurs semaines, un bermuda et des sandales fabriquées par les autochtones. Cette fois, quand je l'ai vu, j'ai appuyé sur pause et je l'ai regardé. Je crois que je me suis endormie avec son image, il me manquait, réalisant combien je l'enviais, essayant de ressentir de la colère et de la haine pour m'avoir laissée seule dans cette bibliothèque avec de simples livres et des cassettes qui n'apportaient d'amour qu'une fois ouvertes.

À mon réveil, j'ai vu ma mère debout sur le seuil de la bibliothèque. Qui sait combien de temps elle est restée là avant que je ne réalise. Elle avait une main sur la poignée, se raidissant pour ne pas tomber, et dans l'autre une bouteille. Je fixais l'écran comme fascinée, pénétrée par l'image de mon père, l'homme que je n'avais jamais pu cesser d'aimer, malgré mon incompréhension, malgré le sentiment d'être submergée par cette intelligence que je ne pouvais suivre et qui, sans le savoir, semait chez les autres un ressentiment qui ne pouvait grandir en elle-même. Et à la haine vinrent la frustration et la colère. À plusieurs reprises, elle m'a crié dessus parce que je m'étais enfermée dans la bibliothèque, menaçant de brûler la maison pour que tout souvenir de mon père disparaisse enfin. Mais cette fois, elle ne dit rien ; elle me regarda comme pour me dire au revoir et partit sans fermer la porte. Je l'entendis s'enfermer dans la cuisine et remuer les casseroles et les plats pour préparer le dîner. Le Dr Vicent ne communiquait plus que par téléphone, de temps en temps. Notre affaire était toujours en instance, en appel, devant la Cour suprême. Le colonel Sánchez avait renoncé à la réconforter. Je savais qu'il était amoureux d'elle et il avait tenté de la contacter après la disparition de mon père. Ses tentatives restèrent vaines et il ne revint plus jamais à la maison.

Il n'y avait que ma mère et moi, avec la brève et obligatoire visite de mon frère, venu de Floride pour nous raconter sa vie prospère dans les casinos, pour nous parler de sa grande famille, qu'il n'avait jamais amenée. J'ai lu sur son visage, tandis que nous dînions dans la salle à manger obscure de notre ancienne maison, la honte qui dominait son âme. Ma mère, alcoolique, et moi, une imitation inclassable de notre père. Son corps commençait à prendre du poids grâce à la prospérité, il portait des chemises à fleurs et des bermudas, et ses cheveux commençaient à se dégarnir. Par certains côtés, il ressemblait à ma mère quand j'étais enfant, mais maintenant, ils étaient diamétralement différents. Elle était épuisée, si loin du raffinement magnifique qu'elle avait manifesté lorsque mon père l'avait rencontrée dans les couloirs du Musée d'histoire naturelle de

Buenos Aires. J'ai vu des photos d'eux deux ensemble à cette époque, beaux et intellectuels, sur fond de squelettes anciens. Et c'est ce qui les a ruinés, le passé, qui a progressivement pris le dessus dans chaque souvenir, devenant aussi réel que le présent. Et c'est ce que j'ai lu dans les yeux de mon frère, la même incompréhension que dans ceux de ma mère.

Peu de temps après, environ six mois, peut-être, elle est morte. Je l'ai trouvée un matin, dans son lit, un verre renversé sur la table de nuit, le corps recouvert de draps sales et en désordre. Je suis entré dans la chambre, j'ai touché sa main et Voyant qu'elle n'était plus en vie, j'ai prononcé ce qui me revenait à l'esprit chaque fois que je la voyais depuis que j'avais entendu ces mots dans le premier film, et que je n'aurais pas supporté d'entendre de ma propre bouche, même si je n'en connaissais pas le sens.

« Nei ambé », ai-je dit, et je l'ai répété plusieurs fois, espérant comme un enfant que quelque chose se produirait, que quelque part dans cette pièce, quelque part dans la maison ou dans le monde, quelque chose renaîtrait.

Après les funérailles, auxquelles mon frère est venu seul, l'ombre de sa famille fantôme dans la bouche, nous sommes restés à la maison, seuls et presque sans parler.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » m'a-t-il demandé, assis devant un verre de whisky à la table de la salle à manger.

« Reste à la maison, continue d'étudier. »

« Vas-tu faire la même chose que le vieil homme ? Voyager et ramener des os ? »

Je l'ai regardé avec colère.

« Si tu essaies de vendre la maison et d'en garder la moitié… »

C'est lui qui me lança un regard furieux.

« Ce que j'essaie de te dire, c'est de vendre la maison, mais je ne veux rien. C'est juste pour que tu puisses te débarrasser de toutes ces conneries du passé et venir avec moi en Floride. »

« Pour travailler à quoi ? »

« Une entreprise, je ne sais pas. Tu ne vas pas me dire que tu es fasciné par la même chose que le vieux. Tu es purement sentimental, pas une vocation… »

Nous restâmes silencieux pendant que je réfléchissais à ce qu'il avait dit. Je me levai et lui servis un autre whisky.

« Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est ce que je ressens. Laisse-moi tranquille et va rejoindre ta famille. »

J'ai dit ça en espagnol, et j'ai entendu l'accent portègne qu'il avait utilisé, essayant d'imiter celui de mon père. Il me regarda et rit ; en Floride, il

devait être plus habitué à l'accent cubain. Il est parti le lendemain, et nous risquions de ne plus jamais nous revoir. Aucun de nous n'aurait parié une miette de pain l'un sur l'autre.

Comme ces coïncidences qui n'arrivent jamais, sauf par ignorance des machinations secrètes des petits dieux de l'ombre, j'ai reçu un appel du colonel Sánchez.

« Williams est mourant », m'a-t-il dit. Puis j'ai répondu :

« Et alors ?»

« Il veut vous voir.»

« Je ne veux pas, Colonel. Il y a des années, il est venu chez moi pour se donner des excuses que nous n'avions pas demandées. S'il attend maintenant ma bénédiction, il devra mourir sans elle.»

« Reçu, pour l'amour de votre père, au moins, il l'aurait voulu ainsi.»

« Et qui a dit ça ?»

« J'ai été son ami le plus proche pendant de nombreuses années. Bref, Williams dit qu'il a besoin de vous voir ; cela ne vous prendra que quelques minutes ; il est à bout de souffle.»

Ce soir-là, je suis allé chez lui, dans la banlieue de Washington. Une demeure qui était autrefois un modèle de celles construites dans les années 1950. Williams vivait seul, à l'exception d'une femme de ménage noire qui faisait le ménage. En entrant, elle me salua et je sentis qu'elle avait l'air plus désemparée que ne devrait l'être une simple employée. Elle m'escorta jusqu'à la porte de la chambre de Williams, frappa et ouvrit. Il était assis sur le lit, les pieds à plat sur le sol, essayant de se lever. La femme courut l'arrêter, et ils commencèrent à se disputer comme un vieux couple.

« Tiens-toi bien, cher vieil homme, voici M. Levi », l'entendis-je dire. Puis il leva les yeux par-dessus les épaules de la femme et me regarda avec effroi. Je vis une telle tristesse sur son visage que toute amertume et tout ressentiment me semblèrent vains, et j'eus honte. Williams n'était plus la moitié de l'homme que j'avais connu.

« Claude », dit-il. C'est ainsi qu'elle appelait affectueusement mon père quand ils étaient jeunes. « Non, c'est son fils, Roger », dit-elle en soulevant ses jambes pour l'installer sur le lit, aussi facilement qu'un oreiller en plumes. Lorsqu'il nous laissa seuls, je me levai et il me regarda en désignant une chaise. Je secouai la tête et m'assis sur le lit. Il sourit, et c'était plus un sourire édenté qu'un sourire. Il était nu sous le drap. Son torse autrefois hirsute était glabre, et sa peau exhalait une odeur qui emplissait la pièce. Les taches cancéreuses suintaient des fluides fétides, et j'imaginai qu'il regardait des cartes de terres inconnues. « Mon fils, je voulais te voir. Ton père et moi, ce jour-là, on est partis… »

« Monsieur Williams, n'en parlons plus… »

« Non, je t'en prie, je dois te le dire. J'aurais dû le faire il y a des années, mais ta mère ne me laissait pas t'approcher ni te parler, et je sais que mes lettres ne t'ont jamais atteint… »

Je ne savais rien de ces lettres, mais ce que j'ai entendu ne m'a pas surpris.

« Le jour où on est partis, ton père m'a donné quelque chose.» Il m'a dit de te le donner s'il ne revenait pas de voyage…

« Mais il savait… »

« Non ! C'était de la pure sentimentalité, c'est ce que j'ai pensé à l'époque. Tout ira bien, lui ai-je dit, mais il a insisté, alors j'ai accepté ce qu'il m'a confié. Et puis tout cela est arrivé… »

« Que s'est-il passé ? » ai-je demandé, sentant que la confession tant attendue arrivait peut-être.

« Ce que tout le monde sait déjà, sa disparition… rien de plus. Maintenant que je suis en train de mourir, je dois te donner ce qu'il m'a confié.» Il leva un bras et désigna un tiroir dans l'armoire en face du lit. « Dans le dernier, il y a une boîte. » Bleu.

Je me suis levée, je suis allée à la commode, j'ai ouvert le tiroir et j'ai vu la boîte. Je suis retournée au lit et je me suis assise. Il m'a fait signe de l'ouvrir.

À l'intérieur se trouvait une balle de baseball, et je me suis souvenue de notre conversation la veille de son départ.

« Ton père m'a expliqué de quoi il s'agissait, de cette promesse qu'il t'avait faite. Il m'a dit que s'il ne rentrait pas, je devais t'offrir cette balle comme cadeau de la lune. J'aurais dû le faire quand tu étais petite, bien sûr, mais avec tout ce qui s'est passé, j'ai d'abord oublié, puis je l'ai considérée comme inutile.»

Je tournai la balle dans mes mains. Je la palpai délicatement du bout des doigts. Je la tins sous mon nez et humai l'odeur du vieux cuir. Et cet arôme me rappela des images que je n'avais jamais vues auparavant. Le paysage désolé de la lune, l'aridité rocheuse et la lividité du corps qui marchait à sa surface. La capsule était à plusieurs mètres derrière moi, s'éloignant parce que je m'éloignais. J'étais mon père, j'avais été mon père dans ce lieu lointain, empli de peur et d'émerveillement, avec l'ombre de la Terre Mère comme un obstacle froid sur mon chemin.

« Ne sois pas en colère contre ton père, Roger, il essayait seulement de te maintenir dans l'illusion. »

Je souris au vieil homme mourant, car c'était ce dont il avait besoin.

« A-t-il dit quelque chose en s'éloignant de la capsule ? » « Les détails techniques, les trucs habituels », et il a fini par dire quelque chose que je n'ai pas compris, comme un clin d'œil implicite entre scientifiques, mais je n'ai toujours été qu'un astronaute. Un sourire presque naïf a illuminé son visage l'espace d'un instant.

Il est mort deux jours plus tard. J'ai rapporté la balle de baseball à la maison, et pendant ces deux jours, je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'en disant au revoir à Williams pour toujours, le soir de ma visite, je me suis penché à son oreille et lui ai dit : « Nei ambé ». Son visage avait pris une expression d'horreur, et je suis sûr qu'à sa mort, on l'a enterré avec cette grimace.

4

Les papiers de mon père étaient si nombreux que je soupçonnais de ne pas avoir assez de temps pour lire, et surtout pour déchiffrer et comprendre, tout ce qu'il avait écrit. Parfois, je devais recourir à la bibliographie qu'il citait, ce qui prenait beaucoup de temps à chercher les livres correspondants dans les rayons, puis les chapitres et les pages. Parfois, ce n'était pas la bonne édition, ou parce que le livre avait été perdu et consulté à l'étranger. Pourtant, c'était essentiel si Je voulais comprendre le texte original, alors je suis allé à la bibliothèque publique consulter les fichiers informatiques.

Chez moi, je lisais ses articles pour des revues d'anthropologie et de géologie ; il avait même écrit pour des sociétés scientifiques consacrées au paranormal. C'est alors que j'ai revisité les notes manuscrites relatives au tournage au Mozambique. Je n'avais rien publié à ce sujet. Je me suis demandé pourquoi il avait été si négligent, ou si c'était peut-être dû à une pression extérieure, ou à une simple discrétion avant d'être certain de ses conclusions ou hypothèses. Mon père n'était pas un simple journaliste qui se contentait de rapporter un rituel réel et étonnant. S'il ne trouvait pas de logique pure dans la mentalité de la tribu qu'il étudiait, il ne l'exposait jamais au public ni à ses collègues. Sa persévérance m'étonnait, mais surtout, elle m'épuisait par son raisonnement et ses constantes preuves et contre-preuves. Pas une seule pierre n'échappait à son analyse rigoureuse, pas un seul os qui puisse être soupçonné d'être une fraude. Par conséquent, lorsqu'il s'agissait de tribus et de leurs païens Bien que, malgré les rituels, il était encore plus extrême dans sa méthodologie rigoureuse. Il savait que ce dont il avait été témoin était trop étrange et controversé, trop proche du sensationnalisme, s'il l'avait publié dans sa forme brute. Il devait l'expliquer, le vérifier expérimentalement à de nombreuses reprises, et le problème était de savoir comment y parvenir. C'est ce qu'il se demandait dans la note de son journal de 1967. J'ai consulté ce même journal, ainsi que des notes ultérieures, mais je n'y ai trouvé que des références sporadiques à cet épisode. Il a dû chercher, interroger chaque homme et chaque femme de cette tribu et des environs, pour gagner leur confiance afin qu'ils lui parlent de ce rite. Mais je n'ai réalisé que récemment que s'ils l'avaient autorisé à assister à toute la cérémonie, c'est parce qu'ils lui faisaient déjà suffisamment confiance. J'ai donc cherché des dates antérieures au tournage, et dans une note datant d'un an auparavant, j'ai trouvé la première citation rétrospective. Dès lors, dans des notes prises à différentes occasions, datant de sa jeunesse,

presque un étudiant diplômé lors de ses premières études de terrain, il y avait déjà de multiples références à ces épisodes. Je ne savais pas où elles commençaient, alors j'ai lu à l'envers, comme si j'écoutais ou regardais une cassette en la rembobinant. Chaque citation mentionnait entre parenthèses un numéro correspondant à un enregistrement audio. Parmi ces cassettes, j'ai trouvé celles qui qui avait survécu à l'humidité, et je n'entendais que des sons frisant l'horreur, du moins c'est ce que mon imagination percevait. Mon esprit fin de siècle était trop imprégné d'influences fictionnelles créées par Hollywood ou par de la mauvaise littérature d'horreur. Je n'avais d'autre choix que de me tourner vers les sources, les notes et les livres de mon père.

Dans son article de 1967 sur le Mozambique, il avait tenté d'émettre une théorie provisoire sur la cérémonie tribale, fruit de plusieurs autres qu'il avait déjà observées sans pouvoir filmer. La fosse où le corps de l'indigène avait été jeté était un piège à lions. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait simplement d'une sorte de sacrifice païen où l'on donnait des carcasses aux lions pour apaiser leur faim. Mais mon père m'a expliqué qu'à cette occasion, comme à de nombreuses reprises auparavant, la fosse était vide. D'autres tribus, qui n'avaient même pas de contact entre elles, faisaient presque exactement la même chose. Dans de nombreux cas, les chefs de rite variaient ; une ou plusieurs sorcières participaient ; d'autres écourtaient ou reportaient la cérémonie, qui durait parfois plusieurs jours. Dans l'un d'eux, le sorcier se jeta même dans le puits, désespéré, et après chaque rite, il fallait en choisir un nouveau. Certaines tribus utilisaient une musique plus élaborée que de simples tambours, avec des flûtes et d'autres instruments à vent très variés. Je me souvenais avoir entendu quelque chose de similaire sur des enregistrements, une sorte de son émanant d'un instrument qui me semblait long, comme une sorte de trompette étroite. Mon père avait fait des croquis, bien sûr ; il n'était pas un dessinateur très doué, mais il avait acquis une grande habileté avec la pratique nécessaire. Je retrouvai le dessin de l'instrument et, en réécoutant l'enregistrement, je vis, comme si j'y étais, l'indigène jouer de sa curieuse flûte extrêmement longue, dont une extrémité reposait sur le sol, d'où s'étendait un bec recourbé qui émettait un son qui imitait le vent réel, mais plus harmonieux, comme s'il était un homme-dieu commandant les forces de la nature. Je sentis une brise froide dans la bibliothèque de mon père et regardai vers les fenêtres. Elles étaient toutes fermées, et je frissonnai. Mon Dieu, dans quoi je m'embarque, me suis-je dit. Puis j'ai regardé le carnet de mon père, et dans une note marginale que je n'avais jamais vue auparavant, était écrit ce que j'avais murmuré.

J'ai parcouru du regard l'obscurité tamisée et chaude de la pièce et j'ai entendu une sorte de silence brisé lorsque l'enregistrement s'est arrêté. Tout était possible, me suis-je dit. Si l'homme était capable d'atteindre la Lune, pourquoi ne ferait-il pas ce que, selon mon père, les anciennes tribus, loin des tabous de la raison, des religions et des lois, avaient réussi à faire ? Ce n'était, après tout, rien d'autre que le prolongement d'une capacité que l'homme possède naturellement, à savoir la ressemblance avec les dieux déterminée par sa nature même. Une capacité que les

animaux possèdent également, mais que, faute de compréhension, ils sont incapables de ritualiser. Cela exigeait le juste milieu dans lequel ces tribus se trouvaient : non contaminées par la psychologie rationnelle de l'homme occidental, et au-delà du simple instinct animal.

Apparemment, il s'agissait de la transmigration des âmes. L'âme d'un homme était transmise à un ou plusieurs animaux. On pouvait utiliser un corps mort, qui allait à un animal vivant ou récemment mort, ou même à quelqu'un en train de mourir. Les possibilités, se disait mon père, étaient nombreuses. Et, alors qu'il atteignait la fin de la page de son carnet de 1971, il se demanda s'il serait possible de transformer concrètement un corps en un autre, sans perte de matière, sans rien utiliser d'autre que la masse originelle de l'homme.

Dans ses carnets de 1973, après avoir été victime d'une crise de béribéri qui faillit le tuer et interrompit toutes ses recherches et ses notes pendant plus d'un an, il commença à se poser des questions désordonnées et sans logique, comme si quelque chose essayait de percer le chaos de son esprit, encore embrumé et affecté par la fièvre et un métabolisme altéré. Lorsqu'il se remit à écrire – et je me souviens que ma mère lui faisait souvent des reproches, comme si c'était la dernière occasion, désormais perdue, de quitter ce métier qui l'éloignait d'elle –, il était déjà physiquement rétabli, mais son regard restait perdu dans ses pensées qu'il tentait de retranscrire dans ses carnets. C'étaient ces notes que j'avais commencé à lire, et j'ai remarqué le changement dans son écriture après la maladie, plus claire dans son orthographe, mais plus incohérente dans sa méthodologie logique. L'une des questions les plus fréquentes concernait la possibilité, évoquée plus haut, de la transformation des corps. Il en arriva au raisonnement suivant : si l'âme est énergie, et si la transmigration de l'âme donne vie au corps, alors corps et âme sont un amalgame. Quelque chose qui ne peut être divisé sans la mort des deux. Les guérisseurs tribaux lui avaient expliqué que le temps de migration de l'âme d'un corps à l'autre est limité non seulement par la dégradation des cadavres qui en résulte, mais aussi par la vie de l'âme dans l'éthéré. L'âme perd force et identité, se confondant avec la disparité homogène du collectif, avec la grande unité vers laquelle elle est attirée comme une force magnétique.

Dans l'un de ces carnets, j'ai trouvé une référence à un épisode survenu en Tanzanie, très peu de temps après celui dont l'enregistrement a constitué ma première rencontre avec le sujet. J'ai cherché sur les étagères la cassette de la date susmentionnée. Dans les notes, mon père indiquait seulement qu'il s'agissait d'une expérience importante, mais compte tenu de sa confusion mentale pendant sa convalescence, il laissait entendre entre les lignes qu'elle avait en réalité été plus que transcendantale. Cela se voyait dans son écriture désordonnée, tremblant comme s'il était sous l'emprise de la peur, même si ce n'était rien d'autre que l'effet d'une drogue. Mais tout comme la mescaline agissait sur certains écrivains, stimulant l'imagination, les drogues que mon père prenait pour guérir, et

j'imagine celles qu'il avait apportées ou apprises au cours de ses voyages, le plongeaient dans un état d'apathie qui entamait considérablement son imagination. Par conséquent, pendant ces notes, je devais supposer que tout ce qu'il disait était en deçà de la réalité qu'il avait vécue. J'ai allumé le lecteur et attendu que l'enregistrement commence. Soudain, un paysage de jungle apparut, dense comme seule la jungle africaine peut l'être dans ses espaces vierges. La caméra bougeait, posée sur l'épaule droite de mon père. On pouvait voir le côté droit de son visage et sa main gauche pointée vers les arbres, les petits animaux qui couraient, un chemin vierge qu'il traçait à coups de machette de temps à autre, interrompant l'enregistrement pour le reprendre plus tard. Il désignait des formations anciennes sur les troncs d'arbres, des parasites sous les rochers et les lianes qui couvraient le sol. Quelques serpents étaient suspendus aux branches, fixant l'objectif de la caméra, et mon père prenait soin de les éviter en se déplaçant avec une lenteur qui simulait un ralenti. Poursuivant son chemin, il m'expliqua qu'il se dirigeait vers le village d'une tribu dont il avait entendu parler. Les Hamba disent que cette tribu à laquelle je m'adresse n'a pas de nom. Ils vivent dans cette région de la jungle pratiquement inaccessible depuis toujours. Ils survivent grâce à la chasse, rien d'autre. Et cette chasse, qu'elle soit animale ou humaine, ne leur importe pas. Ils ne pêchent pas, ne cultivent pas, ne produisent pas de médicaments. Quiconque tombe malade meurt, à moins que le sorcier de la tribu ne le sauve grâce à ses sortilèges, ce qui arrive très rarement, car selon les Hamba, ces remèdes ne sont destinés qu'aux maladies mentales. Pour eux, un corps malade n'est plus utile, et c'est pourquoi ils le remplacent. Je leur ai demandé ce qu'ils entendaient par là, car je soupçonnais qu'ils pratiquaient la même cérémonie que celle à laquelle j'avais déjà assisté chez les Hamba. Ils hochèrent la tête, mais s'abstinrent de préciser ce que leurs regards ardents exprimaient : leurs rituels sont plus sophistiqués, plus transcendants.

À ces mots, leur récit fut interrompu, et la route, après une pause sombre dans l'enregistrement, se transforma en une petite clairière parsemée de huttes rudimentaires. Des hommes entièrement nus alentour, des enfants couraient, et des femmes allaient et venaient, des récipients en osier sous le bras ou sur la tête. Lorsque mon père s'approcha un peu d'eux, certains s'arrêtèrent pour le regarder, se penchant plus près, l'examinant de la tête aux pieds. Ils étaient minces mais trapus, le visage complètement nu de tout ornement ou fard, leurs lèvres épaisses révélant de grandes dents très blanches. L'espace d'un instant, oubliant toute sa vie depuis cet événement, j'ai craint pour la vie de mon père. La caméra trahit un léger tremblement, et je compris qu'il avait peur à cet instant. Les hommes n'étaient pas armés, mais ils avaient leurs mains, et surtout, leurs dents. Si le cannibalisme est votre habitude, ce sera peut-être la dernière chose que j'enregistrerai, avait-il dit quelques minutes plus tôt, à voix très basse, au moment où ils s'approchaient pour le prendre par le bras et examiner l'appareil photo. Mon père ne l'éteignit pas. L'objectif montrait des images décousues et confuses du sol, du ciel entre les grands arbres, des visages et des corps des hommes qui touchaient l'appareil, se le passant. Puis il revint dans les mains de mon père. Les hommes disaient quelque chose, il répondait dans le même dialecte. Certains se tenaient derrière, d'autres

devant, et il marchait parmi eux vers l'une des huttes. Les enfants l'entouraient, touchaient ses vêtements, sautaient pour toucher l'appareil photo. Ils entrèrent dans la hutte sombre, pleine d'insectes, autour d'un pot en terre cuite dans lequel une femme préparait quelque chose qui sentait très mauvais, car mon père portait une main à sa bouche, faisant Dans l'autre, la caméra bougeait. Seul le feu éclairait l'endroit. Puis il laissa la caméra allumée par terre, suffisamment loin pour offrir un plan d'ensemble du cercle qui s'était formé autour du pot dans lequel il se tenait. Ils commencèrent à parler en dialecte pendant un long moment, si bien que je ne comprenais rien. Mais les gestes des hommes étaient amicaux. La femme prit la nourriture dans le pot et la servit sur un plateau, qu'elle passa de main en main. Quand elle parvint à mon père, il la sentit d'abord, ce qui déplut aux autres, à en juger par leurs visages. Puis il porta le bord du plateau à ses lèvres et avala. Son visage ne trahissait ni dégoût ni plaisir. J'admirai alors mon père, avec une satisfaction silencieuse, comme si les Amérindiens de la bibliothèque de ma maison nord-américaine pouvaient percevoir ma joie.

Apparemment, la conversation avait tourné autour du sujet qui avait amené mon père à cet endroit. Il me semblait étrange qu'ils l'aient accepté si rapidement, et même qu'ils aient accepté de le laisser assister à la cérémonie. Mais outre le fait que mon père était arrivé avec la connaissance de leur propre langue et qu'il était pratiquement un envoyé des tribus voisines, ces hommes ne considéraient peut-être pas leurs rites comme particulièrement surnaturels. Dépourvus de tout tabou occidental fondé sur des religions réprimant toute pensée ou action s'écartant de leurs canons, pour eux, le matériel était irrémédiablement fusionné avec le spirituel. La nature dans laquelle ils vivent transforme tout, et ils le constatent quotidiennement. Ils cohabitent avec les morts ; ils sont dans leur chair, et leurs esprits dans le corps d'autres hommes et d'animaux. Esprits qu'ils récupèrent en les chassant et en les consommant. C'est la théorie que j'imaginais, du moins jusqu'à ce moment où je vis mon père se lever et se déshabiller. Il ne portait que son pantalon et ses bottes ; il voyageait généralement torse nu à cause de la chaleur insupportable, même la nuit. Lorsqu'il eut tout déshabillé, ils le conduisirent vers la sortie de la hutte. La caméra resta au sol, focalisée sur la marmite sur le feu et sur la femme. J'entendis des voix, et de nouveau l'appareil photo fut hissé sur l'épaule de mon père. Il avait été autorisé à le porter, et qui sait s'ils connaissaient ou même imaginaient le véritable but de cet appareil. Peut-être pensaient-ils que c'était un charme pour mon père.

Quand ils partirent, il faisait déjà nuit. On entendait le chant des oiseaux et les cris des enfants. Un cri autoritaire d'un des vieillards les effraya et ils disparurent, dispersés dans les huttes ou la jungle. Le groupe menant mon père continua sur un sentier taillé à travers les arbres. Je pouvais voir les corps oscillants de ceux qui étaient devant, dégageant le passage si nécessaire. Nus et pieds nus, ils se déplaçaient avec la dextérité des singes, mais en même temps, leur dos droit et leurs mouvements intelligents témoignaient d'une méthodologie étudiée par essais et erreurs. Leur façon de prendre une branche et de l'étudier attentivement, de converser entre

eux, puis leur façon de couper les feuilles, dans lesquelles ils trouvaient des parasites qu'ils utilisaient peut-être pour leurs rituels. Ils semblaient chercher quelque chose de précis et le trouvèrent finalement dans un buisson au ras du sol. Deux d'entre eux se penchèrent et l'appareil photo de mon père apparut par-dessus leurs épaules. Ils creusaient la terre jusqu'à ce qu'ils déterrent une sorte de carapace de torture, qui ressemblait plutôt à un casque de soldat. Je crus avoir une hallucination, mais un instant plus tard, ils se retournèrent, face à l'appareil photo, et je confirmai mes soupçons : il s'agissait d'un casque de soldat. Était-il possible qu'ils aient dévoré l'un des nombreux soldats qui avaient combattu en Afrique ? Un soldat perdu au milieu de la jungle, que personne n'avait jamais visité auparavant. Le casque passa de main en main, débarrassé de la terre petit à petit, jusqu'à atteindre la main gauche de mon père. Il le retourna et regarda à l'intérieur. La lumière du jour était faible, mais il put distinguer un nom, et il approcha l'appareil photo de la plaque où il était gravé. Le nom de famille était Berg. Je me souvenais que c'était le nom de l'astronaute parti à la recherche de mon père lorsqu'il avait quitté la capsule à la surface de la Lune, et qui était mort en le cherchant. Du moins, c'était ce que le capitaine Williams avait toujours affirmé dans son rapport et dans ses déclarations ultérieures lors des procédures judiciaires au fil des ans. Mon père rendit le casque et ils poursuivirent leur route. S'il s'était agi du grand-père ou du père du colonel Berg, qui l'accompagnerait plus tard, le sujet aurait pu être évoqué au cours de leurs mois d'entraînement. Mais tout cela n'était que conjecture, bien sûr. Rien dans l'attitude de mon père ne me laissait soupçonner autre chose qu'une curiosité scientifique pour ce qu'il observait.

Il faisait déjà nuit noire lorsqu'ils arrivèrent près d'un étroit ruisseau, dont le courant était faible mais très clair. Les ombres des corps dans l'ombre de la nuit. Ils se rassemblèrent autour de la chambre, observant la lumière rouge qui brillait telle une étoile fixe tombée du ciel. C'est probablement ce qu'ils pensaient, et mon père en profita pour affirmer son autorité. Il parla longuement, et les hommes le regardèrent et l'écoutèrent après avoir allumé un feu. Puis ils se levèrent et commencèrent à se déplacer, transportant des objets. La chambre resta immobile et daigna bouger lorsque mon père considéra que tout était prêt. C'était une sorte d'autel bas, avec des branches et un amas d'objets qui devaient appartenir à des morts. Le groupe était composé de dix hommes, et à l'exception des deux qui commencèrent à diriger le rite, les autres se contentèrent de chanter une litanie semblable à un motet. On se croyait dans une immense église, l'eau du ruisseau coulant comme du sang sacrificiel, et les objets accrochés aux branches représentant les dîmes offertes par les fidèles. Le meneur se tenait debout sur la rive, les bras et les mains levés vers le ciel, jambes écartées. Son compagnon s'approcha, portant le casque, et le lui tendit. L'officiant le plaça sur sa tête et commença à chanter la même litanie que les autres, mais en élevant la voix jusqu'à les diriger, chantant d'une voix d'angoisse intense, comme s'il récitait une tragédie d'Euripide, les mots « nei ambé, nei ambé, nei ambé » répétés à l'infini. Tant de fois que ce fut un autre son de ce lieu, un chant à la fois terre et eau, un chant pénétrant de la chair, comme des syllabes d'os et des sons qui coulaient avec la fluidité du sang. Puis la tête au casque s'abaissa brusquement, comme en

signe de tristesse, mais c'était en réalité un geste affirmatif, un oui au sacrifice déjà consommé une seconde plus tard. Le compagnon à côté de lui le transperça d'un silex et le jeta dans le ruisseau. Une faible lumière phosphorescente sembla s'élever de l'eau maintenant stagnante.

Et le corps, qui semblait mort, se remit à bouger. Il leva la tête, toujours coiffé de son casque, le torse soutenu par les mains posées sur la boue du talus, puis les jambes, lui permettant de se tenir debout devant le feu de camp.

C'était un homme blanc.

À son visage sale, je reconnus le colonel Berg.

5

Peu de temps après avoir visionné cet enregistrement, j'appris la nouvelle du nouveau projet lunaire. Le colonel Sanchez me vint immédiatement à l'esprit. Je ne savais même pas s'il était encore en vie, ni où. Mais comme tous les habitants de cette ville et de ce métier, ils ne pouvaient pas s'éloigner de Washington. Les militaires sont toujours attirés par la politique, et même s'ils manquent d'intelligence pour naviguer dans cette jungle des apparences, ils espèrent toujours que quelqu'un leur prête main-forte, contre vents et marées. Sánchez, en tant que militaire et membre d'une communauté qui continuait d'être marginalisée malgré tant de progrès, était l'un d'eux. Je l'appelai à son ancien numéro, rue Benjamin Franklin. Sa voix, dont je me souvenais si bien, répondit : lente, mélodieuse, parfois langoureuse, si inappropriée pour un militaire, à mon avis. Je crois qu'il fut surpris de m'entendre vouloir le voir, car ma mère et moi l'avions pratiquement mis à la porte à cause de son insistance constante à nous aider. Nous ne réalisions pas, à ce moment-là, que c'était peut-être nous qui l'aidions. C'était un homme solitaire qui avait perdu son seul ami et dont il était platoniquement amoureux de la femme.

Il arriva chez lui le lendemain. Il était vieux, maigre, vêtu de vêtements civils plutôt miteux. Il avait perdu ses cheveux, et son teint mat et ses cheveux blancs clairsemés le faisaient ressembler à un vieil Indien d'une tribu aujourd'hui disparue.

« Comment allez-vous, Roger ? » dit-il en espagnol.

« Bien, Colonel, merci d'être venu.»

Il entra dans la maison, regardant le salon où il avait passé tant d'heures. Il s'assit sur le vieux canapé, exactement sur le même coussin. Son visage semblait ravivé par la joie, et il regarda vers la porte de la cuisine, comme s'il s'attendait à voir ma mère sortir.

« Cette maison me rappelle bien des souvenirs, et je suis devenu un vieil homme mélancolique.»

« Pardonnez-moi de vous déranger, Colonel, mais j'ai lu quelque chose sur le nouveau projet lunaire et je me suis immédiatement souvenu de vous.»

Il me lança un regard interrogateur.

« J'ai quelques questions à vous poser sur le voyage de mon père.»

« Pas encore, Roger. Ce voyage a tué votre père et détruit la vie de beaucoup depuis, y compris la mienne... »

« En fait, je voulais vous interroger sur le colonel Berg. J'aimerais en savoir plus sur lui... comment il était, comment il s'entendait avec mon père... »

« Eh bien, Berg était têtu, mais son entêtement n'était pas dû à son intelligence, mais à sa volonté de cacher son incapacité. Il avait du mal à s'entraîner physiquement car il était le petit-fils, le fils et le frère de soldats, et même de femmes. » Les membres de sa famille furent les premiers à s'engager dans l'armée lorsqu'ils acceptèrent l'enrôlement des femmes. Il avait du mal à comprendre le fonctionnement de cette technologie alors nouvelle...

« Et pourquoi l'ont-ils accepté alors ? »

« À cause de ce que j'ai déjà dit, à cause de sa famille. Son père, surtout, fut un héros de la Seconde Guerre mondiale, ayant remporté plus d'une médaille pour sa bravoure en Europe et en Afrique. »

« Était-il en Afrique ? Dans quel pays ? »

« Je ne m'en souviens pas, Roger, mais il y a combattu lorsque les Allemands ont envahi ce continent pendant un certain temps. »

« Est-il mort ensuite ? »

« Non, il est rentré sain et sauf, racontant des anecdotes sur les Noirs qui lui avaient sauvé la vie. Bien sûr, personne ne le croyait ; tout le monde le qualifiait de plus grand héros, le comparant presque à MacArthur. Les femmes se jetaient sur lui, et lorsqu'il se maria enfin, il vécut une vie recluse à Washington, dévoué à sa famille. »

Je restai silencieux un moment, réfléchissant, remettant les choses à leur place. « À quoi ressemblait-il ? »

« Père ou fils ? »

« Les deux », répondis-je, sachant ce qui me traversait l'esprit à ce moment-là, mais je ne pouvais pas m'attendre à ce que Sánchez comprenne.

« Eh bien, des Américains typiques, de taille moyenne à grande, aux cheveux presque blonds, aux corps minces et toniques. Presque comme Robert Redford, si vous l'aviez vu au cinéma. Des êtres parfaits, mais arrogants. Dans le cas du fils, cette arrogance était infondée ; c'était un simple soldat de bureau qui avait rapidement gravi les échelons grâce à l'influence de son grand-père, puisque son père était décédé après avoir été admis à l'hôpital, où personne n'avait été autorisé à lui rendre visite, des suites d'une pneumonie, comme on l'a dit plus tard. Ils ont organisé des

funérailles militaires avec toute la pompe requise. J'étais à l'enterrement et j'ai vu le fils debout à côté du cercueil alors qu'on le descendait dans la tombe, le drapeau américain drapé dessus. » Un digne fils de soldat, avec toute l'élégance et le faste attendus de lui. C'est étrange, mais maintenant que j'y pense, il ressemblait tellement au vieil homme que j'avais l'impression de le voir debout sur sa propre tombe. Il semblait même avoir un peu vieilli depuis la maladie soudaine de son père.

Le colonel Sánchez est resté dîner. Pendant le repas, nous avons continué à discuter. J'avais de la peine pour lui, je ressentais l'affection que mon père devait lui porter. Il avait toujours été un être impuissant, même jeune. Il dépendait de ma famille, de nos actions, de nos pensées. Maintenant, il me faisait la même chose, et c'était mon crime d'en profiter pour obtenir les informations dont j'avais besoin.

« Comment s'entendaient-ils avec mon père ? »

Sánchez posa ses couverts, s'essuya les lèvres avec sa serviette et me regarda comme s'il les lisait dans mes yeux.

« J'ai accompagné votre père à de nombreuses reprises pendant les mois d'entraînement. Je l'admirais pour sa capacité à surmonter les difficultés. » Il avait plus d'endurance que je ne l'imaginais, n'étant pas militaire, mais ces voyages dans des endroits aussi reculés l'avaient admirablement aguerri. Il égalait Berg en cela, mais le surpassait en formation technique. Ils s'entendaient bien au début, mais à un mois du décollage, je les ai vus se disputer à plusieurs reprises, et le capitaine Williams quittait les lieux. « Il aurait pu faire tout le voyage seul », a-t-il dit. « Quand le capitaine a demandé le remplacement de Berg en raison de son incompétence, c'est votre père qui est intervenu en sa faveur. »

« Et pourquoi se disputaient-ils ? »

« Je ne sais pas. Ils baissaient toujours la voix en me voyant arriver, mais le plus étrange, c'est que malgré cela, ils étaient plus proches qu'avant, bien que toujours en colère l'un contre l'autre, murmurant et rivalisant. Je voulais savoir ce qui n'allait pas avec votre père, mais je n'ai rien réussi à lui faire dire. Puis est venu le voyage… »

Le colonel Sánchez est parti après lui avoir offert un whisky après le dîner. Il m'a serré dans ses bras avant de s'éloigner sur le trottoir tard dans la nuit, effleurant les murs des maisons avec son vieil imperméable, le même qu'il portait par-dessus son uniforme militaire lorsqu'il rendait visite à ma mère.

Plusieurs mois passèrent, et près d'un an plus tard, j'étais admis à un master à Cambridge grâce à la thèse que j'avais jointe à mon CV. Mon père y avait enseigné comme professeur invité pendant plusieurs années, ce qui a sans aucun doute eu une influence, mais surtout, cette thèse, qui, je dois l'avouer, était une variante d'une étude inédite parmi les articles que j'avais trouvés à la bibliothèque. Ma mère et moi avions refusé les demandes insistantes de documents inédits des universités, instituts et revues avec

lesquels il collaborait régulièrement. Les avances sur les contrats de deux livres inachevés ont été portées devant les tribunaux pendant deux ans, puis réglées d'un commun accord. Tout matériel inédit, manuscrit ou filmé, a d'abord été défendu par ma mère, qui aurait voulu le brûler si elle n'avait pas reconnu la valeur qu'il avait pour l'avenir économique de notre petite famille au cas où nous aurions besoin d'aide pour soutenir le processus contre au gouvernement ; c'est moi qui l'ai gardé entre ces quatre murs.

Alors que tout était prêt pour Cambridge, la maison déjà fermée à clé, mes valises bouclées et mon passeport en bon état, j'ai reçu un appel du Congrès américain. L'en-tête était déjà intimidant. Je me suis demandé si la raison était le vol lunaire qui s'était terminé deux mois plus tôt, avec un succès relatif. J'avais entendu parler du décollage, des journées passées sur la Lune et du retour des astronautes sur Terre par la presse et la télévision. L'un d'eux était le neveu du capitaine Williams. Le jour où je me suis assis devant la télévision pour regarder la retransmission en direct depuis la Lune, voyant les trois silhouettes identiques des astronautes encapuchonnés dans leurs combinaisons, j'ai imaginé ce que je n'avais pas pu voir si jeune : Williams, Berg et mon père. Maintenant, l'un d'eux portait le même nom de famille que l'autre, la Lune était la même, et la technologie presque la même. Le vide spatial ne changeait pas, pas plus que le vide intérieur des hommes qui voyageaient. C'est peut-être pour cela que papa avait voulu faire ce voyage, non par ambition professionnelle, ni même par curiosité scientifique la plus légitime, mais par un besoin impératif et désespéré de combler le vide qu'il avait déjà observé chez ses ancêtres. S'il ne parvenait donc pas à trouver l'âme dans les innombrables ossements qu'il avait sauvés de la Terre, il pouvait au moins essayer ailleurs dans l'univers, dans une roche lunaire, dans une atmosphère dont les conditions différentes pouvaient cacher quelque chose de différent, projetant en elle une trace plus proche du divin que de l'humain. Il avait vu comment certains facteurs, stériles dans certaines parties du monde, sont fertiles dans d'autres, selon les conditions. La vie se développe de manière inattendue dans les endroits les plus inattendus. À cet égard, mon père n'avait jamais cessé d'être un idéaliste jusqu'à sa mort.

Je me suis présenté dans l'un des bureaux du Congrès. La pièce sentait l'histoire, les meubles anciens, et les murs étaient ornés de tableaux d'hommes politiques connus et inconnus. Tous ceux qui m'attendaient m'ont accueilli chaleureusement. Il y avait trois hommes, et le secrétaire, qui m'offraient obséquieusement tout ce que je voulais.

« Monsieur Levi, je suis le procureur, et ceux qui m'accompagnent sont le capitaine Scott Williams, qui vient de rentrer du voyage sur la Lune, et le général Nichols, responsable du projet initial. »

Je leur ai serré la main à chacun, et ils m'ont invité à m'asseoir. J'ai senti que quelque chose clochait.

« Vous avez l'air inquiet, Roger, et excusez-moi de vous appeler ainsi, mais je vous considère comme un fils pour moi », a dit le général. « J'ai connu votre père et je l'admirais beaucoup. »

J'ai hoché la tête et l'ai remercié. Le procureur a repris la parole.

« Nous savons que vous avez décidé de poursuivre les mêmes études que votre père, et c'est pourquoi nous vous avons appelé : nous voulons vous montrer un enregistrement que le capitaine Williams nous a rapporté de son voyage. »

J'ai regardé le capitaine attentivement pour la première fois. Il ne ressemblait pas à son père, pas tant en apparence qu'en attitude. Il semblait timide, effrayé. « Mais il y a beaucoup de personnalités éminentes dans la discipline ; je débute… »

« Bien reçu », dit le général, « ce que nous voulons vous montrer ne concerne que nous… Il va sans dire que lorsque vous partirez d'ici, vous devrez respecter la confidentialité. »

Je regardai le procureur.

« Tout à fait, Monsieur Levi. C'est pour cela que je suis ici. »

Puis le général se leva, se dirigea vers un placard et ouvrit les portes. À l'intérieur se trouvaient un grand écran et un équipement vidéo. Il prit la télécommande et retourna à la table.

« Ces images ont été prises par le capitaine Williams vingt-quatre heures avant son retour, alors qu'il explorait la surface lunaire. Il était seul, donc les deux autres membres de l'équipage ne savent rien de ce qu'il a filmé. »

Il appuya sur le bouton de lecture, et l'écran se remplit d'images de la lune. La caméra devait être fixée au casque de la combinaison de Williams, car elle se déplaçait au rythme de ses pas sur la surface irrégulière. Au début, il n'y avait rien d'autre qu'une étendue de rochers gris et de ciel noir. À un moment donné, la capsule s'arrêta, pivota, et on put apercevoir la capsule sur la surface lunaire, accompagnée des deux autres membres d'équipage explorant les environs. Alors qu'ils retournaient dans la zone plus vaste et plus vide, les pas devinrent monotones, à tel point que les quelques minutes d'enregistrement semblèrent durer bien plus longtemps. Puis Williams s'arrêta. Quelque chose apparut au sol, encore au loin, quelque chose de petit qui semblait se déplacer par bonds. Le capitaine s'approcha, et soudain, il se retrouva à quelques mètres d'un animal. C'était un lapin blanc légèrement grisâtre. Un lapin ordinaire qui remuait les oreilles et le museau, reniflant l'étranger à distance. L'enregistrement sembla s'interrompre car il resta immobile pendant plusieurs secondes ; la stupeur du capitaine dut le paralyser. Un lapin à la surface de la lune, devait-on dire, rêvait ou était sous les effets psychologiques d'un traumatisme. à un inconnu. Le lapin sauta alors plusieurs fois devant la caméra, à plusieurs mètres de distance, s'éloignant dans la direction opposée, et Williams se lança alors à sa poursuite.

L'espace d'un instant, je crus regarder un film muet en noir et blanc du début du XXe siècle, un film fantastique et comique, peut-être de Lumière. Je regardai mes compagnons au cas où je verrais sur leurs visages la trace d'une farce. Mais j'étais au Congrès des États-Unis, et tout ce qui m'arrivait était réel.

La caméra et Williams poursuivirent le lapin, qui s'échappait rapidement, et soudain, le capitaine tomba au sol, ce qui interrompit l'enregistrement. Le général Nichols éteignit l'écran, et tous trois me regardèrent.

« Qu'en pensez-vous, Monsieur Levi ? » me demanda le procureur.

Plus qu'étonné, j'étais perplexe et, même si je ne voulais pas l'admettre, ému pour des raisons encore obscures.

« Des effets spéciaux, sans doute.» « Rien de tel. Nous avons déjà consulté les experts. De plus, vous allez voir autre chose. »

Le général se leva et sortit par une porte latérale. Quelques secondes plus tard, il revint avec une boîte à la main. Il la posa sur la table et dit :

« Le capitaine Williams a apporté ceci. Il l'a attrapé après plusieurs tentatives. »

Il retira le tissu qui recouvrait la boîte. Elle était en verre, et à l'intérieur se trouvait un lapin, sans doute le lapin qu'ils avaient trouvé sur la Lune. Je me tenais juste devant, à quelques centimètres de la cage de verre contenant l'animal. Je tournai autour de la table, puis de la cage, tandis que le lapin avançait lentement, effrayé, peut-être en train de mourir à cause du confinement ou de l'atmosphère incertaine.

« Nous l'avons dans cette cage avec une proportion de gaz similaire à celle de la Lune ; sinon, il mourrait. »

Je m'agenouillai par terre, les bras posés sur la table et le menton sur les miens. Je contemplai l'animal avec extase, et le lapin s'approcha de la paroi de verre dont je m'étais approché, et je plongeai mon regard dans ses petits yeux noirs. Mais je reconnus le regard que j'avais vu pour la dernière fois plus de quinze ans auparavant.

C'était mon père, me dis-je, et je crus devenir complètement folle. Parce que c'était beau de ressentir cela, d'être au bon endroit au bon moment pour la première fois, avec la personne avec qui j'avais enfin besoin d'être.

J'imaginai ses dernières minutes, s'éloignant de la capsule, pour retrouver Berg plus tard, conformément au rendez-vous qu'ils avaient dû organiser avant le décollage. Nous nous retrouverons sur la Lune, loin des caméras de la capsule. Nous parlerons, et tu me révéleras le secret. C'est peut-être pour cela que j'avais insisté pour que Berg fasse partie de l'équipage, une sorte d'extorsion où Berg respecterait son accord : révéler le secret de la résurrection en échange du silence de mon père. Le corps de Berg était mort, et pourtant il était là après tout ce temps. Le rituel de la tribu africaine cachait encore son secret, et mon père avait besoin de le connaître.

Avaient-ils combattu seuls sur la surface de la lune ? Je me demandais. À quoi aurait ressemblé cet affrontement final entre deux types d’ambition, l’un intellectuel, en phase avec le désespoir de trouver le sens de la vie, l’autre avec la peur de mourir à nouveau ? Deux savoirs luttant pour l’emporter.

Je contemplais les yeux de mon père dans cet animal qui m’observait encore, me reconnaissait, m’appelait. Mon père avait enfin appris le secret, et pourtant il ne pouvait pas savourer le mérite de sa découverte. Je me demandais si c’était ce qu’il recherchait, ou simplement la connaissance, l’incommensurable savoir de son esprit avide et jamais rassasié.

Je voyais qu’il souffrait, et qu’il souffrirait encore davantage enfermé dans cette cellule de verre.

J’ai donc attrapé le presse-papier sur la table et l’ai fracassé contre la cage. Le verre s’est brisé, et le lapin s’est précipité et a sauté sur la moquette. Ceux qui m'accompagnaient m'ont attrapé, mais ils ne m'ont pas empêché d'assister à la mort du lapin, suffoquant dans son agonie sur le tapis. Ses petits yeux me fixèrent, et je prononçai ces deux mots en dialecte hamba qui n'auraient plus jamais d'effet sur mon père, deux mots qui ressemblaient à deux pièces de musée empaillées.

HOMMES AU DOS COURBÉ

1

Quiconque regardait par les fenêtres du grand bâtiment de l'hôpital pouvait assister à un spectacle, sinon étrange, du moins intéressant pour ceux qui n'étaient pas habitués aux scènes et aux drames quotidiens de tels lieux. Le grand bâtiment de plusieurs étages à la façade blanche se dresse au-delà du vaste parc qui le sépare des murs de granit impénétrables, protégé par des systèmes de sécurité sophistiqués. Même si le parc est peuplé d'énormes arbres de toutes sortes et genres : aromates, jacarandas, palo borrachos, avocatiers, palmiers, pommiers, citronniers, et il y a des buissons qui semblent déterminés à essayer d'empêcher le passage des sentiers étroits qui mènent aux portes, ornées d'énormes fleurs exotiques, apportées par les mêmes médecins lors de leurs voyages aux journées épuisantes Des scientifiques dans des contrées reculées. Malgré cela, l'obscurité de la nuit sur le parc attenant accentue l'intensité des fenêtres illuminées à différents étages.

Et dans une partie du deuxième étage correspondant au pavillon principal, le passant nonchalant et pensif marchant sur le trottoir longeant le mur aurait pu apercevoir, après que des cris stridents et des éclats de verre eurent attiré son attention, la silhouette d'une femme enceinte se découpant sur le bord de la fenêtre, la vitre partiellement brisée et tachée de sang obstruant la vue sur ce qui se passait à l'intérieur.

Des ombres s'interposent entre la femme et le mur blanc jaunâtre du couloir ; les blouses des médecins se dessinent sur ces ailes qui surplombent la fenêtre, tentant d'arrêter, ou peut-être de bondir sur, la silhouette au bord du gouffre. Dans les ombres hautes des épis de blé fanés, telles de vieilles reines, on distingue également les silhouettes des infirmières coiffées de leurs bonnets. Elles portent des épées, peut-être des seringues remplies de substances magiques, au lieu des anciens récipients

contenant des poisons efficaces. Les temps changent, mais les femmes continuent de porter le voile de la mort et de la vie, le rejetant puis se résignant avec soumission. Fières et tenaces, désespérées et pourtant fortes, comme la folie.

Cette femme à la fenêtre, le ventre gonflé, sûrement sur le point d'accoucher, hurle parce qu'elle ne veut pas être attrapée. Ses bras bougent dans l'air contre le verre brisé, comme si elle naviguait sur une mer agitée. Son regard ressemble à du verre brisé, brisé et perdu. Elle avait été droguée quelques minutes auparavant, presque certainement, mais son système nerveux avait temporairement surmonté les barrières posées par les tranquillisants. Elle avait perdu connaissance, mais son subconscient était si excité qu'elle ignorait que ce qu'elle voulait éviter pouvait réellement lui arriver.

Et nous voici plongés dans l'esprit de Sara Levi. Le passant retourne à son quotidien monotone, ignorant les cris provenant de l'hôpital. S'il est un homme, il les a déjà entendues ; s'il est une femme, il sait de quelle douleur il s'agit, et quels sont les probables conflits intérieurs de cette folle qui tente d'échapper à l'inévitable. L'homme sur le trottoir tourne son regard vers le béton sur lequel il marche, la tête baissée, contraint par l'énorme bosse qui l'envahit depuis sa naissance. Il ne voit plus ce qui se passe par la fenêtre. La femme s'évanouit, hurlant qu'elle ne veut pas qu'on lui sorte son enfant : elle veut le voir naître, murmure-t-elle, tandis qu'elle s'endort dans les bras de deux hommes, les assistants médicaux. La bosse de la femme s'insère dans le creux entre les bras de l'un d'eux, et l'autre aide son compagnon, trouvant le poids de ses propres bosses odieux mais inévitable. Les médecins ajustent leurs blouses, leurs cols relevés sur leurs bosses, et les belles infirmières marchent, les épaules affaissées sous le poids de leurs bosses. Ils l'ont emmenée dans sa chambre, et elle dort déjà. Plongée dans un demi-sommeil où les moments de sa vie et les personnages de son histoire se mêlent, elle se souvient de ce qu'elle hurle depuis qu'on l'a forcée à quitter son appartement en ville et qu'on l'a traînée à l'hôpital pour accoucher. « Je ne veux pas qu'on me prenne mon enfant », répétait-elle sans cesse. Les médecins et le personnel administratif tentaient de lui faire comprendre que ce n'était pas son intention ; qu'on lui rendrait l'enfant une fois né. Mais Sara voulait le voir sortir de son ventre et ne jamais le perdre de vue. Puis, la silhouette de son mari, Roger Levi, apparaît dans le rêve, avec toute la paix qui l'a toujours caractérisé. Son attitude est à la fois ferme et paisible, sereine et sûre d'elle. Mais elle connaît son être profond, perçoit ses peurs. Son attitude apparemment calme découle d'une attitude d'émerveillement et de pessimisme face au monde, une attitude pensive et toujours méfiante. Issu d'une famille de scientifiques depuis plusieurs générations, ce sentiment constant de doute est présent dans son corps. Des questions sans réponses. Roger est anthropologue, une profession peu lucrative de nos jours. Sans ses revenus et son héritage familial, il n'aurait jamais pu consacrer autant de temps à ses recherches. Il a fait de nombreux voyages, notamment avant d'épouser Sara, et lui a montré des images documentaires et d'anciens cryptogrammes de civilisations anciennes. Cependant, une obsession le domine depuis sa rencontre. Roger pense que les hommes devaient avoir

une silhouette différente de la nôtre. Il se dit certain, grâce aux vieux squelettes découverts dans les ruines de musées détruits il y a deux siècles, que les hommes avaient une silhouette élancée et droite. La bosse qui nous caractérise n'existait pas ou était beaucoup plus petite, et les épaules étaient droites. La tête pouvait être haute, ce qui permettait de lever facilement les yeux vers le ciel ou vers moi. Il pouvait facilement se déplacer sur les côtés ou en arrière. Sara avait ri la première fois qu'elle l'avait entendu, et malgré les vieilles images et photos qu'il avait prises dans les ruines, elle ne les comprenait pas, et c'était comme s'il lui parlait de fantasmes. Ils étaient tous deux assis dans la salle à manger, sur des chaises sans dossier, les coudes pliés jusqu'à ce que leurs mains touchent presque leurs épaules, appuyés sur la table pendant qu'ils mangeaient. Leurs têtes bougeaient avec difficulté, et les migraines étaient aussi fréquentes que le besoin de respirer. La télévision fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, encerclant l'appartement d'un mur à l'autre, et toutes les dix minutes, la publicité familière pour les analgésiques était répétée comme une incantation. Puis ils se levèrent de table et allèrent dans la chambre, où la télévision les suivait. Lorsqu'ils se déshabillaient, ils se regardaient parfois dans le miroir, observant les vertèbres saillantes de leur dos, souvent irritées. Puis ils s'enduisaient mutuellement le dos d'une pommade dont la télévision faisait également la publicité tous les jours. Puis ils s'allongeaient et essayaient de faire l'amour, trouvant les caresses érotiques sur leurs bosses et les baisers sur leurs seins creux inconfortables. Et lorsque cela arrivait, parfois seulement, ils ressentaient tous deux, sans l'exprimer ni oser nommer ce qu'ils ne savaient pas nommer, et avec la peur de perdre à jamais cette sensation indéchiffrable, la quasi-certitude qu'il y avait quelque chose de plus derrière sa triste silhouette humaine.

Ce n'est qu'à ces moments-là qu'elle comprenait comment l'idée de Roger s'installait dans son esprit, presque sans la moindre absurdité. Telle était la façon dont il lui parlait, tellement il était convaincu de ce qu'il disait, et pourtant il savait qu'il ne pourrait le prouver qu'en continuant à enquêter aux bons endroits, en fouillant dans les ruines d'anciens temples que les gouvernements avaient détruits ou cachés sous de fausses reliques pour tromper les anthropologues incrédules comme lui. Car il était vrai que pendant plus de deux cents ans, l'histoire était vouée à l'oubli, telle une maladie provoquant nostalgie et tristesse. Les musées disparaissaient peu à peu ; Les médias sont devenus les relais permanents d'informations contemporaines oubliées dès leur apparition. Il n'y avait plus d'archives au-delà des dix dernières années. Elles n'étaient pas nécessaires au cours de la vie quotidienne.

Sara se souvient que certaines de ces nuits, Roger lui disait que lorsqu'ils auraient un enfant, il souhaiterait qu'il ne soit pas comme eux, mais un homme ou une femme normal. Elle le fixa alors du regard, sans comprendre. « Nous sommes normaux », répondit-elle. Son mari rit, et Sara se sentit moquée. « Ne sois pas fâchée », tenta-t-il de la consoler, « nous sommes normaux pour notre époque. Mais les humains ne naissent pas comme ça, comme nous. Notre enfant aura le dos droit. »

« Comment est-ce possible, si nous devions être ses parents ? » pensa-t-elle, sans lui demander. Mais lui, lisant le doute dans ses yeux, lui dit que quelque chose s'était produit dans le monde, que la mémoire se perdait, mais que le corps humain conservait encore la véritable mémoire de sa structure. Il lui parla des naissances. Il lui demanda si elle se souvenait de quelque chose de sa vie avant l'âge de deux ou trois ans. « Personne ne s'en souvient », répondit-elle. « Et comment est-il possible que nos parents ne se souviennent pas non plus de nous à notre naissance ? C'est la quarantaine, ma chère, ça a toujours été comme ça, pour protéger les bébés de la pollution. »

Roger rit et cessa d'essayer de poursuivre la conversation. Il dit qu'un de ces jours, il partirait en voyage, et Sara, qui y était déjà habituée, ne demanda même pas où. Elle s'endormit en pensant à ce qu'elle mettrait dans la valise de Roger, car lui, toujours si intelligent pour les choses importantes, était distrait pour les choses futiles.

Dans le rêve, des images vertigineuses de voyages en avion au-dessus de hautes chaînes de montagnes se mêlaient, mais c'était elle qui voyageait maintenant, et l'avion ressemblait à un long et étroit couloir d'hôpital par lequel elle fut emmenée au terrible accident où l'avion s'était écrasé sur une montagne, avant d'entrer dans une zone torride et sablonneuse. Sa bouche et son corps se remplirent de sable, et elle ne ressentit que lourdeur et somnolence, puis une lumière qui la réchauffa. Elle vit des visages étranges, ceux des nombreux médecins qui la soignèrent et lui parlèrent dès son arrivée dans cette pièce. Et aussi celui de Roger, parlant aux enfants qu'ils auraient une fois enceinte. Puis Sara se mit à pleurer, car elle se sentait à nouveau coupable de ne pas avoir dit à son mari qu'elle était déjà enceinte avant de partir. Ce n'était pas une méchanceté ; elle-même ignorait son état lorsqu'elle l'avait accompagné à l'aéroport. Une semaine plus tard, elle eut le premier retard de sa vie, et elle savait qu'il était trop tard pour garder Roger à ses côtés. Elle se promit de ne pas utiliser cela comme excuse pour le faire revenir ; elle savait que ce qui s'était passé était trop important pour lui. Il était déterminé à essayer. Il savait, par-dessus tout, que s'il abandonnait ce voyage, il ne pourrait jamais reprendre ce travail. Les femmes et les enfants sont un obstacle à la vie d'un homme, se disait-il. Les hommes sont plus intellectuels que sentimentaux, ce qui signifie que leur apparente froideur est pure insensibilité. Ils ont la carapace de leur intellect, comme certaines femmes qui obscurcissent leurs visions par la raison pure, et rares sont ceux qui sont capables d'amalgamer les deux aspects ; on les appelle généralement des sorciers. C'est pourquoi ils ont presque disparu, certains cachés, peut-être, dans les profondeurs de leur propre conscience.

Il souffrit et pleura chaque nuit pendant les deux premiers mois. Puis il s'habitua à lui parler et à lui écrire sans rien dire, pleurant plus que d'habitude lorsqu'il lui racontait ses échecs quotidiens et pleurant de joie extrême lorsqu'il lui racontait une réussite. Elle ne l'interrogeait jamais sur son retour, et lorsqu'il voulait savoir comment elle se sentait, si elle était seule, si quelqu'un lui rendait visite, si elle avait repris ses études d'arts

plastiques, elle répondait en inventant des devoirs exactement à l'opposé de ce qu'elle avait fait, comme une sorte d'aide-mémoire, de peur de se trahir. Ils coupaient la connexion, et Sara fixait un moment l'écran vide et sombre, se demandant à quoi ressemblerait l'enfant qu'elle aurait. Quelque chose confirmait alors le soupçon que Roger avait implanté en elle, un soupçon qui grandissait comme l'enfant qu'il avait lui-même implanté en elle. D'une manière ou d'une autre, il lui faudrait voir son fils au moment même de sa naissance. Comment y parviendrait-elle ? se demanda-t-elle en éteignant définitivement l'écran avant d'aller se coucher, afin de pouvoir continuer à réfléchir. Mais les secousses et les coups de pied du bébé en elle, ainsi que les nausées, lui permettaient de prendre du recul par rapport à ces pensées, certes intellectuelles, mais plus douloureuses, car elles étaient chargées d'incertitude et de probable chagrin. Les douleurs de son corps et le train-train quotidien la réconfortaient, car elle savait qu'elles cesseraient un jour.

Elle devait se préparer à ce moment.

Elle se réveilla en sursaut et en hurlant. Elle ouvrit les yeux et vit deux infirmières, l'une à son chevet, lui tenant fermement le bras gauche, l'autre à quelques mètres, préparant une seringue. Elle toucha son ventre et fut soulagée de constater que son enfant n'était pas encore né. Elle avait encore le temps, se dit-elle. Elles l'avaient emmenée de chez elle, comme toujours, la veille du jour précis de son cycle de grossesse. Parfois, elles pratiquaient une césarienne, d'autres accouchaient spontanément. Mais pour toutes, la procédure était la même : anesthésie avant ou après. Pendant plus de 150 ans, personne n'avait jamais rencontré son enfant avant la période de quarantaine suivant la naissance.

« S'il vous plaît, laissez-moi partir… » crut-elle crier, car sa voix résonnait dans les parois de son crâne avec plus d'intensité qu'elle ne l'avait fait en réalité. Le regard des infirmières, avec leurs coiffes d'un blanc impeccable et leurs uniformes impeccables, était d'une indifférence absolue. La plus éloignée s'approcha et, tandis que l'autre, assise près du lit, tenait le bras de Sara étendu sur le drap, elle inséra l'aiguille dans une veine au creux de son coude. Lorsqu'elle vit le visage de sa poupée morte – car c'était l'image qui lui était venue à cet instant, comme ces dessins qu'elle dessinait enfant et qui avaient fait croire à ses parents qu'elle serait une grande artiste –, elle ressentit un frisson en découvrant l'immense bosse de l'infirmière se dresser derrière sa tête baissée. Puis ce fut comme s'éveiller au moment même où la substance tranquillisante était censée faire effet. C'était une force intérieure qui se développait depuis le départ de son mari, au fil de la gestation. L'analogie pouvait-elle être aussi simple et évidente ? L'enfant qui germait en elle était aussi, et surtout, une idée qui cherchait à s'enraciner dans tout son corps, envahissant son cerveau d'idées anciennes, inconnues et absurdes, pénétrant sa poitrine pour lui faire ressentir des sensations et des esprits, peut-être des sentiments authentiques, issus de l'intellect humain lui-même. Elle avait maintes fois entendu les phrases que Roger lui disait, les ayant lui-même entendues de ses parents ou grands-parents, des érudits comme lui. Des phrases qui figuraient dans des livres aujourd'hui disparus. L'émotion, par l'intellect, a la fermeté et la faiblesse de la pensée qui la forme. C'est pourquoi Roger

lui avait conseillé de ne pas cesser de s'exercer à la peinture et au dessin. Il lui avait promis qu'à son retour de ce voyage, dont il attendait la pleine révélation du passé humain, celui des hommes au dos droit, elle serait chargée d'illustrer le grand livre qu'il écrirait. Peut-être s'agirait-il de plusieurs volumes, étalés sur plusieurs années, tandis qu'il s'occuperait à déchiffrer les secrets des ossements anciens. En lisant technique et intuition dans ces fragments d'êtres humains, elle esquissait les figures telles qu'il les décrivait.

Ainsi, après son départ, Sara n'eut plus besoin de la voix de son mari l'incitant à dessiner, ni de lui donner les figures et les dimensions des formes et des figures des humains anciens. Peu de temps après, alors que son ventre était déjà à plus de cinq mois de grossesse, elle commença à chercher du papier et un crayon, puis elle récupéra dans une valise cassée les outils qu'elle avait utilisés longtemps pour peindre : la palette, la peinture à l'huile, les toiles. Elle installa des chevalets et soutint les cadres avec des toiles vierges. Elle recopia les esquisses qu'elle avait élaborées dans les brouillons, mais plus tard, elle n'eut plus besoin de faire de croquis. Les figures des anciens apparurent rapidement sur les toiles, l'une après l'autre, sans les corriger, sans les regarder une fois terminées. Elle se savait possédée par quelque chose d'indéchiffrable à l'origine, terrifiant si elle s'asseyait ne serait-ce qu'une seconde pour y réfléchir. C'est pourquoi elle ne s'arrêtait de peindre que lorsqu'elle était vraiment fatiguée et certaine que le sommeil viendrait immédiatement après le coucher. Et dans ses rêves, elle découvrait de nouvelles images audacieuses, et cela la bouleversait constamment entre-temps, car elle devait les conserver dans sa conscience pour qu'elles ne s'effacent qu'au moment où elle se levait et se rasseyait devant ses toiles. Parfois, l'aube n'était même pas encore levée, et lorsqu'un nouveau tableau était terminé, la lumière entrait par les fenêtres qu'elle n'avait pas fermées la veille. Des gens venaient lui rendre visite, épiaient le travail de Sara à travers ces fenêtres, et comme ils ne comprenaient pas les monstres qu'elle dessinait, ils commençaient à s'inquiéter. Ils la saluaient, et elle n'y prêtait guère attention. Elle avait maigri, à l'exception de son ventre rond. Des employés du ministère de la Santé venaient lui rendre visite. Elle les accueillit avec toute la gentillesse de sa politesse bien apprise et parla clairement et rationnellement des plaintes qu'ils avaient reçues des voisins et amis de Sara, motivée, bien sûr, par l'inquiétude évidente de ceux qui s'intéressaient à elle, à l'enfant à naître et au père à son retour.

Ils lui demandèrent si elle savait quand elle reviendrait, car elle n'avait laissé que de vagues informations dans les registres douaniers. Sara répondit qu'elle l'ignorait. Ils insistèrent, sous-entendant que la date limite ne devait pas être postérieure à la naissance de l'enfant. Elle ne révélerait rien de son secret.

Des mois plus tard, ils arrivèrent à la maison pendant son sommeil. Elle se réveilla dans une ambulance qui la conduisait à l'hôpital où elle se trouvait maintenant, se débattant pour faire comprendre au personnel médical qu'elle ne voulait pas céder aux effets des médicaments. Ce qui bougeait dans son corps était quelque chose de plus beau que tous les autres : la silhouette d’un homme droit et élancé qui, en grandissant, les regarderait

de sa taille imposante, contemplant avec une tristesse pitoyable l’énorme bosse qu’ils portaient tels des scarabées antiques.

Les infirmières commencèrent à s’inquiéter. Elles discutèrent entre elles, la regardant à quelques mètres du lit, la lumière de la fenêtre entourant leurs silhouettes les rendant pathétiquement ignorantes de ce qui arrivait à leur patiente. Elles se passèrent le flacon, examinant l’étiquette à contre-jour, pensant avoir administré le mauvais médicament. Puis l’une quitta la pièce, tandis que l’autre restait à observer les mouvements de Sara sur le lit, tandis qu’elle tentait de se libérer des liens. À quoi pensait l’infirmière ? Elle se dit qu’elle était peut-être folle, et qu’il serait peut-être nécessaire de ne pas lui rendre l’enfant à la fin de la quarantaine. Puis elle eut peur, car si elle voulait garder son fils dès le début, elle devait respecter les règles. Lorsque le médecin entra dans la pièce, elle était déjà calme, mais lucide. L'homme, un médecin âgé qu'elle avait vu à son arrivée, déambulant dans les couloirs entouré de plus jeunes, s'assit sur le lit et lui prit la main droite.

« Sara, comment vous sentez-vous ?»

« Pas bien, docteur. J'ai dit à tout le monde, depuis le début, que je ne voulais pas qu'on m'euthanasie. Je veux voir mon fils dès sa naissance. Je veux le suivre des yeux tout le temps… »

Elle s'était arrêtée, semblant essoufflée, peut-être à cause de l'effet du médicament qui, bien que n'agissant pas encore sur son système nerveux conscient, avait déjà pénétré son système nerveux autonome.

« Calmez-vous, Sara. Votre souhait est vraiment louable, et j'avoue que cela fait longtemps que je n'ai plus été étudiante, ce qui est déjà long, et seulement de femmes accouchant de leur quatrième ou cinquième enfant. Des femmes qui ont suivi une éducation différente, qui ont entendu les histoires de leurs mères, sans doute.» « Mais pas moi, docteur. Ma mère ne m'a rien dit sur mon apparence à ma naissance. Je me suis souvent demandé si je n'avais pas été adopté… »

Le vieil homme rit de bon cœur.

« Ce n'est pas la première fois que j'entends cette peur, Sara. Mais rien n'est plus ridicule. » Pour l'époque actuelle. Vous savez déjà que la quarantaine est une mesure préventive, tant pour l'enfant que pour ses parents et leurs familles. Les nouveau-nés doivent être surveillés et protégés de toute contamination potentielle à la maison.

« Mais, docteur, tout cela est bien beau, mais nous savons depuis des années que ce sont des procédures simples. Mon mari dit que toute maladie génétique peut être détectée grâce à des examens préalables, et l'environnement familial… vous savez, docteur, les maisons sont protégées, nettoyées et surveillées par le ministère de la Santé avant et après chaque naissance.»

« Je suis heureuse que vous en sachiez autant, et puisque vous avez mentionné votre mari, je sais qu'il appartient à une famille instruite, qui n'a pas perdu ses habitudes d'étude et son formidable sens de la curiosité. Je

sais aussi qu'ils ont trouvé beaucoup de saleté chez vous, fruit de votre passion pour la peinture. On m'a montré des photos, et ce sont sans aucun doute de véritables œuvres d'art, surtout par leur originalité.» En les voyant, je me suis demandée comment vous aviez pu imaginer des silhouettes aussi déformées…

Cette fois, c'est elle qui a ri. Son visage sembla s'illuminer pour la première fois depuis son arrivée. L'infirmière grimaça de mécontentement et quitta brusquement la pièce.

« Pardonnez-moi le manque de manières de cette jeune femme, Sara. Comme je vous l'ai dit, nous vivons à une autre époque et nous sommes des hommes différents.»

« Alors vous, docteur, vous en savez plus que vous ne le dites. Ne vous moquez pas de moi, et surtout, ne me traitez pas comme une ignorante. » Le regard de Sara se porta vers la porte qui venait de se refermer.

Le vieil homme se leva et arpenta la pièce, sa bosse pesant sur son dos, affaibli par l'arthrite, et ses jambes faibles. Il leva la tête autant qu'il le put pour regarder les rideaux ouverts, laissant entrer la lumière qui éclairait les chariots à médicaments. Il souleva quelques flacons avec ses mains, les doigts crochus, visiblement douloureux, mais des mains expertes qui ne laissèrent pas tomber les pilules. Il peinait à lire les étiquettes, fronça les sourcils en s'efforçant derrière ses lunettes, sa mâchoire édentée légèrement saillante, son visage tout entier absorbé par la compréhension de ce qu'il essayait de lire. Il n'en pouvait sûrement plus, et toute cette procédure n'était qu'un prétexte pour gagner du temps. Quelque chose d'autre grondait dans sa conscience, sans doute plus lucide que la fragile structure de son corps, qui était sur le point de s'effondrer. Il alla à la fenêtre, leva les bras au maximum, ouvrit le loquet des rideaux, et soudain l'obscurité envahit la pièce. Puis il chercha les fentes d'aération des plinthes. Il se pencha pour les fermer, et le murmure des couloirs, déjà indiscernable pour des oreilles habituées, disparut comme le bruit d'un robinet qui se ferme brusquement. Il se dirigea ensuite vers la porte de la chambre et la referma. Appuyant sur un bouton du communicateur, il demanda aux infirmières de ne pas le déranger.

Sara avait peur. Quelque chose d'inhabituel allait se produire. C'était à la fois quelque chose qui l'excitait, quelque chose qui lui donnait une lueur d'espoir, mais elle savait aussi que tout son avenir reposait entre les mains de ce vieux médecin.

« Sara, ma chère… » prononça la voix du vieil homme en s'approchant du lit. Il s'assit près d'elle, et elle huma l'odeur des personnes âgées, comme si, grâce à ce rituel, il avait perdu les masques qui le protégeaient et était devenu ce qu'il était vraiment : un homme dont la mort imminente n'était pas loin, et la vérité était un plaisir à satisfaire.

La voix du vieil homme semblait maintenant provenir d'une caisse de résonance, avec un faible écho qui ne déformait pas les mots, mais leur donnait plutôt un sens plus profond, car ils étaient retardés, comme s'ils avaient eu le temps de réfléchir sur eux-mêmes, d'entourer leur sens de consonances étrangères à leur origine naturelle. Rassemblant presque tous les sens ou significations qu'ils avaient jamais eus dans n'importe quelle langue ou dialecte de l'histoire du monde. Peut-être, pensa Sara, la voix d'un homme est-elle la caisse de résonance de toutes les voix du passé, et elle crut même distinguer des échos de la voix de Roger, ou de celle de son père, qu'elle avait à peine connu. Un vieil homme mort d'un cancer à cinquante-cinq ans, laissant à son fils une bibliothèque entière, expropriée le jour où les employés de la faculté où il travaillait étaient venus rendre hommage à sa famille. Il n'y avait pas le choix, dit Roger. Trois générations d'anthropologues avaient disparu avec cette bibliothèque. À présent, le médecin s'approchait à peine, et très lentement, des murs et des portes clos de ce monde perdu.

« Au moins une génération avant ma naissance, les problèmes ont commencé. J'en ignore la cause exacte. Je sais cependant que les centaines de thèses rédigées sur le sujet étaient en réalité des justifications inventées pour crédibiliser la nouvelle loi, dont l'adoption a pris, dit-on, près de cinquante ans. » Il fallut attendre son approbation. Un gouvernement autonome et uniforme devait être établi, un gouvernement de facto élu par le peuple, pour qu'il puisse enfin être approuvé par le Sénat.

« De quoi parlez-vous ? » demanda Sara avec impatience.

« De la douleur, ma chère, de la douleur aux épaules et au cou. Des migraines et des difficultés de mobilité des bras de plus en plus nombreuses dans le monde.» Cette situation commença à inquiéter les autorités de tous les gouvernements, car elle entraînait des arrêts maladie de plus en plus fréquents et prolongés. Les personnes touchées par ces difficultés demandèrent des retraites, et l'industrie et le commerce, ainsi que toutes les professions, commencèrent à subir des pertes. L'économie en pâtit. Mais ce qui inquiétait le plus tout le monde, c'étaient les fréquentes naissances de bébés atteints de paralysie brachiale, c'est-à-dire de bras endommagés par des lésions du plexus nerveux de l'aisselle.

Le vieil homme demanda à Sara de lever un bras et toucha son aisselle cachée, comprimée par les restes de ses épaules durcies. Il y eut de nombreuses études, à des fins personnelles et commerciales, et bien d'autres plus sérieuses. Ces dernières étaient dubitatives dans leurs conclusions ; elles ne parvenaient pas à s'accorder entièrement sur une cause unique des blessures. Elles affirmaient que c'était le type de travail, le stress lié au travail, la sédentarité, et même la lente transformation des vertèbres suite à la position couchée de l'homme ancien, lorsqu'il descendait des arbres et s'adaptait à la plaine, debout sur deux jambes, à laquelle il n'était pas habitué. Le poids de la tête, de plus en plus développé au fil des siècles par l'intelligence, se déplaçait plus vite que la force des vertèbres et des muscles du cou et du dos. C'est alors que les études et les thèses que je viens de mentionner commencèrent à apparaître. En bref, elles affirmaient que l'os de la clavicule comprimait les racines nerveuses

des plexus cervicaux et brachiaux, ce qui était à l'origine des multiples troubles nerveux de ce que les médecins et les anatomistes appellent la ceinture scapulaire. L'ablation préventive de la clavicule à la naissance fut donc recommandée. Sara commençait à comprendre, ou plutôt à voir clairement, ce que son mari lui avait déjà expliqué en des termes qu'elle n'avait pas compris auparavant. Elle se demandait pourquoi le médecin lui racontait tout cela.

« Vous savez que vous risquez d'être dénoncée, Docteur.»

« Je sais, Sara, mais je ne m'adresse pas à n'importe quelle patiente, mais à l'épouse du professeur Roger Levi, docteur en anthropologie, anthropologue et médecin légiste de quatrième génération. Je sais que mon nom ne vous dira rien, mais j'ai été professeure du père de votre mari il y a de nombreuses années. Nous étions professeur et élève, mais j'étais très jeune à l'époque, et quelques années seulement nous séparaient.» J'étais profondément désolée pour la mort prématurée du père de Roger ; j'ai même pris des dispositions avec ses médecins pour qu'il reçoive de meilleurs soins dans ses dernières heures. Roger ne se souvient probablement pas de moi ; j'étais un peu différente de ce qu'il me voit maintenant, vieillie par cette arthrite qui me tue. Je me tords comme une araignée qui meurt lentement. Le soir tombait devant l'hôpital, l'ombre de chaque arbre du parc envahissant les murs, comme si elle y enfonçait des flèches froides, comme si le passé des anciennes batailles médiévales resurgissait soudain, utilisant leurs larges troncs pour enfoncer les portes de ce palais où les médecins étaient rois. Car, d'une certaine manière, la façon dont le monde vivait et mourait était leur décision.

« Mais ces bosses, docteur, pèsent plus lourd que n'importe quelle douleur… »

« C'est ce que vous pensez, ma chère Sara. Comment pouvez-vous le prouver si vous n'avez jamais connu d'autre mode de vie ? Est-ce que je connais seulement la douleur du cancer, même si j'ai connu des centaines de malades ? » « Vous êtes donc d'accord avec ces mesures, qui me semblent mutilantes maintenant que je les comprends ? » Je n'ai jamais été en mesure de juger les décrets déjà établis avant ma naissance. Avant toute étude, Sara, ce que nous avons reçu semble tout à fait naturel. Maintenant que je suis vieille, je pense à tout cela, et je n'ai même pas la satisfaction d'en être sûre. Que se passerait-il si nous ne le faisions plus ? À quoi ressemblerait la génération suivante ? Couverts de douleur, peut-être, ou peut-être nos dominateurs…

« Ou des êtres reconnaissants, docteur. C'est aux parents de les éduquer… mais s'ils nous les enlèvent et leur retirent les clavicules, ils deviennent des êtres informes comme nous, vaincus dès la naissance par la future bosse qui se dessinait déjà si nous le voulions. Je parle de notre soumission, docteur. Roger m'en a parlé. Les gouvernements, la politique, les pouvoirs en place deviennent éternels lorsqu'ils trouvent les bons moyens de se soumettre. Et quoi de pire qu'un poids sur le dos ? Personne ne peut le supporter longtemps, et la résistance se dissout.»

- Votre mari vous a-t-il appris tout cela ? Vous êtes privilégiée, ma chère. À son retour, si on le laisse faire, il sera fier de son fils.

« Je ne les laisserai pas opérer mon fils, docteur. Le fils de mon mari sera un homme normal. »

« Il ne pourra pas, Sara. Il ne peut pas se battre. »

« Alors, aidez-moi, s'il vous plaît… »

« Moi ? » Le vieil homme sortit du lit. « Je vais bientôt prendre ma retraite, et c'est le seul moyen pour moi de recevoir les médicaments contre les tortures de mon arthrite. Au moins, je veux mourir sans douleur, même si je dois me tordre comme un insecte dans un lit d'hôpital. »

Sara pleurait maintenant, et c'était comme si toute la morphine à laquelle elle avait résisté faisait soudain effet dans son corps. Elle s'endormit rapidement lorsque le vieil homme ouvrit portes et fenêtres. La pénombre de la pièce était désormais dans son propre corps, plongée dans une paix artificielle où son fils s'agitait, agité, troublé par les rêves de sa prochaine vie.

2

J'aimerais avoir un fils, se dit Roger en volant vers la côte atlantique, sur ce qui avait été le territoire de Buenos Aires plus de deux siècles auparavant. Désormais, cette frontière n'appartenait plus à personne, les inondations ayant poussé la population dense de l'ancienne province à fuir vers les régions du sud. Son esprit explora les multiples possibilités d'héritage. À quoi ressemblerait son enfant, en supposant que ce soit un garçon, se demanda-t-il. Il pensa d'abord à son apparence physique, à la forme de son visage, à la couleur de ses yeux, à la couleur de ses cheveux et à sa corpulence. Et le sourire qui s'était imperceptiblement formé sur son visage disparut soudain lorsqu'il se souvint qu'il aurait la même bosse que lui et sa mère, la même qu'eux tous. Mais il savait que ce n'était pas forcément le cas. Il était le descendant de trois générations d'anthropologues, et ce pour une bonne raison. Même s'il ne possédait même pas le tiers des connaissances acquises par ses ancêtres, il en savait suffisamment pour déduire que les hommes ne naissaient pas avec une telle difformité. Au début, ce fut comme une intuition qu'il ne put définir avant longtemps. C'était absurde pour lui à l'époque. La bosse humaine était aussi caractéristique de l'espèce que d'avoir deux jambes et deux bras. Puis il étudia l'anatomie humaine qui lui était officiellement enseignée dans les établissements d'enseignement obligatoire subventionnés par l'État, constatant que la colonne vertébrale humaine présentait une courbure incongrue dans ses inclinaisons. D'une manière ou d'une autre, par le raisonnement, il comprit que la cyphose excessive de la région dorsale devait être compensée par une lordose cervicale et lombaire plus importante, rétablissant ainsi l'équilibre de la position verticale. Il était impossible que l'homme ait évolué vers la bipédie s'il ne pouvait pas,

simultanément, rester debout plus de deux heures d'affilée, poussé en avant par le poids de la partie supérieure de son corps. Pourquoi, s'était-il demandé quelques années auparavant, les êtres humains marchaient-ils sur deux jambes s'ils n'étaient pas capables de lever simultanément la tête suffisamment haut pour voir ce qui se trouvait devant eux ? Il n'imaginait même pas qu'ils puissent voir ce qui se trouvait un peu au-dessus de la ligne d'un horizon imaginaire. Les enseignements de l'État étaient incompatibles avec la raison, non seulement scientifique ou philosophique, mais même avec le bon sens. La seule fois où il avait osé poser une telle question lors d'un de ses cours, le professeur l'avait regardé d'un air étrange pendant plus de trente secondes, la poitrine haletante et le ventre qui bougeait presque au rythme de son cœur. C'était un vieil homme, et lorsque Roger se tenait fièrement dans la salle de classe, attendant une réponse qui criait son absence à chaque seconde qui passait, il ressentit une brève pitié, comme un souvenir ancestral qui lui enseignait plus que toutes les années passées dans les institutions publiques. L'expression de lassitude du vieux professeur s'estompa d'une seconde à l'autre, et tout le poids de sa bosse était un fardeau de culpabilité et d'ignorance qu'il ne semblait plus savoir porter dignement. C'est pourquoi l'homme opta pour un simulacre né du ressentiment, et une patine de haine dans son regard. Roger vit, dans la salle de classe lumineuse, pleine de grandes fenêtres, où l'air frais transportait le parfum de la campagne à travers des dispositifs installés au plafond, comme si tout enseignement n'était qu'un simple retour à la nature, au paganisme, à l'homme mythique des cavernes et de la campagne, qui ne se posait pas de questions sur la vie ou la mort, qui ne pensait ni au paradis ni à l'enfer, qui s'efforçait de vivre jusqu'à son dernier souffle sans rien connaître d'autre que le cycle des saisons. Que des maladies irréparables, à la seule différence qu'elles pouvaient désormais être soignées avec des médicaments disponibles en magasin, simplement en évoquant les symptômes. Le professeur s'assit alors derrière son bureau, prit une grande inspiration, comme s'il était en proie à une crise cardiaque, et commença à taper sur le clavier de son imprimante. Il ne répondit pas, et Roger se rassit jusqu'à la fin du cours. C'était fini. Plus tard ce même jour, une réprimande écrite adressée à son père fut envoyée à son domicile. Elle se trouvait dans la salle de la bibliothèque, l'une des rares encore tenues à l'écart des autorités du ministère de la Protection sociale générale, qui était, en effet, le nom de l'agence qui administrait tout ce qui concernait la santé, l'éducation et l'économie de l'État, ainsi que tous les autres aspects de la société considérés comme relevant de sa compétence. Plus tard, lorsque Roger atteindra sa majorité, cette bibliothèque disparaîtra, sans qu'il puisse jamais lire ne serait-ce qu'un cinquième de ses livres, pas même au format numérique que son père avait entrepris de retranscrire en dernier recours pour les sauver. Tout cela avait disparu une nuit d'avril, quinze ans plus tôt. Pendant ce temps, Roger avait décidé de rester à l'écart, presque caché, comme une bibliothèque vivante cherchant à se reconstruire au cœur de civilisations disparues. Et, tandis qu'il remontait le temps vers ce passé, passé dans cette vieille pièce froide et remplie de livres, il se souvint de la lenteur et de la réticence avec lesquelles son père avait accepté la communication de l'institut envoyée en son nom. Déchirant l'enveloppe avec lassitude et dédain, il déplia le papier

de mauvaise qualité habituel pour toute affaire gouvernementale et commença à lire. Roger était à quelques mètres de lui, assis dans un fauteuil, dos à la porte par laquelle sa mère était entrée pour lui remettre la correspondance, sans même se douter qu'une telle enveloppe se trouvait parmi les lettres. Il regarda de côté, détournant les yeux du livre qui l'avait captivé jusqu'alors : la thèse que son arrière-grand-père avait soutenue pour son examen final à l'université. Ce vieux livre devait être traité avec respect, car il n'avait jamais été réédité. Et tandis qu'il le refermait soigneusement, le posant sur ses genoux, il réalisa que ses mains tremblaient, et il pensa au squelette de ses mains, comme s'il contemplait deux pièces de musée, et il se dit que les mains de son arrière-grand-père étaient identiques aux siennes. Des mains qui avaient écrit le livre qu'il lisait maintenant. Le passé et le présent ne faisaient qu'un, et donc l'avenir aussi, car ce livre sur la génétique impliquait la naissance des générations qui viendraient inévitablement plus tard. La voix de son père le distrait.

Il lui annonça qu'il avait reçu une notification de l'institut et qu'il était puni de cinq jours d'absence. Il savait ce que cela signifiait ; ce n'était pas la première fois qu'il recevait une telle réprimande. Son père le regardait de loin, à son bureau. Son regard disait que chaque jour déduit de l'éducation officielle équivalait à une note inférieure, déjà irrécupérable, aux références et à la réputation que chaque citoyen adulte conservait dans les archives de l'État. Claudio Levi, son père, conservant le même nom que les hommes de la famille deux générations plus tôt – une coutume cyclique instaurée par quelqu'un, peut-être en hommage au cycle naissance-mort-naissance, clé de toute l'école d'anthropologie fondée par les Levis – conseilla à son fils de s'habituer à céder de temps en temps. Les hommes ont besoin de se sentir à l'aise, surtout les médiocres et les ignorants, et ils ont peur de ce qu'ils ne savent pas, ils ont peur des hommes qui posent des questions qu'ils ne peuvent comprendre, et encore moins répondre. Roger hocha la tête et reprit sa lecture.

À partir de ce jour, il ne posa plus de questions inutiles, non pas parce que les vraies réponses n'existaient pas, mais parce que personne n'était là pour y répondre. Il se contenta de coucher par écrit ses idées, ses concepts, ses conclusions, qui devinrent de plus en plus éphémères à mesure qu'il apprenait la nature de l'homme et ses origines au cours de longues discussions avec son père. Contrairement à son grand-père, son père avait à peine pu partir à la recherche de preuves et d'échantillons archéologiques. Il savait que tout ce qu'il trouverait serait saisi et détruit par les douanes ou le ministère, sous prétexte de contamination ou parce que jugé sans rapport avec la vie quotidienne. Il savait que le ministère l'avait inscrit sur une sorte de liste noire, mais ils s'étaient limités à le surveiller à distance, s'assurant que son fils ne suive que les cours officiels de l'État. Certain qu'ils cultivaient son esprit pour le désert du savoir, comme Claudio Levi appelait l'éducation officielle, ils purent profiter de quelques années de tranquillité dans la vieille bibliothèque cachée en banlieue, dans la maison qu'ils avaient transformée en entrepôt des docks de Buenos Aires. Ville quasi inhabitée, elle était pourtant la capitale administrative de tout le territoire sud du continent depuis le début de la prétendue nouvelle dictature électorale.

Il se frotte le visage. Fatigué par le voyage, il se remet lentement. Comme s'il voyageait dans un quadrimoteur du début du XXe siècle, il regarde par le hublot la vaste plaine inondée. Des villes et des villages submergés par les eaux il y a un siècle. De longues étendues de terre telles des îles, des routes qui se dressent comme des varices sur la peau d'une plaine marine. Qui sait aujourd'hui exactement où la mer a commencé autrefois ? Il sait qu'il existe une zone surélevée, au-delà de l'ancienne ville de La Plata, où l'on peut atterrir. Il aperçoit au loin les hautes tours de l'impérissable cathédrale, vides, fermées à jamais depuis l'époque de la prohibition. Tant de choses à voir… se dit Roger, dans ces espaces clos, dans les sous-sols des villes, dans les décombres. Comme il aimerait explorer ces lieux, combien il donnerait sa vie pour poser le pied sur ces ruines et en décortiquer couche après couche l'histoire. Il aimerait avoir un enfant, se répète-t-il. Il n'en a pas encore parlé avec Sara, du moins pas longuement. Elle a compris, et il sait, son besoin de régler cette dette accumulée au cours de ces longues conversations avec son père. L'origine de la bosse n'est pas l'origine de l'homme, disait-il. Le corps humain recèle de nombreuses possibilités, y compris celle de la bosse. Chaque colonne vertébrale est susceptible de se déformer et de se courber. Mais il n'en fut pas ainsi pendant des siècles, nous disent les livres, les vieilles photographies, les illustrations, les squelettes retrouvés à quelques mètres sous la surface. Roger a vu les livres et les schémas de l'homme debout, l'homme au dos droit.

De nombreux médecins connaissent la vérité, lui avait dit son père. Mais ils se sont convaincus eux-mêmes avec des arguments façonnés par l'aiguillon à bétail. Des trous mentaux se sont formés dans la civilisation de l'homme moderne.

Comment expliquer cela à Sara ? Roger s'est demandé à maintes reprises. C'est pourquoi il a dû progressivement insinuer ce qui pour lui était des certitudes sous forme de suspicion et de doute. Ouvrant lentement son esprit, il a vu qu'elle lui faisait suffisamment confiance pour le laisser partir et retrouver les preuves que tant d'autres avaient fait disparaître. Elle l'avait laissé partir pour un voyage de recherche, mais il soupçonnait qu'elle l'avait fait davantage par amour que par confiance sincère en ce qu'il lui disait. Peu importait désormais. Bientôt ils atterriraient ; on pouvait voir la mer, la vraie mer qui inondait les rivages de la légendaire plaine de la Pampa de vagues gigantesques. Le soleil levant illuminait la surface argentée, lançant des éclairs vers l'avion, comme s'il voulait le faire tomber, car c'était un oiseau mort qui volait pourtant. Un cadavre mouvant, comme l'esprit des hommes qui avaient longtemps été habitués à voyager à bord.

L'avion a atterri dans un champ ouvert qui était autrefois la ville de La Plata. C'est maintenant une vaste plaine avec de vastes zones inondées autour des ruines de la ville. La vieille cathédrale se dresse toujours au centre des innombrables diagonales qui ont caractérisé son centre urbain

pendant près de quatre siècles. Mais pendant un peu plus de la moitié de cette période, elle a été dépeuplée par les inondations. Le fleuve débordait pendant les longs hivers pluvieux, l'érosion des plages et l'avancée de la mer, atteignant presque la ville. Les gens se déplaçaient vers le centre de la province, vers les hauteurs de ce qui était autrefois Tandil.

Son père lui avait parlé de ces villes et de ces noms qu'il ignorait. Il lui avait fait lire les œuvres d'Ameghino. « C'était notre père », disait Claudio Levi, le père de Roger, « le troisième, ou le quatrième, à porter ce nom.» Il apprit qu'Ameghino avait étudié les ancêtres humains, en particulier dans cette région de la province, sans avoir besoin de se rendre dans les centres habituels où l'on avait découvert les plus anciens vestiges de civilisation. C'est pourquoi il s'était distingué en Amérique, les sauvant de l'oubli et les apportant avec la vérité aux grands centres de culture. Non pas en Europe ou en Afrique, mais dans les centres d'études où l'esprit humain était cultivé par la science.

En traversant l'aérodrome, après être descendu de l'avion qui décollait déjà, ne laissant derrière lui que deux passagers, il se souvint des noms des anciens qui avaient habité cette région des milliers d'années auparavant. Homo platensis avait été reconstitué à plusieurs reprises, perfectionné au fur et à mesure que des restes étaient découverts à des profondeurs plus ou moins importantes. Les inondations avaient provoqué la détérioration des fossiles, conservés pendant des siècles en bon état, au cours des cent dernières années. Comment pouvait-on se fier à de telles preuves, s'était demandé le père de Roger à la bibliothèque, si la dégradation avait déjà commencé lorsqu'il avait commencé ses études. Le père de son père, le grand-père de Roger Levi, avait un jour vu ces restes dans le musée d'anthropologie de la ville, aujourd'hui disparu. Il avait même vu les restes que Claudio Levi, le premier de ceux cités, possédait dans la vieille maison, auparavant. d'être détruit. Lorsque ce vieux Levi ne revint jamais de son voyage d'exploration lunaire, le monde commença à changer. Les livres disparurent dans un incendie à la bibliothèque à laquelle ils avaient été donnés. Les disques, les photographies, les journaux d'exploration de plusieurs années furent détruits à la Bibliothèque du Congrès. Seul subsistait l'héritage verbal, ainsi qu'une bibliothèque privée que les Levi protégeaient de l'avidité du gouvernement pour la destruction de la mémoire.

L'oubli étant devenu loi de fait, les bosses commencèrent à apparaître.

Roger porte sa valise, lourde bien que petite. Son dos le fait souffrir et il voit son ombre sur la plaine tandis qu'il marche vers les ruines. Le soleil frappe sa bosse ; sa chemise le protège à peine de son intensité. Ses vêtements pendent devant et manquent derrière. Il n'y avait aucun moyen d'adapter les vêtements à cette silhouette humaine. Comme si le design vestimentaire avait encore le statut d'art, comme il le sait autrefois, à l'époque où l'homme possédait la beauté esthétique. Quand tout ce qui était porté sur une personne pouvait devenir un ornement dont le seul but était de souligner la beauté du corps humain. Par conséquent, les

vêtements de cette génération étaient absurdes, incapables d'atteindre le moindre niveau de praticité, seul élément essentiel pour supporter le poids de la bosse. Des vêtements qui s'adaptaient à cette difformité comme une chaussure à un pied, se moulant, supprimant l'inconfort par l'oubli temporaire que procure le confort. Mais, se répétait-il à maintes reprises, le but de la bosse n'était pas de passer inaperçu. Le but de la bosse humaine est une punition, un inconfort permanent : le seul souvenir permis, et surtout, le seul souvenir obligatoire.

Comme tout le monde, son visage était tourné vers le sol, même s'il essayait de l'éviter, et son cou lui faisait terriblement mal, provoquant des vertiges et un handicap futur certain. Ces hommes n'atteignaient même pas soixante ans. Et pourtant, le discours de l'État, représenté par tous ces dirigeants aux bosses arborant des uniformes impeccables, dont le corps était pourtant protégé par des traitements que la population ne pourrait jamais recevoir, était si démagogique que chacun en était venu à croire qu'il souffrait autant qu'eux. Mais Roger était convaincu que la forme la plus définitive de domination et de pouvoir consistait à assimiler le dominateur à sa victime. Une fois cette égalité établie dans l'esprit du peuple, le reste n'avait plus d'importance. Un homme envie ce qu'un autre possède et le considère comme un privilège. Mais qui pourrait envier quelqu'un qui lui ressemble exactement ? L'estime de soi avait été abolie à jamais, et l'envie annulée par la commisération.

Roger marche lentement sur les pierres et les prairies. C'est un chemin inhospitalier, que peu ont parcouru ces cinquante dernières années. Il se concentre sur la tolérance à l'inconfort et à la chaleur, essayant d'oublier que son ombre ressemble à un singe voûté, allongeant ses membres supérieurs plus qu'ils ne le sont en réalité. Finalement, il décide d'affronter l'ombre qui l'accompagne. Il voit ses bras presque toucher le sol. Il voit l'énorme bosse qui dépasse de sa tête. Il contemple les contours de son crâne et sait qu'ils ressemblent beaucoup à ceux qu'il a vus sur les vieux croquis. Il sait qu'ils sont basés sur les fossiles qu'un membre de sa famille de professeurs et d'anthropologues a découverts dans les profondeurs de ce même sol, il y a de très nombreuses années. Ces mêmes fossiles marchaient, eux aussi, courbés, comme habitués à un nouveau mode de vie. Ils relevaient la tête au lieu de la baisser ; ils essayaient, du moins. Leurs pieds ont laissé des empreintes dans la roche ancienne, des pieds qui ressemblaient d'abord à des mains.

Roger s'arrête et s'assoit sur le sol humide. Son pantalon est trempé, le pan de sa chemise est imbibé d'eau salée. La mer domine ; la bataille contre les rivières s'est transformée en une trêve permanente où la mer finira par triompher. Il enlève ses bottes et regarde ses pieds fatigués. Il les frotte, pensant aux silhouettes qu'il esquissera lorsqu'il trouvera les vestiges qu'il sait trouver dans les ruines de la ville. Une ville abandonnée depuis longtemps, et donc reléguée aux mains de l'État, soucieux d'effacer toute mémoire. Quelque chose se cache au plus profond de la ville, sous les immeubles, dans les trottoirs des vieilles rues pavées, dans les sous-sols des vieilles maisons familiales, dans les réserves des bars, au fond desquels doivent se trouver les vestiges d'un monde mort.

Sara réalisera les dernières illustrations de son livre. Il lui apportera les descriptions exactes, et elle, si intuitive, si sensible, saura exprimer la forme exacte de l'homme ancien.

Oui, se dit Roger, souriant malgré la douleur et le poids qui pèse sur ses épaules, se relevant péniblement pour reprendre sa marche, cette fois sans s'arrêter jusqu'au bureau de douane qui protège les ruines. Nas. Qui sait s'il y a encore de la surveillance de nos jours ? Personne ne s'intéresse à une fable de sable, juste à un autre désert. Son père lui a un jour raconté quelque chose de ce genre, la voix d'un poète qui vivait sur ces terres il y a près de trois cents ans. Puis, de sa mémoire, lui revient cet insigne abâtardi par les prêtres de l'oubli, un nom non pas celui du poète qui a un jour imaginé une telle phrase, mais un nom qu'il sait bien plus ancien. Parmi les vieux livres d'anthropologie se trouvaient les poèmes de cet autre poète qui imaginait de longues épopées exprimées en vers, souvent incompréhensibles, répétitifs, mais qui provoquaient l'angoisse comme si elles pénétraient le cœur humain, peut-être cette chose qu'on appelle l'âme. L'homme combattant les dieux d'égal à égal.

Regardant la ville qui grandit à mesure qu'elle avance, laissant derrière elle l'ombre qui s'allonge, il se retourne et réfléchit. Son corps ressemble maintenant davantage à ce qu'il était autrefois, comme à sa naissance. Car il sait qu'il n'avait pas de bosse lorsqu'il a été expulsé du corps de sa mère. Cette ombre le lui dit, lui parle comme ces serpents qui rampent dans les prairies qu'il vient de traverser. Les serpents qui forment des cercles, et les noms de Roger et Claudius, dans cette minuscule et naïve tentative d'immortalité, ne sont rien comparés à la grande ampleur de l'histoire.

Il sait maintenant que son fils, lorsqu'il sera conçu avec Sara, s'appellera Homère. Cet enfant sera l'homme qui se souviendra du monde disparu où les hommes dominaient les autres, l'empreinte de leurs pieds sur le dos de l'autre.

3

Sara regrette de s'être endormie. Même dans son demi-sommeil, elle se reproche de ne pas pouvoir rester éveillée, car la moindre inattention de sa part est l'occasion que les autres attendent pour la rattraper et lui enlever son fils. Elle ne sait ni l'heure ni le jour. Elle a perdu la notion du temps passé à l'hôpital. Elle essaie de rester raisonnable, comme Roger le lui a appris. La logique aide à garder l'esprit clair et l'esprit calme. Ça ne doit pas faire plus de deux jours, pense-t-elle en relevant la tête de l'oreiller. L'aube est déjà là, avec une luminosité semblable à celle de n'importe quel matin ordinaire. Elle entend des bruits derrière la porte de la chambre, les pas habituels du personnel qui va et vient, les chariots et les brancards, et parfois des cris inattendus. Elle regarde la table de chevet à côté du lit. Le petit-déjeuner est intact. Cela doit faire quinze minutes qu'il a été servi, et bientôt ils reviendront le chercher. Elle touche la tasse, froide. Elle se

redresse dans son lit, s'appuyant contre la tête de lit. Elle touche son ventre.

Pour l'instant, je t'ai sauvé, dit-elle à son fils. Elle se demande combien de temps encore elle pourra tenir. Elle sait qu'elle est comme une fourmi face à une armée d'hommes. Tôt ou tard, ils la maîtriseront. Sa seule alternative est de fuir l'hôpital, et cela aussi s'avère impossible. Elle se lève et marche jusqu'à la fenêtre grillagée. Elle contemple le vaste parc ensoleillé. L'espace d'un instant, elle a envie de descendre se promener parmi ces arbres pour sentir la douce brise estivale. Si seulement Roger était avec moi, se lamente-t-elle. Mais elle n'a pas réussi à le joindre depuis des jours. Il n'avait pas répondu à ses appels depuis qu'elle a été arrêtée. Où pouvait-il être ? Que lui était-il arrivé ? À plusieurs reprises, elle a pensé qu'il était peut-être mort, et le chagrin et la douleur se mêlaient à la mortification de ne pas lui avoir dit qu'elle était enceinte ; et aussi au ressentiment et à l'amertume de l'avoir abandonnée si longtemps.

Elle s'est redressée dans son lit, se reprochant sa propre stupidité. Tout était finalement de sa faute : ne pas avoir dit la vérité à Roger, avoir laissé les tableaux à la vue de tous, et surtout, ne pas s'être enfuie ou cachée quelque part. Mais jusqu'à récemment, sa vie était comme un rêve où elle était constamment voilée, les oreilles complètement sourdes et la vue remplie de visions que tout psychologue qualifierait d'illusions. La réalité transformée en ce que les autres désiraient. Le seul à avoir tenté l'inverse était Roger, et pourtant elle avait dû lui reprocher de ne pas l'avoir fait avec vigueur, voire avec cruauté, comme si elle, une femme, était un petit animal à éduquer petit à petit.

« Mon Dieu ! » s'entendit-elle crier à voix basse. Elle pensa à ce dieu de ses ancêtres, dont Roger avait parlé. Ils appartenaient à une race différente, comme ils l'avaient proclamé pendant des siècles. Ils étaient peu nombreux, et pourtant ils avaient survécu tout ce temps grâce à leur force, parce qu'ils étaient le peuple élu du dieu qu'ils vénéraient. Désormais dépourvu de livres, il ne subsistait que dans la mémoire atavique de chacun de ses membres survivants. Comme la respiration, la pensée juive était un obstacle inconscient là où le corps avait progressivement pris de l'importance grâce aux découvertes de la science, manifestant en lui la fatalité de la providence. Le seul moyen de survivre absolument était d'enfermer l'âme divine dans les murs de la chair, et de transformer la chair en pierre qui, très… Très lentement, il tomberait en poussière, comme les murs de Jérusalem.

Sara ne comprenait jamais de quoi son mari parlait ces soirs-là, lorsqu'elle l'écoutait lui raconter ces vieilles histoires qu'elle croyait inventées. C'était ça, ou il devenait fou. Parfois, elle craignait pour sa santé mentale et pour son avenir avec lui. Ce n'était pas le moment de laisser sa vie aux diktats

de l'État, Sara en était consciente. Il fallait être plus futée qu'eux, pour anticiper leurs précautions.

Elle sentit un coup dans son estomac, et à ce moment-là, l'infirmière du matin entra.

« Bonjour, Sara. Je vois que vous vous êtes reposée jusqu'à tard, et cela me semble très bien. Aujourd'hui sera une journée épuisante mais très heureuse. Mais pourquoi n'avez-vous pas pris de petit-déjeuner ? »

Elle souleva le plateau et la fixa, debout devant elle, qui était toujours assise au bord du lit, en chemise de nuit blanche, les cheveux en bataille, pieds nus, les mains sur son ventre gonflé. Elle savait qu'elle était impuissante et pauvre devant cette femme, incontestablement belle, avec son uniforme d'un blanc impeccable, ses cheveux bruns sous sa casquette, dont même sa bosse ne gâchait pas la beauté.

« C'est aujourd'hui ? Mais j'ai encore deux jours… »

L'infirmière sourit et, posant une main sur l'épaule de Sara, elle dit :

« Pauvre petite, je sais que ton mari t'a abandonnée, mais fais-nous confiance… »

Sara se leva, pleine de colère. La femme recula et tituba. Pendant quelques secondes, elle tenta de rester debout, mais elle s'écroula en arrière, tandis que le plateau et tout son contenu tombaient au sol. Sara la regardait, immobile. La situation, même brièvement, s'était inversée.

« Mon mari ne m'a pas abandonnée ; il est absent. Et il ne sait pas qu'elle va avoir un enfant, c'est pour ça qu'il n'est pas là.»

La femme la regarda, perplexe. Elle semblait ne pas savoir quoi faire, mais soudain, son visage changea. Elle n'était décidément pas comme les autres infirmières. Elle se leva, rajusta son uniforme, repoussa la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front et appela le personnel d'entretien. Sa froideur confinait à une parcimonie teintée d'ironie et de cruauté. Au fond de ses yeux, Sara lut une profonde douleur.

L'odeur du petit-déjeuner renversé fut remplacée par celle du désinfectant. La femme de ménage partit, et Sara se demanda ce qui allait se passer. Sans doute la femme appellerait-elle le médecin pour la calmer. Il fallait qu'elle fasse quelque chose pour l'empêcher. Mais l'infirmière lui dit de se recoucher, avec un calme apparent. Son expression naïve ne reviendra pas avant longtemps, sauf en présence des médecins. Sara était résolue à montrer l'intelligence qu'elle cachait aux autres.

« Eh bien, Sara. Tu es vraiment devenue quelqu'un d'exceptionnel. Ce n'est pas pour rien que le médecin s'est enfermé dans cette pièce avec toi hier… »

« Sais-tu ce qu'il m'a dit ?»

« Qu'aurais-je pu t'expliquer d'autre, étant qui tu es et avec ta rébellion ?»
« Et pourquoi me dis-tu ça, toi… ? »

« Je m'appelle Myriam, et si je te parle ainsi, c'est parce que tu es l'une des rares à comprendre ce que je vais te dire. Et puis, c'est un soulagement pour moi. Comme tu le vois, je suis obligée de remplir un rôle que j'ai appris, mais que je ne voulais pas. D'une certaine manière, c'est un plaisir de parler avec quelqu'un comme toi. La moitié des médecins, dont je pensais attendre une certaine intelligence, sont des automates, et l'autre moitié sont des vieillards résignés, comme le Dr Farías. Tu viens d'une longue tradition médicale dans ta famille, et ces qualités ne s'estompent pas, comme c'est arrivé à ton mari, si je comprends bien. Tu veux dire… »

Sara ne s'attendait pas à une telle façon de parler. Myriam était extrêmement polie, cultivée même selon les critères de l'époque. Maintenant qu'elle était assise dans son lit, ses manières étaient raffinées, les mouvements de ses mains prudents, assortis aux expressions de son visage et à ses regards, parfois hautains, presque toujours tristes et pleins de ressentiment.

« Mon Dieu, Myriam, alors tu dois m'aider à sauver mon fils. »

« Le sauver de quoi ? »

« D'après ce que tu sais… de la bosse… »

Myriam rit bruyamment et se couvrit la bouche, lançant un regard amusé vers la porte.

« J'aurais dû me douter que tu allais me poser la question, mais j'ai arrêté de penser que quelqu'un pourrait découvrir tout ça il y a si longtemps que ça ne m'est même pas venu à l'esprit cette fois, même si je savais que tu connaissais nos coutumes. »

« C'est une loi horrible, un crime… »

Myriam la fixa du regard, la saisit par les épaules et dit :

« Que sais-tu, Sara, des crimes ? » C'est un crime de tuer un bébé qui n'a pas encore péché...

« Mais tu collabores avec eux, tu participes au système... »

« Dans lequel je suis née, comme les deux générations précédentes. Je fais juste mon travail... »

« Je pense que toi, sachant ce que tu sais, tu le fais par ressentiment. Regarde-toi dans le miroir, et connaissant la vérité, tu ne peux pas dire que tu es née avec cette bosse. »

Myriam se leva et alla vers le miroir derrière la porte du placard. Un grincement retentit. Le grincement des gonds résonnait comme un son ancien, presque comme le cri d'un animal en cage. Et l'image de l'infirmière avec sa bosse rappela à Sara les histoires que Roger lui avait racontées sur la préhistoire. Puis elle ferma la porte et, regardant Sara, commença à raconter :

« J'ai eu onze enfants. Je me suis regardée dans le miroir plus de fois que tu ne le penses. Je connais mon corps sous toutes ses formes, avec la taille de

ma grossesse à chaque mois de gestation, après la naissance, et avec les caractéristiques de chaque enfant que j'ai engendré. Ils étaient tous différents. Et ils sont tous morts, Sara. Il ne m'en reste qu'un, le septième. Ils sont tous morts après une opération post-partum. Les médecins m'ont dit de ne plus tomber enceinte ; ils me l'ont recommandé après le troisième. Mais j'ai insisté, je ne sais pas vraiment pourquoi… »

Elle s'arrêta et se dirigea vers la chaise près du lit. Elle s'assit dos à la lumière de la fenêtre. Les yeux bruns de l'infirmière la regardaient depuis des profondeurs lointaines qu'elle ne pouvait voir, et encore moins toucher. Et la simple pensée de leur contact la parcourut d'un frisson.

« C'était comme si j'avais un devoir, celui d'avoir un enfant qui survivrait à ces jours-ci, qui serait comme tous les autres. Je me disais que s'ils mouraient, c'était parce que j'étais en quelque sorte réfractaire à la loi. Je les ai remis aux médecins, bien sûr ; personne ne peut m'accuser d'autre chose. J'ai démontré ma volonté en les livrant à la société, à la volonté de l'État. Mais ils sont morts, l'un après l'autre.»

Sara se redressa dans son lit, souffrante. Les coups de pied devenaient plus fréquents, et même si elle ne voulait pas le montrer, l'autre femme le remarqua. Comment pouvait-elle le lui cacher, si tout ce que je lui disais était vrai ?

« Mais l'un d'eux a survécu, n'est-ce pas ?»

Myriam sourit à contrecœur.

« Il est mort vivant, Sara.» Il est paralysé du cou aux pieds, vivant dans le lit que l'État m'a donné. Il ne parle pas, et je dois le nourrir à la petite cuillère. Il ne regarde que moi, parfois d'autres choses que je discerne dans son regard rempli d'horreur. Parfois, j'ai envie de le tuer, mais la haine que j'ai fini par ressentir pour lui est une force qui m'aide à continuer ma vie. Je ne pourrais pas vivre, Sara, sans faire ce travail.

Sara comprenait. Une vengeance sans espoir de rédemption.

« Mais cette fois, ça pourrait être différent, tu n'y as pas pensé ? Si tu m'aides à sauver mon fils, à éviter l'opération, ce serait une sorte de compensation pour tous tes enfants. Imagine, mon fils serait une sorte de rédempteur. Le seul être normal au monde. »

« Qu'est-ce qui est normal, Sara ? Ce que ton mari t'a dit de nous avant l'opération réparatrice ? Personne ne naît éternellement tel qu'il est. Personne n'est le bébé qu'il était à la naissance. Nous naissons et mourons à chaque étape de la vie. » Voilà pourquoi je ne vois pas ce que tu appelles anormal…

« Cette bosse que je n'ai pas supportée depuis aussi longtemps que je me souvienne », dit-il en essayant de se frapper dans le dos.

Myriam le retint.

« Arrête de jouer les martyrs, plus personne n'y croit. Et de toute façon, on y croit tous. Je ne peux rien contre le système ; celui qui n'est pas dedans

est dehors, et le châtiment est déjà sur nous, on le porte depuis le début. Il n'y a que la résignation, et de toute façon, la vengeance est fictive ou, à tous points de vue, totalement inoffensive, car elle est dirigée contre le mauvais objectif, comme tu l'as bien dit.»

« Alors tu vis de ressentiment, tu te nourris comme une vermine.»

L'infirmière rit encore plus fort cette fois. « Quelle expression littéraire désuète ! Je ne sais si je dois te féliciter ou te plaindre. C'est une des nombreuses idées que tu as sans doute apprises de ton mari, si friand de vieux livres. Mais c'est vrai, d'une certaine manière. » Nous sommes morts, chère Sara, in morte sumus, pour reprendre une expression que le vieux docteur utilise de temps à autre. Les morts-vivants doivent bien se nourrir, et le ressentiment a le pouvoir de se régénérer. C'est la nourriture la plus économique au monde, et celle qui brûle le plus l'âme de ceux qui la récoltent.

Le reste de l'après-midi se perdit dans un abîme de temps d'où rien ne pouvait la sauver. Elle sombra dans l'oubli, comme si les paroles de Myriam l'avaient lentement transportée vers un lieu, non pas un état, mais un espace que son corps occupait fragment par fragment, cellule par cellule. Ses os étaient transportés dans des boîtes après avoir été nettoyés, son crâne, son bassin, ses vertèbres. La chair qui les entourait était un abri chaud d'où le sang coulait sans douleur ni tristesse. C'était peut-être comme les fossiles que Roger avait vus au musée où son père l'avait emmené, ou comme les momies qui conservaient encore des restes de chair humaine, secs et craquelés, mais intacts dans leur résistance au temps. Jusqu'à ce que son corps tout entier se retrouve au cœur d'une masse de terre pétrifiée, dans l'une des nombreuses strates déposées par différentes ères géologiques. Dans ce rêve immense qu'elle ne pouvait plus appeler ainsi, car ce n'était pas un rêve mais une vie dissociée de milliers d'autres vies successives au fil d'innombrables années, elle sentait une sorte de trophée que les mains de nombreux hommes extirpaient de la terre, comme quelqu'un tirant un enfant du ventre de sa mère.

Elle se réveilla au bloc opératoire. Elle ouvrit les yeux, mais personne d'autre que Myriam ne le remarqua. Elle vit dans son regard, dans les yeux uniques fixés sur le visage mort recouvert par le masque, une complicité. Et cela lui suffit pour se reposer, enfin, après avoir vu ce qu'elle avait vu pendant à peine une seconde, ou peut-être moins.

L'enfant que le médecin soulevait par les jambes comme un veau qu'on emmène au sacrifice, n'avait pas de bosse.

Le souvenir suivant de Sara, immédiatement après la naissance de son fils, est toujours resté dans l'ombre où la morphine l'avait submergée au fil des heures. Elle se souvient s'être réveillée, peut-être bien des heures plus

tard, balbutiant des mots qu'elle voulait dire mais dont elle était sûre qu'ils ne sortiraient jamais. Elle avait la bouche bouchée, la langue engourdie, de la salive coulait au coin de ses lèvres. Une douleur au bas-ventre lui tordait la peau. Peut-être était-ce la suture de la césarienne, mais dans ses rêves, elle s'imaginait divisée en des centaines de morceaux que quelqu'un avait essayé de recoller peu avant son réveil. Elle pensa à Roger, à son don inné pour reconstituer les énigmes, le même talent qu'elle utilisait pour trouver des incohérences dans les croquis de fragments d'os dans les livres de son père et de son grand-père. Comme son mari lui manquait ! Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas pu communiquer avec lui ! Que faisait-il, que pensait-il de son silence ? Pourquoi, alors, ne revenait-il pas la voir, qu'elle avait sacrifié ses désirs pour qu'il puisse assouvir les siens ? Et il n'avait même pas eu la courtoisie de revenir, tel un amant inquiet. Les hommes sont comme ça, se dit-elle, ils n'aiment jamais autant que nous, les femmes.

Mais elle ne tomberait pas dans la rhétorique féministe de la victimisation. Rien n'était aussi simple que ces concepts, extirpés in extremis de sentiments et de causes véritables, que personne ne connaît en réalité. Elle se sent seule et impuissante, et plus encore, elle est désespérée de savoir ce qui est arrivé à son fils. Elle sait, car elle a vu dans le regard de Myriam au moment précis de sa naissance, qu'elle allait l'aider à le sauver de l'ignominie. C'était le nom qu'elle avait, d'une manière ou d'une autre, exhumé dans sa mémoire, un mot que personne n'utilisait à l'époque contemporaine, un mot ancien qui impliquait tout un monde de savoir, d'idées, de conceptualisations et d'éthique. La rupture, en réalité, de tout cela.

Pendant ce qu'elle pensait être plusieurs jours, elle alla et vint du royaume des doux rêves, des caresses incertaines des dieux anciens, effrayée par tant de rejets pendant si longtemps. Des dieux qui se contentaient d'endormir les hommes et les femmes qui abandonnaient leur raison pendant les heures de sommeil, volontairement ou délibérément, peu importait, essayant de leur faire revivre les mondes perdus. Et c'est ainsi que Sara vit, dans ces nuits forcées, le retour des mots qui parlaient de l'origine du monde, de la création de l'homme.

Puis, bien plus tard, elle se réveilla en sursaut. Myriam était au pied de son lit. La pièce était éclairée par la lumière intense de midi. Un tel silence la fit croire qu'elle était devenue sourde. Elle plissa les yeux, fronça les sourcils et tenta de parler.

« Ne t'inquiète pas, Sara. C'est l'effet de l'anesthésie. Ça passera bientôt… »

« Mais… quel jour sommes-nous aujourd'hui ? »

« Mardi. Elle a dormi toute la nuit après la césarienne. »

Sara se frotta les yeux et essaya de se lever. Elle se sentit prise de vertiges et serra les draps, y enfonçant ses doigts.

« Pas encore, ma chère. » « Prends un verre d'eau », lui tendit Myriam depuis la table de nuit, après l'avoir versé d'un pichet en verre. Cet après-midi-là, le monde dans la pièce était immaculé et d'une clarté cristalline

qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. Elle toucha son ventre sous sa chemise de nuit. Elle sentit les points de suture, et soudain, un malaise l'envahit, même assise. Elle avait perdu quelque chose, une forme de son corps à laquelle elle s'était habituée au fil des mois, à tel point qu'elle en était venue à croire qu'il en serait toujours ainsi. Et maintenant, elle était redevenue comme avant, et elle fut surprise par cette nouvelle Sara, qui était en fait l'ancienne, et avec laquelle elle croyait n'avoir plus rien à faire. Son corps était peut-être le même, mais la forme de ses pensées avait changé.

« Où est mon fils ? » dit-elle d'une voix forte, forte et claire.

Myriam plaça une main sur la bouche de Sara.

« Le bas du dos, chère Sara. Il ne faut pas attirer l'attention sur nous. »

Puis elle ressentit un soulagement soudain. Cette complicité, qu'il fallait garder secrète, était la garantie que Myrian avait fait ce qu'elle attendait. Il n'avait rien promis ; elle se souvint qu'il avait même refusé de l'aider. Mais dans le Le regard de l'infirmière savait toujours trouver quelque chose de plus, d'indéfini, peut-être du cynisme, peut-être du désespoir, mais toujours quelque chose que les autres ne possédaient pas.

« Alors… vous l'avez sauvé ?»

« Pour l'instant, il est dans la chambre, attendant son tour pour l'opération. Quand cela arrivera-t-il, je l'ignore.»

« Il faut le sortir au plus vite. Je dois sortir d'ici… »

« Seulement avec la sortie, Sara… »

« Non, on s'enfuira avec le bébé. J'ai besoin de votre aide, s'il vous plaît… » Elle se pencha vers l'infirmière et la saisit par les épaules. Il sentit l'odeur des médicaments imprégnés dans son uniforme blanc, même dans ses cheveux bruns. En la regardant d'aussi près, il remarqua qu'elle n'était pas aussi jeune qu'elle en avait l'air, conformément à ce qu'elle lui avait dit au sujet de ses onze enfants. « Myriam, quand nous sortirons d'ici, nous serons amies pour toujours. Je te devrai la vie et celle de mon fils, et c'est pourquoi je t'aiderai avec la tienne ; je prendrai soin de vous deux quand vous serez au travail. » Avec le retour de Roger, tout sera différent…

L'infirmière sourit comme si elle entendait une idée tendre et impossible.

« Pas du tout, Sara. Si je t'aide, nous ne serons plus en contact ; c'est essentiel pour nous deux. »

« Comme tu veux, mais comment feras-tu alors… ? »

Myriam se pencha à l'oreille de Sara et murmura le plan.

À 22 heures, l'hôpital était presque silencieux. Myriam lui avait dit de préparer ses affaires après le dîner. Les femmes de chambre entrèrent pour emporter le plateau. Cette fois, elle avait mangé tout le dîner ; elle avait faim et hâte de voir son fils sortir sain et sauf. Elle l'avait vu naître et

elle le garderait tel qu'il était né pour le montrer à son père. Ils seraient tous deux fiers. Quand le garçon grandirait, peut-être ne serait-il pas fier de ses parents, vieux et tordus, avec ces bosses gênantes, qui représentaient plus une défaite morale qu'une difformité physique. Roger avait un jour dit quelque chose que son père lui avait dit, alors que leurs deux bosses le faisaient souffrir. Son père, à son tour, l'avait appris de son grand-père, au début des premières opérations. « Tu ne devrais pas avoir honte de l'irrémédiable », s'étaient-ils dit. Mais elle savait que cela n'impliquait pas de résignation. Des temps différents avaient commencé pour elle et son fils, qui n'avait toujours pas de nom. Roger serait le créateur intellectuel du nouveau monde, Sara l'élément pratique, dans un rôle bien plus important que celui de simple illustrateur d'un livre de théories.

Les servantes partirent et, lorsque la porte se referma, elle sortit du lit et s'habilla en tenue de ville. Elle sortit du placard le sac qu'elle avait emporté. Elle décida de laisser quelques affaires ; il lui fallait la force de porter son fils. Elle arpenta la chambre, impatiente d'attendre l'heure à laquelle l'infirmière lui avait annoncé son départ. Elle éteignit les lumières et alluma celle de la table de nuit, afin que personne ne se doute qu'elle était encore éveillée. Elle entendit un coup unique à la porte : le signal convenu. Elle se dirigea vers la porte avec son sac, se regarda une dernière fois dans le miroir de la chambre. Elle paraissait maigre et décharnée, les cheveux raides et couleur paille. Horriblement ébouriffée. Elle sourit à la stupidité de sa vanité et partit après avoir vérifié que le couloir était libre. Elle parcourut le long chemin qui menait à l'escalier, comme Myriam le lui avait dit. Tout lui semblait nouveau, car elle venait à peine de quitter la chambre. Elle se souvenait d'avoir été traînée dans le couloir le jour où elle avait résisté à son admission, hurlant comme une folle, jusqu'à ce qu'on la sédate. Les mains fortes et violentes des infirmiers, ou peut-être des gardes, elle l'ignorait. Les lumières étaient différentes maintenant, et l'escalier la conduisit deux étages au-dessus de ce couloir. Elle ne croisa personne ; vraisemblablement, tout le personnel de service dînait dans la salle à manger en bas. Elle se demandait ce qu'elle ferait une fois son fils dans les bras. Où irait-elle ? Sans compter son désir désespéré de garder l'enfant dans son corps originel, étant donné la façon dont, elle le savait désormais avec certitude, chacun naît, et avant que la loi n'ordonne sa transformation en un être à peine inférieur à un monstre. C'était ce qu'ils étaient, toute l'humanité, des animaux qui avaient régressé au cours du cycle évolutif jusqu'à ressembler non pas à un singe, mais plutôt à ces insectes qui portent une grande carapace sur le dos.

Elle atteignit le quatrième étage. Le couloir était identique aux autres, mais les portes des chambres étaient transparentes. À travers chacune, on apercevait des berceaux, plus de quarante ou cinquante, avec des passages étroits. Ils étaient brillamment éclairés, mais elle ne pouvait pas voir les bébés depuis la porte. De temps en temps, elle entendait un gémissement ou un cri, vite étouffé par la machine qui les surveillait pendant les gardes de nuit. Myriam lui dit qu'elle l'attendait à la dernière porte. Elle marchait aussi silencieusement que possible sur le sol. Son cœur battait à tout

rompre, et il craignait parfois l'anxiété. et la faiblesse la ferait défaillir. Elle prit une profonde inspiration et continua jusqu'à la porte indiquée.

Transparents également, on pouvait voir le même nombre de berceaux, peut-être beaucoup vides, car on n'entendait aucun cri, pas le moindre froissement de draps. Pas même l'odeur des sécrétions des bébés. Tout était propre et stérile, car les opérations exigeaient le plus grand soin pour la survie des enfants.

Elle ouvrit la porte et l'infirmière apparut devant Sara. Cette fois, elle sourit d'un air différent. Sa beauté naturelle et glaciale était maintenant plus cynique, à tel point que la précédente, aussi froide et cruelle fût-elle, lui manqua à cet instant. Désignant un berceau au fond de la pièce, elle dit :

« Voici Claudio Levi. »

Comment savait-elle que j'allais l'appeler ainsi ? se demanda Sara. Elle avait sans doute appris les coutumes familiales concernant les prénoms. Sara ne la regarda même pas ; elle marcha entre les berceaux, les yeux fixés sur le seul qui l'intéressait. Elle l'atteignit et retira le drap.

Mon Dieu, Dieu saint et béni de mes ancêtres, Dieu des mystères révélés dans les Saintes Écritures. Que mon fils est beau, quel beau visage, tout comme celui de son père ! Et elle ne savait pas de quel coin de sa mémoire sortaient ces paroles si invocatrices d'un dieu presque inconnu. Et sa joie était telle qu'elle les récita à voix haute, ce qui poussa Myriam à la saisir par les épaules et à la faire taire d'un geste péremptoire. Sara, surprise, poussa un cri aigu, mais bas, de surprise, et ses mains soulevèrent le bébé contre sa poitrine.

« Tu vas nous faire arrêter tous les deux. Je t'ai dit de te taire. »

Sara hocha la tête, mais elle était trop excitée pour prêter attention à l'autre. Elle avait serré le corps de son fils contre sa poitrine, son visage contre le sien, et le bébé s'était mis à pleurer. Elle savait qu'elle lui faisait mal, et que peu importe combien elle le retenait, il pleurerait davantage. Son désespoir provenait de son ignorance et de son inexpérience. Tant de désir, se dit-elle, tant de présomption de le sauver, et maintenant elle réalisait sa naïveté. Il ne saurait même pas comment le nourrir.

Myriam sembla comprendre et lui dit de se calmer. Elle prit le bébé dans ses bras et demanda à Sara de la suivre discrètement. D'autres bébés commençaient déjà à se réveiller à cause du bruit, et la machine de la nurserie appellerait les infirmières en bas si les pleurs s'amplifiaient ou ne cessaient pas. Sara la suivit dans le couloir, puis le longea jusqu'au fond, où se trouvait une porte menant à un monte-charge. Elles entrèrent toutes les deux, et l'infirmière ne lâcha toujours pas l'enfant. Sara lui obéit, mais des pensées suspectes la traversèrent. L'infirmière voulait-elle garder son fils, maintenant qu'elle en avait trouvé un qui ne serait jamais opéré ? se demanda-t-elle. Elle ne voulait pas y penser, et si c'était vrai, le moment venu, elle devrait trouver la force de l'en empêcher. L'ascenseur descendait lentement dans l'obscurité. Le bébé pleurait.

« Tu dois l'allaiter, Sara. »

La voix de Myriam était étrange, résonnant comme un écho venu des profondeurs les plus profondes. L'ascenseur descendait si lentement qu'un instant, elle imagina que l'infirmière la conduisait au fameux enfer catholique. Cependant, la signification de cette requête dépassait ses attentes. Elle n'y avait pas pensé, et personne ne lui avait appris à nourrir le garçon. Elle tendit la main pour saisir l'enfant, et Myriam, dans l'obscurité, tandis que les ombres des mezzanines masquaient leurs mouvements, lui tendit le bébé.

Immédiatement, l'ascenseur s'arrêta, mais les portes ne s'ouvrirent pas. Sara ne bougea pas, car l'enfant, le fils de son mari, le descendant de sa progéniture, l'homme qui allait changer le monde, tétait son sein. Et la douleur légère de la tétée était plus transcendante que tout le monde sombre et petit qui l'entourait. Elle ne vit même pas le visage de l'enfant ; Elle ne sentait que son corps fragile dans ses bras et ses lèvres suçant vigoureusement sa nourriture. Un parfum de lait chaud la séduisait et l'enveloppait de souvenirs lointains qu'elle ne parvenait pas à définir. De temps en temps, une lumière passait à côté d'elle, comme des lanternes, ou des portes qui s'ouvrent et se ferment aux étages supérieurs, et un instant plus tard, elle crut entendre une porte s'ouvrir à côté d'elle, sans éclairer l'intérieur.

Elle regarda autour d'elle et se souvint soudain de l'infirmière.

« Par où dois-je aller en partant ?» demanda-t-elle.

« Myriam… ? » dit-elle très doucement.

Elle tendit la main dans l'obscurité. Le vide emplit l'obscurité autour d'elle.

Elle réalisa que l'autre l'avait abandonnée. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, après tout. Elle avait risqué sa vie pour elle, et cela la rassurait encore qu'il n'ait pas eu l'intention de lui prendre l'enfant.

Elle essaya de se relever du monte-charge. Elle jeta son sac sur une épaule et poussa la porte d'un pied. La lumière des lampadaires du parc éclaira la sortie, le parking des fournisseurs de l'hôpital. Il y avait probablement des caméras de surveillance, mais elle espérait que la chance – la cabale, comme disait Roger – la protégerait. Elle sortit se cacher à l'ombre de quelques arbres, à l'abri des lumières. Il y aurait certainement des caméras infrarouges, et si c'était le cas, tout serait bientôt terminé. Mais elle était prête à mourir en serrant son bébé dans ses bras, comme les mères de l'Ancien Testament. Elle se sentit soudain plus qu'une femme de ce siècle. Elle put discerner en elle toute une série de sentiments ancestraux,

principalement de colère, et elle apprit quoi crier et comment agir pour protéger sa progéniture.

Les sirènes retentirent, les lumières du parc s'allumèrent soudain. Le jour fit place à la nuit. Ses yeux restèrent aveuglés un long moment, et elle sentit les pas et les ombres des gardes se rapprocher, de plus en plus pressés, l'appelant, lui ordonnant de rester immobile. Les menaces et les cris se succédèrent jusqu'à ce que quelqu'un tente de lui prendre l'enfant. C'étaient les bras d'un homme, probablement l'un des gardes. Des mains rugueuses et calleuses, pas celles d'une infirmière ou d'un médecin. L'haleine aigre du dîner envahit le visage de Sara et, lorsque sa vision s'habitua à la soudaine lueur, elle se retrouva entourée d'hommes armés, de médecins et d'infirmières en tenue blanche immaculée qui s'approchaient et se frayaient un chemin à travers les gardes de sécurité. Elle vit, derrière eux, le visage de Myriam, la fixant intensément. Son sourire sordide affichait pourtant une assurance qu'elle savait destructrice. Elle résista à l'idée qu'on lui enlève l'enfant. C'était une scène récurrente pour elle, comme celle dans le couloir à son entrée à l'hôpital, mais cette fois, elle n'était plus enceinte. Le corps du bébé n'était pas le sien, et ses bras faiblissaient progressivement sous la force des hommes. Lorsqu'ils l'emmenèrent enfin, elle s'affaissa par terre, à genoux, suppliant comme une martyre antique, comme l'une de ces nombreuses Mater Dolorosa qu'elle aurait aimé peindre un jour.

« Par tous les dieux auxquels vous croyez, laissez mon fils grandir en paix. »

Un médecin s'approcha d'elle et la fit se lever. C'était le vieux docteur Farías.

« Sara », dit-il d'une voix triste et pieuse. « Votre fils grandira en paix, n'en doutez pas. Nous vous le donnerons bientôt. Il n'y a aucune raison de se précipiter. »

« Mais je veux le prendre avant l'opération… » dit-elle en étouffant un long sanglot.

« Sara, l'opération est faite dès sa naissance. »

Et elle leva les yeux vers le visage du Dr Farías. Elle le repoussa violemment et courut vers le garde qui tenait le bébé. Ils tentèrent de la repousser, mais lorsqu'ils entendirent la voix du médecin, ils la laissèrent approcher. Elle retira rapidement le petit drap qui l'enveloppait, découvrant son torse, et vit les deux cicatrices de chaque côté de son cou. Puis elle baissa les bras et cessa de pleurer.

Tout le monde commença à se disperser, mais le regard de Myriam, quelque part parmi ces visages, restait présent, même si elle ne pouvait pas le voir. Le gardien et elle restèrent face à face, le bébé pleurant, fatigué de tant de mouvements et d'agitation. Le médecin était à leurs côtés.

« Allez, Sara, retourne dans ta chambre pour te remettre.»

Puis elle le regarda, consciente d'une dureté que son regard n'avait jamais exprimée. Néanmoins, elle essaya de faire semblant avec sa voix. Elle apprenait, se dit-elle.

« Laissez-le le nourrir au moins une fois, avant de l'emmener.»

Le Dr Farías hocha la tête à contrecœur, faisant signe au gardien de lui remettre l'enfant. Après avoir ajusté le drap, il plaça le bébé dans les bras de Sara. Elle s'approcha du médecin pour tenir l'enfant, craignant que ses bras ne le lâchent. Une expression de peur maternelle se dessina sur son visage, et elle comprit qu'elle n'était plus considérée comme une menace. Ses mains touchèrent la blouse du médecin. Lorsqu'elle s'éloigna de quelques pas, son fils dans les bras, l'un des stylos du médecin n'était plus dans sa poche.

Sara ouvrit son chemisier et donna le sein au bébé. Ce faisant, elle fredonna un air que personne ne lui avait appris, une chanson lente et sombre, jusqu'à ce que l'enfant semble étancher sa soif et qu'il sépare ses lèvres du mamelon. Ce faisant, il la regarda d'un air qu'elle ne put supporter. Alors, elle planta le stylo dans la poitrine du garçon.

4

Lorsqu'elle franchit l'entrée de la ville, elle ne put plus communiquer par le réseau. Ni le téléphone ni l'ordinateur ne fonctionnaient. La ville avait été complètement effacée du reste du monde, car elle était morte. Et il se demanda comment le passé, malgré tout, continuait à vivre dans la mémoire de tant d'hommes. Si l’humanité n’a pas réussi à effacer la mémoire en détruisant les vestiges du passé, pourquoi ne s’est-elle pas résignée à continuer à vivre avec cette mémoire, en la transformant en une nouvelle ? Il y a de la force au lieu d'un fardeau. Non pas comme un nouveau-né qui ne sait même pas se nourrir, mais comme un homme qui, après une nuit tragique, se réveille au matin avec un soleil éclatant sur le visage.

Bien que seul, un homme est plusieurs hommes. Roger le sait intimement, car l'ombre de son père et de son grand-père, de tous les Levi, pèse constamment sur lui. Il ne peut effacer de son esprit toute trace de comparaison et de classification. Un esprit méthodique peut être un grand avantage pour la survie, mais c'est aussi sans aucun doute une boule d'amertume dans sa gorge. Et cette boule était ce qu'il transmettait à Sara à chacune de leurs longues conversations. Il savait qu'elle ne s'intéressait pas particulièrement à tout cela, et qu'elle ne le comprenait pas. Mais l'intelligence intuitive de sa femme commença à saisir ce qu'il voulait lui dire, et ainsi, avant de partir, il sut qu'elle avait atteint un niveau de sagesse bien supérieur à celui des gens ordinaires. Peut-être que seul, ce germe d'inquiétude et de doute grandirait, sans qu'on ait besoin de l'encourager ou de l'alimenter par une surabondance d'idées. Comme une

plante qui a besoin d'eau quotidiennement, et dont un peu plus que nécessaire peut la tuer.

Ils n'abordèrent rien de tout cela dans leurs conversations en ligne. Il comprit qu'elle ne voulait pas le contrarier en évoquant les chagrins qui se lisaient dans son regard. Il avait souvent voulu le lui demander, et pourtant il avait eu la lâcheté de se taire, pour ne pas savoir, car savoir signifiait retourner auprès d'elle et abandonner tous ses projets professionnels, pour toujours. Il ne reviendrait jamais avec une famille, ni ne la quitterait pour une durée indéterminée, sûrement très longue. Elle, comme lui, savait que c'était maintenant, ou plus jamais.

Il franchit la frontière morte de la ville, et ce fut comme entrer dans un cimetière par une journée ensoleillée, à quinze heures précises. Il se souvenait d'avoir été emmené, enfant, visiter le caveau familial. Il marchait dans les rues du cimetière de la ville, tenant sa mère par la main, contemplant les étoiles de David sur les portes du caveau qu'ils croisaient. Puis, le bruit de la clé dans la lourde porte métallique, l'odeur des fleurs fanées, l'humidité et la poussière sur les cercueils. Les visages allongés de ses parents, le chant à peine murmuré, la lumière de la lucarne se mêlant à celle entrant par la porte fraîchement ouverte, effrayaient les mites et autres insectes. Ils lui faisaient changer l'eau pour les vieilles fleurs. Il porta le grand et lourd vase jusqu'à l'évier dans le coin, attenant à la zone des pierres tombales. Il jeta les fleurs dans le panier, versa l'eau croupie dans l'évier et lava le vase. Mais ses yeux ne pouvaient détacher leur regard des pierres tombales, car l'après-midi lui semblait plus sombre que le cœur de la nuit. Le soleil l'aveuglait ; le silence absolu de la sieste était un espace de temps figé sur le point d'exploser. Puis il fit ce qu'il devait faire au plus vite et retourna auprès de ses parents. Les fleurs furent renouvelées et le coffre-fort refermé. Il était enfant à l'époque, et la clé était associée à l'idée de protéger les morts.

Et c'est vrai, se dit-il en marchant dans la rue déserte de la ville. Les morts et le passé sont dans nos têtes, enfermés. Peut-être voulaient-ils s'échapper, on ne sait pas, car nous sommes tellement habitués à l'idée qu'ils nous appartiennent, que nous ne pouvons pas vivre sans eux, que la pensée de leur absence est comme notre propre mort. La peur du vide de la mémoire est plus grande que celle de l'incertitude. Cette dernière se dissipe rapidement avec le premier fait concret de la réalité ; ce qui s'est passé devient la première certitude de l'expérience, mais l'oubli implique quelque chose d'effacé, un espace vide, une obsession, une force sous-jacente qui crée des tunnels.

Il vit son ombre le suivre vers la droite, courbée, sur le trottoir. Il devait être trois heures de l'après-midi. Les bâtiments étaient pratiquement intacts ; il les voyait presque au-dessus du centre-ville. Ce qu'il traversait maintenant, c'était la périphérie, les rues des maisons aux barreaux aux fenêtres, aux portes en bois ouvrant sur des jardins ou des vérandas. La brise de l'après-midi faisait parfois grincer les portes moustiquaires sur leurs gonds grinçants. C'était le seul bruit qui atténuait le silence absolu, à la limite de la surdité profonde de la mort vivante qui avait été plantée là pour pousser. C'est ce que son père lui avait dit un jour : la mort vit dans

les ruines laissées par le passé, et ce n'est pas un châtiment pour l'homme, mais une offrande. La mémoire est une offrande que nous avons rejetée, comme un crachat sur Dieu, et la voix avec laquelle il avait prononcé cette phrase sonnait toujours étrange, car il était inhabituel d'entendre des allusions aussi directes à la religion de ses parents dans sa bouche. Il avait soif, et il restait peu d'eau dans sa gourde. Il ne savait pas à quoi il pensait en pensant trouver quelqu'un. Dans les ruines qu'il s'apprêtait à explorer. Tout ce qu'il faisait maintenant lui semblait un pur fantasme. Il regrettait profondément sa folie et regrettait d'être chez lui avec Sara, à faire son travail et à vivre simplement sans soucis ni doutes. Mais on ne peut pas vivre ainsi si on n'est pas dans ce personnage. Alors, il écarta les lamentations, qui ressemblaient aux pages poussiéreuses de vieilles Bibles, et continua d'arpenter les rues qui se croisaient en d'innombrables diagonales. Il restait quelques panneaux indicateurs aux coins, avec des numéros qui n'avaient plus aucune signification pour lui. Des panneaux indicateurs pour des gens qui n'existaient plus. Il se demandait pourquoi la destruction et l'oubli avaient été particulièrement cruels ici, tout en permettant à Buenos Aires de survivre malgré elle. Peut-être la fondation politique de La Plata comme centre de la province, faisant de Buenos Aires la capitale du pays. Une ville moderne, une ville jeune, qui avait néanmoins grandi grâce au prestige des choses anciennes, la cathédrale, le musée de paléontologie. Une ville nouvelle qui préservait la mémoire primordiale, ou une partie de celle-ci, au cœur de son cerveau. Buenos Aires était une mémoire consciente, susceptible d'être refoulée et progressivement oubliée. C'était une vieille femme meurtrie, les membres rachitiques d'arthrite, et l'esprit de ses bâtiments se vidait sous les effets de la sénilité. Une démence précoce ravagea la ville au fil des ans, une mort lente qui finirait néanmoins par la maintenir embaumée, tel un panthéon propre et ordonné.

La ville que je traversais maintenant, cependant, tombait lentement en ruine à cause de la négligence. Rien de tel que l'indifférence pour rendre l'oubli aussi indolore et efficace que possible. Il me semblait entendre de temps en temps des aboiements de chien, mais peut-être était-ce le vent dans les rues, ou des pas dans les couloirs vides des maisons ou des immeubles. En approchant du centre, les bâtiments n'étaient ni aussi hauts ni aussi nombreux que dans d'autres villes. Le plan urbain avait aménagé des espaces et des pâtés de maisons ouverts, lumineux et verts. Il aperçut, déjà très près, la masse de la cathédrale, belle mais à moitié ruinée dans ses innombrables recoins. Il avait peur de l'approcher et ignorait pourquoi elle l'intimidait. Sa hauteur, probablement, sa présence solitaire au milieu du vaste terrain vide qui l'entourait. Il savait que ses sous-sols abritaient des reliques, qui de toute façon auraient été pillées ou confisquées par les gouvernements récents. Il pensa au musée de paléontologie, auquel Ameghino avait consacré tant d'années d'efforts infructueux, déjà détruit près de quatre-vingt-dix ans auparavant.

Par où commencer son exploration, se demanda-t-il, le corps assoiffé et l'âme tremblante face à tant d'abandon et d'incertitude. Comment avait-il pu être assez naïf pour croire pouvoir lutter, seul, contre les armées de l'oubli ? La ville moderne, la nouvelle, avait été anéantie dans son esprit,

comme les nouveau-nés des deux dernières générations. On peut tout simplement laisser l'ancienne mourir. Mon Dieu, pensa Roger Levi, qu'est-ce qui surgit dans l'esprit des hommes, quels changements impérissables, quelle atrophie, et quels monstres naissent de la maladie de l'esprit ? Puis il décida d'entrer dans n'importe quelle maison familiale, sauvant les éléments les plus triviaux du quotidien. Il s'arrêta devant une maison à la large façade, clôturée en briques et en bois, et dont le patio carrelé menait à la porte d'entrée entrouverte. Il marcha parmi les restes de vieux pneus calcinés, de ferronneries, de tissus et ce qui ressemblait à des morceaux de jouets cassés. Il entra, poussant la porte presque effondrée, absorbant le souffle de l'antiquité. La semi-obscurité ne dissimulait que crasse et poussière, des meubles couverts de toiles d'araignée, mais intacts et à l'endroit même où leurs propriétaires les avaient laissés à leur mort. Dans la pièce principale, une table à manger ornée d'un centre de table composé de fleurs séchées, datant probablement de plus d'un siècle. Il passa la main sur la table poussiéreuse et boueuse ; peut-être les toits laissaient-ils l'eau s'infiltrer pendant les pluies. Il se dirigea vers un meuble rempli de tiroirs, grands et petits. Il les ouvrit un à un, découvrant des objets de toutes sortes, dont beaucoup étaient faits sans qu'il sache de quelle matière ni de quelle fonction ils étaient faits. Peignes cassés, bracelets, verres et assiettes, ronds de serviette, salières et poivrières en verre, râpes à fromage, plateaux : il remit tout à sa place. Il se dirigea vers une autre pièce, où se trouvaient un lit et une armoire. Elle était encore recouverte d'un couvre-lit froissé, comme si quelqu'un s'était levé ce matin-là. Près du lit, sur la table de nuit, se trouvait la photo d'un homme et d'une femme dans un jardin bien entretenu, peut-être celui par lequel Roger était entré, tous deux assis sur un banc où leurs bosses étaient moins visibles. Il ouvrit l'armoire, et une nuée de mites s'envola, et il put voir les restes de sa nourriture. Les vestiges : vêtements, chemises, pantalons, manteaux, pulls, écharpes détruits et une odeur de moisi révélaient que tout cela avait survécu grâce à une infiltration d'eau constante, créant de la moisissure sur les murs, donnant naissance à de nouvelles formes de vie qui coexistaient avec les vieux vêtements.

Il se souvint soudain de la bibliothèque de son père, si soigneusement entretenue, et soudain détruite et pillée, comme un crime. L'oubli de la sénilité et de la vieillesse est peut-être la mort la plus clémente, comme celle-ci dans la maison qu'il visitait maintenant. L'autre chose lui semblait être un meurtre. Et parce que c'en était sans aucun doute un, il savait que dans chaque maison et chaque bâtiment de la ville, il retrouverait la même chose, mais pas ce qu'il cherchait. Si seulement il pouvait retrouver des photos des hommes dans leur forme originale… se lamenta-t-il en quittant la maison. Mais la nouvelle domination avait bien travaillé la mémoire, un entraînement rigoureux à la destruction. Il aurait été facile de poser des bombes dans les villes et de détruire toute trace du passé, et pourtant quelque chose persisterait toujours quelque part. Cependant, d'abord, le sceau de la prostration physique et de la douleur avait été instillé dans l'humanité : c'était la bosse. Ensuite, la destruction de toute mémoire, de toute trace, se faisait aux risques et périls de chacun. Et elle avait été si efficace que seuls les esprits les plus cultivés, et peut-être les plus naïvement courageux ou les plus obstinés, avaient résisté.

Au cours des douze mois suivants, Roger Levi multiplia les explorations à travers la ville. Il arpenta d'abord les zones les plus anciennes et les plus récentes afin de localiser les vestiges proches de la surface les plus susceptibles d'être découverts. Il savait que les fondations des nouveaux bâtiments auraient détruit tout ce qui restait du passé. Il était également conscient qu'aux abords de la ville, en bordure de campagne, et notamment le long des berges, il pourrait trouver un matériau d'exploration plus propice, mais ce n'était pas ce qui l'intéressait. Son objet d'étude ne se situait pas dans les temps reculés de l'humanité, que l'on pouvait trouver dans les découvertes de « terre cuite », comme l'appelait Ameghino, mais dans des temps très récents, pourtant disparus. Cependant, il était convaincu d'être l'un d'eux, que les hommes des générations précédentes n'étaient pas différents de ceux d'aujourd'hui, avec leurs bossus et leurs corps déformés par l'arthrite. Ils n'étaient pas la conséquence de la sélection des espèces, mais le produit de l'action de l'homme sur d'autres hommes. Certains philosophes ont qualifié les guerres d'instruments de la sélection naturelle, au même titre que les grandes épidémies ou les catastrophes naturelles. Mais Roger ne pouvait être d'accord. La sélection naturelle repose sur la capacité d'une espèce à survivre face aux changements géographiques, qu'ils soient géologiques, climatiques ou économiques. Ces derniers incluent les changements alimentaires, les méthodes de culture et de production, résultant du développement de la culture. Si la civilisation elle-même peut être qualifiée de moyen de sélection naturelle, alors tout est permis en ce qui concerne la mort ou l'exploitation des humains. Or, la civilisation implique connaissance et sagesse, et cela entraîne le développement de la sensibilité. La miséricorde est donc une autre forme de compassion et d'amour. La sélection naturelle peut être froide et cruelle, mais jamais injuste. Elle est pleine d'ingéniosité, mais pas d'ignorance.

Il commença ensuite par les maisons familiales des quartiers les plus anciens. Il marchait dans les rues désertes, avec des troncs d'arbres pétrifiés sur les trottoirs qui ombrageaient autrefois les rues pavées et les trottoirs carrelés où les voisins s'asseyaient pour lire pendant les siestes d'été, ou pour boire du maté et des biscuits gras au crépuscule. Ces images lui revenaient de mémoire, ainsi que les phrases que son père lui avait racontées, lui-même les tenant de grand-père Roger. Et comme si chaque nom transmettait la connaissance de son héritage, il revoyait maintenant ces scènes domestiques dans les rues de La Plata. Il entendait le murmure du vent à travers la cime des arbres le long des trottoirs, le chant des moineaux, le bruit des pages des livres qu'on tournait, et même la respiration laborieuse des vieillards qui somnolaient dans la somnolence de la sieste. Il entendait aussi les aboiements des chiens qui rôdaient le soir, mais les animaux qu'il voyait maintenant n'étaient pas ceux de son imagination, mais bien réels. De petits chiens blancs, aux pattes et au museau courts, sans oreilles. Un couple s'approcha de lui alors qu'il marchait, et lorsqu'il s'arrêta devant une maison où il comptait commencer à travailler, ils se tinrent devant lui, la tête levée, reniflant l'air à la recherche de son odeur, mais avec des yeux aveugles. Il se demanda

comment ils avaient survécu. Peut-être y avait-il des gens en ville. Peut-être, à un moment donné, Il espérait les retrouver, mais pour l'instant, il devait travailler, et ces animaux semblaient l'en empêcher. C'étaient d'étranges chiens, tels des vestiges des temps anciens, des vestiges vivants ayant survécu à toutes les tentatives de destruction. Non pas que quelqu'un ait tenté de les préserver, mais précisément parce qu'ils étaient tenus à l'écart, cachés et oubliés quelque part dans la ville, ils avaient vu passer le temps et les hommes. Et maintenant, ils étaient là, plus que le contredisant, l'observant de leur odorat infaillible.

Puis Roger fit quelques pas vers eux, les regardant à peine, dirigeant son regard vers la porte de la maison qu'il avait choisie. Les chiens s'écartèrent de son chemin, sans hésitation ni peur, car il n'en avait plus aucun non plus, ou du moins il essayait de le cacher. Il savait qu'ils le suivaient vers l'entrée de la maison. Ils entrèrent avec lui dans le salon principal d'une imposante demeure anglaise victorienne. À l'intérieur, le mobilier était presque intact : la porcelaine encore derrière les vitres taillées des vitrines, les vases sur leurs piédestaux dans les angles, et une délicate statue de marbre blanc se dressait dans un coin menant à l'escalier. Au-dessus de la table de la salle à manger, une nappe en dentelle blanche ornée de glands aux quatre coins, pendait des bords de la table. Les chaises, aux pieds finement sculptés de figures doriques, semblaient avoir été réservées à de futurs visiteurs qui ne viendraient jamais. Au plafond, un lustre en cristal et plusieurs douilles vides pendaient de larmes de cristal que la main de Roger faisait résonner comme des clochettes. Les chiens, excités par ce bruit, aboyèrent, puis se turent, respectueux, assis à côté de lui comme s'ils lui offraient maintenant leur vénération. « Qui êtes-vous ? » demanda Roger à voix haute en les regardant, conscient de l'absurdité de sa question, mais il n'avait parlé à personne depuis si longtemps que quelque chose de vivant et attendant son attention était extrêmement stimulant. Les animaux tournèrent la tête avec attention, remuèrent la queue – en fait, leur courte queue – et ouvrirent la bouche avec une certaine joie. C'était le maximum qu'ils pouvaient exprimer, ou étaient prêts à accorder, au nouveau visiteur. Puis Roger se mit à fouiller dans les tiroirs de chaque placard de la maison, dans chaque pièce, sous les planches branlantes, derrière les tableaux et les peintures. Il trouva des coffres-forts verrouillés à jamais, des billets de banque cachés sous les lits. Des coffres contenant des souvenirs, des papiers, des documents, des cheveux longs dans une petite boîte métallique, des cadres vides, mais certains présentaient les anciens habitants avec les bosses typiques des temps récents. Ce fut un travail qui dura près d'une semaine, notant chaque découverte importante dans son carnet, celui-là même où il avait classé les secteurs de la ville. Une fois terminé, il partit à la recherche des outils qu'il avait vus dans le hangar à l'arrière de la maison, ceux qu'il utiliserait pendant les douze prochains mois. Il prit une pelle et une houe et commença à bêcher le jardin au hasard. Les chiens se pressèrent autour de lui, excités, et Roger leur parla pour les rassurer. Il posa la pelle un instant et leur caressa la tête. Ils s'assirent, plus sereins, puis il se remit au travail, les chiens toujours attentifs à ce qu'il trouvait. Chaque pelletée de terre provoquait

un va-et-vient des animaux, reniflant tout, ce qui était pour Roger une garantie solide de ne rien négliger d'important.

Il était conscient de faire quelque chose que sa famille n'aurait pas approuvé dans leur approche strictement scientifique, mais les temps étaient différents. Ce qu'il faisait n'avait pas de grande méthodologie, et il n'était guidé que par la logique et l'intuition élémentaires, car il n'avait rien appris d'autre et n'avait donc rien d'autre. Le travail devint de plus en plus difficile pour lui, jusqu'à ce que le poids de sa bosse le force à s'arrêter et à s'asseoir par terre, près de la terre détachée et du trou peu profond qu'il avait réussi à creuser. Les animaux s'approchèrent de lui et se couchèrent de chaque côté. « Si vous pouviez me parler », dit-il, et tous deux tournèrent la tête vers la source de sa voix. « Je sais que vous savez ce que je cherche. » Ils ne répondirent pas. Ils tournèrent la tête vers le sol, entre leurs pattes, et gémirent discrètement pendant un long moment, pendant que Roger se reposait.

La nuit tombait dans le ciel au-dessus de la ville, et l'ombre de l'après-midi s'assombrissait aussi vite qu'il ne l'avait pas vue depuis longtemps. L'odeur de la campagne leur parvint avec le vent qui se levait, douce mais aromatique. Les chiens se levèrent et se dirigèrent vers la rue. Quelque chose les appelait, peut-être les leurs, car il devait y en avoir beaucoup d'autres, ou peut-être des gens qu'ils connaissaient. Puis il se leva et courut dans la rue pour les suivre, mais il ne les trouva pas. Ils avaient disparu à l'aube, comme engloutis par les pavés. Il retourna au jardin et continua à creuser, jusqu'à ce qu'il Il s'endormit.

Au matin, il se réveilla dans le trou qu'il avait creusé, les vêtements et les mains couverts de terre. Il avait faim, alors il sortit les provisions qu'il avait trouvées dans un entrepôt rempli de boîtes de conserve au centre-ville. Il but à la gourde qu'il remplissait régulièrement aux réservoirs des maisons. Quelqu'un vivait en ville, car l'eau courante fonctionnait encore, alors pourquoi ne l'avait-on pas contacté ? Seuls les chiens l'avaient approché, presque comme des messagers. Il se lava le visage et mangea quelque chose, assis à la table de la cuisine, qui sentait le vieux bois. Il sortit pour continuer son travail. Il trouva des jouets enterrés, des os de chien et des boîtes de conserve rouillées. Il ne savait pas ce qu'il s'attendait à trouver d'autre ; peut-être croyait-il qu'en creusant quelques mètres seulement, il pourrait trouver les restes fossiles de l'homme de Néandertal. Il s'autorisa un rire sarcastique, car pour lui, trouver des traces de l'homme sans bosse était aussi difficile que pour ses ancêtres de trouver les fossiles les plus anciens. Le travail laborieux de l'oubli avait été trop efficace, et il s'arrêta, les bras appuyés sur le manche de la pelle, le poids de son corps dessus. La douleur était intense, et il n'était pas préparé à un tel travail. Quel plan minutieux avaient mis en œuvre les créateurs de l'homme nouveau ! Une bosse comme celle qu'ils avaient tous subie rendait tout travail impossible, sauf la soumission.

Dès lors, il alla de maison en maison, alternant entre d'anciens locaux commerciaux où il découvrit les vestiges d'une civilisation qu'il n'avait jamais connue. Il lut de vieux documents, des lois sur le commerce et les licences municipales, des locations et des ventes immobilières, des

certificats de naissance et de décès, des remèdes contre d'anciennes maladies, des seringues en verre, des ampoules de médicaments. Mais pas une seule photo des hommes debout, comme si une loi avait décrété que, du jour au lendemain, personne ne devait être photographié. Il essaya de trouver un tel document dans les archives judiciaires. Il entra dans le bâtiment principal, à moitié en ruine, empruntant les couloirs et les escaliers qui résonnaient au loin de ses pas, tandis que les chiens – les mêmes ou d'autres, peu importe – le suivaient, assis à ses pieds, tandis qu'il parcourait dossier par dossier les étagères poussiéreuses qui s'effondraient les unes après les autres lorsqu'il tentait de retirer les dossiers et les feuilles de papier. Il lut les comptes rendus de procès, les condamnations pénales, les noms d'hommes et de femmes condamnés à la prison. Dans l'un d'eux, il trouva ce qu'il cherchait, et soudain, les pièces du puzzle confus dans son esprit se mirent en place et prirent la logique dont il avait besoin, comme l'air lui-même pour vivre. Il y avait un dossier réservé aux cas d'infraction à la loi qui décrétait la réclusion criminelle à perpétuité. Les appareils photo furent abolis ; quiconque en possédait un devait le déclarer pour destruction aux autorités.

Ce fut le premier geste d'une grande épopée, d'une guerre qui sapa la volonté humaine. Puis vinrent le manque d'éducation, les lois restrictives de santé publique et les examens psychologiques et physiques périodiques obligatoires. La rébellion des violents fut d'abord maîtrisée par les stupéfiants, puis par les progrès de la chirurgie préventive. L'apparition de la bosse ne rendit plus tout cela nécessaire. Sa seule présence constituait un fardeau insupportable, et dès lors, toute sa vie fut une vénération de la douleur qu'elle causait.

Près d'un an plus tard, un jour, il suivit les chiens, convaincu qu'il y avait d'autres êtres humains dans la ville. Il essaya à plusieurs reprises, mais en vain. S'ils ne disparaissaient pas dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il ne retrouve même plus leur odeur caractéristique dans les rues, ils s'enfuyaient, s'éclipsant sans but, et Roger abandonnait alors la poursuite, fatigué et incertain de celui qu'il suivrait. Un après-midi, pourtant, il suivit deux chiens pendant plus de trois heures. Il dut faire preuve d'une patience infinie tandis qu'ils allaient de maison en maison, cherchant de la nourriture, rencontrant d'autres animaux, reniflant soigneusement trottoirs et murs. C'était presque le crépuscule, et ils se trouvaient dans un quartier périphérique, près d'une des voies d'accès abandonnées. Il y avait peu de maisons, et les chiens continuèrent leur chemin, s'éloignant les uns des autres pour renifler l'asphalte criblé de trous et les étendues herbeuses le long des routes. Ils avaient dû se rendre compte qu'il les suivait, car il n'y avait quasiment aucun endroit où se cacher et leur odorat était très développé. Mais ils l'ignorèrent, s'attendant peut-être à ce que sa patience s'épuise à tout moment. Il s'apprêtait à le faire lorsque le soleil commença à se coucher sur un immense bâtiment de trois étages occupant presque tout un pâté de maisons. À première vue, il ressemblait à un bureau gouvernemental, avec un haut escalier et une arche romane au-dessus de la porte principale, et tout le reste n'était que fenêtres sur les trois étages qui s'étendaient jusqu'aux angles. Chacune d'elles était surmontée d'une

arche brisée et de balustrades ornées. L'état général était désastreux, avec quelques balcons en ruine et des ornements tombés au sol, tels des fragments d'angelots ou de gargouilles sur l'herbe.

En s'approchant, il ne prêta plus attention aux chiens. Peut-être avaient-ils disparu dans le bâtiment, sans doute. Il ne put s'empêcher d'être fasciné par le lieu. Il avait l'apparence d'une noblesse en déclin, pour ne pas dire déjà disparue depuis longtemps. Mais l'architecture lui suggérait des sensations incongrues, car ses connaissances étaient livresques et non guidées par l'expérience ou une main experte. Au-dessus de l'entrée se trouvait une frise avec une phrase écrite en latin, désormais à jamais indéchiffrable, et au-dessus se trouvait un énorme aigle en béton, les ailes déployées mais brisées. Il était quelque peu caché par les plantes qui avaient poussé sur le toit autour de l'oiseau, et par deux vaisseaux en béton qui le soutenaient à plusieurs mètres de chaque côté. Roger s'arrêta au pied de l'escalier, levant les yeux aussi loin qu'il le pouvait. Le bec de l'oiseau était également brisé et il n'avait pas d'yeux, mais son corps, sa tête et ses ailes, bien que brisés, lui conféraient une aura de puissance qui, malgré l'état ignominieux dans lequel les années l'avaient laissé, provoquait un malaise.

Il eut un bref aperçu d'images documentaires qu'il avait vues autrefois dans les vieilles vidéos que son père avait héritées des archives de son grand-père. Il se remémora ces souvenirs en montant lentement l'escalier, et ce fut comme si ces mêmes marches lui parlaient lorsqu'il se souvint de ce dont il s'agissait. Il vit une explosion : l'effondrement de la croix gammée nazie d'un immeuble berlinois à la fin de la Seconde Guerre mondiale, au XXe siècle. Son père lui avait raconté quelque chose de cette époque, comme s'il s'agissait d'une vieille légende de controverses religieuses ancestrales. Mais cela ne lui évoquait rien de plus que les vieilles histoires qui l'avaient amusé durant son enfance ou son adolescence. Il s'arrêta pour lever les yeux une fois de plus, et cette fois, il put lire, juste au-dessus de la porte métallique – une grande porte tambour aux vitres brisées – une pancarte indiquant : « Hôtel Águila ». Au moins, il savait maintenant ce qu'il allait trouver à l'intérieur : non pas les vestiges de bureaux et de bâtiments gouvernementaux, mais des couloirs, des cages d'ascenseur, d'innombrables chambres, des restaurants et des salles de jeux, car cet hôtel devait être destiné à la population la plus aisée de l'époque.

La porte tambour est coincée, et il la pousse inutilement. Il découvre deux entrées avec des portes en bois de chaque côté. Il entre par celle de droite, dans le grand hall central. Les moquettes sont vermoulues par endroits, comme des flaques d'eau ou des lagunes asséchées. Le comptoir de la réception est presque intact, poussiéreux certes, mais pas autant qu'on pourrait le croire compte tenu du temps qu'il suppose que l'endroit est abandonné. Les casiers avec les numéros de chambre sont toujours accrochés au mur derrière le comptoir. Presque tous sont vides, à

l'exception de quelques clés encore mortes. Des lettres se trouvent entre quelques casiers, et une curiosité débordante le pousse à s'approcher pour les ramasser. Il les ramasse dans ses mains, tâte le papier et pense aux livres de la bibliothèque de son père. Les enveloppes portent des noms inconnus des destinataires et des expéditeurs ; les lettres sont scellées. Il s'apprête à en ouvrir une, mais est surpris par une voix humaine, la première qu'il entend depuis près d'un an. Et il croit, l'espace d'un instant, qu'il rêve, que sa personnalité s'est scindée en une sorte de clone avec lequel son imagination dialogue depuis tout ce temps. Il se retourne, regarde autour de lui, prêt à accepter sa psychose passagère, puis il aperçoit un jeune homme debout au comptoir.

« La correspondance d'un homme est privée, monsieur », dit la voix.

En voyant le corps d'où elle provenait, Roger ressentit une sorte de dissociation. Il ne répondit que lorsqu'il se sentit en sécurité et apaisé, mais un vertige le fit lâcher les lettres et s'agripper au comptoir. Il savait qu'il souffrait de malnutrition depuis longtemps et qu'il avait perdu plus de poids qu'il n'aurait dû. Une barbe épaisse couvrait son visage maigre, assez longue pour presque couvrir sa poitrine creuse. Sa bosse pesait plus lourd que jamais.

Une fois remis de son vertige, il leva les yeux du comptoir. Il posa une main sur un livre ouvert, rempli de vieilles signatures, dont les pages se froissaient et se déchiraient. Il regarda un peu plus haut, car il ne voyait que la poitrine de l'homme. Il était maintenant à ses côtés, l'aidant à ne pas tomber, et c'est alors qu'il découvrit la taille du jeune homme qui essayait de lui dire quelque chose que Roger ne pouvait entendre, car ses oreilles étaient encore bouchées et il était pâle. Il sentit la force de son corps l'empêcher de tomber, le portant jusqu'à l'un des fauteuils du hall. Il se laissa tomber, et le sang lui revint à la tête, le calmant, sentant son cœur reprendre son rythme normal. Il savait que le choc que son corps avait subi si cruellement n'était pas dû à une rencontre après un an, mais à l'apparence de l'homme qu'il avait vu. Cet homme n'avait pas de bosse.

« Je connais la raison de ta surprise », dit l'autre, voyant Roger se remettre, les larmes aux yeux, et essayant de regarder derrière lui.

« Mais… » il se mit à bégayer comme un enfant profondément confus.

« Comment puis-je commencer à t'expliquer, monsieur ? »

Roger attendit et réalisa que l'autre attendait qu'il lui dise son nom. Un tel geste de courtoisie le fit honte de ses manières, qui jusque-là ne lui avaient rien semblé étranges, et se retrouvant soudain en ce lieu avec un tel homme, elles lui semblèrent celles d'un sauvage.

« Je m'appelle Roger Levi. Je suis venu en ville il y a plus d'un an pour explorer. Je suis anthropologue, ou du moins c'est ce que je fais. »

L'homme le regarda avec curiosité. « Je crois avoir entendu votre nom de famille, ou l'avoir lu quelque part. Vos parents écrivaient-ils des livres ? »

« Beaucoup, plutôt comme mon grand-père et mon arrière-grand-père. Mais comment le sais-tu ? »

« Le mien tenait une belle bibliothèque dans cet hôtel, et dans les vieux journaux, on trouve des articles sur des découvertes au nom de chercheurs portant ce nom. Il y a même quelqu'un qui a été envoyé en mission spatiale, si je me souviens bien. »

Roger Levi regarda l'homme comme s'il contemplait l'histoire touchante d'un monde disparu. Lorsqu'il entendit parler de la bibliothèque, ses yeux s'illuminèrent et il s'enquit d'elle.

« Elle a disparu », lui dit l'autre. « L'État vient de temps en temps nous surveiller, et bien sûr, ils l'ont détruite il y a longtemps. »

« Je ne comprends rien à tout ça, cet endroit, vous… » demanda-t-il, comme s'il craignait que la réponse ne lui détruise la raison. « Y a-t-il quelqu'un d'autre comme vous ? »

« Seulement ma femme et moi. Nous sommes les descendants d'anciennes familles de la ville. » Nos générations précédentes ont été les premières à se rebeller contre la loi des opérations. D'ailleurs, c'est l'arrière-grand-père de ma femme qui dirigeait le groupe en ville. Il s'appelait Gustavo Valverde. Lui et ses amis et voisins, parmi lesquels se trouvaient mes ancêtres… Au fait, je ne vous ai pas dit mon nom, Rodrigo Casas. Nos parents nous ont dit que ma femme, Rosa, et moi portons les noms de certains de nos ancêtres. C'est une coutume banale, peu originale à première vue, mais elle a des connotations plus profondes…

« C'est comme si nous traversions des cycles… »

Casas le regarda droit dans les yeux et hocha la tête en souriant.

« C'est vrai, je vois que la même chose s'est produite dans votre famille. Voyons si je peux vous expliquer : nos familles se sont cachées après la promulgation de la loi et ont réussi à survivre une génération sans être découvertes. Pendant ce temps, la ville a été détruite et dépouillée de ses souvenirs, de tout vestige du passé. » Mais il y a plus de cinquante ans, alors que nous pensions enfin en sécurité, les chiens que vous avez dû voir nous ont fait découvrir. Ils étaient, en fait, nos alliés au début. Les Valverde entretenaient un lien particulier avec eux – je parle des hommes de la famille, pas des femmes. Les femmes s'entendaient toujours mal avec ces animaux. Mais lorsque les contingents de police ont fait irruption en ville, ils ont poursuivi les chiens et ils se sont cachés là où ils le faisaient habituellement, et cet hôtel était l'un de ces endroits. C'est ainsi qu'ils nous ont trouvés et ont tenté de nous emmener à Buenos Aires et de nous opprimer. Ils nous ont fait sentir déformés devant leurs corps faibles et tordus, dont la puissance n'était due qu'aux armes qu'ils portaient.

Roger baissa les yeux et Casas s'excusa.

« Ce n'est pas important », répondit-il. « Je pense la même chose de nous, c'est pourquoi je suis ici, à la recherche de preuves de ce que nous étions… »

« Ce n'était pas facile pour nous de tenir le coup. Nous étions nombreux, donc ceux qui étaient dominés à Buenos Aires n'étaient qu'une partie du groupe. » Nous autres sommes restés au sous-sol de l'hôtel. Nous avons été

enfermés pendant près de trente ans, jusqu'à ce que l'État nous oublie, puis nous sommes retournés dans nos chambres. Tu es le premier homme que nous voyons depuis très longtemps, et j'inclurai ma femme quand je le rencontrerai. N'oublie pas que ce que je viens de te raconter date de l'époque de mes parents. Nous sommes nés alors que nous n'étions plus que six. Les aînés sont morts, et il ne reste que ma Rosa et moi.

« Mais c'est ce que je cherchais, une preuve de possibilité. Ma femme, Sara, et moi voulons avoir un enfant, et j'ai toujours détesté en avoir un comme nous. La grande majorité de la population ignore ce qui se passe pendant la quarantaine post-partum. Ils pensent que les humains naissent difformes, et cette bosse que nous portons est considérée comme normale. S'ils te voyaient, ils auraient peut-être peur. »

Casas rit.

- Nous aussi, nous ignorons ce qui se passe au-delà des limites de la ville. Les chiens sont presque les seuls êtres vivants que nous ayons jamais vus en ville. Trente ans plus tard, ils se sont retournés contre nous. Depuis le dernier raid, c'est comme si les animaux étaient les représentants, ou les gardiens, de l'État. Les Valverde, à qui ils obéissaient presque, ont disparu, et ni Rosa ni moi ne pouvons les contrôler.

« Mais votre existence », dit Roger, soudain enthousiaste, s'accrochant aux bras de Casas comme s'il allait s'enfoncer dans ce grand fauteuil comme une mer de découvertes. « Vous représentez la persistance de notre espèce, la véritable structure de notre corps.»

Casas resta pensif.

« Quelle est la véritable forme de notre corps, Monsieur Levi ? Vous devez savoir que nos ancêtres hominidés étaient différents de nous ; nous étions des primates, habitués à la vie dans les arbres. Nos crânes étaient différents, nos visages, la longueur de nos bras, et même la fonction de nos pieds. Ce que fait l'État est peut-être une autre forme de sélection naturelle.»

Et comme si cet homme avait lu les pensées qui obsédaient Roger ces derniers mois, il continua d'écouter. « L'évolution humaine s'appelle la civilisation. Tout ce que nous faisons participe de la culture humaine, pas seulement les constructions architecturales, comme cet hôtel, ou les grandes inventions, mais aussi la mort et la destruction. C'est aussi de la culture, mais pas de la civilisation. Peut-être retournons-nous au commencement, et non pas vous, mais nous, ceux d'entre nous qui sommes déjà vieux. »

Roger ne comprenait pas comment la beauté de cet homme pouvait être qualifiée de vieillesse. Si tel était le cas, chaque vestige du passé était alors plus beau que tout ce qui pourrait être créé ou inventé désormais. La beauté des tapis, dont il voyait de belles figures dans la vieillesse, les lustres suspendus au plafond, les frises encore intactes, la douceur exquise de ces fauteuils qui, en raison de leur prétendue futilité, avaient été oubliés dans le pillage et la destruction. Il revoyait tout cela dans les couloirs que Casas le conduisait maintenant, par deux volées de marches de marbre,

dont les fissures étaient des vestiges de cultures très anciennes, des vestiges de statues scintillant dans son imagination, tels des résidus vacillant dans la mémoire collective de l'humanité. Dans les couloirs du troisième étage, d'autres reliques récupérées étaient conservées. Des chaises en velours, des mosaïques formant des motifs ornementaux au sol, des peintures aux plafonds, des portes en bois avec des heurtoirs en bronze moulé et des chiffres gothiques. Tout affichait une splendeur passée et vieillie, mais la beauté ne pouvait disparaître complètement. Et une telle beauté semblait désormais inévitable, une vérité indiscutable.

Casas le conduisit à la porte de la chambre dont le numéro était incomplet. Il l'ouvrit et alluma la lumière. Une femme était allongée sur le lit, enveloppée jusqu'au cou dans des draps. Elle dormait.

« Voici Rosa. Elle est mourante depuis des mois. » Elle était enceinte plus tôt cette année, mais un jour, les chiens l'ont attaquée et mordue. J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai utilisé les vieux formulaires de mon arrière-grand-père Valverde, mais l'infection a provoqué une septicémie, ce qui lui a coûté notre enfant. Elle ne pourra plus en avoir, et elle mourra de toute façon à tout moment.

Rodrigo Casas regarda Roger Levi profondément dans les yeux. L'histoire se répète, elle est cyclique, alors ne soyez pas surpris par notre régression. Consolez-vous en pensant que nous, que vous considérez comme des idéaux, sommes ceux qui doivent disparaître.

Il ferma la porte, et ce fut comme s'il l'avait fermée à jamais sur lui, Roger Levi. C'est alors qu'il comprit qu'il devait quitter la ville et retourner là où Sara se trouvait.

5

Elle réalisa que les drogues faisaient effet sur son corps. Elle sentit des images inappropriées s'infiltrer dans sa conscience, jusqu'à tout dominer. Mais les forces traumatiques restèrent intenses, revenant par longs fragments de flashbacks. Et avec les souvenirs récents, qui ont déjà le goût et l'arôme du passé, l'odeur des drogues dans un hôpital psychiatrique, reviendront les idées claires qui l'avaient guidée pendant les mois de grossesse, jusqu'à devenir des obsessions.

Elle est assise sur le lit dans la chambre blanche, les bras attachés par une camisole de force. Elle ne cherche pas à se détacher ni à s'échapper ; elle sait que bientôt elle n'aura plus besoin d'être attachée. Elle a constaté les résultats de ces traitements. Elle doit être maintenant, comme sa grand-mère quelques années auparavant, au Centre de Réadaptation Psychologique Intensive. On la laissait la voir pendant les heures de visite, uniquement à travers les images du moniteur. La grand-mère était sénile,

disaient les médecins, mais Sara avait souffert de ce qu'on appelait un stress post-partum. Ce n'était plus aussi courant qu'autrefois, mais cela arrivait de temps en temps, surtout chez les femmes raisonnées et obsessionnelles comme elle, qui ne suivaient pas le bon sens. Elle aurait aimé savoir comment on appelait ça. Le Dr Farías, surtout.

Il était entré dans cette pièce presque tous les jours depuis qu'il l'avait enfermée. Il lui parlait avant et après lui avoir injecté son médicament quotidien. La voix du vieil homme, grave et cassée, se transformait en un doux et lent baryton à ses oreilles, désormais dominée par la dose croissante du médicament de l'oubli.

« Que me donnez-vous, docteur ? » avait-elle demandé au troisième ou quatrième jour de traitement.

Le Dr Farías lui avait souri depuis son paradis terrestre, à des lieues de là, même si elle sentait encore le contact de sa main sur son bras engourdi.

« Un cocktail, Sara.»

« J'imagine, docteur. Ça fait du bien, d'une certaine manière, et même du mal.»

Le docteur avait ri de bon cœur cette fois.

« Sara Levi, vous êtes une femme très forte ; il est difficile de lutter contre son tempérament. À mon époque, on appelait les femmes comme vous des femmes intelligentes.» « Et qu'est-ce que ça veut dire, docteur ? Que les femmes ne sont faites que pour la sentimentalité et l'obéissance ? »

« Arrête de penser, Sara, laisse-toi aller. » Et il lui plaça les mains sur les yeux, l'aidant à s'allonger, la calmant comme un vieux père inquiet.

Quand elle entendait la porte se refermer, elle rouvrait les yeux, ne voyant que le plafond blanc et les murs sans fenêtres. Quelle heure était-il, quel jour ? Était-ce des semaines après la naissance, ou seulement quelques jours ? Elle se remit à pleurer, se reprochant son échec, cet échec retentissant à sauver son fils du sort qu'on lui réservait. Elle ne regrette pas sa mort, et c'est le pire, se dit-elle, et elle sait que les autres dans cet hôpital, et ce que toute la société lui reprochera à sa sortie, si jamais on la libère, c'est ça en particulier. Non pas la raison pour laquelle elle l'a tué, mais le fait qu'elle ne s'est pas repentie. Maintenant plus que jamais, elle était absolument certaine que si elle ne donnait pas à Roger un fils au dos droit, elle ne lui en donnerait pas du tout.

Comme à la guerre, les vies n'avaient pas d'importance en particulier, mais en général. Et la vie de ce fils représentait un nouveau départ. Elle et Roger étaient l'Ève et l'Adam du nouveau monde. Ils fuiraient ensemble pour se cacher jusqu'à ce que Roger revienne et les retrouve. Ensemble, alors, tous les trois, dans le nouveau Paradis, recommenceraient l'histoire. Un nouveau cycle avait commencé, et ce que les siècles apporteraient maintenant n'avait plus d'importance ; ce serait la tâche des générations futures.

Cependant, tout était perdu. L'espoir était un symbole jeté dans la boue, et l'échec un drapeau flottant triomphalement au vent sur sa bannière. La guerre était perdue à jamais, car elle n'avait ni la force ni l'intelligence de fuir, mais elle reconnaissait en elle-même l'intense courage de ce dernier instant. Elle avait perdu la guerre, c'était vrai, mais elle avait gagné au moins une bataille, peut-être la plus importante pour elle et Roger. Et elle l'avait fait pour eux deux. Puis, peut-être sous l'influence des drogues, elle plongeait dans une immense tristesse, telle une mer déchaînée qui la portait dans une embarcation fragile vers les profondeurs du désespoir. Elle pleurait et se plaignait bruyamment, se tournant et se retournant dans son lit, parfois même tombant par terre. Elle se lamentait sur son échec, et la silhouette voûtée de son mari venait de contrées lointaines pour la réprimander et la blâmer. Non pas pour avoir tué l'enfant, mais pour ne pas l'avoir sauvé du crime qu'on complotait contre lui. La mort était clémente, dans ce cas.

Mais peu à peu, la drogue de l'oubli fit effet, et les périodes de tranquillité s'allongeèrent, et elle ne pensait plus, ne pensait littéralement plus qu'à ce qui lui arrivait à cet instant précis. Si elle avait faim, si elle avait chaud ou froid, si elle avait des besoins physiologiques qu'une pudeur ridicule la faisait timidement mentionner lorsque l'infirmière entrait dans la chambre. La caméra, dans un coin supérieur de la pièce, l'observait, et il suffisait à Sara de lever les yeux et de regarder dans cette direction. Ils arrivèrent, tôt ou tard, pour l'aider. Un jour, ils lui ôtèrent sa camisole de force, l'habillèrent et la conduisirent à travers les couloirs de l'hôpital jusqu'à la rue. En voiture, ils visitèrent des lieux dont elle ne se souvenait pas, mais ce devait être la vieille ville où elle avait toujours vécu, le vieux Buenos Aires aux immeubles en ruines, survivant tels des mastodontes sur les pâtés de maisons. Ils se garèrent devant les hauts escaliers d'un immeuble qui aurait dû abriter le tribunal. Ils la guidèrent dans d'autres couloirs, cette fois sombres, empestant l'humidité, où les échos résonnaient à ses oreilles avec d'étranges formes lancinantes. La culpabilité l'envahit par vagues, comme des monstres particuliers coincés dans ces couloirs où tant de personnes étaient passées pour être jugées, et en chaque nouvel arrivant, ils reconnaissaient un compagnon perdu venu les aider dans leur solitude. Car, qu'il y en ait des centaines ou des milliers, chaque faute était une espèce solitaire, muette ou honteuse, lasse de Attendant et incapable de se racheter, elle entra dans la salle d'audience, immense, vide, à l'exception du juge qui l'attendait derrière un bureau. Un greffier était devant un ordinateur, retranscrivant ce qui allait se dire. Un avocat, l'avocat commis d'office, prit la parole, répétant les faits qui lui étaient reprochés. Le juge lut ses mémoires sans lever les yeux vers personne, à aucun moment de la procédure. Chaque bruit de papier, chaque touche pressée sur le clavier, chaque pas sur le vieux parquet, le craquement du bureau en bois lorsque le juge s'accoudait, tout résonnait dans l'air, constituant une nouvelle forme du monde qui s'ajouterait à sa mémoire récente. Tout ce qui s'était passé auparavant était derrière les murs de l'oubli, les hauts murs que le médicament avait formés dans son esprit.

Elle n'entendit ni ne comprit ce qui se disait là. Soudain, elle entendit un coup de marteau retentir d'un ton sec et décisif, puis on la ramena dans les

couloirs vers la rue. Une fois dans la voiture, après plusieurs pâtés de maisons, elle commença à reconnaître le quartier où elle avait vécu. Pourquoi se souvenait-elle de cela et pas d'autres choses qu'elle sentait encore là, un fardeau permanent, elle n'en était pas certaine. Elle y avait été heureuse, là où elle avait passé son enfance, où elle avait rencontré Roger et vécu avec lui. C'était peut-être pour cela qu'ils l'avaient laissée s'en souvenir, et pourquoi maintenant ils l'y avaient laissée vivre seule, attendant son retour.

Ils lui ouvrirent la portière, l'aidèrent à sortir et la conduisirent jusqu'à la porte de sa maison. Inutile ; elle reconnaissait chaque centimètre carré de ce trottoir. Le trottoir cassé qui servait à soulever la voiture qu'elle n'avait plus, l'arbre écrasé à quelques mètres de la porte, la même porte en bois avec son heurtoir en bronze, maintenant collée et ne servant plus qu'à décorer, la boîte aux lettres à côté, rouillée et inutile. Une vieille maison de banlieue, presque un manoir, comme il sied à la famille Levi, célèbre dans la région pour ses études et sa renommée culturelle. De tout cela, elle était la seule qui restait.

Elle ouvrit la porte avec la clé, dont elle ne se souvient pas comment elle avait réussi à la conserver si longtemps loin de chez elle, mais elle la trouva dans la poche de son sac à main, là où elle la gardait toujours. Un geste automatique, comme tous ceux qu'elle accomplirait à partir de ce moment. Ils l'escortèrent jusqu'à la salle à manger et l'aidèrent à s'asseoir sur la même chaise que d'habitude. Elle passa la main sur la table poussiéreuse, regardant ses doigts maintenant sales.

« Je vais commencer à nettoyer », dit-elle. « Roger arrive. »

Ceux qui l'accompagnaient, une infirmière et un employé du tribunal, savaient alors qu'elle allait bien, et qu'elle le resterait longtemps. Mais pour en être sûrs, ils lui dirent :

« Nous viendrons vous interroger une fois par semaine, Madame Levi. Une simple habitude imposée par la loi. Ne vous inquiétez pas, prenez vos médicaments, et tout ira bien. »

Sara les regarda, interrompant son geste pour se lever, se souvenant où elle avait laissé ses produits de nettoyage. Elle sourit, affichant une sérénité qui les rassura. Ils partirent en fermant la porte, qu'elle verrouilla à l'intérieur. Elle les observa par la fenêtre tandis que la voiture s'éloignait. La rue était encore presque déserte. Il était dix heures du matin, confirma-t-elle en regardant la montre qu'on lui avait donnée. Tout s'était passé très tôt, la sortie de l'hôpital et le procès, qui n'avait pas dû durer plus d'un quart d'heure. Le quartier, cependant, était trop calme. Elle reconnut les maisons de l'autre côté de la rue, barricadées de planches aux fenêtres. Un chien arpentait la rue, reniflant le trottoir juste en face. Sara ouvrit la fenêtre et l'appela. L'animal leva la tête et sembla regarder dans sa direction. Une brise fraîche atténua la légère chaleur qu'elle commençait à ressentir. C'était la fin du printemps ou le début de l'été, peut-être. Elle avait oublié de demander ; elle consulterait un calendrier ou allumerait la télévision. Mais ce chien attira son attention. De loin, il semblait la regarder, mais ses yeux étaient petits. Elle l'appela de nouveau en sifflant.

L'animal traversa alors la rue et s'appuya contre la fenêtre. Sara remarqua que ses paupières étaient mi-closes sur deux yeux atrophiés et aveugles.

« Pauvre petit chien », dit-elle en s'agitant. Elle laissa la fenêtre ouverte et se dirigea vers la porte. Elle la rouvrit, et le chien était déjà là.

« Viens, ne reste pas dehors. Je vais te nourrir », mais elle ignorait pourquoi elle disait cela, car il n'y avait probablement rien dans le réfrigérateur. Le temps de son absence persistait à se représenter dans sa mémoire, mais elle agissait et disait les choses comme si elle n'avait jamais passé un long séjour à l'hôpital.

Le chien entra, heureux, mais incapable de remuer la queue, qui n'en avait pas. Elle le conduisit dans la cuisine et lui offrit un bol d'eau du robinet. Elle ouvrit le réfrigérateur : il était plein de nourriture. Il alla dans la chambre, tous ses vêtements y étaient, même le qu'elle avait emmené à l'hôpital. Ils s'étaient occupés de tout, pensa-t-elle, mais cette pensée lui causa un léger pincement au cœur. Elle l'écarta donc et reprit sa vie habituelle. Les vêtements et les affaires de Roger étaient toujours là. Elle prépara quelque chose pour le chien, attendant devant le four électrique, les mains sur le comptoir, le regard fixé sur quelque chose d'incertain devant elle, ne pensant qu'aux minutes restantes avant la cuisson. Une fois prêt, le délicieux arôme excita l'animal, qui se jeta sur l'assiette. Sara l'observa avec bonheur ; il aurait de la compagnie jusqu'au retour de Roger. Puis elle se prépara quelque chose, un mélange de ce qu'elle avait servi au chien et d'autres ingrédients ; elle aurait le temps plus tard. En vérité, elle se sentait fatiguée, peut-être même épuisée, sans trop savoir pourquoi. Elle alla dans la salle à manger, posa l'ordinateur sur la table et l'alluma. Tout en remuant son assiette avec sa fourchette, sans vraiment avoir envie de manger, elle attendit que l'écran affiche la traditionnelle photo d'elle et Roger ensemble pendant leur lune de miel. Ils étaient plus jeunes, c'est vrai, mais quelque chose la frappa étrangement. Elle ne semblait pas se reconnaître complètement. Elle se leva et se dirigea vers le miroir du salon, un grand miroir en pied qu'elle avait négligé en entrant, comme toujours, sauf lorsqu'elle devait vérifier sa coiffure avant de partir. Elle était presque méconnaissable, extrêmement maigre, les cheveux coupés court, ternes, et le visage émacié, les yeux brillants, les mains aux longs doigts osseux. Elle les porta à son visage, se demandant ce qui lui était arrivé pour qu'elle devienne la silhouette qu'elle voyait dans le miroir. Elle commença à remuer et se souvint aussitôt du numéro de téléphone qu'ils avaient laissé sur la table de la salle à manger. Elle chercha, mais ne le trouva pas. Elle se souvint l'avoir emporté dans la cuisine et l'avoir trouvé sur la porte du réfrigérateur, maintenu par un aimant. Elle appela ce numéro et, sans savoir à qui elle parlait, demanda ce qui s'était passé.

« Mme Levi ? Calmez-vous. Regardez l'heure, Sara. »

Elle fouilla les murs ; Il devait y avoir une horloge, elle en était sûre. Son regard tomba sur une horloge à pendule.

« C'est le Dr Farías, Sara. Ne vous inquiétez pas, c'est normal de se sentir perdue. Dites-moi, quelle heure est-il ? »

« Midi et quart… »

« Où avez-vous laissé les instructions, Sara ? »

Elle réfléchit un instant, puis fouilla dans son sac à main, toujours sur la table de la salle à manger, à côté de l'assiette abandonnée et de l'ordinateur allumé. L'écran affichait 146 messages non lus de Roger. Elle trouva le journal et le lut à voix haute.

« D'accord, Sara. Vous avez 15 minutes de retard pour vos médicaments. Prenez-les tout de suite, et ne vous inquiétez pas. Suivez la première chose qui vous vient à l'esprit, Sara. N'y réfléchissez pas trop, c'est mauvais pour votre rétablissement. »

« Que m'est-il arrivé, Docteur ? Je ne m'en souviens pas… »

« Rien dont je devrais me souvenir, Sara. »

Elle raccrocha le téléphone. Elle retourna à l'ordinateur. Elle ouvrit les messages de Roger. Au début, elle ne comprit pas de quoi il parlait. Ils étaient brefs, se plaignant que Sara ne lui ait pas répondu. Puis, ils s'arrêtèrent. Elle regarda la date sur l'écran. Ils étaient en janvier de l'année suivant le dernier message, et ceux-ci commençaient l'année précédente, mais ils avaient été supprimés, s'ils l'avaient été. Elle voulait se souvenir de la raison du voyage de Roger, mais elle ne le savait pas exactement. Elle n'était pas mentionnée dans les messages conservés.

Quelques jours passèrent, et des visiteurs arrivèrent. Un jour, ses voisins furent heureux de la revoir après si longtemps. Étaient-ils au courant de ce qui lui était arrivé ? Si oui, ils ne demandèrent rien et ne firent aucune allusion. L'absence était un événement passé, et c'était fini. « Ne pense pas à ces choses-là », lui avait dit le Dr Farías. Un après-midi, une femme et un homme arrivèrent du tribunal. Ils s'assirent sur le canapé, en face d'elle, tandis qu'elle était assise sur la chaise de la salle à manger, les mains sur les genoux. Ils lui dirent qu'elle avait très bonne mine. Sara porta la main à son visage, comme pour confirmer naïvement cette affirmation. Ils sourirent. Ils la félicitèrent d'avoir trouvé la compagnie du chien. L'animal veillait sous la table, à ses pieds. À sa remarque, il émit un grognement pas forcément menaçant. Un moment plus tard, ils se dirent au revoir, et jusqu'au dernier moment, l'homme scruta chaque recoin du regard, et la femme la surveillait de près.

Un matin, elle se réveilla avec une idée en tête. Elle sentit une odeur de peinture dans l'air et, sans réfléchir, elle partit à la recherche du matériel nécessaire pour commencer sa tâche. Pendant la nuit, elle avait fait d'étranges rêves, mais sans la secouer, ils lui avaient laissé un goût amer dans la bouche à son réveil. Un goût de plomb. Il avait rapidement pris son petit-déjeuner et s'était précipité dans la pièce où il rangeait son matériel de peinture. Il trouva la palette avec de la peinture séchée, qu'il enleva facilement avec du diluant. Il installa le chevalet et Dans le salon, elle posa une toile dessus et se mit à la recherche des pots de peinture. Ils étaient tous secs. Elle fut surprise, se dit-elle ironiquement, que le réfrigérateur soit plein et les placards remplis, et pourtant ils avaient oublié leur passe-

temps favori. Mais cette même ironie la rendait malade, lui donnait la nausée. Il lui fallait éviter de telles pensées.

Elle quitta la maison, accompagnée du chien. C'était la première fois qu'elle sortait depuis son retour. Elle parcourut les rues machinalement, jusqu'à ce qu'elle arrive au bon magasin. Un vieil homme l'accueillit avec un large sourire sincère.

« Sara Levi ! Louez Jéhovah », dit-il.

Elle sourit et répondit :

« Amen, cher Élie. » Ses propres paroles traversèrent un bref instant d'hésitation, mais elles cessèrent bientôt de l'inquiéter.

« Où était mon disciple préféré pendant tout ce temps ? »

« J'étais malade, Élie, mais je vais mieux maintenant. »

« Je me rends compte, ma chère, que tu es très maigre. » Si ma femme était encore en vie, je lui dirais de te préparer quelque chose de délicieux et de le rapporter à la maison.

« Ne t'inquiète pas, Elias. Je suis venu renouveler mes tableaux.»

Le vieil homme se retourna pour fouiller dans les étagères derrière le comptoir. Sara vit qu'il portait une kippa sur ses cheveux gris clairsemés. Elle se demanda s'il y avait une synagogue à proximité ; elle ne s'en souvenait pas, et elle était gênée de le demander. Ces derniers temps, elle renouait avec des souvenirs d'enfance qu'elle avait longtemps mis de côté. La seule chose dont elle se souvenait avec précision était son mariage avec Roger.

Le vieil homme choisit les marques et les couleurs les plus adaptées au style de Sara.

« Alors, que peins-tu en ce moment ? » demanda l'homme.

Elle répondit qu'elle n'en avait aucune idée. Mais elle n'admit pas qu'elle ignorait le style dont il avait parlé. Elle lui dit au revoir et rentra chez elle. Le chien l'avait attendue à la porte de la boutique et l'avait fidèlement accompagnée. Pendant ce temps, elle lui parlait, et il l'écoutait, sans doute, sans cesser de surveiller les gens qui croisaient son chemin ou quelque chose dans l'air.

L'après-midi même, il essaya de se lancer. Il s'assit au chevalet, sa palette prête sur une petite table, le pinceau dans la main droite, et le chien assis à côté, comme s'il attendait. Elle le regarda et demanda :

« Que vais-je peindre ? Tout cela me semble familier, mais je ne sais pas par où commencer. »

Puis l'idée lui vint qu'elle ferait le portrait de l'animal. L'idée l'enthousiasma. Elle ne trouvait pas de meilleur modèle ; le chien avait tendance à rester immobile pendant de longues heures et à ne se lever que pour la suivre. Elle fit d'abord un croquis, mais après plusieurs tentatives, le résultat fut terriblement mauvais. Il était possible qu'elle ait été peintre,

se dit-elle, à en juger par un résultat aussi pitoyable. Puis, laissant son pinceau sur la palette, elle se leva et alla à la cuisine. Distraitement, elle prit un biscuit dans le bocal du placard. Elle retourna au chevalet, repensant au dessin qu'elle avait fait. Elle déchira la toile et en plaça une nouvelle. Une fois de plus, elle s'arrêta pour réfléchir. Elle s'assit et prit le pinceau, distraite, et réalisa soudain qu'il s'agissait de sa main gauche. Le portrait du chien, cette fois, était presque parfait. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'avec cette main, le talent et l'habileté artistique étaient innés. Alors, une fois terminé, elle peignit l'arrière-plan du portrait, très semblable à l'endroit où ils se trouvaient, mais avec quelques touches inventées.

Pendant les jours suivants, elle peignit sans relâche. Elle peignit chaque pièce de la maison, puis le jardin. Près de deux semaines plus tard, elle repartit avec une valise, le chevalet et le matériel de peinture en bandoulière. Le chien, qui n'avait toujours pas de nom, était à ses côtés. Ils arpentèrent les rues du quartier jusqu'à une place. Elle s'assit sur un banc et installa ses affaires. Elle chercha un paysage approprié, les arbres, les passants. Tout se révéla naturel et extrêmement proche de la réalité. Elle était heureuse, mais elle termina la journée insatisfaite. Les tableaux étaient fidèles à l'état de ruine de la ville, tout en étant fades. Ils ressemblaient à des photographies, d'un style si naïf que n'importe quel enfant doué aurait pu les peindre. Elle savait qu'elle pouvait faire plus ; il y avait une sorte de talent immanent en elle, au plus profond d'elle-même, qui n'avait pas encore émergé. D'une certaine manière, elle en était si certaine, comme si elle l'avait déjà vu se réaliser sur une toile.

Elle partit en quête de nouveaux motifs. Elle marcha, marcha, prit des taxis jusqu'au port. En voyant l'immensité du fleuve, elle pensa avoir enfin trouvé l'objet idéal pour son art. Elle peignit pendant plusieurs jours au même endroit, sous différents angles. Bateaux, quais, grues, chargeurs. Tout était intéressant à objectiver dans sa peinture, et elle découvrit que c'était là le problème. Il n'y avait aucune subjectivation. Elle soupira profondément, assise sur son tabouret improvisé au bord du port. Elle regarda les hommes aux grosses bosses portant des poids trois fois plus lourds que leur corps. Ces épaules tordues mais musclées soulignaient la taille de Les bosses. Elles allaient et venaient, portant des sacs. Lorsqu'elle les laissait dans un entrepôt, elles revenaient sans leur poids, mais toujours tordues et courbées. Elle commença à les représenter. Le résultat fut plusieurs tableaux sur le même thème : des groupes de personnes se livrant à diverses activités, toujours en mouvement. Leurs visages étaient à peine visibles, mais leurs corps et leurs charges, eux, bien visibles, dans l'atmosphère brumeuse d'un matin portuaire. Lorsqu'elle représenta le même phénomène la nuit, lorsque l'activité des hommes cessa et qu'elle les vit quitter leur lieu de travail pour la rue, elle réalisa des tableaux montrant leurs corps marchant lentement, se dispersant par petits groupes de deux ou trois. Certains se dirigeaient vers les arrêts de bus, d'autres vers les bars du quartier. Sara les suivait pour les observer lors de leurs conversations autour d'un café, de leurs brèves réjouissances nocturnes. En ces occasions, elle réalisait simplement des croquis et se fiait à sa

mémoire. Elle n'avait peur ni de ces hommes, ni de la nuit dans le quartier portuaire. Le chien était avec elle. Plusieurs femmes, debout aux coins des rues, la virent passer et elle lut des expressions moqueuses sur leurs visages. Le chien, cependant, les tenait à distance. Le lendemain matin, elle se leva très tôt pour travailler et imprima sur la toile tout ce qu'elle avait vu la veille. Dans sa frénésie créatrice, elle ne voyait que peu de résultats en peignant. Elle manquait de réflexion ou était trop méthodique dans son art ; elle n'utilisait pas de techniques apprises auparavant et n'était consciente d'aucune école particulière. C'est pourquoi elle prenait de courtes pauses pour se reposer lorsqu'elle pensait le tableau terminé. Prête à en commencer un nouveau, et avant de le retirer du chevalet, elle y jetait un coup d'œil rapide, non pas pour le corriger, mais pour s'assurer de ne pas trop se répéter. C'est alors qu'elle réalisa que les hommes qu'elle avait peints ce matin-là, certains d'entre eux, n'avaient pas de bosse. Ce qu'elle considérait comme une erreur dans ses dessins, lui faisant se reprocher son incompétence, se transforma soudain en peur. Elle chercha les autres tableaux adossés aux murs, recouverts de toile. Toutes, ou presque, les figures humaines, certaines n'avaient pas de bosse. Elle se demandait où elle avait trouvé le talent pour les dessiner ainsi, sans qu'ils paraissent grotesques. Peindre des monstres n'était pas sa spécialité, elle le savait désormais. Elle se demandait si elle les corrigerait. Ce ne serait plus possible, mais elle pourrait être plus prudente désormais. Elle continua de peindre, avec l'idée d'éliminer ces tableaux erronés qui ne reflétaient pas la réalité. Cependant, plus elle se maîtrisait, plus elle prêtait attention à son art, plus sa conscience la dominait, plus elle commençait à se sentir maladroite, et le résultat sur la toile était indéniablement pusillanime. Elle avait tellement honte d'elle-même qu'elle décida de poursuivre ses tentatives jusqu'à obtenir un résultat satisfaisant. Elle sautait des repas, grignotait des crackers ou improvisait des sandwichs à la va-vite avant de retourner au travail. L'obsession de réaliser une œuvre d'art valable ne lui permettait pas de s'arrêter. Et chaque peinture lui demandait tant d'efforts qu'à la fin de chaque journée, en contemplant le résultat, elle ne voyait qu'une sorte de photographie sans âme, transcendante. Elle ne ressentait rien en les regardant. Elle détruisit le dernier dans un accès de rage. Le chien renifla l'air, comme s'il s'intéressait plus à l'odorat qu'à l'écoute des signes de violence. Sara était assise sur le canapé du salon, frustrée et lasse. Quand Roger reviendrait-il ? se demandait-elle, comme si c'était la solution à tout. En lui résidait la façon d'être et de penser qui la complétait. Elle regarda de nouveau les tableaux adossés aux murs, ceux qu'elle avait jugés imparfaits. Ils étaient, sans aucun doute, meilleurs que les précédents, et bientôt sa tête commença à lui faire mal.

Les nuits suivantes, elle fit d'étranges rêves. Elle les attribua à la fatigue et à l'ennui de sa solitude. Elle avait décidé d'arrêter de peindre un moment. Et pourtant, les images lui apparaissaient la nuit, dans des rêves curieusement liés aux groupes humains qu'elle avait peints ou tenté de représenter. Chaque nuit, il y avait davantage d'hommes difformes, d'hommes sans bosses.

À la fin de l'été, le premier jour de l'automne à Buenos Aires apparut froid et nuageux. Elle sortit du lit et sortit les vêtements d'hiver qu'elle gardait en haut du placard. Elle enfila un pantalon en velours côtelé et un pull tricoté main qu'elle avait confectionné elle-même, elle ne se souvenait plus quand. Elle se regarda dans le miroir de la salle de bains. Ses cheveux étaient plus longs, et elle pouvait les coiffer comme elle le voulait, parfois rassemblés sur la nuque, en un simple chignon, parfois lâchés. Elle avait pris du poids, et ses cernes étaient moins visibles. Elle se prépara le petit-déjeuner et nourrit le chien.

« Je ne t'ai jamais donné de nom », dit-elle en le regardant manger dans son assiette. « Comment voudrais-tu t'appeler ? » L'animal releva la tête. Elle le regarda et sut la réponse dans ses yeux aveugles. « On dit que le plus parfait poète de l'Antiquité était aveugle. Les poètes sont comme des prophètes, mon ami. » Je m'appelle Sara, je vais donc vous appeler comme lui. Vous ressemblez à des hommes, imparfaits, incapables de certaines choses, mais dotés d'un don pour le secret.

Puis quelqu'un sonna à la porte. Elle fut surprise ; ce n'était pas un jour de visite pour les fonctionnaires du tribunal, qui avaient déjà cessé de l'improviser et annoncé leurs entretiens de routine à l'avance. Alors qu'elle tardait à ouvrir, elle entendit le bruit d'une clé dans la serrure. Le chien courut vers l'entrée en aboyant furieusement. La clé cessa d'essayer. Sara s'approcha et demanda qui c'était. Une voix lui répondit, mais les aboiements du chien la rendaient difficile à comprendre. Elle essaya de le faire taire, mais en vain. Avant d'ouvrir la porte, elle crut entendre son nom de l'autre côté, d'une voix d'homme.

Sara entrouvrit légèrement la porte, scrutant l'espace étroit. Elle vit un homme grand et mince, barbu, aux longs cheveux grisonnants et aux yeux clairs. Son cœur se mit à battre la chamade, car même si elle ne le reconnaissait pas, elle était sûre que c'était Roger.

« Sara ! C'est moi ! Sara, ouvre la porte !»

Elle ouvrit alors la porte et le chien se jeta sur le nouveau venu. Il commença à mordre l'avant-bras qu'il utilisait pour se protéger. Roger tomba au sol, retenu par le chien. Voyant les cris de Sara, le chien comprit qu'il devait le lâcher. La salive coulant de sa gueule, il laissa Roger par terre dans l'embrasure de la porte et s'éloigna vers la cuisine, comme pour se cacher, soudain gêné par la sévère réprimande de Sara. Le bras gauche de Roger était couvert de sang. Ses vêtements étaient vieux et sales. Elle essaya de l'aider à se relever, mais il la regarda dans les yeux et se mit à pleurer désespérément. Il était faible, excessivement maigre. Sa bosse saillait comme un squelette externe derrière lui, comme s'il portait un autre homme, plus petit mais encore plus lourd que lui.

Elle regarda ses larmes couler sur son visage décharné, mais tout ce qu'elle put faire fut de couvrir son bras blessé pour l'empêcher de saigner davantage. « Mon Dieu, ma chère Sara ! » dit Roger, incapable de retenir ses larmes qui le faisaient frissonner. Elle sentit son corps trembler, et une peur glaciale commença à l'envahir.

« Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas vus, mon amour, et tu ne m'as même pas embrassé ! Tu n'as pas l'air contente de me voir. Tu ne te rends pas compte de ce que j'ai traversé et de ce que j'ai vu… Je te le dirai un jour… Mais je vois quelque chose qui cloche dans tes yeux, Sara… » Et il essaya de rire de la situation pathétique lorsqu'il vit le chien qui l'observait toujours depuis la cuisine. Rires et pleurs se fondirent en un seul frisson qui l'empêcha de se relever. Ses jambes étaient maigres ; elle sentait les os qui semblaient dépasser du bas de son pantalon. « Quand je serai guéri, mon amour, nous serons heureux. Tu verras… Je te dirai ce que j'ai vu, car c'est possible, Sara, c'est possible… » dit-il avec insistance, comme s'il venait de faire la découverte la plus transcendante pour l'humanité. « Nous aurons un enfant normal, ma chère, un enfant sans bosse… » Et tout en disant cela, il essaya de caresser la joue de Sara de sa main blessée.

Ce contact la surprit, car elle avait soudain sombré dans un abîme trop profond en entendant les derniers mots de son mari. Chaque souvenir lui revint à sa place exacte. Tout prit forme avec une précision méthodique et chronométrique. Et elle se mit à rire d'un rire terrible, une fureur au bord de l'explosion. Roger la regarda sans comprendre, mais elle continua de rire en se relevant, le laissant par terre. De retour à la maison, elle appela le chien, s'agrippant à la porte tandis qu'elle sentait son corps se contracter sous un rire terrible qu'elle ne pouvait retenir. Tout un arsenal de souvenirs lui afflua soudain à l'esprit, et elle ne put les supporter sans se voir détruite et abolie, prostrée au sol comme l'autre.

L'autre, dont l'existence était une plaie ouverte dans son esprit, mourait maintenant entre les dents du chien, fidèle aux temps nouveaux où le souvenir des hommes au dos droit disparaîtrait à jamais, s'ils avaient jamais existé.

LES SINGES

1

La main simiesque de mon fils était une réalité inébranlable. Avant et après cela, le monde était et serait complètement différent, et je ne parle pas de la façon dont je le verrais, mais littéralement et concrètement différent. C'est grâce à la naissance de mon petit Homer que j'ai commencé à ouvrir les yeux sur ce que je ne voulais pas ou ne voulais pas voir, à prêter attention à ce qui m'était jusque-là passé superficiellement inaperçu. Les mots se glissaient par les portes des restaurants et des immeubles de bureaux du cœur de Buenos Aires. Des accidents inexpliqués sur les avenues et les autoroutes, où des conducteurs distraits, ou peut-être soudainement pris de panique, voyaient devant leur pare-brise des choses

qui n'existaient que dans leur esprit, comme des souvenirs ancestraux. Ils sont revenus comme des brigands pour dérober la raison que l'homme a mis tant de siècles à conquérir.

Ou peut-être ont-ils vu, dans leurs mains sur le volant, l'apparence d'une étrangeté, des mains qui ne leur appartenaient pas et qui pourtant avaient toujours été les leurs. Car il est vrai que depuis la naissance d'Homère, j'ai commencé à percevoir toute cette avalanche de preuves que je ne comprenais pas auparavant, absorbé par ma vie solitaire, le bonheur conjugal apparent confiné aux confins d'un appartement d'un grand immeuble de l'avenue Libertador, à quelques pâtés de maisons du Río de la Plata, large et gémissant de ses gémissements éternels, tel un mastodonte fonçant à pas de loup vers l'océan. Un fleuve qui se prend pour un océan.

Et c'est ainsi que nous, et tant d'autres, nous nous sommes considérés, uniques et irremplaçables, isolés sur ce continent, tournant le dos à la jungle qui constitue l'essence de ces terres, aussi détestable que nous puissions être. Nous regardons le vieux continent, et lui regarde par-dessus nos épaules, confondant notre civilisation imitée avec la barbarie de la campagne ou de la jungle.

Le médecin de la clinique Santa Trinidad est venu me chercher dans la salle d'attente, où j'étais assis dans un fauteuil devant une grande fenêtre qui laissait le soleil briller sur la place. De l'autre côté de la rue, le Théâtre Colón montrait ses ruines, lentement démantelées depuis des mois. Alors que je regardais la grue appuyée contre ses murs anciens, j'ai entendu la voix du Dr Farías à côté de moi.

« Monsieur… Monsieur… » a-t-il dit en me tapotant l'épaule à deux reprises, jusqu'à ce que je décide de détourner mon regard de la mort qui démolissait les bâtiments et que je le regarde, comprenant dans son regard que quelque chose de grave s'était produit.

« Monsieur, j'ai besoin que vous m'accompagniez à mon bureau, s'il vous plaît. »

De sa main droite, il a doucement saisi mon coude gauche, plus délicatement que n'importe quelle femme. C'était un jeune homme, héritier et propriétaire de cette clinique qui appartenait à sa famille depuis plus de deux générations, et dont les membres comptaient au moins un ministre de la Santé.

Je me laissai guider à travers les couloirs, et je devinai qu'il m'emmenait à la crèche. Le médecin commença à me parler avec un sourire presque imperceptible à l'œil nu ; c'était plutôt la lenteur de son ton qui le suggérait. Les infirmières passèrent devant nous, le regard inerte. Toute cette blancheur me troublait, m'hypnotisait ; même les œuvres d'art sur les murs n'étaient que des esquisses floues, sans formes concrètes, comme des nuages sur un ciel blanc. Le silence de l'après-midi était typique d'un dimanche, avec peu de circulation. Il est vrai que les murs de la clinique étaient presque insonorisés pour préserver la sérénité des patients et permettre aux médecins de travailler avec diligence et concentration, et

que les rues environnantes avaient été fermées en raison de la démolition du théâtre.

J'entendis un grondement sourd et étouffé et je sus qu'un des épais murs était en train de s'effondrer. Puis la voix du Dr Farías me parut insupportablement obscène ; ce n'était pas un cri, mais un chant blasphématoire. Un orchestre entier s'effondra dans un crescendo de timbales, interrompu par la voix ancestrale d'un castrat. La légère féminité du Dr Farías me suggéra la protestation, l'angoisse et le désespoir de sa perte éternelle.

Nous atteignîmes la fenêtre de la chambre d'enfant. Les berceaux étaient alignés comme les rangs d'une armée. Tout blancs, drapés de draps immaculés. Je regardai attentivement, impatiente d'être guidée par les mains de la curiosité et de l'enthousiasme. C'était mon premier enfant, le premier que Samanta et moi ayons. La main du médecin reposait sur la vitre et, du doigt, il désignait un berceau. Au début, je ne saurais dire auquel il faisait référence ; pour moi, ils se ressemblaient tous, tout comme les bébés qui s'y trouvaient. Puis il me prit par le menton, et cette confiance que je croyais abusive fut le signe le plus tragique et en même temps le plus tendre que je recevrais depuis longtemps. Sa main a dirigé mon regard vers un berceau au premier rang, que j'avais presque oublié.

Je le voyais clairement, à exactement un mètre de distance des autres berceaux. Le bébé, mon fils, dormait, recouvert d'un drap jusqu'au cou. Ses cheveux clairsemés étaient très clairs, comme ceux de Samantha. Peut-être qu'ils fonceraient avec l'âge, mais peu importe, bien sûr. Je ne voyais pas la couleur de ses yeux, mais j'ai ressenti le besoin de passer la main à travers la vitre, de le prendre dans mes bras et de le bercer.

Alors que j'allais parler, le médecin a frappé à la fenêtre avec l'articulation de la main, ce que l'infirmière a immédiatement interprété.

« Monsieur, il y a quelque chose que vous devez savoir… »

« Qu'est-il arrivé à ma femme ? » ai-je demandé. Quelque chose me frappait, tandis que j'entendais les murs de la salle s'effondrer à jamais.

« Votre femme va bien, Monsieur, elle dort toujours dans sa chambre. » C'est de ton fils que je veux te parler...

Puis il fit signe à la nourrice, qui attendait près du berceau, suivant nos paroles silencieuses à travers la vitre, et elle souleva le drap qui recouvrait le petit corps d'Homer. .

J'ai vu que sa main droite était différente de sa gauche. C'était une main de singe, non seulement à cause de ses poils noirs encore doux, mais aussi à cause de ses doigts longs, de son pouce court et de sa paume plus carrée, voire presque rectangulaire.

Le médecin a essayé de me guider vers le cabinet, mais j'ai posé mes mains sur la vitre, le regard fixé et captivé sur le corps de mon fils. L'infirmière, d'accord avec le médecin, avait déjà recouvert la main, mais je l'ai suppliée

à haute voix, par gestes et coups sur la vitre, de ne plus me la cacher, car elle s'était interposée entre le berceau et la fenêtre.

« Monsieur, veuillez m'accompagner au cabinet. »

Je suis restée immobile, balbutiant des phrases maladroites dont je ne me souviens plus et qui n'avaient probablement aucun sens. J'avais la nausée et je me suis penchée, les mains sur les genoux. « Leandro, s'il vous plaît », insista le médecin en m'appelant par mon nom pour la première fois depuis que Samanta et moi l'avions consulté, plusieurs mois auparavant. Je levai les yeux vers lui et il me conduisit dans le couloir pour m'asseoir sur un canapé contre un mur, dans le spacieux bureau que nous connaissions déjà grâce à tant d'examens et d'échographies. Il m'apporta un verre d'eau et une infirmière entra pour prendre ma tension. Je la repoussai brutalement, et elle s'écarta patiemment. Tant de sérénité et de gentillesse m'exaspéraient ; j'avais envie de me lever, de casser quelque chose, de crier, de briser la vitre et de constater une fois de plus que c'était bien mon fils qu'on me montrait. Toutes les craintes que Samanta et moi avions eues quant à la possibilité d'une maladie me revinrent en mémoire. Nous avons fait des tests génétiques pour vérifier notre viabilité mutuelle, car la loi l'exigeait. En réalité, elle et moi ignorions tout de ces lois, étant parents pour la première fois. Les médias n'en parlaient pas beaucoup, saturés de nouvelles sensationnalistes et de divertissements. Il y avait tant de lois, tant de réglementations, que la société était déjà immunisée contre tout cela. Les esprits semblaient s'être adaptés au flux et au reflux conciliants de ce qui était déjà servi. Les ordinateurs payaient les services essentiels et les impôts, et le travail en ville se faisait à domicile et au bureau. Je n'avais pas besoin de quitter notre appartement pour donner mes cours ; les étudiants étaient connectés à Internet, et j'avais toujours dispensé mes cours de littérature espagnole de cette façon. Samanta était avocate et ne se rendait plus au tribunal pour régler des affaires devant un juge.

Nous consultions le Dr Farías uniquement pour le plaisir. Il pratiquait des échographies de manière traditionnelle pour certains patients. J'avais beaucoup apprécié cela, trouvant chez ce médecin une sensibilité plus humaniste que scientifique. Mais maintenant, à cet instant où il essayait de m'expliquer ce qu'il était censé ne pas pouvoir me dire auparavant, je le détestais tellement que j'aurais pu le tuer avec n'importe quoi. Sur son bureau se trouvait un cadre en verre, et sur le chariot de soins, des ciseaux et des scalpels. Au milieu de tout cela, je l'ai entendu dire :

« Leandro, je n'aurais pas pu te prévenir avant, car rien n'indiquait que le bébé aurait cette caractéristique. Tu sais que nous pratiquons des ponctions amniotiques, car c'est une pratique courante, et malgré le danger que cela représente. Nous en avons déjà parlé… »

Farías s'est levé de la chaise qu'il avait placée à côté de moi pour me parler avec attention, d'une voix presque basse et lente. Sa blouse était froissée et sa cravate de travers, et j'ai alors réalisé que c'était moi qui avais fait ça : l'attraper par la blouse et le secouer alors qu'il voulait que l'infirmière prenne ma tension. Elle n'était plus là, et la porte fermée transformait le bureau en un repaire de mensonges blancs et nauséabonds.

« Dis-moi la vérité », ai-je ordonné au Dr Farías, plus du regard que de la voix. Nombreux sont ceux qui m'ont déjà dit que la réprobation de mon regard est parfois plus cruelle que le jugement de mes paroles. Le médecin se rassit sur la chaise en bois sculpté, recouverte de velours côtelé vert. Tout dans le cabinet semblait honorable, voire vénérable : le bureau clair, les chaises assorties, le fauteuil dans lequel j'étais assis, les tableaux impressionnistes aux murs, le porte-manteau qui contenait la blouse en vigogne du médecin, une écharpe en laine mérinos et un parapluie à manche sculpté. Même le chariot de soins était ancien, son contenu dissimulé derrière un couvercle coulissant. Les rideaux blancs projetaient une lumière stérile, parfaite pour cette pièce.

« Écoutez, Leandro… »

« J'apprécierais, Docteur », l'interrompis-je, « que vous n'utilisiez plus jamais mon prénom… »

Farías me fixa avec une profonde tristesse ; cela semblait le blesser davantage que la raison pour laquelle nous avions été réunis.

- Comme vous le souhaitez, professeur… Je dois juste vous faire comprendre que la clinique respecte scrupuleusement les exigences établies par le ministère de la Santé de la Nation. Nous avons effectué tous les examens. Des études ont été menées pour détecter toute maladie ou malformation génétique connue. Mais en réalité, la maladie de votre fils a été très peu étudiée jusqu'à présent. Le premier cas a été recensé il y a à peine sept ans, même si l'on savait qu'il y avait eu des cas non signalés auparavant.

« Mais qu'est-ce que c'est, bon sang ? »

« Professeur, je ne peux pas vous dire ce que j'ignore, et personne ne le sait vraiment. Des études ont été publiées, mais les cas recensés et suivis au fil des ans ne suffisent pas encore à déterminer une origine plus ou moins certaine. Nous savons qu'il s'agit d'une régression, apparemment une information génétique qui, au fil des millénaires, est devenue régressive et qui, pour une raison inconnue, est maintenant devenue dominante, se manifestant donc morphologiquement. »

Je me suis demandé ce que cela impliquait par simple déduction.

« Morphologiquement, et fonctionnellement aussi, bien sûr, je suppose. Y compris psychiquement. »

Le médecin sourit tristement.

« Physiologiquement, oui, mais nous ne savons rien de la psychologie des personnes atteintes. » Les premiers cas ont été manqués car ils se sont produits dans des villes sud-africaines dévastées par les guerres civiles. Ceux survenus en Europe continuent d'être surveillés, mais les enfants n'ont pas plus de cinq ou six ans.

« Et combien y en a-t-il jusqu'à présent ?»

« Selon les dernières données, cinq cents dans le monde. En Amérique du Sud, il y a un centre de recherche à Brasilia et un centre de rééducation à Montevideo. Ici, à Buenos Aires, peut-être un ou deux.»

À ces mots, son regard devint hautain, presque fier, pourrais-je dire. Puis le calme qui avait déjà dominé mon désespoir pendant la conversation revint.

« J'ai l'impression, Docteur, que vous en savez plus que vous ne le dites. Tout cela doit être sur n'importe quel réseau dédié à l'information sanitaire… »

« N'en soyez pas si sûr. Les ministères de chaque pays décident de leurs priorités.»

J'ai ri devant une telle naïveté et me suis frotté les yeux humides.

« Ne dégradez pas votre intelligence, Docteur Farías, en me mentant ainsi.» Peu de gens recherchent des informations en ligne, et encore moins dans les revues médicales. Cinq cents cas en sept ans, ce n'est pas une épidémie. Si, comme vous le dites, les règles du ministère sont si strictes, cette clinique aurait dû s'y conformer concernant la maladie de mon fils. Je sais que vous avez eu des proches au gouvernement, et l'influence perdure sans aucun doute, c'est évident. J'ai entendu des choses dans la rue, docteur, des choses qui ne me viennent à l'esprit que maintenant, comme si c'était un morceau de papier rangé dans des dossiers que je viens d'ouvrir. Et c'est comme une boîte de Pandore…

Farías ne répondit pas, attendant. Son visage était froid, triste, mais surtout plein de ressentiment. Je le vis se lever de sa chaise, déboutonner lentement sa blouse, la poser sur le porte-manteau, puis enlever sa cravate et la suspendre également. Il alla aux toilettes, et j'entendis le robinet couler, et je l'imaginai en train de se laver le visage, de se frotter avec enthousiasme et de se regarder dans le miroir. Il revint en s'essuyant avec une serviette qu'il posa sur le dossier de la chaise où il était assis. Toute cette insouciance domestique me déconcerta un instant, mais je compris que j'avais trouvé le point faible du Dr Farías. Sa chemise était ouverte jusqu'à mi-poitrine, et parmi ses cheveux, je découvris les grandes lettres marquées à jamais. Un extrait du règlement du ministère, transformé en loi par le système législatif, approuvé par les deux chambres il y a longtemps. Toutes les informations, absolument toutes, devaient être enregistrées, et donc tout était stigmatisé. Les comportements physiques et psychologiques, appréhendés ou congénitaux. Le fœtus, ou plutôt l'embryon, comme source d'informations sur l'avenir. Diabète, accidents vasculaires cérébraux, cancers, malformations, psychoses, schizophrénie, pédophilie, meurtre.

« Même l'homosexualité peut être diagnostiquée avant la naissance, et vous me dites que l'état de mon fils, si grave et si déconcertant, n'a pas été détecté.» Farías s'affala sur sa chaise, mais reprit vite son arrogance.

« Et qu'auriez-vous fait, Professeur, si vous aviez su à quoi ressemblerait votre enfant ? Auriez-vous été prêt à avorter ?»

J'aurais voulu enfoncer d'un coup puissant cette pédanterie dans votre voix et votre visage.

« Je ne sais pas ce que j'aurais fait, je sais seulement ce que vous avez dû faire… »

Avant que je puisse terminer, il se leva et ouvrit davantage sa chemise, révélant l'étendue des grandes lettres sur sa poitrine.

« Avez-vous quelque chose qui vous identifie, Professeur ? J'ai survécu et accompli beaucoup malgré ces écrits. Bien avant l'époque du roman de Hawthorne, vous le savez mieux que moi, et peu importe l'écriture, ni la langue. Une lettre marquée de milliers de chiffres dans des codes-barres, perceptibles uniquement par les capteurs de toute institution publique ou privée, banque ou institution financière. Et pour le grand public ignorant. » Les gros caractères sont visibles.

Sa voix tremblait, et je compris alors que le Dr Farías devait faire cela depuis longtemps. Attendre et étudier les cas suffisamment pour éviter d'être découvert, jusqu'à ce qu'il me rencontre. Sans aucun doute, l'étrangeté de la maladie de mon fils était pour lui une arme à double tranchant, un risque qui devait le stimuler. Il devait être las de tant de vengeances futiles, voire inutiles. Il avait maintenant rencontré un stigmate plus grand que le sien.

« Voyez-vous ces volumes dans ma bibliothèque, Professeur ? Vous avez dû les remarquer en entrant, mais peu de gens s'intéressent aux livres de nos jours. C'est une collection de vieilles revues médicales du siècle dernier. Il y a un cas de médecine légale qui a particulièrement retenu mon attention : un homme né déformé par l'usage courant des forceps à l'époque, qui kidnappait des femmes enceintes pour faire de même et créer des monstres.»

Je ne sais pas pourquoi, j'ai failli éclater de rire, emplie d'un sarcasme triste. Mais comme c'était un manque total de respect envers ma femme et mon fils, je n'ai pu que me lever, attraper Farías par la chemise de la main gauche et commencer à le frapper de la droite. Son corps maigre est tombé de tout son poids, et ma force limitée d'instituteur n'a pas pu le retenir longtemps. Il n'a pas crié ; je n'ai entendu que le déchirement de sa chemise blanche et la chute du corps sur le tapis. Mais ma colère ne m'a pas lâchée, alors je suis allé au bureau et j'ai pris un vieux presse-papiers. Il portait une inscription de l'Académie nationale de médecine dédiée à l'autre Dr Farías, un ancien ministre. J'allais le planter dans le corps de son descendant, probablement le dernier des Farías. Mais en l'entendant pleurer, j'ai pensé à Homère, au bébé que je n'avais jamais vu pleurer ni tenu dans mes bras. Puis je me suis penché vers le médecin et lui ai essuyé le visage avec mon mouchoir, et au moment où j'allais l'aider à se relever, il m'a attrapé la tête et m'a embrassé sur les lèvres. Un bref baiser, un baiser tragique et angoissé.

Il sembla se calmer ensuite. Je suis reparti avec un cancer dû à la douleur à la poitrine.

2

Nous sommes arrivés à l'établissement recommandé par le Dr Farías. Selon lui, c'était le seul centre capable de prendre en charge notre Homer, au moins pendant les premières années de sa vie, le temps de réaliser les examens nécessaires. Il avait déjà fait enregistrer sa naissance auprès d'une fondation de recherche consacrée à la maladie de Rumpelstiltskin. En entendant ce nom, j'ai sincèrement cru que le médecin se moquait de notre souffrance, peut-être pour se venger du coup que je lui avais porté dans son cabinet. Il m'a regardé, devinant à mon expression.

« C'est le nom du médecin qui l'a étudiée avec le plus d'assiduité », m'a-t-il dit. Il n'y avait ni moquerie ni sarcasme, si ce n'est celui du destin lui-même.

Alors que la voiture roulait à toute vitesse sur l'autoroute au nord de Buenos Aires, je regardais mon fils enveloppé dans son manteau de laine et dans les bras de ma femme. Samanta gardait les yeux rivés sur le pare-brise, vérifiant de temps en temps si le petit manifestait une quelconque gêne. À deux reprises, sa main simiesque dépassa des longues et larges manches de son manteau, qu'elle prit aussitôt soin de cacher.

Le nain des contes de Grimm semblait danser autour de nous ; parfois, je croyais même le voir par les fenêtres, courant le long de la voiture d'un côté à l'autre ou faisant du bruit sur le toit. Nous avions décidé de prendre un taxi, bien sûr ; aucun de nous n'était assez nerveux pour conduire. Le chauffeur nous observait dans le rétroviseur, prêt à engager la conversation, mais nos visages tristes le firent abandonner à plusieurs reprises pendant le trajet.

Finalement, nous nous garâmes devant l'entrée d'une villa à San Isidro. Derrière les clôtures de troènes se trouvaient des murs de briques, et par le grand portail, nous apercevions la demeure de style victorien qui avait appartenu à un important écrivain et éditeur. Là où vivaient autrefois des fantômes imaginaires, ils prenaient forme au gré des vicissitudes de la réalité économique ou sociale, peu importe comment on l'appelle. Ils s'infiltraient dans la réalité de ces êtres qui avaient vécu quelque temps dans ces chambres transformées en maisons de retraite. Désormais, il n'y aurait plus qu'un seul enfant atteint de la maladie de mon fils, jusqu'à ce qu'un autre arrive. Les autres, d'après ce qu'on m'avait dit, étaient malades mentaux ou physiques, difformes, hydrocéphales, trisomiques et atteints de bien d'autres affections étranges. Mais tous n'avaient pas plus de onze ans. L'institution était gérée et le personnel formé par les meilleurs spécialistes. De nombreux médecins éminents spécialistes des maladies congénitales venaient de l'étranger, mais ces visiteurs se réunissaient lors de conférences à l'extérieur du manoir, généralement à Buenos Aires. La tranquillité des couloirs et des jardins de la grande maison. Elle n'était perturbée ni par des pas précipités ni par des voix étrangères aux patients. C'était une journée nuageuse, excessivement humide, avec une bruine qui ne venait jamais, et l'attente était plus agaçante que sa menace constante. Le chauffeur de taxi arrêta la voiture, mais ne coupa pas le moteur, et

n'ouvrit même pas le coffre contenant la valise contenant les affaires que nous avions achetées pendant la grossesse pour la vie future d'Homer. Samanta avait tranquillement rassemblé toutes ces affaires la veille au soir, sans que je puisse l'aider. Je me souviens d'elle pliant chaque vêtement et le rangeant soigneusement dans la valise, emballant chaque jouet dans du cellophane et le plaçant dans un sac séparé. Il y avait des ours en peluche, des voitures miniatures et un jeu de construction dont nous n'étions pas sûrs qu'elle puisse saisir les minuscules briques avec sa main simiesque. Tout était soigneusement emballé, tous deux las de la douleur accumulée depuis notre départ de la clinique, et la décision de ne pas intenter de procès ni de réclamation était prise par résignation, surtout avec l'énorme fatigue que nous ressentions.

Je suis descendue de la voiture et j'ai ouvert le coffre. J'ai sorti la valise et le sac de jouets. Puis j'ai aidé Samanta à sortir. Le bébé s'est réveillé et ses yeux marron ont regardé le ciel gris au-dessus de nous. Je crois qu'il a souri. La beauté de son visage était rustique, naturellement splendide, sans la moindre trace d'artifice. Ses cheveux noirs et bouclés étaient déjà longs, comme c'était la coutume pour un bébé d'un peu plus d'un mois, mais il ne semblait pas avoir besoin de soins, contrairement aux attentes de la société. Je me souviens du jour où je lui ai donné son premier bain à la maison. Samanta n'avait pas voulu le faire, cloîtrée dans sa chambre, sans même l'allaiter. J'ai acheté du lait en poudre et je l'ai préparé au biberon selon les instructions de la brochure qu'on nous avait donnée à la clinique pour les nouveaux parents. Quelques jours plus tard, j'ai jeté la brochure et suivi mon instinct, mais surtout celui que je lisais sur le visage d'Homer. Il semblait me dire quand et comment prendre soin de lui. Il ne pleurait pas fort ; il gémissait seulement et pleurait occasionnellement, témoignant de l'inconfort de ses couches sales. Quand je lui ai donné son premier bain, je l'ai lavé avec précaution, de peur de le blesser, n'osant pas passer mes doigts dans sa main simiesque. Je l'observais du coin de l'œil, l'évitant comme si elle n'existait pas. Juste au moment où je terminais et m'apprêtais à le sécher, cette main s'est posée sur mon avant-bras. J'ai senti le contact de ses cheveux mouillés, une sensation totalement différente de celle du reste de son corps. J'ai cru, l'espace d'un instant, qu'un autre être m'avait touchée, puis j'ai eu la pensée tout aussi fugace que celui qui me touchait était un homme. Puis je l'ai pris dans mes bras, je l'ai sorti de l'eau et je l'ai porté jusqu'au lit double, où Samanta était allongée, habillée, en train de regarder la télévision. Elle m'a regardée avec surprise et m'a dit qu'elle allait mouiller tout le lit. J'ai souri, car je savais que j'allais surmonter cette morosité et ce ressentiment. J'ai commencé à sécher Homer vigoureusement, en jouant, tandis qu'il riait bruyamment à son tour, se défendant avec ses bras. Puis j'ai aussi séché la main de singe d'Homer, puis je l'ai approchée de mon visage pour la sentir. L'odeur des cheveux mouillés était différente de la sienne. Elle était plus douce et rappelait le parfum traditionnel pour bébé. Mais cette main avait une odeur qui m'évoquait peu à peu le musc, parfois le pin, et d'autres fois, plus tard, et lors de son hospitalisation, l'odeur du fumier sous les feuilles mortes d'une forêt.

Samanta n'est pas venue partager ce moment avec nous. Son odorat était fermé à l'imagination, et ouvert uniquement au désastre de la réalité.

Deux semaines plus tard, elle m'a demandé de l'emmener à l'hôpital. Je la voyais devenir de plus en plus frénétique et irritable. Chaque heure passée loin de chez moi, ou à travailler dans le bureau où j'enseignais, me semblait une montagne d'inquiétudes. Je savais qu'elle avait repris son travail et passait des heures dans son propre bureau, remplie de livres de droit et de jurisprudence. Tant de connaissances ne lui avaient pas permis de céder, car c'était ce que je pensais qu'elle devait faire : céder à ses sentiments en démolissant les constructions de l'idéalisme. Car elle n'était pas une avocate se contentant de négocier des accords professionnels où l'argent allait et venait en échange de concessions, plus ou moins importantes, à la vraie justice. D'ailleurs, qu'appelle-t-on la vraie justice, ou simplement la justice ? Son père et son grand-père étaient avocats ; même sa mère s'était spécialisée dans les divorces, devenant célèbre à Buenos Aires pour sa façon de réconcilier les mariages malheureux. Ce que chacun dans notre famille considérait comme un mérite était désormais une contradiction, un instrument de destruction pour la petite société qu'était notre famille proche. Car même s'il considérait le sentiment amoureux comme son fondement, il lui était impossible de comprendre que cette construction ne pouvait être. être maintenu par autre chose que l'échafaudage de l'idéalité. Tout ce qui émergeait en dehors de lui relevait de l'imprudence, de ce qu'il fallait éviter, et s'il émergeait à l'intérieur même de la construction, ou même faisait partie des murs eux-mêmes – car qu'est-ce que notre propre corps, ou celui de nos proches, sinon des murs avec lesquels nous n'avons d'autre choix que d'établir un contact quotidien, intime et inconditionnel, pour accéder aux royaumes de l'âme ? – la construction devait être paralysée par une bande de scellement. Les dossiers rumineraient avec rage sur les étagères du tribunal, attendant d'être transcrits dans le système numérique, lorsque des employés compétents auraient le temps de le faire. Et une fois cela fait, l'odeur de décomposition disparaîtrait, car les nombres abstraits n'ont aucune odeur. J'aurais aimé lui expliquer que même ces nombres sont lus par quelqu'un à un moment donné, des nombres qui libèrent des souvenirs aux arômes, car l'imagination est intimement liée à la fiction, et toute fiction n'est en réalité qu'un lointain souvenir dans les nombres imprécis des combinaisons génétiques. Ce jour-là, lors du bain de mon fils, je sentais l'odeur ancienne, lointaine, de l'ancêtre. Je l'ai sentie au bout de mes doigts lorsque j'ai touché la main du singe, lorsque je l'ai caressée le jour où nous l'avons abandonné à l'institution. Car c'était un abandon lorsque Samanta et moi avons gravi le court escalier d'entrée, puis franchi la porte de bois et de verre pour pénétrer dans les vieilles salles, chargées du goût de la civilisation, avec leurs vitrines et leurs vases. C'était un musée qui cachait, au plus profond de lui-même, à travers les couloirs et derrière les portes des salles, un autre musée de phénomènes qu'il fallait traiter, aider, contenir, selon les canons de notre civilisation, expérimentés pour discerner ce qui n'est pas normal et ne peut coexister avec le reste.

Nous avons été accueillis par une femme qui s'est présentée comme la directrice des lieux. Elle était âgée, et j'ai cru reconnaître son visage dans un magazine ou un journal d'actualité, mais d'il y a bien longtemps.

« Je suis le Dr Moreau, ravie de vous rencontrer. »

Nous nous sommes serré la main, et elle s'est immédiatement approchée pour accueillir notre fils. Elle ne lui offrit pas les câlins habituels, mais le traita comme si on lui confiait les soins et le traitement d'une pièce mécanique mal assemblée.

« Soyez tranquille, le petit recevra les meilleurs soins et traitements.»

Je voulais au moins chasser le sentiment de culpabilité qui me rongeait, mais au moment de parler, elle nous demanda de l'accompagner à son bureau. Dès notre entrée, une infirmière nous attendait et, juste devant nous, elle nous annonça que nous pouvions lui confier l'enfant. Samanta la regarda, surprise pour la première fois depuis la naissance d'Homer, comme si ce moment, que nous savions tous proche, était soudain inattendu. Elle me tendit le bébé. Quand je le fis, elle s'assit dans un fauteuil en face du bureau du médecin, déjà assis, la fenêtre partiellement masquée par les lourds rideaux en velours côtelé rouge donnant sur le grand parc. Samanta se pencha sur le bureau et commença à lire les documents d'admission. Je la vis scruter la pièce, étudiant ligne après ligne, page après page de longs documents. Le médecin attendait patiemment, me jetant un coup d'œil. Homer était calme dans mes bras, me regardant parfois ou levant les yeux vers les hauts plafonds de la pièce. Sa main simiesque glissa hors de sa manche et se mit à bouger nerveusement, gesticulant à l'extrême, tandis que ses doigts velus, semblables à du parchemin, se crispaient et se desserraient, parfois avec seulement son index tendu. Pendant quelques instants, je crus la voir dessiner des lettres dans l'air. Je chassai rapidement cette pensée et vis l'infirmière me regarder avec impatience.

« Professeur, il serait préférable que vous laissiez l'infirmière s'occuper de l'enfant à partir de maintenant… »

Je ne vis pas clairement les yeux de l'infirmière, seulement les mains qui me touchaient pour tenir l'enfant. Je crois que je devais être pâle, avec une expression idiote qui m'aurait gênée si je l'avais remarquée. J'obéis, et je ne remarquai même pas quand ils partirent et que la porte se referma. Samanta continua de lire, ou du moins fit semblant, comme je l'avais si souvent vue faire lorsqu'elle réfléchissait à un cas particulièrement complexe. C'était sa défense, cloîtrée derrière les murs d'un savoir impénétrable. Puis je la vis signer chaque page du contrat d'hospitalisation. Puis elle se renversa dans son fauteuil et tendit le bras avec le stylo sans me regarder.

Le médecin me demanda de m'asseoir sur l'autre chaise, à côté de ma femme. Il me tendit l'exemplaire du contrat, je le pris et commençai à le lire sans bouger du dossier de ma chaise. Deux minutes passèrent, et je me retournai. J'ai relu les pages plusieurs fois, plus de deux fois. J'ai croisé les

jambes, sorti une cigarette de ma poche et l'ai allumée sous leurs regards désapprobateurs.

« Il est interdit de fumer dans cet établissement, Professeur.»

« Je ne pense pas que quiconque admis ici subira plus de préjudices qu'il ne l'est déjà.»

J'ai continué à lire, mais mon esprit était hanté par des scènes violentes de folie et de meurtre perpétrées par un homme paisible, un professeur de littérature, à propos d'une série de femmes qui seraient violées, tuées et démembrées par ce même homme apparemment paisible. Je tremblais, et je sais qu'ils l'ont remarqué. Mais ce qui avait été si facile pour moi dans le cabinet du Dr Farías était impossible ici. Il n'était plus question de désigner un coupable, car c'était désormais moi qui était responsable de ce qui se passait. Je ne pouvais plus le dire à Samanta, car sa seule signature aurait évité l'hospitalisation. La loi exigeait notre autorisation expresse à tous les deux, et pour cette raison, et sans l'imagination ni le courage de faire autre chose que de m'extasier sur des scènes ridicules de mélodrame, j'ai saisi le stylo que Samanta n'avait pas lâché pendant tout le temps que j'avais pris, comme pour démontrer ainsi que ce que l'une de nous faisait était la conséquence de l'autre, la liant par un lien légal – le seul qui nous unirait désormais – dans quelque chose que je trouvais plus proche d'une complicité criminelle.

Nous avons quitté le manoir sans avoir été autorisés à visiter les pièces intérieures ni les autres étages. Mais d'abord, le Dr Moreau – et chaque fois que je la voyais, je ne prêtais pas plus attention à ses paroles qu'à la physionomie de son visage, qui ressemblait chaque fois davantage à ce que j'imaginais être le profil du personnage de Wells – nous a demandé de nous approcher de la grande fenêtre derrière son bureau. La chaude lumière de midi se posait lentement et fermement sur la vitre. Un silence solennel mais naturel dominait tout. Même le bruit des voitures dans les rues avoisinantes ne me dérangeait pas, mais était filtré par l'air dense et humide du parc et les épais murs anciens. C'était un endroit où le temps avait stagné dans l'espace architectural, et les seuls sons étaient le sifflement du vent dans les feuilles de saule et les branches de pin, le râteau des jardiniers balayant les feuilles mortes. De temps en temps, le bruit du portail d'entrée s'ouvrant et se fermant automatiquement sur commande de l'interphone, provenant d'une pièce intérieure où se trouvait le système de sécurité. Il devait y avoir des caméras cachées quelque part, bien que je n'en aie pas trouvé lors de cette première visite.

J'ai entendu un cri très doux, strident mais soudain atténué, comme une main sur la bouche. J'ai regardé le Dr Moreau (je dois ici faire une remarque qui la sauverait de certaines horreurs littéraires : elle m'a dit à un moment donné qu'elle descendait des familles Moreau et Justo, d'éminents politiciens de longue date). Elle évita mon regard et se tourna vers Samanta, persuadée peut-être que je trouverais chez ma femme une faiblesse de caractère plus facile à surmonter que la mienne.

« Ne t'inquiète pas, ma chérie. Ton petit garçon est au meilleur endroit de Buenos Aires », dit-elle en levant les bras pour indiquer son environnement, telle une actrice de théâtre ou une diva d'opéra à la fin d'un acte.

Mais elle réalisa vite que ma femme était différente de ce qu'elle avait imaginé. Son esprit ne fonctionnait pas comme on l'attendrait d'une femme au foyer traditionnelle, mais elle réagissait strictement comme une avocate honorable et froide lorsque son côté sentimental menaçait de prendre le dessus sur sa vie.

« Rentrons à la maison », dis-je, car je devais me préparer à réfléchir à ce que j'allais faire. Pour Samanta, c'était peut-être le dernier chapitre d'un roman à l'eau de rose ; pour moi, c'était le début d'un voyage de découverte.

Nous partîmes, escortés jusqu'à la porte d'entrée par le médecin. Nous nous sommes dirigés vers le portail, suivis par son regard, que je sentais attentif, voire sarcastique. J'ai décidé de chasser ces pensées amères et méfiantes. Je savais que Samanta, par d'autres moyens, était arrivée à la même conclusion ; cela se voyait à son expression, mais malheureusement, tout cela ne nous a pas aidés à mieux communiquer.

Nous avons marché en silence et avons vu que le taxi était parti. Nous avons sonné à l'interphone pour en appeler un autre. Il n'y a pas eu de réponse, mais nous avons décidé d'attendre. La pelouse était splendide au soleil, les fenêtres de la maison brillaient, et de temps à autre les volets s'ouvraient, révélant une femme de ménage. C'était comme s'il n'y avait aucun patient. Nous savions qu'il s'agissait d'un établissement pour enfants handicapés, la plupart immobilisés et silencieux, autistes, ou je ne sais quoi. Ils prenaient peut-être même des médicaments pour préserver leur sérénité. Pendant que nous attendions, la même infirmière qui avait emmené Homer a traversé l'allée et nous a fait signe, se tournant vers l'arrière de la maison. Elle était jeune, en uniforme strict. Un être blanc, sans casquette, avec juste ses cheveux châtain foncé tirés en arrière en un chignon haut qui laissait échapper quelques mèches rebelles. Samanta remarqua que l'autre femme l'observait attentivement ; je le voyais bien. Cette légère pointe de jalousie me donna envie d'elle pour la première fois depuis longtemps.

Puis nous avons entendu le nouveau taxi approcher et sommes montés. De retour à la maison, nous avions l'impression de revenir d'un enterrement. C'était exactement le même sentiment de tristesse, de soulagement et de désorientation. L'ordinaire et le nôtre nous semblaient étranges et étrangers. Les objets dans l'appartement semblaient inutiles, désorientants ou superficiels. Nous avons toutes les deux pensé, sans nous en rendre compte, à aller travailler dans nos bureaux respectifs. Elle s'est changée dans la chambre ; je l'ai suivie. Assises dos à dos, une de chaque côté du lit,

nous nous sommes déshabillées et avons remis des vêtements plus légers. Il a fait soudainement froid, et j'ai allumé le chauffage.

Samanta a dit :

« Ils viennent cet après-midi chercher les meubles de la chambre d'enfant ; ils viennent d'une association caritative. » Puis elle m'a demandé : « Tu vas déjeuner ? »

J'ai secoué la tête en silence. Elle est partie dans son bureau. Elle était venue hier, ou peut-être plus tôt, pour donner les affaires de notre fils. C'était un échec qu'il fallait oublier. J'ai creusé cet échec et j'ai décidé de le décortiquer jusqu'à en trouver la formule.

3

Il y a eu une période de près de deux ans, qui a servi de préambule à l'histoire vraie d'Homère, comme tout ce que j'ai raconté jusqu'à présent. Ma profession, consacrée à la littérature, me fait apprécier ces parallèles, ces allégories, cette façon fantaisiste de raconter des histoires. Cette période a commencé lorsque nous avons laissé notre fils à l'institution, et c'est à ce moment-là que Samanta a commencé à se concentrer de plus en plus sur son travail. Elle avait pris l'habitude de se lever plus tôt et d'aller directement au tribunal, alors que je savais qu'elle n'en avait pas besoin. Elle rentrait à midi et s'enfermait dans son bureau jusqu'après six heures du soir. Lorsqu'elle partait, elle s'approchait de moi, généralement dans mon fauteuil de lecture, alors que mes corrections et mes consultations avec les élèves étaient déjà terminées pour la journée. J'aimais m'y asseoir après mes visites à Homer. Elle ne voulait jamais m'accompagner. Après maintes insistances et de longues discussions inutiles qu'elle concluait par un résumé professionnel, je continuais à harceler et à insister, essayant peut-être de me convaincre qui avait raison. De toute façon, elle aurait fini par être une nuisance lors de ces visites. Je m'étais habitué à le faire trois fois par semaine, la routine maximale autorisée par le règlement de l'établissement. L'infirmière me fit attendre dans une salle de jeux que j'avais vue la deuxième fois, seule maintenant, et cela me fit une agréable impression au début. La solitude de cette pièce, cependant, me peinait. Je pensais être arrivée trop tôt, et que d'autres enfants arriveraient bientôt, amenés par le personnel, et j'étais sans doute très curieuse de rencontrer les autres personnes qui y vivaient. La pièce était grande, avec de longs fauteuils et des tapis moelleux, des coussins où les enfants pouvaient s'allonger ou jouer librement sans se blesser. Il y avait des jouets de toutes sortes, des poupées ou des animaux en caoutchouc, des voitures en plastique, presque toutes grandes, et des jeux d'intelligence dans des boîtes soigneusement rangées sur de hautes étagères dans de vieux placards. Une musique en continu jouait, et je crus reconnaître des cordes pincées ou frottées. C'était sans doute de la musique de Mozart, ou même de la musique baroque, avec des arrangements spécialement conçus pour

ces institutions, toute trace de conflit ou de densité effacée. Mozart mélangé à de l'eau de Javel, me disais-je. Et même si l'odeur des désinfectants ne correspondait pas à ce lieu, l'arôme du stérile flottait dans l'air, suspendu comme des cadavres flottants. Comme des fantômes qui ne sont pas morts, ou des pensées immortelles.

Puis l'infirmière m'apporta Homer dans ses bras. Chaque semaine, il grandissait. Je lui demandai s'il était bien nourri, s'il n'avait pas été malade. Elle répondit avec condescendance, me souriant comme si j'étais un enfant. Que pouvais-je faire d'autre que de me laisser faire et de la laisser croire que j'étais un grand garçon avec un fils étrange, un garçon qui rêvassait en lisant et pensait que la réalité était plus imprécise que la littérature, plus confuse, et qu'il fallait la saisir avec des pincettes, et qui doutait toujours.

Homer grandit rapidement durant ces mois, tout comme l'extension de ses traits simiesques. Ses cheveux noirs, grossiers et légèrement bouclés s'étendaient jusqu'à son avant-bras. Il me souriait et je le berçais pendant les heures de visite. Parfois, je l'allongeais sur le tapis et lui apportais des jouets ; ses yeux brillaient et il essayait de les attraper avec ses petits doigts. Sa main simiesque était moins adroite, avec des difficultés à saisir. Parfois, je soupçonnais qu'on ne s'occupait pas bien de lui, qu'il était maigre ou sale. Alors, je le déshabillais et l'examinais. Je cherchais autre chose, mais il me semblait que tout allait bien, et il sourit à mes chatouilles. Et sa main simiesque jouait avec mes doigts, les serrant, et je sentais cette main me chérir, et je commençai alors à réaliser, très discrètement au début, que cette main me réclamait, m'appelant d'un cri silencieux d'angoisse et de désespoir. Les poils de mes mains se hérissaient à ces moments-là, et un frisson me parcourut la poitrine et la tête. Je pensais à ma femme, et je réalisais qu'elle n'avait pas compris, et qu'il valait mieux qu'elle ne vienne pas. Et ce que je prenais pour de l'égoïsme et de la froideur, peut-être l'avait-elle su bien avant moi. Elles, les femmes, savent et souffrent parce qu'elles pressentent avec la même certitude que les hommes seulement lorsqu'ils apprennent. Et parce qu'elles savent d'avance, elles sont implacables.

Quatre-vingt-dix jours plus tard, nous recevions la facture du premier trimestre. Nous savions que l'hospitalisation et le traitement d'Homero seraient coûteux. Le Dr Farías nous avait dit que l'établissement du Dr Moreau était partiellement subventionné par l'État, ses honoraires n'étaient donc pas excessifs. Cependant, lorsque j'ai ouvert l'enveloppe et lu le montant pour trois mois – et qu'il resterait le même pour les années à venir, peut-être davantage en raison de l'inflation inévitable – je me suis affalé dans mon fauteuil habituel, le billet à la main. Il était 19 heures. La nuit tombait, et la lumière de la table de chevet conférait une intimité chaleureuse et confortable à mon coin préféré parmi les livres. Samanta est entrée dans la bibliothèque et m'a regardé. Avant de poser la question, elle a vu la facture dans mes mains et a compris. Elle s'est simplement penchée pour la prendre et la lire. Je n'ai lu que du dégoût sur son visage, puis un sourire ironique.

« Je m'y attendais. Je ne vous ai rien dit avant pour ne pas vous inquiéter, mais c'est normal. La clinique de Farías et la maison du Dr Moreau ont fait leur travail. » « Mais ils sont censés être subventionnés par l'État… »

« C'est vrai, mais ça leur fait économiser à peine dix pour cent de leur budget annuel. Ce qui est le mieux pour eux, c'est la propagande institutionnelle. Deux sénateurs ont arrangé la subvention officielle, mais en réalité, ils demandent beaucoup plus. »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Je ne pense pas qu'on puisse payer sans vendre l'appartement… »

Elle m'interrompit sans me regarder :

« Ne soyez pas absurde. Je m'en occupe. Je l'ai vu venir et j'ai fait des plans. »

Quand elle se retourna pour retourner à son bureau, je murmurai quelque chose avec ressentiment. Samanta s'arrêta et me regarda comme le type que je voyais lorsqu'il était pleinement investi dans sa profession. Elle n'avait pas besoin de me dire quoi que ce soit, ni de s'excuser de ne rien partager avec moi. Pour l'instant, j'avais besoin d'un avocat, et là, j'avais le meilleur, sans rien me faire payer. Je la regardai fermer la porte, et un mouvement de tête fit bouger ses cheveux contre le cadre. Puis elle disparut, mais je n'arrêtais pas de penser à cette mèche de cheveux, et le souvenir de son odeur et de sa texture sur mes mains et mes lèvres me la fit regretter comme si je l'avais perdue à jamais.

L'avocat avait repris son travail, mais ma femme avait été enterrée par l'autre.

Samanta porta plainte au civil contre la clinique du Dr Farías pour deux millions de dollars de dommages et intérêts. Elle savait qu'ils pouvaient payer, et même si le résultat était inférieur, elle était absolument certaine que nous gagnerions. Elle me fit signer la plainte conjointe le jour même où nous devions payer le premier trimestre à la clinique. Sachant que j'allais rendre visite à Homero cet après-midi-là, elle me recommanda de ne pas aborder l'affaire avec le Dr Moreau. Ils avaient déjà été informés, par voie judiciaire, de la suspension des paiements jusqu'à la résolution de l'affaire, et le juge d'instruction avait ordonné la poursuite du traitement d'Homero.

L'après-midi, je me rendis au manoir et constatai que rien n'avait changé. Je me sentais coupable de l'attitude responsable qu'on m'avait toujours inculquée. Je savais que notre cause était, bien sûr, juste, et s'ils avaient des arrangements aussi frauduleux, bien qu'officiellement légaux, je ne devrais pas ressentir cela. Je craignais des représailles mesquines de la part du personnel, en particulier de la directrice. Mais au cours des

semaines suivantes, après avoir exploré le regard de l'infirmière, corroboré l'état physique d'Homer et la façon dont il était traité, je n'ai constaté aucune différence.

D'autres enfants sont apparus pendant les heures de visite et j'ai rencontré leurs parents. En général, ils n'étaient pas plus de deux ou trois à jouer sur les tapis à la fois, et seul mon fils était encore un bébé. Les mères me regardaient avec condescendance, désireuses de me donner des conseils, car elles me trouvaient inexpérimenté et indécis, mais elles ne m'ont adressé la parole que lorsque je leur ai demandé depuis combien de temps leurs enfants étaient hospitalisés.

« Deux ans », a répondu l'une des femmes très âgées, que j'ai d'abord prise pour la grand-mère de l'enfant. C'était un garçon de Une tête géante, une poitrine creuse, des épaules rondes, il marchait lentement, très voûté. Il devait avoir presque dix ans.

« Mon fils est ici depuis sa naissance », me dit un père, tenant son fils, qui devait avoir cinq ans, endormi. Il avait un menton prognathe et un crâne allongé. Je m'approchai, curieux de mieux le voir. Essayant de cacher mes craintes pour ne pas le vexer, je lui parlai de bœufs perdus.

« Ne t'inquiète pas », répondit le père. « Ici, on discute sans se vexer. On est au-dessus de toute fierté, tu ne trouves pas ?»

J'acquiesçai et me levai, Homer dans les bras. L'homme berça son fils et, le regardant tour à tour, il dit :

« Je crois que nous sommes des parents très éloignés, mais au fond… »

Au début, je ne compris pas, mais je crus comprendre ce qu'il disait. Son fils avait un visage semblable à celui d'un singe. « On m'a dit que mon fils était né comme ça sans raison apparente. J'avais appris de mes parents qu'à une époque, ils étaient nés comme ça à cause de l'utilisation de forceps, mais je parle d'il y a plus de soixante ou soixante-dix ans. Les médecins disent qu'ils apparaissent de temps en temps depuis. Ça fait longtemps maintenant, certains sont morts, d'autres sont enfermés. Et le tien ? »

Je savais déjà que tu avais vu la main simiesque d'Homer.

« On dit que c'est une maladie assez récente… »

« Ils se transforment », dit l'homme d'un ton trivial en essuyant la bave de son fils avec un mouchoir.

« Comment ? »

« Je n'en sais pas plus que je ne l'imagine. Des variations, monsieur, où la nature fait son œuvre. Et j'appelle la nature quelque chose qui arrive, quelque chose de formidable à mon avis… » Il fit un mouvement de dégoût devant une sorte de douleur à la tête.

« Ça va ? »

Il sourit. « C'est cette musique de fond, elle me dégoûte. » Si Mozart sortait de sa tombe…

« Que faites-vous ? » demandai-je, car je connaissais déjà la réponse.

« Je suis musicienne, mais pour l'instant au chômage. On nous a chassés du quartier de Buenos Aires à la fermeture du Teatro Colón. Je jouais du tuba dans l'orchestre. Une troisième génération d'instrumentistes, vous imaginez ? Une troisième génération, et maintenant tout a disparu, et en plus, la musique est à jamais abâtardie… »

Elle fit un geste de résignation irrémédiable et essuya une fois de plus la salive qui coulait aux commissures des lèvres de son fils endormi.

De nombreux mois passèrent ainsi, jusqu'à ce qu'un an et demi après la naissance d'Homero, le verdict du tribunal soit rendu. Samanta attendit toute la journée assise dans son bureau. Je savais qu'elle était nerveuse, mais quand je sortis manger quelque chose dans la cuisine, je remarquai qu'elle était plus calme que jamais. Jusqu'au jour où elle a donné naissance à notre fils, elle avait décidé de ne pas se plaindre de la douleur de l'accouchement imminent. La césarienne était prévue deux semaines plus tard, et pourtant, le préavis ne l'aurait pas perturbée ; son tempérament ne le lui permettait pas. Je lui enviais cette façon d'être. Pour moi, l'anxiété était source d'insécurité, qui menait à la colère, toujours contenue. C'est déraisonnable, je le sais, et elle me le reprochait constamment. Mais je ne pouvais pas accepter ses us et coutumes. C'était comme si je comparais la verbosité judiciaire à la littérature poétique. La synthèse ancienne et puissante de cette dernière avec les manières rhétoriques et fallacieuses du tribunal.

La justice, me disais-je en regardant ma femme entrer et sortir de son bureau, attendant le jugement, n'est pas la loi. Tout comme ce jugement attendu ne serait pas la justice non plus. La femme à la balance et au bandeau, l'une des plus belles icônes, est une figure si insaisissable que les avocats et les juges ont renoncé à la contacter depuis trop longtemps. Ils ont créé leur propre système médiocre qu'ils prétendent appeler justice. Et c'est ce que Samanta attendait : un appel de sa secrétaire au tribunal de Buenos Aires.

Puis le téléphone sonne dans son bureau. Je l'entends malgré la porte close. Sa voix est très basse, et je ne comprends pas. Je m'approche de la porte, moi aussi nerveuse ; mon âme a recours à cette ressource enfantine pour apaiser les esprits que la réalité exige pour continuer. Je pense à Homer, à la tranquillité de sa vie au manoir, et si cela dépend des ruses de la loi, alors elles sont les bienvenues.

Soudain, la porte s'ouvre et Samanta, qui m'avait surprise en train de fouiner, rit de joie.

« On a réussi ! On a gagné le verdict ! » Elle me serra fort dans ses bras comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Je ne savais pas quoi dire ; j'étais agité et je commençais à poser des questions évidentes avec une sorte de bégaiement. Tandis que je la serrais dans mes bras, le visage d'Homer se tenait entre nous. « Mon amour », dis-je en l'embrassant au visage et en la serrant dans mes mains, « la meilleure avocate du monde… »

Elle continua de rire, et c'était comme la retrouver après tant d'années. Ce rire qu'elle avait eu lors de notre première rencontre, peut-être parce que l'imminence de l'amour avait J'avais puisé dans leurs sphères neutres.

« Maintenant, l'avenir d'Homer est assuré… »

Samanta me regarda, et je réalisai qu'elle n'avait pas prêté attention, car soudain son enthousiasme s'estompa, se concentrant sur d'autres points, une autre réalité parallèle.

« J'ai beaucoup de coups de fil à passer », dit-elle en se retournant pour se plonger dans son chagrin. Il était deux heures de l'après-midi.

« Allons rendre visite à Homer, s'il te plaît, mon cher… allons-y ensemble au moins cette fois… Je sais que tu étais inquiet et que tu te sentais responsable, mais maintenant que tu as assuré sa vie, il n'y a aucune raison de cacher tes sentiments… »

Ma femme me regarda, cette fois avec une expression clairement acrimonieuse.

« Ne m'analyse pas, Leandro », fut tout ce qu'elle répondit.

C'était vrai. Je n'en avais ni la raison ni les connaissances, mais je me demandais aussi qui était vraiment la femme avec qui il avait eu un enfant. Samanta s'enferma dans son bureau, mais pas avant d'avoir frappé à la porte, ce qui n'était pas son habitude, même lorsqu'elle était en colère. Je ne suis pas allée voir Homer ; je me sentais responsable de la colère de Samanta et j'étais inquiète. C'était l'heure du dîner, et je l'ai appelée.

« On dîne, mon amour ?»

Elle ouvrit la porte et passa devant moi sans me regarder. Elle portait quelques papiers et dossiers dans les bras. Je la vis entrer dans la bibliothèque, allumer la lumière et les ranger dans sa section. Je la suivis et m'approchai d'elle en lui touchant les épaules. Cependant, son indifférence me blessa plus que n'importe quel cri de colère.

« Sais-tu que je t'aime ? » dis-je doucement derrière son oreille droite.

« Je sais », répondit-elle.

Je m'attendais à une réponse, mais ce ne sont pas des choses qui arrivent en amour, mais dans un jeu. Et l'amour est tout sauf le fruit du hasard.

Tout au long de la semaine, les journaux télévisés me rappelaient heure après heure. Samanta organisait des interviews en studio, d'autres en ligne depuis son bureau, et d'autres encore depuis le bureau qu'elle partageait avec le cabinet d'avocats où elle travaillait. Ils voulaient me parler, mais comme je refusais catégoriquement, le seul moyen de les éviter était de rester à l'appartement. Je n'ai pas pu rendre visite à mon fils pendant près de dix jours, le temps que les alertes journalistiques se réduisent. Tout était déjà connu : la célèbre clinique du Dr Farías avait été condamnée à payer deux millions de dollars. Le médecin est apparu à plusieurs reprises à la télévision, seul représentant d'un groupe d'affaires resté anonyme, dont il serait sans doute tenu pour entièrement responsable. La fortune de la famille Farías n'était pas si importante, et son prestige avait été acquis aux dépens de la politique. Ma femme savait tout cela, et les médias ont donc commencé à parler de la possible candidature de Samanta à un siège parlementaire lors de la prochaine législature. Près de deux semaines plus tard, nous étions à la maison, en train de dîner en silence, lorsque je lui ai demandé : « Avez-vous des nouvelles du Dr Moreau ? Je n'ai rien vu à la télévision.» Si vous craignez que les journalistes vous trouvent à la porte de la clinique, ce n'est pas un problème. Je ne pense pas qu'ils aient découvert où Homero est hospitalisé ; j'ai tout fait pour l'éviter. Mais même s'ils le savaient, une déclaration brève et concise ne vous gênerait pas. Ils s'en contenteraient et ne viendraient plus vous chercher. Ils n'arrêtent pas de me poser des questions sur mon mari, et parfois je ne sais pas quoi leur dire.

Je n'arrêtais pas de penser : ils m'ont posé la même question lorsque je suis allée voir notre fils. Mais tout était déjà irréconciliable entre nous ; il n'y avait plus de retour en arrière possible.

La nouvelle de la décision de justice et du montant de la plainte continuait de se faire sentir. La clinique Holy Trinity avait réduit ses soins. Plusieurs médecins avaient démissionné, et la faillite était certaine et imminente. Seule l'obstination du Dr Farías a prolongé cette agonie, m'a dit Samanta.

« Je devrais déclarer mes biens une fois pour toutes et mettre un terme à cette Passion. » Il fit un geste de lassitude en portant la fourchette à sa bouche. « Cette habitude, chez vous les hommes, du tragique, du sacrifice, mais de l'ego prétendument masculin, est caractéristique de votre mysticisme chrétien, sombre et sanglant. »

Elle avait tellement raison que je me suis soudain senti envahi d'orgueil comme jamais auparavant. Elle ne devrait pas être députée, lui ai-je dit.

« Tu devrais te présenter comme juge, ma chère. Et à la Cour suprême. »

Je l'ai blessée, je le sais, parce que c'est ce qu'elle voulait. Peut-être avait-elle même besoin d'être blessée dans ses sentiments profonds, pas seulement dans son ego professionnel. Mais pour qu'elle cède enfin, il fallait que je sois un homme différent de ce que j'étais.

Cela faisait presque un an que nous n'avions pas fait l'amour. Ce soir-là, oui. Samanta, littéralement offensée, s'est laissée emporter par le ressentiment et s'est vengée de moi en m'offrant le meilleur de notre vie commune, déterminée à ne plus jamais me l'offrir. Je chéris ce souvenir comme un stigmate.

Plus d'un mois s'est écoulé. La clinique était fermée. Samanta ne m'a plus rien dit sur l'affaire, elle m'a juste donné une signature. Les documents qui me concernaient en tant que plaignante, puisqu'elle était mon avocate. Lorsqu'elle s'approchait de mon bureau, écartait les livres de littérature et déposait tel ou tel document, se penchant pour me montrer un paragraphe important, je sentais alors l'odeur de ses cheveux. À ces moments-là, je pense qu'elle aurait cédé à mon seul mot, car je sais que malgré tout, elle faisait tout cela pour son fils, pour assurer son avenir, de la seule manière qu'elle connaissait, avec une certitude et une efficacité absolues. Je n'étais pas sûr de l'inverse, compte tenu de ses sentiments. On a sonné à la porte et je me suis levé pour ouvrir. J'avais le regard de Samanta dans mon dos, que je savais brillant et affligé, car je n'ai finalement pas prononcé ce mot.

C'était le facteur avec un bref mot portant le logo de la clinique. Je ne le lui ai pas montré ; j'ai juste gratté l'enveloppe et l'ai déchirée. C'était un message du Dr Farías. Il voulait me voir ce soir-là à la clinique. Samanta était allée à son bureau, sans se soucier de qui l'avait appelée. Les choses suivaient leur cours fatal. Si cela était arrivé, si je n'avais pas fait cela, ces expressions n'avaient aucun sens. La vérité, c'est que Samanta n'était pas là pour m'empêcher d'aller voir Farías. Et pourquoi irais-je le voir ? Peut-être une question, un reproche, ou un appel à la violence.

Je suis partie sans prévenir Samanta. J'avais le message dans la poche de mon pantalon. Je suis allée me garer sur l'avenue, près du trottoir, déjà calme à cette heure de la nuit. Il était plus de 22 heures, et les lumières de la clinique, désormais définitivement fermée, étaient éteintes. J'ai frappé à la porte d'entrée, sombre et désolée comme si le bâtiment avait été inhabité depuis des années. Même le trottoir n'avait pas été balayé depuis plusieurs jours. Il y avait des bouts de papier, peut-être les restes de dossiers médicaux déchirés. Il y avait des morceaux de tissu déchirés en minuscules lambeaux, peut-être des draps qui avaient autrefois abrité les enfants qui y étaient nés. Je me suis demandé un instant si j'étais à Buenos Aires, car la ville semblait inhabituellement déserte. J'ai levé les yeux et j'ai vu les ruines du théâtre encore là, lentement arrachées par les camions qui les encerclaient. Peut-être qu'un nouveau gratte-ciel prendrait bientôt sa place ; même la clinique serait démolie pour faire place à un nouveau parking à étages. L'interphone a sonné et j'ai poussé la porte. J'ai traversé les mêmes couloirs et pris le même ascenseur que j'avais tant utilisé

auparavant. En arrivant à l'étage où Farías travaillait, j'ai ressenti le même frisson que lorsqu'il m'avait conduite à la fenêtre de la chambre d'enfant. Cette fois, tout était sombre, seule la lumière du jour filtrait à travers des fentes incertaines dans les chambres désolées, où tout le mobilier était resté le même, peut-être même si je ne parvenais pas à le distinguer, probablement avec les draps froissés ou les salles de bain sales. Tout cela était si récent, la crise se concentrait autour de la clinique, telle une tique qui grossissait rapidement, détériorant le bâtiment et le vieillissant prématurément.

Que pouvait bien vouloir me dire Farías ? Je me le demandais à chaque pas dans le couloir menant au cabinet. Il ne m'avait pas indiqué où le trouver ; je supposais que ce serait dans son bureau. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai compris l'étrangeté de cette rencontre. Il n'y avait plus aucune chance de me convaincre d'abandonner les poursuites, ce qui aurait été une raison logique avant le jugement. Les réunions obligatoires de conciliation et de transaction furent annulées par la partie accusatrice, les conditions d'une réunion exclusivement entre avocats étant remplies. Tout était terminé, la clinique fermée, le prestige du Dr Farías moribond. Mais surtout, l'avenir d'Homer était assuré.

J'ai atteint la porte du cabinet. J'ai frappé, mais personne n'a répondu. Soudain, j'ai entendu un bruit de verre brisé derrière moi. Dans l'ombre, l'explosion provoqua des éclairs intermittents, reflets absurdes de lampadaires arrachés aux rues et entraînés par les vitres tombées au sol. Derrière la fenêtre, désormais ouverte à jamais, les berceaux vides ressemblaient à des bols ou des récipients façonnés par des mains primitives. Un long moment, je crus que ces éclairs étaient des étoiles tombées d'un ciel immense, et le froid qui me traversa résonna comme la brise fraîche d'une rivière lointaine. Le bruit des voitures sur l'avenue 9 de Julio simulait peut-être le flot incessant de l'eau.

Et parmi les berceaux, rien ne bougeait, seulement une armée de bols, peut-être des canoës prêts à être descendus dans le courant d'un long fleuve ancien. Une rivière d'eau lente, dense et sombre coulait à travers de grands arbres, formant un toit sombre et dense, dangereusement habité par des bruits menaçants. Je pénétrai parmi les berceaux, et ce fut comme du surplace. J'ai même cru voir les canoës-berceaux bouger en passant. Puis j'ai vu Le Dr Farías était là-haut. Il se balançait à une corde attachée à une poutre du plafond. Soudain, tout s'illumina, et le présent arriva avec sa froide luminosité nocturne. Aucune lumière électrique ne s'alluma, seulement la connaissance de la vérité.

J'attrapai une chaise et grimpai près du corps de Farías pour le soutenir, au cas où il serait encore en vie. Je n'avais aucun doute que cela venait de se produire ; cela ne devait pas s'être passé plus d'une demi-minute après l'explosion. D'un bras, je maintins son corps contre le mien, essayant de dénouer la corde de l'autre. Je transpirais à cause de l'effort et de l'impuissance, car s'il s'était brisé le cou, je ne pouvais rien faire d'autre.

Quand il eut enfin perdu tout son poids, nous tombâmes tous les deux de la chaise et nous nous retrouvâmes allongés sur le côté. J'ai vérifié son pouls

et sa respiration. Je ne trouvai rien. Je décidai de tenter une réanimation et dégrafai sa chemise. Au début, j'ai vu l'ouverture dans son abdomen, à peine recouverte par une membrane transparente, sans doute artificielle, protégeant ses intestins. J'ai observé, fascinée, ses entrailles s'agiter comme des vipères inquiètes, et j'ai su que c'était le plus grand stigmate de Farías, quelque chose d'héréditaire dont il ne pouvait se défaire.

Le monstre qui avait besoin d'en créer d'autres.

Il ne s'était pas contenté de mon fils. Il avait décidé d'imprimer dans ma mémoire quelque chose de peut-être plus durable : le remords et la colère.

Mais j'ai fait ce que j'ai pu : le soulever un peu, le serrer dans mes bras et l'embrasser sur la joue. J'ai fait ce que personne n'avait peut-être jamais fait avec lui de toute sa vie.

Et après l'avoir longtemps tenu dans mes bras, je l'ai abandonné au fleuve de la mort, entouré des berceaux des êtres qu'il avait créés, dans un long cortège funèbre qui m'a semblé le plus beau que je verrais jamais.

4

Samanta n'a pas assisté aux funérailles de Farías. Toute la haute société de Buenos Aires était réunie au cimetière de Recoleta pour déposer le cercueil dans le caveau familial pendant deux cents ans. Il y avait deux frères aînés, leurs épouses et les neveux du médecin. Il n'y eut pas de cris, bien sûr, seulement des sanglots étouffés et une tristesse qui contrastait avec le soleil radieux de ce jour-là. Je passai inaperçue cette fois-ci ; peut-être s'étaient-ils déjà habitués à mon visage, les rares personnes qui m'avaient peut-être reconnu la veille à la veillée funèbre. Là, j'aperçus plusieurs fonctionnaires, et les visages de nombreuses personnes me suivirent tandis que je marchais lentement vers le corps, exposé derrière un cercueil fermé. Je m'arrêtai devant, fis le signe de croix et m'agenouillai, et lorsque je me retournai, leurs expressions neutres, sèches et perçantes, telles des mouches du désert, m'observèrent en silence, tandis que je m'éloignais, le regard droit devant moi et les pensées chargées de charogne. Le même que je repensais encore une semaine plus tard, en lisant le livre entre mes mains, assis dans le fauteuil de ma bibliothèque, à presque deux heures du matin, un vendredi soir. J'avais la lampe à côté de moi, un verre de cognac que je sirotais très, très lentement, à petites gorgées, à chaque page tournée. Les odeurs urbaines se mêlaient aux arômes sauvages de la jungle que Claudio Levi, l'auteur, développait dans ses recherches sur les anthropoïdes du Congo. Un livre assez ancien d'anthropologie comparée, mais qui marqua une étape importante dans cette science, car il décrivait pour la première fois une série de tribus aujourd'hui certainement éteintes par l'homme blanc, ou peut-être par leur propre dégradation. La seule certitude, c'est qu'on ne les avait pas retrouvées, malgré tous les explorateurs qui persistaient dans leurs recherches. Les rumeurs parlaient de fiction, mais le livre de Levi était documenté par des photographies impossibles à manipuler avec la technologie de l'époque, même par des

enregistrements sur bande magnétique corroborés par plusieurs experts. Le bruit de la jungle la nuit, ou peut-être au crépuscule, lorsque les animaux se préparent à partir à la chasse, tandis que le soleil s'enfonce dans l'abîme dévorant des grands arbres, qui semblent le piéger avec leurs branches et leurs lianes, jusqu'à l'enfouir dans les marais qu'ils dissimulent. Les singes, quant à eux, se préparent à dormir dans leurs hautes branches, cachés dans le feuillage dense. Ils se toilettent mutuellement, puis se reposent, poussant parfois des cris aigus de peur ou de colère, peut-être aussi de plaisir. Mais les animaux dont parle Levi sont une étrange espèce d'anthropoïdes. Ils ont l'apparence typique des grands singes, mais leur stature est légèrement plus grande, ce qui explique pourquoi ils ne vivent plus autant dans les arbres. Ils ont plutôt commencé à marcher plus droit, à la recherche des éléments avec lesquels ils construisent des outils, des récipients et autres objets au sens indéchiffrable.

Levi les qualifie d'anthropoïdes de classe A1, pour les différencier de ceux qu'il avait observés auparavant dans la forêt amazonienne. Ces derniers semblent avoir progressé davantage dans leur évolution. Ils ont une apparence et une répartition typiquement simiesques. Ils se caractérisent par une pilosité abondante et épaisse, un prognathisme, un crâne allongé, des membres supérieurs longs et des membres inférieurs plus courts. Mais la grande différence réside dans le fait qu'ils ont commencé à marcher presque sans le balancement typique des singes, et sans jamais poser les mains au sol. Le livre contient des photographies documentant les empreintes de leurs pieds, et malgré leurs voûtes plantaires quasi inexistantes, on pourrait les confondre avec celles de n'importe quel humain moderne. Dans l'annexe de ce chapitre, Levi développe une hypothèse dont il savait que beaucoup douteraient, et il la présente donc comme une hypothèse qu'il espère voir un jour testée. Selon les indigènes d'Amazonie, c'est-à-dire les habitants des villages cachés, ces singes arrivaient dans ces villages deux ou trois fois par an. Ils s'arrêtaient à l'entrée, regardant vers la rivière où un quai fragile accueillait et quittait les canoës ou les petites embarcations. Ils arrivaient par trois, armés seulement de quelques branches qui leur servaient parfois de cannes. Les villageois racontèrent, selon Levi, que leurs aînés leur avaient raconté que ces singes faisaient la même chose depuis des décennies. Curieusement, ils ne les décrivaient pas comme des singes, mais plutôt comme des membres de tribus voisines venus les voir, peut-être par curiosité. L'une des histoires rapportées dans le livre est celle d'une vieille femme de plus de quatre-vingt-dix ans. Elle raconta avoir été témoin de ces visites à plusieurs reprises au fil des ans. Enfant, il lui avait été interdit de les approcher, mais devenue grand-mère, elle affirma avoir vu les singes sous la même apparence que Levi. Les trois visiteurs traditionnels tentèrent d'observer la circulation sur le quai ou dans les eaux de la rivière ; d'abord des hommes nus et à la peau sombre, peut-être armés de lances inoffensives, puis des singes de même taille et de même position, mais malgré leur nudité, couverts de poils et au visage légèrement altéré. Levi va plus loin dans ses spéculations. Il raconte avoir mené l'expérience du portrait-robot à partir

de la description des anciens visiteurs par la femme. Bien sûr, Levi était un artiste, et il a lui-même réalisé les portraits du trio original ; il n'y a donc aucune base scientifique permettant de croire à la véracité de tels faits. Il prétend ensuite avoir vu des photographies des singes qui continuaient de fréquenter le village. Et avec les deux documents graphiques, il a procédé à une sorte d'interpolation : il a reproduit les silhouettes de la photographie et les a superposées au portrait-robot. La ressemblance, bien sûr, était troublante, mais elle résultait, et Levi le savait, d'une ingéniosité innocente. De ce fait, la naïveté de l'artiste, et le fait qu'il n'ait pas présenté le tout comme un document, lui ont épargné bien des accusations de fraude, mais pas les éternelles plaisanteries de la communauté scientifique.

J'ai levé les yeux, soudain surpris par le cliquetis d'une serrure. Il n'y avait ni tonnerre ni pluie, juste un silence éblouissant, mais je me souvenais encore du conte légendaire de Jacobs, où un vœu exaucé par un talisman de patte de singe avait semé l'horreur dans une paisible maison anglaise. J'avais entendu le déclic, mais je ne me suis pas levé pour en découvrir la cause. Ce n'est que le lendemain que je me suis demandé si j'en avais pressenti la cause depuis le début, ou même si j'en étais certain. Mais cette nuit-là, je n'avais pas encore compris, et j'ai continué à lire. La main simiesque de mon fils tournait les pages du livre, m'enfonçant toujours plus profondément dans le fourré de végétation perfide, peuplé de vermine et de poison. Et cette main m'accompagnait littéralement dans le sommeil qui me menait lentement vers la jungle nocturne, la lune cachée par les nuages d'orage, lui et moi couverts par les branches, les bras serrés, dans une sorte d'arôme d'humidité extrême et de chaleur sereine. Au matin, je me suis réveillé avec mon livre ouvert par terre, la page où je l'avais laissée déjà perdue. Je me suis frotté le visage à la lumière du jour qui filtrait à travers le rideau. J'ai éteint la lampe et me suis levé pour me préparer un petit-déjeuner. C'était samedi, et même si je ne travaillais pas, Samanta travaillait généralement presque toute la journée depuis le début de notre drame. Je souris à cette pensée : maintenant que l’essentiel était passé, ou du moins c’est ce que je pensais, qualifier tout cela de drame était une ironie à laquelle je pouvais me permettre.

Je préparai du café, des toasts et cherchai la confiture que la nourrice d’Homer nous avait offerte. Elle passait les week-ends dans la maison de campagne de ses parents à San Vicente, et de temps en temps, elle apportait des bocaux de fruits confits ou des bonbons. Je tartinai une des tartines de beurre et de confiture de prunes. Je regardai par la fenêtre la pluie battante et pensai à Homer, qui aurait pu faire la même chose dans la grande maison, et j’aurais aimé l’avoir avec moi dans ma cuisine pour lui offrir un peu de ces toasts.

J’appellerais Samantha ; elle était probablement déjà réveillée et travaillait dans son bureau. Je frappai à la porte. Elle ne répondit pas. Je suis entré et j’ai constaté que le bureau était intact. , l'ordinateur éteint, et les dossiers de ses affaires récentes empilés sur le côté. Je me suis demandé si elle ne se sentait pas mal ; c'était étrange qu'elle ne se soit pas levée. Je suis allée dans notre chambre et j'ai trouvé le lit fait. Il n'avait pas servi de la nuit.

J'ai vu des plis sur le drap du côté où elle dormait : elle avait dû rester allongée là, tout habillée, jusqu'à un moment de la nuit. Je suis allée dans les placards et j'ai su ce que j'allais trouver : presque tous ses vêtements avaient disparu. Il y avait beaucoup de chaussures et un grand nombre d'autres objets qu'elle utilisait rarement. Je suis restée là, le cœur battant la chamade. Une alchimie d'angoisse et de désespoir me serrait la gorge, mais je n'ai pas pleuré. Cela aurait été une grande stupidité de ma part, car toute la colère que j'avais ressentie récemment, toutes les violentes disputes que nous avions eues depuis la mort de Farías, qui m'avaient conduite à ne plus dormir dans notre lit depuis, ne constituaient plus de la colère, mais une résignation frisant la plus triste indifférence.

Samanta avait quitté la maison, sans même laisser un mot indiquant quand elle récupérerait le reste de ses affaires personnelles et professionnelles. Je ne m'attendais pas à son retour, car j'avais fait en sorte que l'image exacte de Farías pendu à une corde reste gravée dans sa mémoire. J'ai attendu, attendu nuit après nuit dans ma bibliothèque comme si c'était le refuge d'un chasseur guettant l'arrivée de sa proie. Et ce clic de la serrure de la porte d'entrée était le signal que je n'ai pas interprété sur le moment, trop fatiguée, mais que je connaissais néanmoins.

La main simiesque de mon fils était-elle un signe, un symbole, un talisman, peut-être ? Tout cela, peut-être, et aussi le tournant d'une tragédie ancienne.

L'infirmière s'appelait Lucia. Depuis que nous l'avions vue porter silencieusement notre fils lors de cet entretien avec le Dr Moreau, son attitude envers moi avait considérablement changé. C'était sans doute son habitude jusqu'à ce qu'elle prenne confiance dans les parents des enfants dont elle s'occupait, testant jusqu'où elle pouvait aller dans leur coopération. Elle était la seule en qui j'avais une confiance totale concernant les besoins d'Homer, et cette certitude quant à ses compétences et sa loyauté, si je puis dire, s'est progressivement développée, grâce au silence absolu et aux regards détournés de mes premières visites.

Je me souviens de la première fois où elle m'a parlé directement :

« Comment va votre femme ? » m'a-t-elle demandé.

« Bien, merci beaucoup… » J'avais pensé à continuer, mais ce n'était pas nécessaire. Je le savais, et Lucia aussi, car elle m'a laissé l'enfant dans la salle de jeux et est partie, ne se retournant qu'une fois avant de disparaître par la porte, m'adressant un sourire qui ne m'était pas adressé directement, mais qui fixait l'enfant du regard.

Je ne sais pas pourquoi j'en étais si sûr, même à ce moment-là où rien ne me prédisposait à lui faire confiance. Sa froideur, et même l'amertume

qu'elle avait manifestée la première fois, me disaient que rien n'irait bien tant qu'elle serait aux commandes de mon fils.

Au fil des mois, tout a changé. Ses conversations sont devenues plus fréquentes et agréables, même les sourires qu'elle daignait rarement m'adresser concernaient davantage ma relation avec Homère que moi en particulier. Il y avait quelque chose en elle qui me donnait envie de chercher, comme si ce sourire dans ses yeux brillants pouvait me donner une approbation, un soulagement pour mon âme toujours angoissée.

Tout s'effondrait dans mon mariage, et le drame d'Homère, que je pensais d'abord n'être qu'une cause de chagrin supplémentaire, devenait l'élément d'une tragédie grecque. Je veux dire que tout dans ces drames ne représente pas un malheur en soi, et que cela ne s'arrête pas là, mais ils jouent le rôle de protagonistes. Ils sont, je crois, des tournants dans l'histoire personnelle des véritables protagonistes. Je me sentais comme un personnage secondaire au sein d'un personnage plus fort et plus inébranlable, qui était l'intrigue principale de l'histoire dans laquelle j'étais impliqué.

Un jour, peu avant le prononcé de la sentence, elle est entrée dans la salle de jeux. Je parlais au père du garçon prognathique. Nous nous rencontrions généralement les jours de visite, même si nos horaires ne coïncidaient pas exactement. Nous avions pris l'habitude d'arriver tôt ou de rester plus tard que d'habitude, ou parfois de sortir ensemble pour rejoindre nos voitures. Je parlerai de lui plus tard. Je tiens à mentionner que lorsque Lucía nous a vus discuter sur le grand canapé, chacun de nos enfants dans les bras, elle s'est placée devant nous et a pris une photo.

Nous étions toutes les deux surprises ; c'était vraiment inattendu. Nous pensions même que c'était interdit.

« Je suis désolée si je t'ai fait peur.» J'aime tellement te voir que je n'ai pas pu résister.

« Je suis désolée si je t'ai fait peur.» Mon ami, car c'est ainsi que je le considérais pendant les cinq années où nous nous sommes rencontrés, m'a regardée d'un air entendu. C'était la première fois qu'il me proposait son escroquerie. Elle m'a fait un léger clin d'œil pour ne pas remarquer, et, tenant toujours son fils adulte dans ses bras, elle m'a fait signe de ne pas avoir peur d'avancer avec elle. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire lorsque Lucía a rangé son appareil photo dans la poche de son uniforme et s'est approchée pour récupérer Homero. Il était temps de partir.

« Qu'est-ce que tu vas faire de cette photo ? » lui ai-je demandé.

« Sauve-la. » Elle m'a alors regardé sérieusement, et j'ai deviné qu'elle pensait avoir fait quelque chose de mal. Peut-être que personne ne lui avait posé la question, et pendant un instant, elle a cru que je faisais quelque chose de mal.

« Ce n'est pas interdit, si c'est ce que tu penses. Le Dr Moreau prend habituellement des photos pour les archives de l'institution, et aussi pour les revues médicales dans lesquelles elle publie de nombreux articles.»

« Je ne voulais pas la vexer, j'étais juste curieuse, une curiosité agréable, je veux dire.»

Je savais que j'allais avoir des ennuis, et mon ami a souri, essayant de cacher son visage avec sa main. Nous sommes partis ensemble et avons ri de la situation en revenant dans ma voiture ; la sienne était en réparation pour quelques jours.

« Et pourquoi crois-tu que je m'intéresse à cette infirmière ? » lui ai-je demandé en marchant dans les rues du quartier où il habitait.

« Parce que c'est une jolie fille, Leandro. Et parce que j'en profiterais si je le pouvais.»

« Et pourquoi pas toi ? » C'était une question sans ambiguïté, mais je l'ai regrettée avant même d'avoir fini.

« Ma femme est alitée, tétraplégique, depuis sa grossesse. Elle a tout enduré, elle sait et entend tout. Je lui raconte chaque détail de mes visites à mon retour, et elle s'endort paisiblement.»

Samanta est devenue palpable dans ma mémoire pendant que je conduisais. Je sentais son corps dans mes mains, la lucidité de son intelligence qui éclatait avec sa belle voix et son regard expressif, toujours si lucide. Et la tristesse dans son regard, qui s'est peu à peu transformée en froideur et en amertume, a pris des accents de ressentiment et d'échec. Tout s'est calmé dans la voiture, et il a senti que quelque chose de similaire se préparait. Alors, quand nous sommes arrivés chez lui et qu'il a vu que j'allais continuer, il m'a prévenue, et comme nous nous arrêtions, il a dit :

« Je ne reviens pas demain. Tu devras te débrouiller seule. » Et en descendant, il m'a souri d'une autre manière, et c'était comme si j'apprenais à le connaître petit à petit. Alors, il n'a pas été difficile pour moi de me sentir coupable de m'apitoyer sur mon sort. Samanta disparaissait peu à peu, de son plein gré, et d'autres choses et d'autres êtres ont peu à peu pris le dessus.

Mon fils avait déjà trois ans lorsque la relation entre Lucía et moi est devenue si stable que nous avons souvent sérieusement envisagé de vivre ensemble. Mais plusieurs choses nous empêchaient de nous décider : des doutes et des peurs, absurdes et circonstancielles, qui n'auraient pas dû nous empêcher d'aimer, si c'était bien de cela qu'il s'agissait. Je ne sais pas comment appeler cela, mais en vérité, je trouvais en elle une sorte de sécurité mêlée à une extase que, pour la première fois, je n'hésitais pas à appeler bonheur. Elle était la mère idéale pour Homer, tant sur le plan professionnel que personnel, car lorsqu'elle venait chez nous et y passait la nuit, elle le traitait différemment de ce qu'elle faisait à l'Institution. Le Dr Moreau m'avait autorisée à le ramener à la maison le week-end. Ces jours-là, la maison était toujours remplie de parents et de membres de la famille,

ce qui en faisait un lieu bien différent d'un lieu de repos. Lucía et moi nous sommes disputées à plusieurs reprises à ce sujet. Comme c'était un lieu dédié aux enfants, il était normal qu'il y ait du bruit de temps en temps. Mais au bout de trois ans, je m'étais habituée au silence irréparable des enfants malades, et le bruit artificiel des week-ends, ce va-et-vient dans les couloirs, ces voitures qui entraient et sortaient par le portail, n'était pas naturel, et soudain, rendre visite à Homer le week-end me semblait perturbant.

« Les enfants n'ont pas l'air de grandir, ils sont comme des paresseux et lents… »

Lucía fixait le plafond au-dessus de notre lit, et je savais à quoi elle pensait : aux morts apparus un matin dans leurs berceaux de grands garçons, aussi silencieux qu'avant, et plus encore, plongés dans une sorte de béatitude.

Ce même matin-là, je m'en souviens bien, un lundi où nous nous sommes levés très tôt car nous devions partir tous les trois pour la grande maison dans des voitures séparées, car nous ne voulions pas que quiconque découvre notre relation – (peur, toujours peur d'être séparés) – j'ai trouvé Homer assis par terre, feuilletant un livre de ma bibliothèque. Je suis allée le chercher dans la chambre et l'habiller, car nous étions en retard. Je n'ai pas remarqué ce qui s'était passé : il était sorti du lit – il avait déjà quatre ans – et, marchant vers la bibliothèque, était monté sur une chaise pour atteindre les livres sur les étagères du bas. Je l'ai soulevé, ainsi que sa main gauche, cette main simiesque qui était maintenant Le bras d'un primate, tendu jusqu'à son épaule et le haut de sa poitrine, il ne lâchait pas le livre. Je le fixais du regard, conscient d'un pressentiment. Quelque chose me disait de m'arrêter et de laisser Homère par terre un instant de plus. Ce faisant, j'ai vu la couverture du livre : c'était Kant et sa Critique de la raison pure. Homère n'a pas pleuré ni protesté lorsque j'ai essayé de le séparer du livre. Sa voix, alors sèche et aigre, avec des monosyllabes que nous n'avions pas réussi à lui faire sortir depuis qu'il avait commencé à parler, m'a dit :

« Papa… »

« Oui, Homère, qu'est-ce qui ne va pas ?»

Puis il a pointé d'un doigt velu une page contenant les catégories du néant de Kant. Mon fils, d'une voix enfantine, un peu grave, comme toujours, mais qui s'était adoucie depuis, a lu du bout du doigt sur le papier, suivant la phrase jusqu'au bout.

« Objet vide d'un concept.» Son doigt s'arrêta et il me regarda d'un air interrogateur, avec une intelligence que je n'avais pas vue depuis toutes mes années d'enseignement. Et c'est pourquoi c'était si clair, car cela ne venait pas du visage de mon fils, mais du visage d'un être que j'espérais depuis longtemps ne pas être, une sorte de singe primitif et bestial que je souhaitais aussi stérile, pour mettre fin à la dégénérescence vers laquelle l'humanité avançait.

J'avais évoqué cette théorie avec Victor, mon seul ami de mes visites au manoir, autant qu'avec Lucía. Il me comprenait quand je lui avais donné le livre de Levi à lire. Mais Lucía ne voulait rien savoir de ces théories. Elle vivait dans l'immédiat, aux prises avec le quotidien, et ne s'intéressait ni au passé ni au futur, ni aux théories de l'évolution ni à la connaissance humaine.

Quand je l'entendis m'appeler depuis la pièce, me pressant de partir, je me levai et me dirigeai vers la chambre.

« Je veux que tu viennes voir quelque chose, s'il te plaît. » Lucía me regarda avec agacement, déjà habillée, debout près du lit, et l'espace d'un instant, l'image de Samanta me traversa l'esprit, dans la même position et avec la même expression. Elle céda, dans son silence exalté que je commençais à apprécier, et m'accompagna à la bibliothèque. Homère continua sa lecture par terre, à voix haute cette fois. Il butait parfois sur de longs mots, des phrases alambiquées et répétitives, ou des citations latines. Mais il les ignorait, les maîtrisait avec parcimonie, et la dense architecture conceptuelle et grammaticale de Kant s'assembla peu à peu jusqu'à dessiner des idées telles des cathédrales à l'intérieur et à l'extérieur de nos esprits. Ce qu'il lisait, Lucía et moi l'écoutions, non plus avec étonnement, mais avec admiration.

Elle s'approcha d'Homère après l'avoir écouté pendant près de dix minutes, lisant et feuilletant ces théories complexes. Elle s'assit à côté de lui et le réconforta lorsqu'il se mit à pleurer. Je ne l'avais pas remarqué, alors j'essayai de comprendre ce qui se passait. Elle me lança un regard de reproche, mais aussi d'une telle fierté que je sentis une boule dans la gorge. Fierté non pas pour elle, mais pour celui qu'elle serrait dans ses bras.

« Papa… » l'entendîmes-nous dire, la bouche collée à la veste blanche de Lucía. Elle essuya son visage, ce visage qui n'était plus vraiment humain mais qui, devant notre vision désormais claire, avait pris la forme progressive et très lente d'un crâne de primate.

« Que suis-je ? » me demanda-t-elle, et sa voix était à la fois un reproche et une supplication. Et la douleur de ces deux mots était si forte que je ne peux que maudire la somme de toute connaissance humaine, comme l'idée bestiale d'un Dieu créateur de remords et de cruauté.

Je n'ai pas besoin de préciser que nous sommes arrivés en retard ce matin-là, et le Dr Moreau avait visiblement tout compris. Elle renvoya Lucía, mais elle ne pouvait pas se permettre de me demander d'emmener Homer dans une autre école ; j'étais un client trop fiable pour ses finances. Il n'y eut ni scènes d'angoisse ni récriminations. J'étais le seul à paraître indigné – puéril, je dois dire – en exigeant la réintégration de Lucía. Mais elle fut la première à tenter de me calmer lorsque le Dr Moreau nous rassembla dans son bureau. Je la fis asseoir et, m'adressant à la directrice, je dis :

« Parlons franchement, Docteur. Nous savons ce qui est le mieux pour vous, mais si vous licenciez Lucía, j'emmènerai mon fils ailleurs. »

Le Dr Moreau me lança un regard condescendant, mais elle n'eut pas peur le moins du monde. Elle fit une grimace comme pour dire : « Messieurs, quels enfants vous êtes ! » et échangea des regards avec Lucía avec une complicité qui transcendait leur antagonisme.

Lucía posa sa main sur mon bras et me parla avec compassion.

« Ne vous inquiétez pas pour moi. Homer est et doit toujours être votre seule préoccupation. N'oubliez jamais cela, ma chère. Nous autres, nous ne comptons pas… »

Elle se leva et quitta le bureau. Le directeur et moi sommes restés silencieux, évitant le regard de l'autre. Lucía est revenue, changée, avec un sac contenant les affaires de sa garde-robe. Nous sommes partis ensemble la raccompagner chez elle. Pendant le trajet en voiture, j'ai eu le courage de lui demander d'emménager avec moi.

Lucía, sans quitter des yeux Elle sourit presque imperceptiblement. J'étais sûre qu'elle dirait oui. Elle était la mère idéale pour Homer, et la meilleure compagne de ma vie.

« Je ne travaille pas comme infirmière à domicile, Professeur. »

Et parce qu'elle savait qu'il me ferait du mal, même si elle y était obligée, elle passa la main dans mes cheveux pendant que je conduisais. Ainsi, le silence devint complice d'un adieu qui n'était pas définitif sur le moment, mais qui joua le rôle de conclusion et de fin à quelque chose qui se passait plus dans les recoins de mon esprit que dans la réalité.

Pendant la cinquième et dernière année d'hospitalisation d'Homer au manoir, j'ai insisté pour que le Dr Moreau désigne un professeur spécial pour Homer.

« Vous avez vu les tests d'intelligence que nous avons fait passer à mon fils ces derniers mois, et le QI élevé que les résultats ont révélé. »

« Je les ai déjà analysés, Professeur, mais vous pouvez consulter mes dossiers vous-même. Près de la moitié de l'histoire de nos pensionnats présente les mêmes QI. » Ce sont des capacités virtuelles, dites virtuelles, qui ne peuvent être développées non seulement en raison de déficiences physiques, mais aussi d'autres facteurs neurologiques, voire psychologiques.

« Mais docteur, si vous écoutez Homère parler, sans le regarder, vous pouvez constater sa parfaite normalité ; je veux dire ses capacités d'enfant et d'être humain. Il joue, saute, raisonne, pleure et se sent comme n'importe quel enfant normal. Seule son apparence nous perturbe… »

« Peut-être vous, professeur, j'ai été témoin de nombreux phénomènes majeurs dans ma vie professionnelle.»

Je me suis alors souvenu de la conversation que j'avais eue avec mon fils cet après-midi-là, avant l'entretien avec le directeur.

« Aujourd'hui, nous parlions de philosophie avec Homère, de Kant en particulier ; c'est incroyable comme il est fasciné.» J'ai observé la réaction du docteur ; elle n'a pas bronché.

« Comme je le disais, nous parlions de l'humanité en général, et de la façon dont l'humanité se perçoit comme un phénomène dans le monde.» La seule solution est la suivante : phénomène ou noumène comme nom, et non comme adjectif.

À partir de ce jour, c'est moi qui me suis consacré à l'éducation d'Homère à chaque visite ou lors de ses permissions de départ. J'ai souvent cru le saturer d'idées ou de connaissances, mais en réalité, j'en apprenais plus que lui, car ses prouesses intellectuelles se développaient inversement à ses capacités physiques. Le dimanche, nous allions sur la côte pour une excursion de trois heures, le long de routes traversant des champs de bétail, des cultures avec des moulins à vent, puis les dunes qui nous menaient directement à la mer. Je l'observais assis à côté de moi, fasciné par le paysage, mais je remarquais la difficulté qu'il avait à se pencher par la fenêtre avec sa main quelque peu maladroite. Sa main droite était toujours indemne, mais les poils de son corps repoussaient et ses jambes commençaient, non pas encore à se déformer, mais à adopter des positions vicieuses qu'il ne contrôlait pas. Ce n'était pas encore l'été, mais le soleil était chaud. Nous nous sommes donc arrêtés dans un hôtel de San Clemente, nous sommes changés et sommes allés à la plage.

Il aimait courir, mais ces derniers mois, garder le dos droit lui était très douloureux. Assise sur le sable, je le regardais lutter pour rester debout en courant, mais il peinait déjà à marcher. Le médecin du manoir avait dit que c'était prévisible, mais lorsqu'il parlait de dégénérescence articulaire et de vieillissement, je savais qu'il n'avait aucune idée de ce dont il parlait. Il était généraliste plutôt que spécialiste, et je savais que chaque enfant hospitalisé présentait une pathologie différente ; le Dr Moreau les aurait tous classés dans la catégorie neurologique.

Si la maladie d'Homer le faisait progressivement ressembler à un singe, se pourrait-il que son corps acquière d'autres capacités, en partie incompatibles avec ce que nous attendions de lui et avec son propre développement intellectuel ? Peut-être ses articulations étaient-elles plus raides et ses muscles plus forts, mais dans certaines circonstances et situations, pas selon les normes actuelles. Pourquoi, alors, cette intelligence étonnante pour un enfant de cinq ans, cette lucidité presque abyssale, et cet intérêt pour des sujets et des idées qui confinaient à l'incompréhensible ? Il était plus logique que la dégradation soit à la fois physique et mentale, comme ce fut le cas pour le fils de mon ami.

Je l'ai rappelé à mes côtés et j'ai arrêté de forcer. Il est revenu en sueur, le sable collant à sa peau de plus en plus velue. Puis nous nous sommes allongés et je lui ai caressé la tête. Il s'est endormi, le bruit de la mer transmis par le sable jusqu'à son oreille, qui reposait contre le sol.

Un de ces week-ends, à notre retour, j'ai laissé Homer dans sa chambre. J'ai été surprise que Victor ne soit pas dans la salle de jeux avec son fils. J'ai demandé aux infirmières, mais elles n'ont pas pu répondre. Mercredi, je l'ai

croisé à la porte de la Directeur. Son visage était littéralement accablé par le chagrin et la défaite.

Lui demander ce qui n'allait pas semblait stupide et cruel, mais les mots stupides sont souvent nécessaires aussi. Nous nous sommes assis sur une marche près de la porte d'entrée, tandis que des infirmières conduisaient des enfants en fauteuil roulant vers le parc.

« Il est mort dimanche », m'a-t-il dit. « On dirait qu'il s'est étouffé avec quelque chose et qu'il n'a pas pu le recracher. C'était la nuit, peut-être avec sa propre salive, c'est pour ça que je le nettoyais si souvent, tu te souviens ? »

« Je suis sûre que je m'en souviendrai », ai-je dit. Le serrer dans mes bras me parut futile, et je ne savais pas si cela le bouleverserait. Il ne pleurait pas et il m'a regardée.

« On l'a enterré ce matin. Je ne voulais pas que quelqu'un vienne, tu comprends ? »

J'ai hoché la tête et proposé de le raccompagner. Il était venu en taxi du cimetière pour régler les formalités administratives en suspens avec le manoir. Je sais qu'il avait du mal à payer son hospitalisation ces derniers temps, et je ne sais pas comment il a réussi à la financer et, par la même occasion, à payer les soins de sa femme. J'allais lui proposer mon aide, mais sachant à quel point cela pourrait le vexer, j'ai décidé de me renseigner plus tard par moi-même.

Nous sommes arrivés devant sa porte. J'ai arrêté le moteur et lui ai dit que je resterais avec lui, s'il me le permettait.

« Non », a-t-il dit. « Ma femme ne le sait pas encore. Je dois le lui annoncer aujourd'hui, et je ne sais pas comment. » Il fixait le pare-brise, et soudain, il m'a regardé et a souri, les lèvres pincées, comme s'il avait eu la meilleure idée du monde.

« Je ne lui dirai peut-être rien… les photos sont toujours les mêmes. S'il demande des vidéos, je les monterai avec l'appareil.»

Son sourire s'est alors ouvert et clair, son expression s'illuminant.

« Ils vont tous les deux vivre, Leandro, tu te rends compte ? »

Comment lui faire comprendre l'aridité de ce sophisme, si pour lui c'était un doux nectar qui lui apaisait la vie ? Comment lui faire comprendre l'insatisfaction de ce mensonge, si pour lui c'était la satisfaction la plus complète parce qu'il remplissait sa vie ? Comment le convaincre que la

douleur est intemporelle, car elle ne meurt pas, elle s'atténue seulement, si avec ce que j'allais faire, la douleur différée allait revenir en force lorsqu'il ne se soucierait plus de l'affronter ou de la subir.

Quelques jours plus tard, je suis entrée dans le cabinet du Dr Moreau.

« Que puis-je faire pour vous, Professeur ? » demanda-t-elle sarcastiquement ; je savais déjà que je l'avais épuisée avec mes plaintes.

« J'aimerais savoir si je peux aider financièrement mon ami Víctor Molina, s'il est en retard de paiement… »

« C'est très gentil de votre part, Professeur, et oui… M. Molina est peut-être très en retard de paiement, mais ces problèmes ont déjà été résolus lors des réunions que nous avons eues cette semaine… »

J'attendais une explication, la manière dont ils avaient été résolus. Ce n'était pas mes affaires ; elle n'avait pas besoin de me le dire verbalement.

« C'est très gentil de votre part, Professeur. Bonjour. » Elle retourna à ses papiers, et je partis, mal à l'aise. Je ne lui faisais pas confiance, mais cela me rassurait de savoir que mon ami n'avait plus ce fardeau sur les épaules.

C'est le vendredi de la même semaine que je suis allée chercher Homer pour le ramener chez lui. J'allais habituellement le chercher pendant les visites, mais ce jour-là, je devais donner un cours spécial dans l'auditorium de la faculté. Les étudiants m'ont retardé avec leurs questions, et je ne pouvais pas refuser, car nous avions rarement l'occasion d'échanger de vive voix. Je suis arrivé vers 20 h, et la nuit tombait en ce jour de novembre. J'ai garé la voiture après avoir franchi le portail et, en sortant, j'ai croisé deux ou trois hommes portant des sacs, que j'ai supposés être des éboueurs. Il y avait une grosse camionnette sur le bord de la route, vers laquelle ils se dirigeaient. Ils ont laissé les sacs dans la camionnette et, sans fermer la porte, sont retournés à la salle de stockage de la morgue et ont sorti une civière avec un corps.

Je suis resté sur les marches de l'entrée principale, à observer. Ils ont chargé le corps dans la camionnette, ont ramené la civière à la morgue et sont partis, faisant demi-tour et passant devant l'entrée. La nuit tombait, et l'ombre de la camionnette a heurté l'avant-toit, mais je pouvais clairement lire le panneau sur le côté de la plaque d'immatriculation. Ce n'était pas un véhicule de la morgue municipale ou d'un funérarium, mais celui d'un institut de recherche génétique dont le Dr Farías m'avait parlé cinq ans plus tôt. Nous avions reçu les résultats de laboratoire confirmant la maladie d'Homer, et c'était tout notre lien avec cet endroit.

Je suis entré pour le chercher et je suis tombé sur le veilleur de nuit. Nous nous connaissions à peine, mais il m'a traité avec une courtoisie respectueuse, compte tenu de ce qu'il avait entendu dire à notre sujet.

« Ces véhicules ne venaient-ils pas de l'Institut de génétique ? » ai-je demandé en guidant Homer par la main dans l'escalier. Il faisait déjà nuit. Le veilleur portait son uniforme habituel, le clair de lune se reflétant sur le métal de sa casquette.

« Oui, Professeur.» Ils viennent de temps en temps chercher des corps à étudier, vous savez…

« J'imagine, mais qui est mort… ? »

« Le fils de Molina, ils l'ont juste emmené. »

Ce soir-là, je suis passé chez Víctor. J'ai dit à Homero de m'attendre dans la voiture. Je suis sorti et j'ai sonné. J'ai entendu des pas et la lumière du couloir s'allumer. Víctor a ouvert, pieds nus et vêtu d'une robe de chambre ouverte. Il n'était pas surpris de me voir. Il ne m'avait jamais invité à entrer auparavant, mais cette fois, il l'a fait. C'était une vieille maison de plain-pied dans le plus vieux quartier de Saavedra. Une maison qui avait peut-être appartenu à la haute bourgeoisie, mais qui était déjà en ruine, les plafonds et les murs humides et la peinture écaillée.

Víctor m'a conduit à la spacieuse cuisine, avec une grande table au centre d'un demi-cercle de plans de travail et de placards à moitié abandonnés. L'odeur d'humidité était intense, et il avait une haleine de vin. Plusieurs bouteilles vides se trouvaient près d'un placard.

« Que veux-tu boire ?»

« Rien, merci.»

Il s'assit sur une chaise branlante, nu sous sa robe. Lorsqu'il réalisa, il rit et attacha sa ceinture.

« J'allais juste faire l'amour à ma femme », dit-il, expliquant que c'était comme faire l'amour à une morte. « Elle ne ressent rien, elle aime juste m'être utile, et à moi… eh bien… elle m'est utile dans la mesure où elle est utile à tous les hommes d'une certaine manière, non ?»

« Mmm… » répondis-je.

« Tu n'as certainement aucun problème avec cette infirmière. Je sais que vous vous voyez encore de temps en temps… »

Victor était tellement ivre qu'il n'était plus le même homme que j'avais connu, et je me disais que c'était peut-être lui, celui qui n'était pas accablé par la tristesse et le malheur. Sarcastique, cruel.

« Qu'es-tu venu me demander ?»

« Rien. » Je me levai pour partir. Il se leva et me prit par le bras.

« Maintenant que tu connais ma maison et moi, et comme tu n'as pas l'air de l'aimer du tout, tu vas me dire ce que tu en penses. »

« Tu n'as pas enterré le garçon… »

Il me regarda avec mépris. Il prit une bouteille dans un placard, la déboucha et se servit deux verres.

« Assieds-toi et prends au moins une gorgée. »

J'obéis, et pendant ce temps, il dit :

« Je l'ai vendue… Le médecin a dit que l'Institut de génétique recherche des personnes atteintes de maladies rares, donc si je voulais rembourser ma dette, je pourrais aussi contribuer à la science… »

Il laissa échapper un rire strident mais bref. Son corps continua à trembler de rires étouffés pendant un moment. Son dos était appuyé contre le dossier, un bras tendu sur la table, le verre à la main, les jambes étendues sous la table.

« Je reviens demain », dis-je. « Homer est dans la voiture. » Soudain, il redevint sérieux et se leva pour m'accompagner jusqu'à la porte, mais alors que nous passions devant la chambre de sa femme, il s'arrêta.

« Tu sais où ? »

Il entra sans fermer la porte, ôta son peignoir et s'allongea à côté d'elle, immobile, vêtu d'une chemise de nuit blanche, les cheveux bruns. J'ai cru voir des yeux cligner, me fixer quelques secondes. Puis je me retournai et quittai la maison. J'aperçus Homer derrière la fenêtre fermée, écrivant de sa main de singe sur la vitre embuée. Je passai devant la voiture, et quand il me vit, il s'arrêta, comme gêné. Je montai et lui souris, essayant de déchiffrer les lettres sur le pare-brise. La phrase n'était pas terminée, alors je lui demandai de continuer. Il tendit alors la main et termina le dernier mot.

« La liberté n'est qu'une idée de la raison.»

Je restai un instant, absorbée par la contemplation de mon fils, puis je jetai un dernier coup d'œil à la porte de la maison que je venais de quitter. Homer avait cinq ans, et je voyais dans ses yeux qu'il savait tout ce qui s'était passé, simplement grâce à son intelligence éblouissante, par le seul fait incontestable d'avoir observé mon regard alors que nous quittions cette maison.

Qui était ce garçon assis à côté de moi ? me demandais-je. C'était mon fils, certes, mais c'était aussi mon père, mon maître, et une créature vulnérable que n'importe quel imbécile croiserait sur son chemin pouvait facilement rejeter. Mais par-dessus tout, je croyais qu'il n'était pas moi, et pourtant, l'instant d'après, je savais qu'il était ma conscience, et quelque chose de plus profond et plus vaste encore : peut-être le passé tout entier contre l'horrible avenir qui pesait sur le monde. Il portait en lui l'idée cachée d'un avenir, et je sentais tout le poids de la responsabilité de prendre soin de lui et de le protéger sur mes épaules. Moi, garde du corps amoureuse de son protégé, j'ai ri à cette idée. Puis Homer, me voyant rire, s'est approché et a posé sa tête sur ma jambe. Il s'est endormi. J'ai démarré et nous sommes rentrés.

5

Cette semaine-là, j'ai retiré mon fils de l'établissement du Dr Moreau. Je ne lui ai donné aucune explication. Elle était stupéfaite ; je ne l'avais jamais

vue aussi surprise. Je savais que continuer sans les cotisations extrêmement élevées que je versais chaque mois perturberait les finances de l'établissement pendant un certain temps. Depuis notre victoire au procès, les frais d'inscription avaient été augmentés exclusivement pour ma famille. Samanta le savait, mais c'était le prix à payer en échange des avantages supérieurs que nous avions déjà obtenus.

Le médecin m'a conseillé d'y réfléchir attentivement, car aucun autre endroit au pays ne pouvait mieux prendre soin d'enfants comme Homero. J'aurais pu répondre que c'était probablement le cas, mais la simple pensée de Víctor vendant le corps de son fils pour payer des mois de dettes m'a conduite au silence complet, à l'indifférence absolue. Quelqu'un m'a dit un jour, lors d'une dispute, qu'il détestait être ignoré. Le silence est peut-être la meilleure réponse à certaines mesquineries.

J'ai simplement répondu que je pensais quitter le pays ; on m'avait proposé des postes de professeur d'espagnol à l'étranger. J'ai lu dans ses yeux qu'elle ruminait de nombreuses idées, qu'elle a écartées avec déception et impuissance. Elle ne pouvait me garder sous aucun prétexte légal, et elle savait que j'avais plus d'argent que toute influence politique qu'elle pouvait exercer. J'ai signé le chèque du dernier mois, elle m'a remis le reçu et m'a fait un adieu amer. Elle hésita à me serrer la main en guise d'adieu, avant de me la tendre enfin. Puis je fis ce que je fis sans l'avoir prévu, simplement dans un acte d'une telle passion et d'une telle fantaisie enfantine que j'aurais eu honte que mon propre fils le voie. Mais la seule personne qui aurait pu me juger était celle qui se trouvait devant moi, celle à qui s'adressait ce geste de réparation, pour le dire avec une certaine honneur. Je la regardai dans les yeux, m'assurant qu'elle comprenait, sans mots ni mots, la véritable raison de mon départ définitif. Puis je sortis deux billets de ma poche, les choisissant comme quelqu'un qui laisse un pourboire sur la table d'un restaurant, et les mis dans la main qu'elle me tendait. Elle fixa ces quelques pesos, et dut continuer à le faire même après que je me sois retourné et que j'aie quitté la pièce. Je traversai les couloirs et le grand hall central pour la dernière fois, me souvenant du jour où Samanta et moi étions entrés avec Homer dans les bras. À ce moment-là, tout était très silencieux, comme si le décor était planté pour nous. Maintenant, il y avait les cris des enfants qui ne pouvaient émettre que des gémissements ou des voix inarticulées. Des cris ancestraux, me disais-je. Certains de ces enfants pourraient survivre, me disais-je, sans tous les artifices de ce manoir, se contentant de pourchasser des êtres faibles comme le Dr Moreau, comme s'ils étaient des proies.

Pendant près de six mois, j'ai gardé mon fils à la maison. J'ai cherché des endroits qu'on me recommandait, à Buenos Aires et en province. Lucía venait s'occuper de lui lors de mes déplacements pour visiter personnellement ces soi-disant institutions. À mon retour, elle et moi discutions, échangeant nos opinions. J'avais obtenu un poste d'infirmière dans une maison de retraite à Buenos Aires.

« On dit que les enfants et les personnes âgées sont semblables », lui ai-je dit. Avec cette simplicité, j'essayais d'éviter le sujet principal : nos relations intermittentes. Elle a ri.

« Pas du tout. Ils sont très différents, à tous points de vue. Cela m'a demandé un effort considérable de réapprendre mille choses. » J'avais depuis longtemps renoncé à la convaincre de rester avec moi. Plus elle me rendait visite, plus elle me manquait, et soudain, j'ai pensé que c'était un sentiment très proche de l'amour. Lucía ne savait pas ce qu'elle ressentait, et la seule fois où j'ai cru qu'elle me le dirait, le téléphone a sonné. Elle m'observait pendant que je parlais à Samanta. Elle travaillait à Rosario depuis son départ de la maison, et nous parlions de temps en temps du compte bancaire où l'argent d'Homero était déposé.

Lucía m'observait pendant que je me disputais avec Samanta au sujet du départ de notre fils du manoir. Je lui ai expliqué les vraies raisons ; elle semblait en colère, mais je n'ai pas pris la peine d'essayer de la convaincre. Au bout d'un moment, elle a semblé indifférente. Elle n'a pas demandé à parler à Homero. Puis il est sorti de sa chambre et est monté sur le canapé, s'agenouillant et posant les mains sur le dossier. Lucía le retenait de peur qu'il ne tombe en le voyant grimper sur le bord et se mettre à quatre pattes. « Attends une minute », dis-je à Samanta, prête à le défier, mais il me demanda si c'était sa mère au téléphone et tendit son bras simiesque pour saisir l'appareil. Il le porta à son oreille et sembla attendre.

« Leandro, tu es là ? » lança-t-il à l'autre bout du fil.

Au lieu de parler, Homer émit un son monotone et bestial, une sorte de grognement que je ne lui avais jamais entendu auparavant. Ses yeux, cependant, brillaient d'intelligence et de malice.

« Apparemment », pensai-je aussitôt.

« La stratégie des masques pour démasquer les imbéciles.»

Samanta raccrocha. Le clic résonna comme sur les vieux téléphones fixes, comme si le présent s'était camouflé avec les sons et les aspects du passé, lui donnant une saveur mélancolique qui adoucissait l'impact de la mort des espoirs vains.

Homer me rendit le téléphone sans me regarder. Lucía eut la sage discrétion de ne rien dire. Rien, pas même une tentative de le réconforter. Il s'assit sur le canapé comme un homme civilisé, alluma la télévision avec la télécommande, l'éteignit aussitôt, puis marcha lentement et en boitant vers la bibliothèque, le dos tordu, comme toujours lorsqu'il essayait de marcher comme un humain.

À partir de ce moment-là, Lucía m'annonça qu'il devait être emmené dans un centre spécialisé en rééducation physique. Je le savais déjà, bien sûr, mais j'étais tellement concentrée à encourager son intelligence que je ne parvins pas à le convaincre d'abandonner cet aspect, même partiellement.

« Mais c'est nécessaire », dit-elle. « Dans quelques années, il ne pourra plus marcher. »

Je répondis qu'elle-même l'avait vu monter les escaliers plus vite que nous, et gravir des arêtes vives et des obstacles tout en gardant l'équilibre.

« On est en ville, Leandro, pas dans la jungle. Ou alors tu veux le laisser avec ses soi-disant pairs… ? »

« On se débrouillera tout seuls », dis-je en allant dans la cuisine. Elle s'est approchée de moi et m'a serrée dans ses bras, croisant mes bras sur ma poitrine et posant sa tête sur mon dos.

« Je m'excuse… »

Cinq minutes plus tard, elle était partie. Elle a ramassé son sac à main et son manteau, recouvrant sa tenue d'infirmière, car elle allait travailler ce soir-là.

« Je reviendrai demain. J'aurai peut-être des nouvelles. Il y a un vieil homme à La Plata qui s'y connaît bien en la matière.»

J'étais trop en colère et je refusais de céder. L'appel de Samanta m'avait mise en colère, et je sais que Lucía aussi, bien sûr.

Le lendemain, elle n'est pas rentrée, mais elle m'a appelée une heure avant de commencer à travailler. Elle m'a demandé de lui rendre visite ce soir-là à la maison de retraite. Elle a mentionné le vieil homme qui, selon elle, pourrait nous aider.

« Sonnez et attendez que j'ouvre la porte. Les visiteurs ne sont pas autorisés à cette heure-là, mais le vieil homme vous connaît déjà. Je lui ai parlé de vous deux quand il a appris que j'avais travaillé au manoir. » Il connaît le Dr Moreau… » Et il m'interrompit de manière très suggestive.

Je lui ai dit que je serais là, mais je n'avais personne à qui confier Homero.

« Amenez-le. Il veut le rencontrer. » Si les médecins me le demandent, je les ferai passer pour un neveu et un petit-fils venus pour une urgence imprévue.

À onze heures du soir, je suis arrivé à la maison de retraite du 400, rue Perón. D'un côté de la porte, la plaque ovale en lettres noires sur fond blanc portant l'ancien nom de la rue Cangallo était encore accrochée. C'était une vieille maison aux balcons remplis de pots de fleurs et aux balustrades sculptées. La moisissure se développait sur les murs, se répandant sur les sculptures qui soutenaient les fenêtres en albâtre et formant, au-dessus de tout, une petite tourelle avec une vieille horloge éteinte au-dessus du troisième étage. Elle avait cessé de fonctionner à six heures, un après-midi ou un matin, on ne sait quelle année. Je me suis souvenu d'une vieille chanson de Piazzolla, accompagnée du bruit rythmé des voitures et des camions-poubelles, s'arrêtant et repartant au rythme des cris et des coups de klaxon.

Lucía a ouvert la porte et m'a accueilli avec un baiser sur les lèvres. Elle a jeté un coup d'œil dans le long couloir faiblement éclairé avant de le faire. Homero me tenait la main. Effrayée.

« Ça a l'air d'un taudis bon marché », dis-je, et elle rit.

C'était un vieil endroit, pour les vieux pauvres qui y laissaient la totalité de leur pension chaque mois. Lucía m'avait dit qu'ils avaient signé une

procuration pour que le propriétaire puisse les récupérer. La plupart étaient quasiment invalides, sans famille connue. Beaucoup étaient séniles, et elle savait que le propriétaire inventait des signatures. C'était un véritable artiste. Il s'appelait Gonçalvez, et la famille possédait une entreprise de ramassage des ordures. Je me souvenais du camion qui s'était arrêté presque devant la porte un peu plus tôt, soulevant les paquets de sacs noirs plus lentement et prudemment.

Il me conduisit dans le couloir jusqu'à son extrémité, et nous débouchâmes sur un jardin envahi par la végétation, où quelques grands arbres survivaient à peine. Il y avait des parterres de géraniums, de roses trémières et d'arbustes typiques de la ville. Il y avait une pièce bien rangée dans ce qui devait être une sorte d'atelier ou d'entrepôt, ou peut-être une salle des machines. L'obscurité dominait maintenant l'atmosphère humide.

Lucía se retourna à notre entrée, sentant mes doutes.

« C'est un vieil homme privilégié ici ; il a toutes ses économies, et grâce à cela, il reste ici, anonyme et paisible. »

Je ne jugeai pas nécessaire d'en demander plus, et Lucía l'appela dans l'obscurité.

« Monsieur Valverde, êtes-vous réveillé ? »

Personne ne répondit.

« Gustavo, pouvons-nous entrer ? J'ai amené mon ami, celui dont je vous ai parlé. » Il est avec le garçon…

Puis la lumière s'alluma, une table de chevet sur une petite table en marbre à côté d'un fauteuil en velours côtelé vert aux accoudoirs lacérés. Le vieil homme avait encore tous ses cheveux, son visage était encore rond et, bien sûr, profondément ridé, ses mains étaient longues et burinées, calleuses, et dégageaient une odeur aigre et forte. C'est ce qui retint mon attention.

« Bonsoir, Professeur. La jeune femme m'a parlé de vous, et je pense pouvoir vous aider à résoudre votre problème. » a.- Il regarda Homer et sourit.- Mais je ne pense pas que ce soit vraiment un problème. Je pouvais seulement lui proposer des alternatives et le guider. L'inhabituel n'est généralement pas le bienvenu, je le comprends bien.

Lucía apporta deux chaises et nous nous assîmes. J'installai Homer sur mes genoux, tandis que le vieil homme caressait le bras simiesque de mon fils.

« C'est surprenant comme la nature a traité votre fils avec douceur, Professeur. Elle lui a donné une évolution progressive et harmonieuse. N'avez-vous pas remarqué sa beauté ?»

Une boule se forma dans ma gorge. Je ne savais pas quoi dire. Lucía vint à mon secours, se leva et partit à la recherche de quelque chose caché sous le fauteuil. Un chien blanc apparut, à poil court, sans oreilles, robuste mais déjà vieux. Son regard était aveugle, ses yeux voilés par la cataracte, pensai-je. Elle dit à Homer de le caresser. Il se leva de mes genoux et s'approcha. Se penchant, il tendit d'abord sa main habituelle, mais le chien

leva la tête, renifla et grogna. Puis il fit de même avec la main du singe, et l'animal, après l'avoir reniflée, se laissa caresser.

« Il s'appelle Peractio », dit le vieil homme. Je me demandai quel genre de nom cela pouvait bien être pour un chien, quand je réalisai que c'était latin.

« Tu as une idée d'où vient son nom, n'est-ce pas ?»

« Je suppose que c'est latin. Tu veux dire dernier ?»

« Exactement, et plus poétiquement, je l'appellerais "la fin". C'est un adjectif féminin, et comme tu le vois, c'est la dernière de mes bêtes. Elle n'a pas eu de descendance, et est donc la dernière de sa seule espèce.»

Lucía suivit la conversation, mais elle essaya de distraire Homer en caressant le chien, lui expliquant ses caractéristiques à voix basse.

La lumière de la table de chevet éclairait très faiblement la pièce. Elle semblait beaucoup plus grande, mais au-delà du lit que je supposais être contre l'un des quatre murs, d'une table et de chaises, elle aurait pu être vide. Une impression de choses matérielles et absentes dominait, mais surtout l'odeur aigre.

« C'est du formaldéhyde, Professeur. Il persiste dans mes mains, même si je ne l'ai pas utilisé depuis des années.»

« Êtes-vous médecin ?»

« Je suis pharmacien, en fait. J'ai déménagé à Buenos Aires à ma retraite, il y a vingt-cinq ans. Toute cette maison était à moi, mais les Gonçalveze ont tout fait pour me l'acheter. J'étais déjà fatigué, trop fatigué. J'ai lutté depuis l'époque où je vivais dans mon village avec ma mère. Sans mes enfants, qui m'ont toujours protégé… C'est pourquoi, quand Peractio mourra, je disparaîtrai aussi. Je n'ai pas réussi à surmonter la décrépitude du monde.»

Ce disant, il essaya avec difficulté de se dégager de la chaise et de tendre un bras vers Homer. J'ai appris plus tard que j'avais mal interprété son geste. Je pensais qu'il parlait de mon fils comme d'un signe de régression, et en réalité, c'était moi qui le croyais encore, et pourtant je détestais que quiconque le mentionne ou le considère ouvertement comme tel.

J'ai attrapé Homer par son bras simiesque et je l'ai rapproché de moi. Il fut surpris de se retrouver séparé du chien, et Lucía m'a lancé un regard interrogateur. « Je ne comprends pas pourquoi vous avez voulu nous rencontrer, ni comment vous pourriez nous aider… »

« Ne vous fâchez pas, Professeur. Ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne veux pas détruire ce garçon ; il n'est pas décrépit, mais une étape à laquelle je n'avais pas pensé quand j'étais tout petit. La nature trouve toujours son chemin par des chemins inattendus. L'esprit de votre fils est privilégié, Lucía m'en a déjà parlé, mais son corps est en pleine transformation. Il a besoin de soins particuliers pour que son esprit n'ait pas à se soucier du corps. C'est ce que j'ai essayé de faire toute ma vie. Le corps est un esclavage, et la liberté n'est qu'une idée de la raison. » « En

elle », dit-il en posant l'index de sa main droite sur sa tête, « réside la véritable liberté. »

Je me suis souvenu de ce qu'Homère avait écrit sur le pare-brise de la voiture il y a quelque temps. « Eh bien, je suis un peu fatigué et j'ai envie d'aller dormir. Mais avant que Mlle Lucía ne m'aide à me changer et à aller me coucher, je vais vous donner des précisions sur les personnes que vous devriez voir pendant les prochaines années d'éducation de votre fils.»

Il ouvrit le petit tiroir de la table de nuit à côté de lui et fouilla dans les papiers.

« Laissez-moi vous aider », dit Lucía.

« Ne touchez pas à mes affaires », répondit-il en lui serrant la main. Il continua à fouiller jusqu'à en sortir un morceau de papier, l'examina à la lumière de la table de nuit en plissant les yeux et me le tendit.

« Le directeur est une de mes connaissances, en fait le fils d'une de mes connaissances. Il s'appelle Bernardo Ruiz III. Je sais que cela peut paraître pompeux, et c'est un homme qui prétend fonder une sorte de royaume privé, avec tous les attributs qui vont avec.» Mais ce ne sont là que des idées aristocratiques, qui, heureusement, ne se traduisent que par une grande discrétion et une éducation soignée et impressionnante.

« Et où est cette clinique ?»

« À Montevideo, mais ce n'est pas une clinique… »

« Un Institut, alors… »

« Non. Contrairement à son habitude, il l'a appelé « Foyer ». Il a beaucoup d'argent grâce à sa famille maternelle. Père, ne vous inquiétez donc pas de trouver en lui un autre Dr Moreau. Il est absolument digne de confiance pour les besoins de votre fils, mais vous devrez vous habituer à ses excentricités.

Alors qu'elle finissait de parler, ses yeux se fermèrent. Lucía me dit de l'attendre près de la porte. Je la vis l'aider à se lever et à aller au-delà de la lumière. Une faible lampe s'alluma au plafond, éclairant le lit sur lequel il était assis. Elle le changea lentement, avec une patience immense. Le corps du vieil homme, presque nu, n'était plus que peau et os, mais il se déplaçait sans douleur, quoique lentement. Il semblait être l'incarnation de la patience, tandis que le chien se couchait à ses pieds. Lucía éteignit les deux lumières et nous partîmes en silence.

« Voulez-vous manger quelque chose dans la cuisine ? J'ai fini le gros du travail pour ce soir ; le reste se fera tranquillement s'il n'y a pas de nouvelles. Tout le monde se lève très tôt, mais d'ici là, je serai au dépourvu.» Homer avait sommeil, et je lui ai dit que nous rentrions.

« Bon, on se parlera demain.» Il m'a embrassée à la porte, et j'ai vu une vieille femme en chemise de nuit qui avait jeté un coup d'œil hors d'une des pièces, cachée.

« Demain, il va bavarder avec son patron », ai-je dit.

Elle a fait mine de ne pas y prêter attention.

« J'ai des ragots plus importants à partager. S'il devient agaçant… ne t'énerve pas, ma chérie.» Et elle a fermé la porte.

Nous sommes restés sur le trottoir, dans un silence complet. Le feu de circulation au coin de la rue changeait de couleur pour indiquer qu'il n'y avait plus de circulation. Les grands immeubles des deux côtés masquaient le ciel, qui semblait couvert par la rosée abondante qui commençait à se former. J'ai regardé ma montre : il était presque deux heures du matin.

« Tu as aimé le chien ? » ai-je demandé à Homer en le voyant tourner son regard vers la porte tandis que nous nous éloignions.

« Oui, papa.» C'est un chien vraiment mignon. Mais il est triste parce qu'il va mourir.

Nous sommes montés dans la voiture et je lui ai demandé comment il le savait. Il a haussé les épaules.

« J'ai sommeil, rentrons. »

J'ai démarré et j'ai traversé les rues presque désertes du centre-ville. Avenue Pueyrredón, puis avenue Jujuy, nous sommes passés sous l'autoroute aujourd'hui obsolète, construite il y a plus de soixante-dix ans. J'aurais aimé que cette nuit ne finisse jamais, que le temps soit éternel dans cette voiture où mon fils et moi roulions dans le silence le plus paisible jamais imaginé. Les lampadaires, tamisés, vacillants, soumis et obéissants à la volonté du sommeil et de l'éveil. Les rares voitures, les immeubles comme morts, les trottoirs couverts de souvenirs, et l'humidité qui fondait tout dans un état de cohérence absolue. Dieu n'était plus nécessaire, et l'idée du temps était étrange et cruelle. Seul l'espace formait l'architecture des rues et des immeubles, la trame d'une réalité consciente de sa propre fin, et donc absolument attachante.

6

C'était l'été, je ne pouvais donc pas forcer mon fils à se couvrir de vêtements à manches longues et de gants pour éviter que les usagers des transports en commun ne le dévisagent. Pas d'avion ni de bateau, donc.

Nous irions en voiture, fermant l'appartement pour une durée indéterminée. Nous avions préparé deux valises, car je savais que le séjour serait long. Je ferais des allers-retours de temps en temps pour faire mes courses.

Lucía ne voulait se charger de rien. Je l'ai même finalement demandée en mariage une fois le divorce d'avec Samanta prononcé. Elle a refusé, et c'est précisément pour cette raison, à cause de cette demande en mariage que j'avais faite si brusquement et sans ménagement, qu'il valait mieux ne plus nous voir. La veille de notre départ, je l'ai vue pour la dernière fois. Nous avons dîné, fait l'amour d'une manière qui l'a fait pleurer à l'orgasme, et une demi-heure plus tard, je l'ai pénétrée à nouveau parce que j'avais besoin de la faire souffrir. Pour qu'elle rate au moins ça, pour qu'elle regrette à jamais sa décision, privée du plaisir que moi, son homme, son seul homme possible, je pouvais lui donner. Mais lui faire du mal n'était pas du plaisir, mais une douleur délibérée, et le matin, elle s'est levée très tôt et s'est habillée. Je l'ai regardée sur le dos, boutonnant son soutien-gorge, et j'aurais aimé l'aider, comme je le faisais toujours. Mais je ne l'ai pas fait, car elle s'est levée brusquement, et sans se retourner, a enfilé sa tenue d'infirmière, a pris son sac à main sur la chaise au pied du lit et a quitté la chambre. Je me suis levée et j'ai jeté un coup d'œil par la porte. Je l'ai vue entrer dans la chambre d'Homer. Je l'ai entendue murmurer quelque chose, sanglotant, je crois. Je suis rentrée, elle est passée devant la porte, j'ai entendu le bruit étouffé d'une tasse dans la cuisine, cinq minutes plus tard, elle est partie en fermant la porte d'entrée sans clé, car elle avait laissé celle que je lui avais donnée sur la table. Par la suite, nous nous sommes parlé au téléphone deux ou trois fois, à des moments et des événements différents, où les sentiments sourds impliquaient des besoins différents. Plus tard, nous avons écrit des lettres à l'ancienne. Mais plus jamais. Je l'ai vue en personne, et j'aurais aimé la voir, même si son apparence était différente, car je savais que je m'habituerais toujours à elle. Mais tout dieu personnel disparaît à cause des fantasmes de sa création. Et c'est ce à quoi je pensais quand Homère est apparu dans ma chambre, nu, demandant pourquoi Lucía ne venait pas avec nous.

Je l'ai observé debout, sa main humaine sur la poignée de la porte, l'air effrayé mais sans larmes. Le désespoir ne semblait jamais le dominer ; la merveilleuse logique de son intelligence l'en protégeait. Je lui ai dit que nous prendrions d'abord le petit-déjeuner. Nous nous sommes habillés et nous sommes assis à table. Nos valises avaient été faites deux jours auparavant, nous attendant près de nos lits. Il a bu son lait chocolaté et la glace à la vanille qu'il aimait tant. J'ai pris un café noir, mais un double. En silence, sans répondre à sa question et sans qu'il la repose, nous avons laissé le temps s'écouler dans un consentement mutuel, comme si elle n'avait jamais été formulée, comme si elle semblait déjà si lointaine et si vague. À dix heures du matin, nous sommes partis. J'ai fermé l'appartement à clé avec une certaine appréhension. Je mens, c'était avec un malaise terrible. Je savais que je devrais revenir souvent, mais quand je le ferais, personne ne m'attendrait à l'intérieur. Homer a traversé le couloir jusqu'à l'ascenseur et, pendant qu'il attendait, il m'a regardé tandis que je verrouillais la porte à double tour et actionnais l'alarme. Il y avait de la

perplexité dans ses yeux. J'ignorais encore ce que recelait son esprit éblouissant. L'intelligence était une chose certaine, mais ces intuitions ne semblaient pas correspondre à la logique et au raisonnement déductif dont il avait fait preuve. Puis, debout devant la cage d'ascenseur, tandis que les câbles soulevaient la cage aux portes pliantes, j'ai imaginé que son esprit n'était que cela, un puits à double sens, vers le haut et vers le bas. Et son intelligence n'était rien d'autre qu'un instrument permettant de mettre en lumière des faits et des concepts apparemment indéchiffrables et de créer les associations nécessaires. Intuition et induction. Le pont, prévu de longue date et reporté, entre Buenos Aires et Colonia del Sacramento avait été inauguré un mois plus tôt, alors nous nous y sommes rendus. La conception du pont était splendide et le soleil scintillait sur les eaux du Río de la Plata. Homero, fasciné, a observé par la fenêtre pendant les quelques kilomètres du trajet. Nous roulions presque à midi, le soleil nous éclairait encore de plein fouet, jusqu'à son lever, et seul son reflet sur l'eau projetait une lueur irritante mais festive sur le pare-brise. Nous avons mis de la musique et Homero a chanté ce que je lui avais fait écouter à la maison. Il avait une voix harmonieuse et n'avait pas tendance à crier comme beaucoup d'enfants. Je l'ai accompagné, gêné par mon ton faible, mais il a ri de sa propre joie. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Je sais que les fantômes des enfants malades avec lesquels il avait grandi dans la maison lui traversaient l'esprit, mais cette traversée des eaux du large fleuve La Plata était une sorte de récréation qui prit fin lorsque nous atteignîmes le péage et la douane uruguayenne. Des policiers militaires me demandèrent ma carte grise et mes papiers d'identité. Ils regardèrent Homero, et l'un d'eux passa de l'autre côté de la voiture et tapota à la vitre. Homero la baissa de la main droite et essaya de cacher la gauche, mais l'officier l'avait déjà remarqué.

« Nous allons à Montevideo, à la Maison des Handicapés du Dr Ruiz », dis-je, surmontant mon orgueil blessé et la colère provoquée par ces regards méfiants. Le gouvernement de facto avait été installé un an plus tôt après plusieurs coups d'État, de profondes crises économiques et des allégations de corruption au Sénat. Les deux derniers présidents étaient des prisonniers politiques pour haute trahison : ils étaient accusés d'avoir financé et soutenu les manœuvres visant à rattacher le pays à l'État argentin. Celui qui était à mes côtés me rendit les papiers et, s'inclinant, me fit signe de continuer. En partant, je regardai dans le rétroviseur et les vis discuter, l'un d'eux notant quelque chose dans un carnet, probablement la plaque d'immatriculation de la voiture. Je ne m'en souciai plus pendant le trajet le long de la route côtière, plus longue, mais qui plairait sûrement à Homero, qui avait si peu de promenades et de sorties. Nous croisâmes plusieurs commissariats, où la même procédure et les mêmes regards méfiants se répétèrent, surtout à l'approche de Montevideo. À 15 heures, nous étions déjà en ville. Les larges rues, encore pavées ou goudronnées, donnaient au quartier une atmosphère coloniale. On aurait dit un Buenos Aires moins cosmopolite. Nous passâmes près du port, avec ses vieux bateaux abandonnés, certains utilisés comme pièces de musée. Le temps s'était dégradé ; le ciel était nuageux et annonçait de la pluie, peut-être pour la soirée. Mon fils avait la fenêtre ouverte et tremblait. « Ferme-la si tu as froid… »

Il m’a souri, la soulevant juste un peu, mais suffisamment pour que je puisse Les poils hérissés de son bras simiesque se détendirent. Je lui tenais la main, ma main gauche restant sur le volant. Nous roulâmes dans des rues inconnues jusqu'à ce qu'Homero, consultant la carte, me guide sur plusieurs avenues jusqu'à ce que nous arrivions devant un vieux bâtiment de style colonial. Il était plus de 16 heures, un samedi. Le quartier était calme, encore réveillé de sa sieste. Il n'y avait aucun panneau devant, juste une plaque avec le nom du lieu à côté de la porte. Nous nous garâmes devant et descendîmes, laissant nos valises dans la voiture. La porte était double, mais un seul battant était ouvert. On aurait dit un vieil hôtel bien conservé, de deux étages plus le rez-de-chaussée. Nous entrâmes dans un couloir orné d'ornements coloniaux, de malles en cuir et d'une sorte de coiffeuse avec un porte-cartes. Puis, un grand salon avec un parquet en bois, sur lequel nos pas résonnaient doucement. Sur le côté, une grande cheminée aux briques apparentes et un canapé juste devant. De l'autre côté, une grande fenêtre semblait donner sur un jardin intérieur. La réception était constituée d'un vieux comptoir terni. J'y posai mes mains, et la douceur du bois, usé par des centaines de mains, me fit du bien. Homero leva les bras jusqu'au bord, mais il ne vit rien. Un jeune homme à la moustache noire et aux cheveux bouclés apparut par la porte de derrière. Il était petit, et je le vis monter sur une petite plateforme qui le soulevait d'environ quinze centimètres.

« Que puis-je faire pour vous, monsieur ? » Il eut à peine le temps de prononcer ces mots que je vis ses doigts simiesques agripper le bord du comptoir.

« Nous sommes ici sur recommandation de M. Gustavo Valverde. Il paraît que c'est un ami du directeur.»

L'homme consulta un registre des procès-verbaux. Il lui fallut un moment pour parcourir la longue liste de noms à l'écriture soignée, que j'imaginais être la sienne. Son écriture était élégante, tracée à la plume. Son index parcourut les lignes sur plusieurs pages, mais je remarquai que son regard s'égarait parfois vers les doigts d'Homero, d'une main à l'autre, les comparant intérieurement, réfléchissant. Je me demandais s'il ne s'agissait pas du même Dr Bernardo Ruiz.

Il trouva enfin ce qu'il cherchait, me sourit et nous souhaita la bienvenue. Il ne manifesta pas immédiatement d'intérêt pour Homero.

« Pourrions-nous voir le Dr Ruiz ? » demandai-je.

« C'est à lui que vous parlez, Professeur. Enchanté de vous rencontrer. » Il me tendit la main. Je la serrai, et c'est alors qu'il descendit de l'estrade et fit le tour du comptoir, soulevant et abaissant le couvercle qui le séparait de la pièce. Il regarda Homero avec un sourire, tout en semblant procéder à un examen clinique.

Homero avait lâché le comptoir, sa tendance à s'affaisser était évidente. Ses jambes se fatiguaient rapidement et il posait ses mains par terre lorsqu'il était épuisé. Aujourd'hui, ce n'était pas un « oui », car nous étions en voiture depuis plusieurs heures. J'étais donc surpris que le médecin l'ait

remarqué si vite, ou peut-être était-ce moi qui, habituée à le voir tout le temps, avais oublié certains détails. Ce qui m'avait touchée en ce samedi après-midi nuageux, dans ce vieil endroit qui sentait le bois et l'huile, c'était le regard compatissant du Dr Ruiz. Un regard qui m'aurait offensée de la part de n'importe quel autre inconnu, mais le sien était certainement différent. Il se pencha près d'Homero, non pas accroupi, mais à genoux, prit son bras de singe et l'embrassa comme pour saluer un prince en visite. Le Dr Ruiz semblait être un vassal, un sujet désormais dévoué au service de mon fils. Homero le fixa sans rien dire, le laissant simplement faire ce qu'il voulait. J'avais peur qu'il ne rie, comme j'en fus tentée un instant. Mais Ruiz se leva aussitôt, tenant toujours la main d'Homero, et dit :

« Professeur, je suis honoré de vous accueillir chez moi. Veuillez signer le formulaire d'entrée sur le comptoir. Si cela ne vous dérange pas, j'emmène le garçon au parc. »

Je fis signe que c'était d'accord, et pendant que je remplissais le formulaire laissé sur le comptoir, ils sortirent par la fenêtre vers le parc, que je voyais spacieux et luxuriant. Un bruit de bois frappé attira mon attention, venant de loin, mais sans doute des étages supérieurs. En sortant dans la cour intérieure, je remarquai l'agencement que l'architecture coloniale avait déterminé pour ce vieil hôtel. Il devait avoir presque deux cents ans, et diverses modifications avaient été apportées pour maintenir le bâtiment en bon état sans trop en altérer le style. La cour était très vaste, avec beaucoup de verdure et deux ou trois citernes. Un chemin de pierre courait entre les buissons et les arbres bas, le tout entouré par l'ombre alternée des trois étages de chambres avec leurs balcons.

Ruiz et Homero marchaient lentement. Il semblait lui parler, sans chercher à se faire comprendre, sans l'intention adulte habituelle de la rabaisser. Leur mentalité ou leur intelligence étaient censées correspondre à celles d'un enfant. Tous deux se tournaient le dos, l'un était un adulte petit et trapu, aux cheveux noirs et à la barbe, peut-être un peu voûté, et l'autre un enfant maigre mais à la peau sombre, se courbant en marchant, tournant la tête vers l'autre, s'efforçant de le regarder tout en écoutant, et posant parfois sa main gauche au sol lorsqu'il trébuchait. Ils disparurent au détour d'un couloir, et je m'assis sur un banc en bois, contemplant le ciel couvert derrière les toits de tuiles du dernier étage. Toutes les fenêtres étaient fermées, et il n'y avait aucun signe d'autres détenus. Ils devaient faire la sieste, supposai-je, mais je ne vis aucun autre membre du personnel non plus. Les coups continuaient, par intermittence, et semblaient provenir de l'aile gauche du troisième étage, ou peut-être du deuxième, ou peut-être d'un endroit proche, puisque je ne voyais ni ouvriers ni matériaux de construction. L'écho interne devait être trompeur, me dis-je, puis ils réapparurent tous les deux. Homer marchait exactement comme j'avais essayé de l'en empêcher : plus vite et plus confortablement, mais en posant alternativement ses poings au sol, comme un singe.

« Homer ! » ai-je crié, presque sans m'en rendre compte, et Ruiz m'a regardé, surpris. Mon fils s'est arrêté, et j'ai vu les larmes qui allaient couler sous son effort pour se redresser. Je l'ai soulevé et porté jusqu'au

banc. Il a essayé de garder le dos incliné, mais son dos et ses jambes ont cédé.

« C'est précisément pour cela que nous sommes venus, Docteur. Nous devons empêcher votre maladie de détériorer davantage votre squelette. Cet endroit m'a été recommandé pour votre traitement physique.»

« Professeur, je vais vous parler sincèrement et sans euphémisme. Je sais que vous êtes quelqu'un de très intelligent, et vous avez dû déjà tirer des conclusions par vous-même.» Qui peut dire que ce qui arrive au petit Homer est une maladie, c'est-à-dire le nom qu'on lui donne habituellement ? Peut-être s'agit-il simplement, comme de nombreux troubles d'origine inconnue, d'une forme différente de manifestation des caractéristiques génétiques, ou de leurs modifications, comme dans les cycles évolutifs. Dès lors, est-il juste d'aller à l'encontre de sa nature, de l'évolution naturelle du processus ?

Ruiz s'était assis à côté de nous, et je remarquai qu'Homer l'écoutait très attentivement, plus calme et le dos détendu.

« Mais Dr Ruiz, si seulement vous saviez comme vous êtes intelligent… »

L'autre rit, gêné. Il se couvrit la bouche d'une main, et son costume en sergé sombre, usé jusqu'aux coudes, révélait son âge. Il déboutonna les boutons, et je remarquai son ventre bombé. Il sortit une paire de lunettes à monture d'écaille de sa poche et les mit après les avoir essuyées avec un mouchoir froissé. « Excusez-moi, Professeur, mais j'ai déjà compris ce que vous dites. Ce n'est pas nécessaire. Il trouvera tout ce dont il a besoin ici. Nous avons plein de salles de gymnastique et de rééducation, et même un sauna. J'ai deux anciens gymnastes olympiques âgés dans mon équipe : un Roumain qui a tout perdu à cause de sa dépendance, et un autre Polonais qui souffre d'une maladie cardiaque. »

« Et les autres patients ?»

« Vous les verrez… »

« On peut voir la chambre ?»

Ruiz se leva et nous le suivimes jusqu'à la réception. Je pris Homero, encore fatigué, et nous montâmes les escaliers jusqu'au troisième étage. Nous empruntâmes deux couloirs jusqu'au balcon donnant sur la cour intérieure. De là, le jardin déploya son étrange architecture, une série de labyrinthes qui n'en étaient pas, mais plutôt des dessins en filigrane. Il devait y avoir un jardinier expert, sans doute, mais à cet instant, l'endroit semblait désert.

Nous entrâmes dans une chambre d'hôtel ordinaire, vieille mais confortable, avec de très hauts plafonds mansardés puisqu'elle était au dernier étage. Une fenêtre donnait sur la rue, l'autre sur le balcon. La salle de bains était spacieuse, avec de la porcelaine ancienne et un grand miroir taché de rouille. Les murs de la pièce étaient recouverts d'un papier peint qui devait avoir été posé près d'un siècle plus tôt. Il était encore là, un peu délavé, mais à peine décollé, à l'exception de quelques bords. J'ai regardé les gravures, typiques de la mode fin de siècle.

J'ai couché Homer dans le lit double, et il s'est endormi. Ruiz a souri.

« Ne vous inquiétez pas trop, professeur. Je n'ai pas d'enfants, mais je comprends votre anxiété ; je le constate tous les jours. Et croyez-moi, je comprends parfaitement ce qu'il doit ressentir. Nous avons tous quelque chose d'étrange, quelque chose que nous-mêmes ne comprenons pas et contre lequel nous nous rebellons. Mais la cause du bonheur est de vivre en paix avec nos monstres, comme une sorte de pacte pour la vie. L'un cède, l'autre accepte, et ainsi de suite. Descendez avec moi, je vous aiderai à porter vos valises. »

« Je dois trouver un hôtel ou une pension où loger. » Il m'a regardé bizarrement. « Vas-tu laisser ton fils seul ? Je vais penser que tu es un père négligent, alors, qui est venu Débarrassez-vous de lui.

Son sarcasme était bien intentionné ; je le savais à son regard curieux, presque sincère, et à la pression affectueuse de sa main sur mon coude. Un homme attrape généralement l'épaule d'un autre homme par affection, ou le serre simplement dans ses bras. Mais le saisir par le coude témoignait d'une timidité ou d'une politesse frisant l'efféminé. L'espace d'un instant, je me suis souvenu du Dr Farías, de sa chemise déchirée et de son corps en sueur après que je l'ai frappé, puis… puis de son corps suspendu dans l'obscurité.

Nous avions convenu que je dormirais dans la même chambre qu'Homero. Mais avant de remonter, il m'a invité à prendre un en-cas, comme il disait, car nous voyagions depuis le matin sans rien manger. Il m'a fait suivre jusqu'à la salle à manger de l'hôtel, fermée à clé. Lorsqu'il l'ouvrit et alluma les lumières, toute la splendeur d'une époque révéla ses vestiges, timidement préservés. Ruiz alla tirer les rideaux, ouvrit les fenêtres, puis les volets. La faible lumière de l'après-midi entrait à flots, révélant les grains de poussière dans l'air. Il éteignit les lumières artificielles et nous nous approchâmes d'une des nombreuses tables. Le parquet résonnait et craquait sous nos pas. Ruiz essuya la poussière des chaises et de la table avec la manche de sa veste. Après l'avoir ôtée, il la posa sur le dossier d'une chaise. Il s'assit et, voyant mon immobilité, dit :

« Asseyez-vous, Professeur. Excusez le désordre, mais les patients sont servis dans leurs chambres ; ils ne partent généralement qu'à certaines heures. »

Je m'assis en silence, de nouveau méfiant.

« Il doit rester du déjeuner dans la cuisine. Je crois que c'était des tagliatelles marinara, si vous voulez bien qu'on le réchauffe un peu. »

J'allais décliner, mais j'avais très faim. Ruiz sembla deviner mes pensées. « Ne vous inquiétez pas pour le bébé. Plus il dormira aujourd'hui, mieux ce sera. Il a beaucoup changé. À son réveil, nous lui offrirons un dîner somptueux. » Et il rit, conscient des artifices de son langage, qui semblait désinvolte mais qui le gênait néanmoins.

Il se leva pour aller à la cuisine. Je me demandai s'il était le cuisinier, le jardinier, le kinésithérapeute et le gérant, car l'endroit était réputé pour sa

solitude. Le samedi après-midi se couvrait rapidement, et une odeur d'orage flottait à travers les vitres. De temps en temps, une voiture passait sur les pavés, et peut-être n'était-ce pas très différent aux heures de pointe ou en semaine. Même la poussière retomba avec une lenteur exaspérante, persistant longtemps dans l'air malgré l'absence de vent ou de courant en cet après-midi immobile. Ruiz revint.

« Ils nous apporteront tout dans dix minutes. Que dirais-tu d'un déjeuner à quatre heures ? » D'habitude, je n'ai pas d'horaires…

« Je dirais que le temps s'est arrêté ici », dis-je en regardant le plafond où pendaient des lustres, le profond âtre en pierre et en terre cuite, les tables et les chaises raffinées. Tout était un mélange de style colonial et de touches raffinées fin de siècle, comme l'horloge sur la cheminée, la vitrine avec verrerie et vaisselle.

Ruiz rit avec une naïveté qui me surprit. Depuis que je le connaissais, il n'avait jamais cessé de m'étonner.

Un vieil homme en veste de serveur apparut et déposa une fine nappe en lin brodée de blanc. Sur un bord, je lus : Paris, 1892. Puis il apporta les assiettes en porcelaine de Bavière, les verres à vin en cristal tout juste sortis de la vieille vitrine, dont il suffisait d'un chiffon sec pour raviver l'éclat légèrement doré des bords, et les couverts en argent avec cette légère opacité que leur confère l'âge. Lorsqu'il nous apporta le vin, il nous proposa de choisir entre un Cabernet 1975 et un Sauvignan 1960. Je laissai le choix à l'hôte. Puis le Sauvignan fut versé dans mon verre. Je fis mon devoir, et Ruiz sourit de mon approbation. Dix minutes plus tard, l'assiette de tagliatelles et la saucière nous furent apportées. Ruiz leva son verre et me porta un toast silencieux.

Le bruit du verre qui s'entrechoquait résonna une seconde avant que le moteur d'un camion ne vienne dégrader l'air, qui était à son tour le temps, les deux formant un amalgame qui se pétrifia lentement autour de nous. Ce lieu, quel qu'il fût, et quel qu'il fût pour mon fils, avait le double tranchant d'un couteau qui coupe d'un côté et s'écaille de l'autre.

Le passé et l'avenir.

Sans savoir encore s'il existait des choix.

7

C'est durant les jours de la première semaine que j'ai observé les lents changements qui s'opéraient dans le jardin de la cour intérieure. Chaque matin, je sortais sur le balcon commun des chambres du troisième étage et m'appuyais à la balustrade en fer forgé. Sous les toits carrelés, j'avais cet air typiquement hispanique, au point que parfois je croyais même entendre une guitare flamenco jouer dans les buissons. Et c'est alors que, grâce à ce contraste harmonieux, En entendant le bruit des marteaux frappant le bois, je me demandais où se déroulait le chantier. Des ouvriers allaient et

venaient le long du chemin qui menait à la porte de sortie donnant sur la rue d'en face. Des échafaudages démontés s'appuyaient contre des murs ou au sol, mais n'étaient plus utilisés, comme si l'essentiel du projet avait déjà été construit. Ils entraient et sortaient des labyrinthes du jardin, avec leurs hautes plantes exotiques qui empêchaient de voir, même d'en haut, l'ensemble du réseau d'allées. Pourtant, quelque chose avait légèrement changé, remarqué seulement après deux ou trois jours. Une seule plante manquante, peut-être, ou un sentier qui menait lentement à l'ancienne pépinière au fond, caché par l'ombre de deux mûriers feuillus. Une série d'images littéraires m'apparut soudain, pour disparaître face à leur propre incongruité. Une histoire de Hawthorne, par exemple, mais le personnage de Rapaccini s'effondra à la vue du Dr Ruiz. J'allais ensuite réveiller Homer pour ses exercices matinaux, et peu après, une cuisinière apportait le petit-déjeuner. C'était une femme noire, toujours irritable et marmonnant amèrement dans son vieux dialecte portugais. Quelques jours s'étaient écoulés, et le programme de kinésithérapie commençait à peser sur le corps de mon fils. Il finissait épuisé à la tombée de la nuit, s'endormait immédiatement et ne se réveillait que tard le matin. Les séances n'étaient interrompues que le week-end.

C'était mercredi, et c'était l'heure des étirements, ainsi que les lundis et vendredis. Les deux autres jours de la semaine étaient consacrés aux exercices de renforcement musculaire. Nous avions déjà rencontré les deux entraîneurs dont Ruiz m'avait parlé. Ils m'autorisaient, et m'obligeaient même, à assister à chaque séance dans son intégralité. Après plusieurs jours, et face aux grimaces de douleur d'Homero, auxquelles, après mes premières réactions d'inquiétude, interrogeant les entraîneurs d'un air effrayé, me déplaçant d'un coin à l'autre de la salle, je commençais à m'habituer. Mais ils préféraient que je reste, alors je me suis assis sur une chaise pour lire, jetant des regards confiants à Homero, qui m'observait tandis que je m'allongeais parfois sur le ventre sur une civière ou que j'essayais de soulever des poids et des haltères. Il me regardait avec un regard d'intelligence mutuelle, plus sage pour me réconforter que je ne l'étais pour me résigner à sa douleur.

Andrés, un ancien culturiste polonais d'une soixantaine d'années, était grand, avec des cheveux lisses et plutôt longs, encore blonds, et une barbe grisonnante aux cheveux roux. Il s'efforçait de garder une attitude sérieuse, mais ses blagues et ses sarcasmes nous amusaient. Toutes les séances étaient individuelles, mais il voyait parfois deux enfants à la fois. Comme il était responsable de la thérapie par étirements, ils disposaient de nombreuses techniques pour la pratiquer, sur des civières, sur le parquet ou avec des poulies. Parfois, je soulevais Homero par les bras et le maintenais suspendu ainsi pendant quinze minutes. Je voyais la douleur sur le visage de mon fils, mais en même temps j'entendais le bruit des articulations de son dos qui se relâchaient. Quand cela arrivait, Homero était incapable de se lever seul. Je l'emmenais donc dans la chambre pour qu'il se repose pendant deux heures. Vers 16 heures, le masseur arriva. C'était l'autre entraîneur, un Roumain qui avait remporté deux ou trois médailles olympiques aux Jeux olympiques d'hiver, à Munich et à Moscou,

d'après ce qu'il m'avait dit. Il était un peu plus jeune que le Polonais, mais avec un corps petit et ferme, de petite taille, comme un poids mouche s'il avait été boxeur. Les autres jours, il était responsable des exercices de musculation, installant Homero sur les machines de la salle de sport, qui se trouvait en bas, dans ce qui devait être la salle de réunion de l'ancien hôtel. « On va le sortir d'ici », me dit le Polonais en me regardant depuis le brancard où il maintenait les jambes du garçon allongées. « Et il ne se plaint pas du tout. C'est un vrai homme, n'est-ce pas ? » J'ai demandé à Homero.

Le garçon n'a même pas tenté de sourire à quelque chose qui n'appelait pas de réponse. J'ai hoché la tête de mon point de vue, déjà habitué, confiant dans les mains de cet homme qui aurait pu se briser tous les os à plusieurs endroits s'il avait un peu trop forcé. Mais les yeux clairs du vieux Polonais étaient dignes de confiance, tout comme les doigts de ces mains énormes aux cheveux clairs et aux veines sinueuses. Il connaissait bien son métier et lisait constamment des revues spécialisées sur le sport et la physiothérapie. Il était très bavard, et l'une de ses habitudes était de vanter la technique des Cubains de la fin du siècle dernier, et j'ai lu dans ses mots une admiration tacite pour Fidel Castro. « Cuba est morte », a-t-il dit, comme il le faisait presque tous les jours, avec un ricanement de résignation et d'agacement. « Les capitalistes l'ont dévoré, et qui aurait cru qu'il deviendrait un simple État de l'Union ? »

Puis il est passé au passé plus lointain, au souvenir de l'Europe et des grandes guerres.

« Tout comme la Pologne, annexée par les Allemands à maintes reprises, dévorée par ses voisins. Comme la Prusse ou les Balkans.»

« L'Europe s'appelle l'Allemagne », dis-je, ironisant aussi délibérément à propos de mes ancêtres italiens.

« Tu es d'origine italienne, n'est-ce pas ? Tu ne devrais donc pas être surpris qu'ils aient opté pour l'école de pensée de Mussolini pendant la Troisième Guerre mondiale.»

« Le fascisme et le capitalisme, c'est la même chose, après tout. Des agresseurs et des criminels », dit-il, et un cliquetis d'os résonna dans l'air. Je levai les yeux de mon livre, surpris, et l'autre garçon qui faisait ses exercices sur une poulie s'arrêta.

Le Polonais éclata de rire, souleva Homer par les jambes et l'assit sur le brancard, se tortillant comme un danseur. Il se pencha devant le garçon et lui demanda s'il allait bien en lui faisant un clin d'œil. Homer acquiesça. « C'est tout pour aujourd'hui… Voyons l'autre, le vaurien et le fainéant du coin… »

Quand nous sommes partis, l'autre garçon, un peu plus âgé qu'Homer, à qui il manquait une jambe et un bras du même côté, était recroquevillé, effrayé, sur le siège de la poulie.

J'ai emmené Homer dans la chambre et je l'ai mis au lit après lui avoir donné une douche tiède, comme l'exige le règlement. Dans l'après-midi, le Roumain est arrivé. Il s'appelait Borgia. Son tempérament était tout le contraire du Polonais. Je ne les ai jamais entendus échanger plus de deux mots. Simplement parce que l'un parlait sans fin et que l'autre ne prononçait rien d'autre que bonjour ou bonsoir, il était impossible qu'une conversation dure plus de quelques secondes.

Le vendredi était jour de sauna. C'est ainsi que Ruiz avait réparti le temps pour la plupart des patients, tous des garçons de dix ans maximum. Chacun quittait sa chambre en sous-vêtements, une serviette pliée sur l'avant-bras et un savon à la main. Ceux qui pouvaient marcher y allaient seuls, connaissant déjà la routine ; d'autres étaient portés dans les bras du Polonais ou du Roumain. Le sauna fonctionnait dans une pièce au premier étage, avec un vestiaire où ils déposaient leurs sous-vêtements, chacun marqué d'une broderie cousue par le nettoyeur après la première lessive. Le seul à entrer, à part les enfants, était le Roumain, mais il me demanda de les accompagner. Nous nous déshabillâmes et suspendîmes nos vêtements d'adultes sur un portant. C'était un sauna à vapeur sèche, les malformations des enfants n'étaient donc pas cachées. Le plus jeune devait avoir deux ou trois ans et souffrait d'une malformation congénitale, que Borgia m'expliqua s'appeler amélie des membres supérieurs. Il marchait parfaitement, mais il lui arrivait de tomber, faute de bras pour garder l'équilibre ; ses mains ne poussaient que directement sur ses épaules. D'autres souffraient de paralysie d'un bras ou d'une jambe ; un seul était tétraplégique, et les autres souffraient de malformations thoraciques et cervicales. Ceux qui pouvaient prendre place prenaient place sur la deuxième marche de l'estrade, et ceux qui devaient être portés par Borgia les prenaient sur la première. Il m'a demandé de l'aider, et c'est ce que j'ai fait avec le garçon tétraplégique. Il avait six ans, seulement quelques mois de plus qu'Homer. Il parlait beaucoup, mais restait silencieux dans le sauna ; la chaleur le fatiguait, disait-il. Les autres n'étaient pas non plus réputés pour leur enthousiasme ; ils étaient calmes et soumis. Ils obéissaient à Borgia ou à quiconque leur donnait des instructions, même à un inconnu comme moi. Ils me connaissaient comme le père d'Homer, et lorsque je m'asseyais à côté de mon fils sur l'estrade, ils nous observaient avec curiosité et une pointe d'anxiété. Je me demandais où étaient les parents et où ils étaient. J'étais privilégié, c'est vrai. Je n'avais pas besoin de travailler pour garder Homer, mais je savais aussi que je n'avais pas besoin de vivre avec lui, et ils l'ont compris.

La séance de sauna durait une heure et demie. Toutes les quinze minutes, Borgia nous emmenait chacun aux douches, puis nous mettait dans un bassin d'eau froide. Je lui ai proposé mon aide, et il a accepté, soulagé même, je crois. Ce n'était pas facile avec tous ces enfants, ils étaient dix à l'époque. À la fin, il leur faisait un massage de cinq minutes à chacun, puis les laissait s'habiller seuls. Les handicapés attendaient que le Polonais les aide.

Je me souviens que c'était à la fin de la deuxième ou troisième semaine, quand le Roumain m'a demandé s'il pouvait me poser une question. Nous prenions une douche, et j'ai dit oui.

« Et la mère d'Homer ? » J'ai été surpris par une telle question, surtout venant de lui.

« On ne l'a pas vue depuis des années. »

Je l'ai vu hocher la tête et fermer l'eau de la douche. Il a pris une serviette et, tout en se séchant, m'a demandé : « Alors, comment fais-tu ? »

J'ai réfléchi une seconde à la question, puis j'ai haussé les épaules.

« Peu importe », ai-je dit, car je comprenais déjà ce qu'il voulait dire. J'étais un homme célibataire, sans femme et avec un fils qui prenait tout mon temps.

Il n'a rien dit jusqu'à ce que je parte aussi. Je sortis de la douche et commençai à m'habiller.

« Le samedi, je sors dîner. Si tu veux, je te ferai visiter la ville. Je suppose que tu n'es pas sorti d'ici depuis ton arrivée. »

J'ai ri ; c'était vrai. Je n'avais personne à qui parler, à part Homero, Ruiz ou le Polonais, et dans ce dernier cas, je n'étais qu'un simple auditeur. Je lui ai dit « peut-être », s'il en avait envie. Nous sommes sortis dans la cour intérieure. Il était presque 19 heures, la lumière déclinait, les mûriers et les étages supérieurs inondant l'espace d'ombres encore pâles. Et le bruit des travaux continuait, bas et étouffé, mais insistant.

Le lendemain, Borgia est venu me chercher. Homero dormait déjà. La femme noire de la cuisine, Irma, allait venir le surveiller. Je ne pensais pas vraiment que ce serait nécessaire ; mon fils avait presque six ans maintenant, et il savait se toiletter pendant quelques heures. Mais Borgia m'a dit que nous étions des clients privilégiés, et Ruiz n'aurait pas aimé que le garçon prenne des risques inutiles. Il faisait bien sûr référence à l'argent que je donnais à la clinique, plus que celui de tous les autres parents ou tuteurs, mais je savais aussi que Ruiz regardait Homero différemment, peut-être parce que Valverde nous avait recommandés. J'avais vu son regard fixé sur la main simiesque qui dépassait du comptoir de la réception ce premier jour, avant même d'avoir vu le visage de mon fils.

Nous sommes sortis dans la rue vers onze heures du soir. C'était un quartier de banlieue, avec des lumières au mercure comme préambule au centre, à dix ou quinze pâtés de maisons à peine. Il y avait des maisons, mais peu nombreuses. La plupart des pâtés de maisons étaient occupés par des commerces et, de temps en temps, quelques immeubles d'appartements ne dépassant pas trois étages. Les rues étaient pavées de pavés formant des arches, mais les arbres avaient été enlevés des trottoirs pour laisser la place aux feux de circulation et aux lampadaires. Il y avait peu de monde à cette heure-là, juste quelques voitures se dirigeant vers le centre-ville de Montevideo. Je pensais que nous allions dans cette direction, mais Borgia m'a emmené dans la direction opposée. Nous avons tourné au deuxième coin de rue, comme pour nous diriger vers le port.

« Il y a un restaurant très abordable avec une excellente cuisine où je vais tous les samedis », m'a-t-il dit.

Nous avons marché je ne sais combien de pâtés de maisons. J'ai regardé les rues et les maisons du vieux quartier, certaines datant des années 1930 ou 1940, avec leurs façades tournées vers l'avant, leurs étroits balcons aux volets métalliques et aux portes à deux battants, leurs vitres ombragées par la pénombre des couloirs. Plusieurs personnes ont salué Borgia, et il leur a répondu avec une expression de confiance mutuelle. Nous sommes arrivés devant une taverne aux murs de briques brutes, que j'ai supposés être en terre, car le bâtiment était aussi vieux qu'une vieille épicerie du XIXe siècle. Je me suis arrêté au coin, face à un lampadaire encore allumé, et c'était la seule lumière à plusieurs mètres à la ronde. Au loin, on apercevait les lumières du port, et même si elles ne dissimulaient pas tout à fait l'obscurité de ce coin, elles apportaient les arômes de la rivière, du poisson et du bois humide, émanant des bateaux abandonnés amarrés aux quais.

Nous avons ouvert la porte et sommes entrés. Il y avait une légère fumée et une forte odeur de tabac et de vin éventé. L'éclairage était faible, mais suffisant pour distinguer les quelques tables et chaises, dont on entendait parfois le craquement. De nombreux hommes étaient assis, jouant aux cartes, avec des bouteilles de gin ou de vin. Le cliquetis des verres et des bouteilles, le bruit du liquide qu'on versait, tout cela s'est installé dans mes oreilles tandis que j'écoutais les voix langoureuses des femmes au bar.

Mon Dieu, me suis-je dit, dans quel genre de bar ce type m'a-t-il emmenée ? Et j'ai vu les visages des femmes rougir, j'ai deviné leurs corps sous leurs vêtements simples, leurs coiffures prétentieuses. Elles fumaient, et certaines étaient déjà ivres, se levant pour insister auprès d'un client pour qu'il les emmène au lit. Ils retournèrent au bar en zigzaguant, la tête appuyée sur le bras tendu sur le comptoir.

« Bonsoir, Borgia », dit l'aubergiste.

« Bonsoir, Ponce. J'amène un ami ce soir.»

L'autre homme me regarda et me tendit la main. Je la serrai et sentis sa paume calleuse, comme si, au lieu d'alcool, il avait servi du formaldéhyde toute sa vie.

« Asseyez-vous. Comme d'habitude ?»

« Je ne sais pas si mon ami en veut », et se tournant vers moi, il dit : « D'habitude, je mange du ragoût et du vin de la maison… » Puis il fit un clin d'œil à Ponce et me prit par le coude pour me conduire à une table près d'une fenêtre. La table était grande, très vieille, et la fenêtre haute, aux vitres sales, offrait néanmoins une vue sur la rue où quelques voitures étaient arrêtées à certains coins. C'était un quartier de putes, je l'avais déjà compris, bien sûr. « J'aime beaucoup le ragoût, et il n'y a pas beaucoup de choix. Si vous aimez le poisson, il y a la pêche du jour, et il faut qu'il soit encore frais. »

« Oui, je crois que j'aimerais bien. »

Borgia frappa joyeusement du poing sur la table, et son visage se transforma. Le profond sérieux, la tristesse presque présente dans son expression habituelle, avaient disparu. Il cria à Ponce d'une voix tonitruante, ce qui fit applaudir les autres clients et fit rire les femmes.

Ponce s'approcha. Il était grand et mince, vêtu d'un vieil uniforme de barman. Il devait avoir plus de cinquante ans, chauve, avec une fine moustache, le visage cabossé et un nez d'ivrogne que je ne remarquai que lorsqu'il se pencha pour prendre notre commande.

« Comme d'habitude pour moi, la pêche du jour pour mon ami.»

Ponce hésita quelques secondes, se gratta la tête et essuya la nappe en réfléchissant.

« Voilà du bar, monsieur… »

« Professeur, Ponce, avec tout mon respect, mon ami est professeur de littérature à l'Université de Buenos Aires.»

L'autre homme me regarda un instant, essayant de comprendre.

« Excusez-moi », dit-il. « Voilà du bar, professeur, si vous voulez.»

« C'est bon », répondis-je. « Et quel est l'accompagnement ?» Borgia rit.

« Si tu lui parles comme ça, on va passer la nuit ici. »

Ponce le regarda avec colère. J'avais blessé son orgueil.

« De la salade ou des frites », répondit-il fermement.

« Des frites. Et qu'allez-vous vous servir à boire ? »

Borgia ne put retenir son rire, et les autres tables riaient aussi. Ponce jouait la comédie, et j'étais le seul à ne pas le remarquer.

« Sors quelque chose de bon de la cave, Ponce. Ne sois pas radin cette fois. »

En partant, Borgia me dit :

« C'est une affaire sérieuse, plus intelligente qu'il n'y paraît. Me croirais-tu si je te disais qu'il a étudié la médecine et qu'il est venu de Rosario ? »

« C'est pour ça que ses mains calleuses appartiennent à un dissecteur d'une chaire d'anatomie », me dis-je. Il apporta une bouteille de vin blanc pour mon poisson, et Borgia le regarda avec surprise.

« Bon, d’accord, tu as encore des choses cachées.» Et mon ragoût ? Le poison habituel ?

Ponce ne répondit pas et alla dans la cuisine.

« Il se comporte comme si je l’avais rarement vu », dit-il, « et à ton honneur, on ne passerait pas un bon moment à ce stade.»

« Tu n’invites pas souvent des amis ?»

« Moi non. Et ceux qui m’abordent sont tout aussi méchants que ceux que tu vois aux autres tables. Mais ce sont presque toujours des filles, et ça ne les dérange pas de bien manger, sauf celle que tu connais.»

J’ai regardé autour de moi. Les femmes étaient toujours au bar. Personne ne les avait encore invitées. Elles n’étaient pas très jolies, bien sûr. C’étaient juste des femmes qui travaillaient pour peu d’argent et quelques caresses cochonnes qui ressemblaient plus à des coups, chaque soir.

La nourriture a mis près d’une heure à arriver. Il était minuit passé. Nous avions terminé les deux bouteilles et en avions commandé d'autres. La nourriture arriva fumante et savoureuse. Borgia avait raison. Il me dit que la cuisinière était une grosse femme de Cologne, une étrangère comme lui, qu'il avait rencontrée à ses débuts dans le pays.

« Si tu l'avais connue à l'époque… » dit-il. « On faisait l'amour et elle se levait pour cuisiner, on mangeait au milieu de la nuit, et on recommençait à faire l'amour. C'est pour ça qu'elle a pris autant de poids, elle a mangé tous les plats gras… »

Borgia n'était pas ivre, mais je crois que si. Je me suis laissée aller. Nous avons fini de manger, et il m'a demandé si je voulais un peu d'action ce soir-là.

« Sexe et sommeil », dit-il. « Demain, on se remettra aux affaires. » Il appela une des femmes qui fumaient au bar. Elle s'approcha, chancelante plus sous l'effet des talons que de l'ivresse. Elle devait avoir plus de trente ans, mais elle était encore bien bâtie, avec des cheveux bruns et raides et de belles jambes. Je les ai sentis lorsqu'elle s'est assise et a commencé à les frotter contre mon pantalon.

« Voici Lucrèce », m'a-t-elle dit. Elle a souri, et j'ai pensé à Lucrèce Borgia, riant de cette situation, qui ressemblait à un vaudeville que Kafka aurait pu écrire.

« De quoi ris-tu ? J'ai des singes sur le visage ? »

« Excuse-moi, je pensais à autre chose. »

« Je ne crois pas qu'elle m'aimait bien, et je lui ai offert une cigarette ; elle venait d'écraser la dernière dans mon verre. »

« Qu'est-ce que tu fais ? » a dit Borgia en lui saisissant le poignet fermement. Elle n'a pas résisté ; elle le connaissait probablement très bien maintenant. « Excuse-la, elle est à moitié ivre. Ponce, un autre verre ! »

Elle m'a regardé quand je lui ai offert la cigarette. Elle l'a acceptée, et je l'ai allumée.

« C'est comme ça, ma chère. Mon amie et moi t'observions, et je lui racontais quel phénomène est mon amie Lucrèce. » « Deux, c'est deux fois plus, tu sais… »

« Ça me va. » Borgia m'interrogea du regard. Je vis la perspective de cette nuit-là, une perspective que je n'avais pratiquement jamais connue : l'atmosphère, les gens, le plaisir. Tout cela teinté d'une grande lubricité et

aussi d'impunité. Une nuit de coups bas, dans le noir, et avec seulement quelques complices dans le secret. Plus qu'elle, l'idée m'excitait, alors j'acquiesçai, et Borgia fouilla dans sa poche et glissa quelques billets entre ses seins. Elle portait un t-shirt blanc sans soutien-gorge, et ses tétons commençaient à ressortir. Borgia le remarqua et rit en la touchant.

« Il n'y a rien de tel que l'argent pour exciter une femme, n'est-ce pas ? » La question ne s'adressait à personne, peut-être seulement à lui-même.

« Où ? » demandai-je lorsqu'ils commencèrent tous deux à se lever.

« Chez Celle-ci… À deux pâtés de maisons.

Nous avons payé nos boissons et sommes sortis sur le trottoir, froid maintenant, plutôt humide. Les pavés brillaient légèrement dans la lumière du coin, et des aboiements nous accompagnaient au passage des maisons.

« Satanés cabots !» dit-elle. Borgia l'attrapa par la taille et la serra contre lui tandis que nous marchions. Nous arrivâmes devant une pension de famille haute et allongée. Lucrecia alluma la lumière dans l'entrée en la déverrouillant, et nous montâmes un étage par un étroit escalier aux murs écaillés.

La pièce était étroite, avec un lit qui occupait la moitié de l'espace, séparée de la cuisine et du placard par un rideau suspendu au plafond.

« Installez-vous confortablement, Professeur », me dit-elle, et je compris le sarcasme. Borgia alla à la salle de bains, j'entendis le bruit de la chasse d'eau, et il revint sans pantalon. Il s'assit sur le lit et attrapa Lucrecia, enfouissant son visage entre ses seins.

« Attends une minute », protesta-t-elle en posant sa cigarette sur la table de nuit. Elle me jeta un coup d’œil du coin de l’œil, car j’étais encore à quelques mètres du lit.

« Et ton ami ? » demanda-t-elle tandis qu’il la déshabillait.

Borgia me jeta un bref coup d’œil.

« Il va bientôt reprendre ses esprits, laisse-le tranquille.»

Je me dirigeai vers la salle de bain, avec son haut plafond, son carrelage bleu et sa plomberie très ancienne. J’urinai dans les toilettes sans couvercle et tirai la chasse d’eau. Avant de baisser ma braguette, je les observai depuis l’embrasure de la porte, et je me sentis excité. Puis je me déshabillai. Ils étaient presque nus ; il avait un corps en bonne forme physique pour son âge, et elle était à califourchon sur lui. Ses fesses se balançaient de haut en bas tandis que le membre de Borgia la pénétrait, ses seins se balançant au rythme. Je m’approchai du lit, et elle me regarda, sans sourire. Je crois que c’était mieux ainsi. D'une main, elle s'appuya sur la poitrine de Borgia, de l'autre, elle saisit mon pénis et le mit dans sa bouche.

Et ainsi, une bonne partie de la nuit passa, changeant de place, l'orgasme retardé par les effets de l'alcool, puis nous répétâmes l'expérience une ou deux fois de plus. Je ne me souviens plus exactement. Seulement les cris

étouffés de Borgia, ses rires et ses gémissements, et quelques coups de protestation à la porte d'un voisin de la pension.

Nous étions tous les trois au lit, elle au milieu, déjà endormis. J'ai regardé la montre que j'avais laissée sur la table de nuit. Il était quatre heures du matin. J'ai tourné la tête et j'ai vu Borgia, les yeux ouverts, fixant le plafond.

« Je pense que je devrais être de retour avant le petit-déjeuner d'Homer », lui ai-je dit.

« Tu as encore au moins quatre heures. Repose-toi. Tu t'es bien amusé, non ? »

« Bien sûr. » Je ne lui ai pas dit que le corps de Lucrezia, qui m'avait excité, n'était soudain plus qu'une chose allongée, émettant des sons semblables à des ronflements précaires. C'était une chienne, c'est ce que j'ai cru, une chienne que j'avais vue se mettre à quatre pattes, que j'avais vue uriner à plusieurs reprises devant les toilettes, ivre. Et soudain, j'ai pensé à la fille de Rapaccini, du conte de Hawthorne, cette femme rêveuse et impossible, car elle était d'une autre espèce, pas un être humain. Puis, la recouvrant du drap jusqu'à la poitrine, car le froid matinal commençait à pénétrer sous la porte, j'ai demandé à Borgia :

« Que construisent-ils dans le jardin ? »

Il a tourné la tête, me regardant avec une attention surprise par-dessus le corps de Lucrezia. Puis il a de nouveau regardé le plafond, retombant dans son silence habituel. Je n'ai pas insisté ; je savais déjà que c'était inutile ; il utilisait le silence plus comme un bouclier que comme une façon d'être. Une demi-heure plus tard, il se leva, alla à la salle de bain et se rallongea sur le lit, passant un bras autour du dos de Lucrecia qui se retournait dans son sommeil. Le drap, tiré en arrière, révélait ses fesses, encore rouges de la fessée de la nuit. Borgia la pelota là où il restait des traces de sperme séché, les leurs à tous les deux.

« Cette fille préfère la baise à l'argent. Un de ces jours, elle va s'étouffer avec une bite dans la bouche. » Il lui tapa les fesses, mais elle se contenta de tourner la tête, les bras croisés.

« Ils construisent un musée », dit-il, reprenant ma question presque oubliée. « Dans la vieille crèche. Ils installent des murs en béton et rénovent tout à l'intérieur. »

« Un musée ? Pour quoi faire ? »

« Un musée d'anatomie. »

Je m'attendais à ce qu'elle m'en dise plus, mais je marquai un temps d'arrêt avant de poser la question. Ce qui allait être exposé là était sans aucun doute des préparations cadavériques ; je n'étais pas convaincu qu'il s'agisse de parties artificielles. Ce dernier point serait faux et conventionnel, et ne correspondait pas à la personnalité de Ruiz.

« Et où va-t-il trouver les pièces à conviction ?»

Borgia caressa le dos de Lucrecia d'un seul doigt, comme pour dessiner. Aux yeux de cet homme, le silence était une blessure pleine de mensonges, mais lorsqu'il parlait et agissait, tout était pure vérité. Il ne mentait pas par ses paroles ; il trompait par son silence.

« Et ça a commencé il y a combien de temps ?»

« Plus de quatre ans.»

« On peut voir les objets ? » Ras ?

« Je ne sais pas, demande au Dr Ruiz, mais je ne pense pas qu'il te laissera faire. Il n'a pas encore l'autorisation. Il a des problèmes avec la ville, je crois. »

Je me suis levée pour m'habiller.

« Je vais à la clinique, il fait déjà jour. »

Borgia ne travaillait pas le dimanche avant six heures du soir, heure à laquelle il aidait le Polonais à jouer au ballon dans la cour, du moins ceux qu'ils pouvaient. Je suis sortie de la pièce en les voyant tous les deux allongés, elle sur le ventre, lui aussi, les yeux fermés, mais en train de dessiner quelque chose, je ne sais quoi, sur le dos de Lucrecia.

Le quartier, qui la nuit paraissait sombre et mystérieux, était ce dimanche matin aussi clair et simple qu'une ruine abandonnée. Vieux trottoirs défoncés, pavés sales, murs criblés d'humidité. La voix d'un vendeur de journaux semblait lointaine, chargée d'une force émotionnelle qui me fit soudain regretter mon fils. Le vélo apparut soudain au coin de la rue, et le cri du vendeur de journaux fut un cri d'alarme, annonçant l'aube, chassant la peur de la nuit qui gisait à moitié morte dans les rues. Lui et son vélo l'effrayèrent, et je me précipitai à la clinique avant qu'Homero ne se réveille et ne croie l'avoir abandonné lui aussi.

8

Nous étions à Montevideo depuis plus de quatre ans. Le corps d'Homero se transformait, lentement. Il m'était venu à l'idée de comparer les photos de lui en pied que je prenais chaque mois, comme un témoignage de sa maladie, et chaque fois que je sortais la boîte du placard où je les avais empilées avec les dates, le contraste et la différence devenaient douloureux. Je préférais le voir, lui qui, à cet instant, ce samedi matin où je regardais les photos, prenait un bain.

J'entendis la douche s'éteindre et je rangeai la boîte. Peut-être m'avait-il surprise une fois à les regarder, je ne m'en souviens plus, mais une sorte de honte m'envahissait s'il était à proximité quand je le faisais. C'était comme l'observer à son insu, l'évaluer, peut-être. Homer avait maintenant neuf ans. Je le regardais sortir de la salle de bain, nu, se séchant les cheveux. Tout son corps était couvert de poils, surtout sur les bras et les jambes, épais et drus, qui avaient tendance à friser après le bain. Seule sa poitrine

présentait des zones plus libres. Il marchait presque droit, et lorsqu'il était fatigué et se rendait compte de son affaissement, il se corrigeait immédiatement, même si son visage exprimait la douleur de l'effort. Les progrès réalisés grâce au traitement du Dr Ruiz étaient stupéfiants. Bien sûr, le seul objectif était de s'assurer que son état ne dégénère pas ses articulations ou ne les raidisse pas au point de l'empêcher de bouger. Et maintenant, il marchait sans douleur, le dos pratiquement droit, sauf en de rares occasions après les exercices intenses que le Polonais lui imposait, toujours plus exigeants. « Bonjour, papa », dit-il en souriant, et son visage, qui s'était lentement allongé jusqu'à un léger prognathisme, me rayonnait de joie. Je lui avais promis que nous irions à la bibliothèque municipale ce jour-là. L'éducation intellectuelle d'Homero m'avait de nouveau inquiétée après les premiers mois consacrés à son corps, qui m'avaient longtemps laissé un sentiment d'impuissance et d'amertume. Je connaissais l'intelligence de mon fils, cette intelligence supérieure que seuls quelques-uns avaient découverte, mais à laquelle personne n'accordait beaucoup d'importance comparée à son apparence physique. Ni les médecins qui le soignaient, ni le personnel qui l'assistait ne manifestaient d'admiration, mais de la pitié, comme si lui, et même moi, avions besoin de pitié, qui n'était même pas gratuite, bien sûr.

Dans ce coin d'Amérique du Sud, dans cette ville à moitié oubliée de Montevideo, dans un vieil hôtel transformé en clinique par un médecin au caractère étrange, l'esprit extrêmement lucide d'Homero me fuyait face à son corps en mutation. C'était comme si Ruiz avait délibérément ignoré cet aspect, s'en désintéressant ou le craignant. Il n'avait probablement pas autant d'appréhension pour les autres patients, mais la maladie de Rumpelstiltskin lui était presque inconnue. Pourtant, il percevait le contraste suggéré par les changements physiques et l'intelligence supérieure. Peut-être pensait-il lui aussi, comme je l'avais si souvent pensé, que ce n'était pas vraiment une maladie.

Je lui en ai parlé à plusieurs reprises dans son cabinet, discutant même avec véhémence et à voix haute. J'ai même suggéré de menacer de l'emmener, une mesure mesquine, à mon avis, qui avait néanmoins fait ses preuves auprès du Dr Moreau à Buenos Aires. Ruiz s'est rassis, plus calme maintenant, et m'a dit :

« Faites ce que vous voulez, Professeur. Vous êtes le père, et vous avez vu les progrès que nous avons accomplis avec Homer.»

« Avec son corps, Dr Ruiz, mais je le répète, il a besoin d'éducation.» Faites venir des enseignants à la clinique, je suis prêt à les payer...

- Ce n'est pas dans mes habitudes de faire appel à du personnel extérieur, et ce serait injuste pour les autres patients... - Toute cette discussion m'a fait rire. C'était plus une excuse qu'une raison. « De plus, comme il est si intelligent, il rattrapera bientôt le temps perdu et surpassera les autres.»

Sans conviction, je lui ai dit que je me consacrerais à la tâche. Je ne voulais pas interrompre la rééducation physique d'Homero, et qui sait où il trouverait un meilleur endroit ?

« Vous semblez effrayé, Dr Ruiz.»

Il m'a regardé fixement et m'a adressé un sourire sarcastique.

« Peur de quoi ? »

Il voulait probablement dire autre chose ; il semblait désormais plus préoccupé par l'état de son propre corps, qui avait curieusement vieilli depuis notre rencontre, ou plutôt, s'était usé et aminci, son ventre bombé comme ces enfants affamés sur les vieilles photos de tribus africaines.

« Que la municipalité découvre les travaux que vous effectuez.»

Il a regardé le jardin, s'est levé et s'est placé devant la fenêtre. La lumière l'éclairait intensément, presque transparente. J'ai compris qu'il était en phase terminale.

« Bon diagnostic, Professeur.»

J’ai cru un instant qu’il avait lu dans mes pensées.

« Le local est terminé depuis plusieurs mois, mais je ne peux pas l’aménager. Je trouverai bien un moyen.»

Nous n’avons pas abordé davantage le sujet d’Homère. J’ai décidé de l’emmener dans les bibliothèques, d’acheter des livres et de nous offrir, à lui et à moi, une éducation commune. La pièce était déjà entièrement tapissée d’étagères de livres chinés dans de vieilles librairies de la ville. Les centres d’intérêt d’Homère étaient éclectiques. Il préférait les lettres, car les sciences exactes étaient si faciles à comprendre pour lui qu’elles le lassaient vite. Des subtilités des mathématiques, qu’il considérait comme des jeux et une gymnastique mentale, nous sommes passés à la chimie, aux possibilités infinies, puis à la physique, qu’il a finalement préférée à toutes les autres, et qui l’a conduit à l’astronomie et aux calculs sidéraux.

Ce samedi matin-là, il s’est approché de moi, le regard interrogateur : « Allons-nous à la bibliothèque ?» Toute la veille, il avait réfléchi à Kant et à ses prémisses de la raison pure, une discipline qui le fascinait depuis que je l'avais découvert en train de lire. Pendant que je l'aidais à se sécher – car il aimait que je lui essuie le dos avec une serviette –, il m'a demandé quand mon recueil de critiques paraîtrait. J'avais laissé les épreuves à Buenos Aires, oubliées toutes ces affaires en suspens. L'après-midi précédent, il avait reçu une lettre contenant une copie du contrat et les épreuves du livre, intitulé À l'ombre de la pensée. Homero les avait lues en quelques heures et m'avait fait part de son inquiétude quant à mon commentaire sur Kant. Il n'était pas d'accord avec mon point de vue très littéraire. Il était vrai, me dit-il, allongé sur le ventre par terre, les coudes posés sur le tapis et tournant les pages, que le raisonnement de Kant était d'une lucidité fascinante, mais j'étais bloqué à ce stade, sans progrès. « Peut-être que je ne peux pas, Homero. » S'il y parvenait, il aurait son intelligence. Les

hommes comme moi apprécient l'intelligence des autres, et nous nous contentons de la transmettre.

Il resta pensif et ne revint sur le sujet que ce matin-là.

« Je réfléchissais », me dit-il, me tournant le dos, tandis que je le séchais. « La deuxième prémisse énonce un concept vide et sans objet. » Soudain, il s'arrêta et je sentis ses épaules bouger. Il ne pleurait pas comme les autres enfants, mais émettait plutôt des gémissements langoureux, aigus et très faibles. Sa voix, d'ailleurs, avait changé, stridente et brutale lorsqu'il s'énervait ou s'énervait. Une orthophoniste venait une fois par semaine et aidait Homer à retrouver une voix plus sereine. Je lui disais de me regarder et lui demandais ce qui le tracassait.

« Papa », dit-il, « je réfléchis à ce qui m'arrive depuis longtemps. Tu m'as déjà expliqué ma maladie, mais je n'y comprends rien. » J'ai cherché des livres de génétique à la bibliothèque, même dans les magazines de santé, et plus qu'une maladie, ce qui m'arrive correspond davantage à un comportement évolutif. Nous sommes enfermés ici parce que je suis malade, et tout cela me donne l'impression d'être un concept, mais aucun objet ne correspond à cela. Je sais que c'est une interprétation triviale…

« Ne t'inquiète pas, tout ce que nous interprétons à partir de nos sentiments est trivial, ou superficiel, peut-être. »

Les yeux d'Homer ont perdu l'éclat des larmes, et il m'a à peine souri. Je l'ai serré dans mes bras comme je le faisais quand il était tout petit. Vers midi, Irma la Noire a apporté le déjeuner, et dans l'après-midi, nous sommes partis pour la bibliothèque.

En partant, nous avons vu deux ou trois voitures de patrouille se diriger vers le port. Homer était curieux, alors nous avons marché quelques pâtés de maisons dans cette direction. Comme nous avons vu qu'il y avait du monde plus loin, je lui ai dit qu'ils ne nous laisseraient pas entrer. Tenant toujours sa main, je l'ai tiré, mais il a résisté, regardant vers l'endroit où un incident policier avait lieu. Bien que e Il était habillé comme un garçon, et les gens le fixaient sans cesse, mais il s'y était habitué et les ignorait. À la bibliothèque, il était plus connu pour son intelligence extrême que pour son physique. Alors, en cette fin d'après-midi de samedi, au milieu de la rue pavée, fermée à la circulation par des rubans rouges de police, je contemplais un paysage étrange, presque un film filmé simultanément par plusieurs objectifs : les regards des passants, alternant entre la foule et les phares des voitures de patrouille au loin, et l'étrange silhouette d'un singe debout sur deux jambes, habillé en homme et tenant la main d'un autre qui semblait être son père, non pas à cause de leur ressemblance, mais à cause de la façon dont il le traitait. Et en même temps, je pouvais observer le regard fixe d'Homer sur ce qui se passait à presque deux pâtés de maisons de là, ses yeux fixés intensément sur quelque chose qu'il ne comprenait pas parce qu'il n'avait pas l'habitude d'observer. Parfois, j'avais envie d'affronter les gens qui fixaient mon fils avec tant d'impudence et d'insolence, mais je m'étais habituée à les ignorer aussi, même si cela me prenait beaucoup plus de temps.

« Que s'est-il passé ? » me demanda Homer. Je haussai les épaules et l'idée me vint de demander à quelqu'un qui revenait.

« Excusez-moi », dis-je à une femme âgée qui jetait de temps en temps un coup d'œil en arrière. Elle sursauta en voyant Homer. Elle eut la discrétion de dissimuler sa surprise à partir de ce moment, incapable de s'empêcher de lui jeter un coup d'œil du coin de l'œil en me parlant.

« On dirait qu'ils ont trouvé un très vieux corps au fond du bar du coin.»

Je la remerciai et la femme continua son chemin, jetant de temps en temps un coup d'œil en arrière, je ne sais plus si c'était à la foule ou à Homer.

« Allez, papa, s'il te plaît.»

« Homer, tu sais ce qui va se passer quand on sera plus près… »

« Je sais, mais je m'en fiche… »

Je ne pouvais pas lui refuser ce caprice ; Je l'avais déjà gardé enfermé pendant la majeure partie de sa courte vie. Nous avons parcouru ces deux pâtés de maisons à pied, derrière les barrières de police. J'ai reconnu le bar où Borgia et moi étions allés la première fois, et où nous étions retournés plusieurs fois depuis, jusqu'à sa fermeture peu de temps auparavant. Les gens regardaient Homero, mais ils l'oublièrent vite car un brancard recouvert d'un drap qui était censé être un cadavre, mais pas dans sa forme originale, fut amené devant la porte d'entrée. J'ai entendu des gens dire qu'il avait été démembré et que c'était une femme. Ils ont mis le brancard dans un fourgon de la police scientifique, et le véhicule est parti. Les autres policiers ont essayé de nous faire partir ; certains ont obéi, d'autres sont restés. Il flottait dans l'air une odeur de putréfaction qui est devenue insupportable. Un homme m'a parlé sans que je lui pose la question ; il n'avait pas remarqué Homero, qui regardait vers la porte, attendant l'arrivée d'autres policiers. « Il semble qu'elle ait été tuée il y a trois ou quatre ans, c'est ce que j'ai entendu dire au médecin.»

« Et comment l'ont-ils trouvé ?» « Ils vont démolir l'endroit, donc quelqu'un de la ville ou de l'agence immobilière l'a découvert, je suppose… »

Une demi-heure plus tard, plus aucun mouvement, et il faisait nuit. Homero bâilla et accepta de nous laisser partir. Soudain, je me suis souvenu de mes nuits avec Borgia dans ce bar, et des femmes que nous avions rencontrées. J'ai pensé à Lucrecia, la première, que nous n'avons plus revue après cette nuit-là. Borgia a interrogé les clients et le propriétaire. Elle avait déménagé, lui ont-ils dit, mais personne ne le savait avec certitude.

En entrant dans la clinique, nous avons croisé Borgia à la porte. Il faisait sa promenade du samedi soir ; je ne l'avais pas accompagné depuis plusieurs mois.

« Ils ont tué une femme », dit Homero avec excitation.

Borgia le regarda et lui caressa la tête.

« Et alors ? » fut tout ce qu'elle dit. « À demain, bonne nuit. » Et quand je l'ai vu s'éloigner, elle m'a fait un clin d'œil.

Nous sommes montés nous coucher. Mon fils s'est endormi aussitôt, et j'ai fixé le plafond, les mains derrière la tête, en pensant à Lucrecia. Je me suis demandé pourquoi elle était partie le lendemain de ma rencontre. C'était une catin, me disais-je, comme tout le monde, elle allait où bon lui semblait ou là où elle pouvait trouver du travail, mais ce n'est que ce soir-là que j'ai réalisé à quel point je m'étais accrochée à son souvenir. Surtout la dernière fois que je l'ai regardée, quittant la pièce, allongée sur le ventre, la tête appuyée sur ses mains, le drap la recouvrant jusqu'à la taille, et Borgia lui caressant le dos d'un seul doigt, comme s'il dessinait des figures sur sa peau. Et soudain, j'ai pensé à la crèche, aujourd'hui transformée en musée d'anatomie. Même si elle n'était pas encore ouverte, Ruiz interdisait encore les visites. Je le voyais entrer tous les matins, et parfois il restait jusque tard dans l'après-midi. Je me suis souvenue de ce que Borgia m'avait dit à propos des pièces du musée le soir même, puis je me suis levée, habillée en silence, et je suis sortie.

Dans le jardin, quelques lumières bordaient le chemin du petit labyrinthe. J'ai trop fait confiance à mon habitude, et à ceux qui Il me fallut dix minutes pour parcourir encore et encore les mêmes sentiers qui m'avaient trompé. Finalement, j'atteignis la porte de la chambre d'enfant. C'était un portail en fer forgé avec du verre dépoli. Je tournai la poignée et réalisai qu'elle était verrouillée. À quoi m'attendais-je d'autre ? me demandai-je. Je cherchai une fenêtre et, sur le côté droit, je trouvai une lucarne. Je commençai à pousser pour élargir l'ouverture. Les trois vantaux, faits d'épais cadres métalliques et de verre foncé, étaient lourds et les gonds rouillés, ce qui rendit l'ouverture assez difficile. Quand j'y parvins, je ne vis rien, car il faisait complètement noir à l'intérieur. Je n'avais même pas pensé à prendre une lampe de poche. Je retournai dans la chambre et en pris une dans le tiroir de la table de chevet. Homer dormait encore. Les autres pièces étaient sombres, et seule la lumière des lanternes du patio, faible et languissante, restait allumée. Il devait être 3 heures du matin, et je me demandais comment j'allais entrer, et pourquoi je le voulais vraiment. Peut-être que si je demandais simplement à Ruiz, il me montrerait l'intérieur. Mais je savais que ce n'était pas faisable. Je me suis de nouveau tourné vers la lucarne, qui faisait au moins un mètre et demi de large, et si je parvenais à retirer un battant, je pourrais entrer. J'ai vérifié les deux côtés des trois fenêtres et j'ai constaté qu'elle avait été difficile à ouvrir car celle du bas était irrégulière. Le côté droit présentait une saillie où le métal était rongé par la rouille. J'ai appuyé silencieusement à cet endroit et j'ai finalement réussi à la déloger. Le poids l'a presque fait tomber dans la chambre de bébé, mais je l'ai rattrapée et tirée. Je l'ai appuyée contre le mur, j'ai tiré un pot de fleurs et j'ai grimpé jusqu'à la fenêtre. Je me suis enfoncée lentement, les bras puis le corps. Je suis tombée sur le sol intérieur et je me suis relevée. Les lumières du jardin m'ont permis de voir un peu, et j'ai vu les ombres des meubles. J'ai allumé la lampe de poche, et le faisceau a illuminé une grande partie de la pièce. Il y avait de vieilles vitrines, comme dans les musées, et sous les vitres se trouvaient de vieux documents et des livres d'anatomie. Des exemplaires de Testut en première édition, de Grey en différentes langues, et même de bien plus récents, comme les volumes de Casiraghi.

Ces vitrines se trouvaient au milieu de la pièce, et sur les côtés, contre les murs, d'autres vitrines, beaucoup plus hautes. En rapprochant la lampe de poche, j'ai aperçu les bocaux en verre contenant des préparations anatomiques. L'odeur de formol était intense. C'étaient des spécimens cadavériques de toutes sortes ; j'ai reconnu des poumons, des mains disséquées, des cœurs ouverts montrant l'intérieur de leurs cavités, des fragments d'intestins, des organes sexuels, des fœtus.

J'ai marché d'un meuble à l'autre jusqu'à tomber sur un grand bocal qui occupait toute la largeur et presque la hauteur de la vitrine. Flottant à l'intérieur, comme s'il devait s'agir d'un fœtus dans le ventre de la mère qui l'avait abandonné, flottait le corps émacié du garçon paraplégique que nous avions rencontré à notre arrivée. Il était entier, même pas disséqué. Ses yeux étaient restés ouverts, aussi inexpressifs que de son vivant. Il semblait flotter dans le formol, car il avait été enfermé en position fœtale, mais la tête droite, peut-être la seule partie de son corps si rigide qu'elle ne pouvait être inclinée. C'est pourquoi je l'ai reconnu, et je me suis alors demandé combien de ces fragments de cadavres appartenaient à des patients décédés, d'après ce que Ruiz m'avait dit.

Pendant les années où nous étions là-bas, le renouvellement des patients était fréquent ; des enfants mouraient ou étaient emmenés. Le garçon paraplégique était mort deux ans plus tôt, dans son lit, comme me l'avait raconté Irma, qui était allée lui apporter le petit-déjeuner. Le Polonais est allé le voir et l'a porté dans ses bras jusqu'au bureau de Ruiz. Ils sont restés là pendant près d'une heure. J'étais occupé avec la thérapie d'Homer, et je n'en savais plus rien.

J'ai regardé d'autres vitrines, et dans chacune d'elles, j'ai vu des fragments méconnaissables, et l'espace d'un instant, je me suis demandé si tout cela n'était pas le fruit de mon imagination. Le garçon que j'avais cru reconnaître, dans la quasi-obscurité, les traits déformés par le temps depuis sa mort, et même par le liquide qui l'entourait, aurait pu être n'importe qui d'autre. Alors que j'allais partir, juste à côté de la fenêtre, la dernière vitrine présentait une bouteille sur la deuxième étagère. Je l'ai éclairée, car c'était une tête, la seule clairement visible et non disséquée.

C'était le visage de Lucrezia.

J'ai entendu un bruit. Mon Dieu, me suis-je dit, si c'est Borgia… Il était le seul à pouvoir être dehors un samedi à cette heure de la nuit. Des fragments d'images m'entouraient : les dessins sur le dos de Lucrecia, les lignes de découpe, les instruments de démembrement, les gants, les chiffons imbibés de sang, les sacs d'organes abandonnés cachés dans la réserve du bar. Et enfin, la tête soigneusement conservée. La peau de Lucrecia était restée intacte, préservée par le formaldéhyde dans un état de pâleur virginale, ses lèvres d'un rose tendre, ses yeux ouverts, comme surpris, d'un vert très clair. Ses cheveux flottant dans le formol, comme une méduse.

J'ai éteint la lampe de poche et me suis caché sous la fenêtre. J'ai attendu quelques minutes. J'ai regardé prudemment dehors, et même si je ne voyais personne, je ne pouvais pas faire confiance à Borgia, si c'était lui. C'était

peut-être mon imagination, et j'ai réalisé que je ne pouvais même pas me faire confiance. Que ferais-je si je sortais et qu'on me trouvait ? Je me comportais comme un voleur. Si j'attendais l'arrivée de Ruiz jusqu'à l'aube, il me dénoncerait de toute façon. Et puis je me suis dit que c'était le Dr Ruiz qui cachait des choses, et qu'il devait avoir peur de moi.

Mais Homer était impliqué. Et soudain, j'ai eu cette révélation atroce : mon fils était unique en son genre, un spécimen extrêmement difficile à obtenir. Un jour, a dû penser le Dr Ruiz, il l'aurait dans son musée.

Puis j'ai grimpé par la fenêtre et j'ai couru vers notre chambre. Une lumière s'est allumée quelque part, puis s'est éteinte. J'ai cru reconnaître la voix de la femme noire, qui dormait peu car elle s'était levée très tôt pour allumer le feu dans la cuisine. J'ai réveillé Homer, qui m'a regardé avec des yeux ensommeillés.

« Allez, lève-toi et habille-toi ! Je vais faire les valises.»

Homer m'a regardé sans comprendre. Il s'est redressé dans son lit en se frottant les yeux.

« Je t'expliquerai plus tard, dépêche-toi.»

« On y va ? Où ?»

Je l'ai ignoré. Il s'est levé et est allé à la salle de bain. J'avais presque fait nos bagages. Il fallait laisser tous les livres. Homer est sorti à moitié habillé, et je l'ai aidé à s'habiller.

« Mais papa, qu'est-ce qui ne va pas ?»

« Je t'ai dit que je t'expliquerais pendant le voyage… »

« Mais je ne veux pas y aller… »

Je l'ai secoué par les épaules, et il m'a regardé, effrayé.

« J'ai peur de toi », a-t-il dit. Tant d'années, mon Dieu, tant de temps passé à prendre soin de lui, pour enfin entendre ça. Et c'était uniquement ma faute. Je l'ai serré dans mes bras, et bien qu'il ait d'abord résisté, il a cédé en me sentant pleurer. C'était la première fois qu'il me voyait faire ça.

Nous avons quitté la pièce, chacun portant nos valises, main dans la main. Nous avons descendu l'escalier en silence. Nous avons traversé la cour, sommes entrés dans la réception et avons atteint la porte d'entrée. Elle n'était pas verrouillée, car Borgia revenait à toute heure et oubliait presque toujours de la verrouiller à son retour. Nous sommes restés sur le trottoir, et une faible lumière annonçait l'aube imminente. Nous avons traversé la rue jusqu'au garage où j'avais garé la voiture. Nous avons mis les valises dans le coffre et sommes restés assis en silence, à regarder par le pare-brise.

J'ai regardé Homero et lui ai dit :

« Vous souvenez-vous de la deuxième prémisse de Kant ? Celle qui vous inquiétait ? »

Homero a hoché la tête, encore un peu en colère, peut-être endormi en réalité.

« Le Dr Ruiz voulait préserver à jamais l'objet du concept. » J'ai démarré le moteur et nous sommes partis vers la périphérie de Montevideo.

9

L'aube était déjà là, mais il ne devait pas être plus de six heures du matin, dimanche. La route était déserte, à l'exception de quelques camions qui, après avoir klaxonné, nous dépassaient par la gauche. J'allais lentement, car je ne savais pas quoi faire. Ma première réaction fut de rentrer à Buenos Aires, mais je savais, d'après les nouvelles des derniers jours, que le conflit entre le gouvernement du général Oribe et le gouvernement argentin faisait rage. Lorsque j'ai allumé la radio, il faisait encore nuit et j'ai appris la fermeture de la frontière. Oribe avait déclaré la rupture des relations. Les commentateurs politiques parlaient d'une possible guerre, d'une résurgence du vieux conflit pour le contrôle de tout le bassin du Río de la Plata. L'Uruguay cherchait un allié au Brésil, sachant certainement que le prix à payer serait son intégration à un État ou à un autre. On parlait même d'une alliance de ces alliés avec le Chili, comme une nouvelle Triple Alliance, cette fois contre l'Argentine. J'ai pris la route nationale vers le nord, sans vraiment savoir où nous allions. Je n'ai réussi qu'à rouler à vitesse modérée, réfléchissant, changeant le réglage de la radio à la recherche de nouvelles plus sûres ou plus encourageantes. Mais au lever du soleil, ce dimanche matin nous a enveloppés d'une luminosité incongrue avec la désolation annoncée par les nouvelles. Nous avons dépassé les villes et les stations-service. Il était plus de huit heures du matin. Homero dormait encore sur la banquette arrière. À moins de cinq cents mètres de là, il y avait un autre poste de contrôle de police. Nous avions été arrêtés une fois par des soldats armés de fusils qui vérifiaient nos papiers. Comme nous étions loin de la frontière, ces postes de contrôle semblaient routiniers, mais les soldats m'ont observé attentivement, comme si j'étais un kidnappeur.

« Qui emmenez-vous ? » m'a demandé le premier que nous avons rencontré. Nous avons à peine quitté la ville. Il faisait encore nuit, et les lumières du poste de contrôle de police m'ont aveuglé, tout comme la lampe torche que le soldat utilisait pour éclairer la voiture, mon visage et le corps d'Homero.

« Mon fils, officier. » Le soldat a braqué sa lampe vers la lunette arrière. Mon fils dormait sous une couverture, son apparition est donc passée inaperçue. Après avoir vérifié nos papiers, ils m'ont laissé passer. Cette fois, il faisait déjà jour, et le soldat s'arrêta au milieu de la route, son arme levée, sans la viser. Je m'arrêtai, baissai la vitre et saluai. Homer dormait encore. Le soldat vérifia mes papiers et m'ordonna d'ouvrir la portière arrière, puis le coffre. Nous étions à plus de 100 kilomètres de Montevideo, sur une route peu fréquentée à cette heure-là, au milieu d'une plaine peuplée de moulins à vent et de bétail. Je me résignai à obéir. Je sortis de la voiture, ouvris la portière arrière, avec un air agacé que je ne cherchai pas

à dissimuler. « Il fait frais, officier, je ne veux pas que le gamin attrape froid », et je tirai légèrement la couverture pour mieux le couvrir. Le soldat avait dû remarquer les cheveux crépus d'Homer, mais le reste était couvert. Il semblait plus intéressé par ce que je pouvais transporter dans le coffre, alors il m'ordonna de l'ouvrir. Rien que les valises et les outils de la voiture. Il donna l'ordre au sous-officier d'amener le chien. Le berger allemand semblait à moitié endormi, mais il s'est excité en s'approchant de la voiture. Ils lui ont reniflé les valises, mais cela ne l'a pas intéressé. En passant près de la porte arrière, il s'est arrêté et s'est dressé sur ses pattes arrière, appuyé contre la vitre.

Les deux hommes m'ont pointé du doigt en criant d'ouvrir. Ils ont éloigné le chien et j'ai ouvert. Homer s'était réveillé, nous regardant d'un œil endormi, toujours allongé sur le ventre, mais la tête haute.

« Qu'est-ce que c'est ?» a demandé l'un d'eux.

Je l'ai fusillé du regard.

« C'est mon fils.»

« Il parle ?»

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire de l'absurdité de ce qui nous arrivait.

« Écoutez, agent, on peut éviter les malentendus si vous me laissez chercher le certificat de mon fils dans la boîte à gants.» Il a une maladie rare...

Toujours en train d'écrire mon nom, et pendant que le chien continuait d'aboyer, je suis montée dans la voiture pour aller chercher le carnet de santé d'Homero. « N'ayez pas peur », lui ai-je conseillé, mais il n'avait pas peur. Il s'était assis et nous observait, toujours incompréhensible à cause de la gueule de bois du sommeil.

J'ai présenté les papiers, et le soldat les a lus un par un, lentement. Il jetait un coup d'œil à Homero de temps en temps, avant de me les rendre.

« Où allez-vous, monsieur ? »

Que pouvais-je dire, si je ne le savais même pas. Mais j'allais dire quelque chose, un mensonge qui le satisferait.

« Au Brésil, dans une clinique spécialisée. » Ce fut la première idée qui me vint à l'esprit, la plus raisonnable compte tenu de la situation, et soudain, fugitivement, l'idée philosophique du déterminisme me traversa l'esprit. Tout ce que nous disons ou faisons, nous y avons déjà pensé à un moment donné. Je suis monté dans la voiture et j'ai regardé Homero dans le rétroviseur. « Calme-toi, on part maintenant », ai-je dit en voyant son visage effrayé. C'était un enfant, après tout, et sa formidable intelligence et sa sagesse intuitive ne pouvaient vaincre sa peur ancestrale. Je suivis son regard tandis que nous nous éloignions du poste, et je me disais que c'était la première fois que je voyais cette expression sur son visage. Je crois même l'avoir vu trembler légèrement lorsque le chien aboya après lui, comme s'il se sentait soudain traqué et sans défense.

« Tu as faim ? » demandai-je pour le distraire. Je cherchai de la musique à la radio.

« J'ai envie de faire pipi.»

« Tu as raison, moi aussi. Si tu es pressé, on s'arrête ici ; il n'y a pas de station-service à proximité.»

Je m'arrêtai sur le bord de la route, vérifiant que nous étions loin des soldats. Nous descendîmes, et Homer commença à uriner sur le bord de la route. Moi aussi, et je me mis à fumer. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas fait, et je ressentis le plaisir de ce moment de détente, la paix brève et fragile de ce dimanche matin au milieu d'une route que je n'avais jamais empruntée auparavant. Homère se tenait à mes côtés, contemplant la même chose que moi : la campagne, vaste, déserte de vie humaine, illuminée par le soleil qui réchauffait lentement les pâturages encore humides de rosée. Au loin, des troupeaux de moutons dispersés, quelques portails, de vieux moulins à vent. Le grincement des mâts brisés nous parvenait par intermittence, car le vent était faible.

Mon Dieu, pensai-je. J’aurais aimé apprendre à prier correctement, même pas ça. Je crois que ce dont j’avais besoin, c’était d’une certitude plus grande que cette paix dont je savais qu’elle était aussi éphémère que les secondes qui passaient. Des secondes qui s’écoulaient et pourrissaient quelque part dans ce monde qui semblait s’être arrêté. Et puisque tout est apparence en matière de temps, j’aurais aimé que quelqu’un d’autre soit là. Quelqu’un pour apaiser mon chagrin et mon désespoir grandissant. Le chien qui aboyait, les soldats, la peur. L’incertitude. J’étais perdu, et tandis que la cigarette atteignait ses derniers instants, je sus, avec la même certitude inébranlable du jour de sa naissance, qu’Homère et moi serions seuls pour toujours. Je posai ma main droite sur sa tête et le caressais, sans le regarder, le regard perdu dans le paysage. Il ne me regarda pas non plus ; il tendit simplement un bras et le passa autour de ma taille. Nous savions qu'à tout moment, nous devions monter dans la voiture et Nous avons essayé de poursuivre le voyage, mais nous avons tenté de repousser ce moment jusqu'à ce que son essence s'évanouisse, comme tout le reste, dans l'absurdité et l'ennui. Et avant de pouvoir haïr cet instant intemporel que nous avions vécu comme une sorte de miracle – car c'était le seul mot possible, irremplaçable et déjà passé – nous sommes remontés en voiture et sommes repartis.

Nous nous sommes arrêtés pour le petit-déjeuner à une station-service du village de Fray Marcos. Il y avait un commissariat de police et deux ou trois soldats, mais seul le mouvement des quelques habitants accélérait la matinée. Quelques camions s'arrêtaient pour faire le plein de diesel, et l'unique employé s'arrêtait pour discuter avec chacun d'eux lentement et posément. Je les observais depuis l'intérieur de l'auberge, Homero et moi assis sur deux hauts tabourets, adossés à un bar en bois, avec deux sandwichs et deux sodas. La foule, bien que peu nombreuse, regardait Homer avec curiosité, et quelques enfants riaient. L'employé de cuisine ne l'a pas quitté du regard pendant tout le temps que nous étions là.

« Qu'est-ce qui ne va pas avec ce gamin ? » demanda-t-elle.

« Rien », répondis-je. « Quelles nouvelles avez-vous, madame ? »

Elle me regarda comme une étrange créature, méfiante. Elle essuya le comptoir avec un chiffon, comme si Homer se salissait davantage que les années n'avaient sali le bois déjà vieux.

« Vous êtes Argentin, n'est-ce pas ? Eh bien, on n'a rien contre vous ici, bien sûr », dit-elle, soudain affable et condescendante. « Le président rencontre ses ministres à midi. Ils ne disent rien d'autre à la télévision. »

Je jetai un coup d'œil à la télévision murale. Elle était éteinte, et je remarquai que le câble était débranché.

« C'est votre faute », continua-t-elle. « Ils parlent beaucoup de démocratie et on verra bien ce que ça donne… »

Sa grimace était plus éloquente que ses paroles. J'ai payé et nous sommes partis. J'avais déjà fait le plein, alors nous sommes repartis vers le nord, par le même chemin. Je ne savais pas ce que j'allais faire. Je parcourais des kilomètres et des kilomètres à la recherche de quelque chose d'incertain, et pourtant, l'inquiétude pour l'avenir n'était pas plus grande que le sentiment de confusion face au présent. Une fausse colère me soutenait, sachant que mon fils et moi étions les seuls êtres sains d'esprit au monde qui semblait lentement se transformer en illusion, mais une illusion sans aucune chance de disparaître. Seule la certitude que la situation ne ferait qu'empirer.

À 15 heures, nous étions à Fraile Muerto, ville ancienne et célèbre pour avoir été le théâtre de batailles et d'affrontements militaires au XIXe siècle. Pourtant, c'était encore une toute petite ville, peut-être plus pauvre qu'avant. Quelques ruines, de vieilles demeures encore habitées, aux façades couvertes de mousse. Il y avait une station-service qui semblait avoir fermé ses portes cinquante ans plus tôt. Il y avait encore de vieilles stations-service d'État, datant, bien sûr, d'avant les deux dernières dictatures militaires. On n'y servait pas de nourriture.

« Il y a un grill à cinq kilomètres, le long de la vieille route », m'a dit le pompiste en faisant le plein. Regardant Homero par la fenêtre, il demanda en souriant : « J'ai vu des insectes bizarres que les gens rapportent, mais tu es le meilleur de tous. Puis-je le voir ? » Sans attendre de réponse, il se pencha, tenant toujours le tuyau de la pompe. Il sursauta de peur et renversa de l'essence par terre. « Qu'est-ce que c'est que ça… » Il se tut en voyant mes yeux. Il referma le capot et me chargea, les mains légèrement tremblantes.

Je démarrai et pris la route qu'il m'avait indiquée. Arrivé, je me garai à l'ombre des arbres, près des grilles. Plusieurs chiens s'approchèrent pour aboyer. Je descendis et ils me reniflèrent. Ils cessèrent d'aboyer, mais dès

qu'ils sentirent la présence d'Homer, ils recommencèrent, encore plus furieux qu'avant. On ne pouvait pas rester, c'était impossible. Et soudain, une longue et large voiture apparut, venant de l'autoroute, se gara à côté de nous, et le moteur s'arrêta. J'ai vu à travers le pare-brise que l'homme nous observait, peut-être intrigué par les aboiements intenses des chiens. Le seul homme au grill, corpulent et en débardeur, nous ignorait, observant le feu et la viande.

L'homme dans la voiture est sorti et nous a salués.

« Bonjour ! » a-t-il dit. « Vous avez mangé ? Don Cosme fait les meilleurs barbecues du coin. Je sais de quoi je parle.»

« On ne reste pas », ai-je répondu. Alors que j'allais monter dans la voiture pour chasser les chiens, l'homme s'est approché de nous. Il cherchait la cause de tout ce vacarme. Lorsqu'il l'a trouvée, un large sourire a éclairé son visage jusque-là inexpressif et routinier. Il devait avoir presque soixante ans, mais ses cheveux et sa barbe avaient à peine atteint le gris. Il était grand, pas trop grand, mince et osseux. Il portait un costume sans cravate, et je trouvais les vêtements de ville étranges par ici. Mais la voiture, bien sûr, ne convenait pas à un éleveur ou à un ouvrier agricole. Il avait vu Homer, et c'est pourquoi il souriait. « Je vois, mon pote. Pourquoi ne me suis-tu pas jusqu'à ce bosquet là-bas ? » Il désigna un groupe d'arbres. À plus de cent mètres du grill. « Les chiens ne vont pas les déranger. Ils ne s'éloignent pas de plus de quelques mètres du grill. Don Cosme les tient en laisse. »

Sans attendre de réponse, il monta dans sa voiture et démarra. Homero et moi avions besoin de manger autre chose que ces sandwichs que nous avions dû interrompre à cause de la conversation impolie de l'employé de l'autre ville. J'ai donc suivi l'élégante Dodge Coronado, qui semblait sortie tout droit d'un musée. Nous sommes arrivés et sommes descendus. J'ai ouvert la portière d'Homero et lui ai dit de ne pas avoir peur. L'homme s'est approché de lui et lui a tendu la main.

« Lisandro Gonçalvez, je suis là pour vous servir », dit-il. Comme aucun des deux ne réagissait, son visage prit une teinte plus foncée que sa peau ne l'était déjà. De profondes rides creusèrent son front. Puis je vis l'expression d'Homero changer. Une confiance nouvelle inonda son regard, et il sortit de la voiture. Il serra la main de l'autre homme, comme un adulte, et je ressentis la sensation la plus étrange depuis la naissance de mon fils. Personne ne l'avait jamais accepté, et encore moins exigé, sauf Lucía, bien sûr, mais je ne pouvais pas la jalouser. Mais cette fois, j'étais jalouse de cet inconnu qui avait gagné contre toute attente la confiance absolue de mon fils. Car c'était bien là ce qu'était cette reddition inattendue, après les heures de peur et d'incertitude qui l'avaient désorienté pendant le voyage, les soldats et les chiens. Puis je réalisai, pas encore complètement, mais l'idée se forma dans mon esprit à cet instant, qu'une certaine ressemblance les unissait. L'expression sombre qui avait envahi le visage de Gonçalvez un instant plus tôt était aussi ancienne et dominante que les changements physiques qui avaient transformé le corps de mon fils.

Posant une paume sur la tête d'Homero, ils se tournèrent tous deux vers moi. Gonçalvez me tendit alors la main, et je la serrai avec ressentiment. Il l'avait remarqué, mais il n'avait fait que retrouver son affabilité, qui, bien que fausse et superficielle, était, je devais l'admettre, la seule possible à ce moment-là.

« Je vais commander trois portions d'asado, si ça te va, et des choripanes, si tu veux. J'ai un Chianti dans le coffre, il y a un tire-bouchon dans la boîte à gants, je te laisse faire », m'a-t-il dit. « Et un Coca pour le gamin, d'accord ? Je vais lui en chercher à la station-service ; le vieux Cosme ne vend pas ce genre de trucs. »

Je l'ai regardé s'éloigner, les mains dans les poches, et nous nous sommes assis sur un rondin de bois pour attendre. Je ne voulais pas monter dans la voiture d'un inconnu, même s'il m'avait rassurée. Il est revenu et a semblé surpris que je n'aie pas apporté le vin.

« Oh là là, pourquoi tant de chichis ? » J'ai haussé les épaules et je n'ai rien dit, mais Homero l'a raccompagné jusqu'à la voiture. Il a ouvert le coffre et en a sorti une bouteille de vin et deux verres. « Vous venez toujours préparé ? » ai-je demandé à mon retour. La bouteille était fraîche. Il a ri.

« Je suis homme d'affaires, je voyage beaucoup. En ce moment, je vais au Brésil pour faire des affaires. Il y a toujours du travail dans mon domaine, mais cette nouvelle période est idéale pour en profiter.»

J'ai attendu ses explications.

« Dans quel domaine travaillez-vous ?»

« Nous avons des entreprises familiales. L'une d'elles s'occupe de déchets, principalement en Argentine. Mais nous consacrons la plupart de nos activités aux pompes funèbres. De temps en temps, je sors pour établir des liens avec les villes des pays voisins, surtout maintenant, avec ce qui s'annonce… »

Je l'ai regardé, perplexe.

« La guerre, il y en a plusieurs qui arrivent, ou juste une grande guerre sud-américaine. Vous savez ce qu'on dit à Buenos Aires ?»

« Je n'y vis plus depuis quelques années… »

« Ils ont peur. Ils disent que le Brésil soutient la dictature d'Oribe parce qu'ils espèrent annexer l'Uruguay. Le ministère des Affaires étrangères compte sur le Chili pour les rejoindre.» De notre côté – vous êtes Argentin, n'est-ce pas ? – nous pourrions compter sur le soutien de pays ayant des réseaux de narcotrafic, la Colombie, le Venezuela, la Guyane, ou quiconque espérant en tirer profit.

— Mais j'imagine que ce ne sont que des spéculations…

— C'est vrai, mais on développe un odorat dans ce métier, si vous comprenez. La mort se sent, non pas dans l'espace, mais dans le temps. — Et il désigna Homer, qui mangeait son sandwich au chorizo, l'air distrait, mais j'étais sûr qu'il nous observait.

— Par exemple, votre fils. Il a peur des chiens, et eux aussi ont peur de lui, c'est pourquoi ils aboient désespérément après lui. Je ne pense pas qu'ils oseraient l'attaquer avec nous là-bas, mais avec plusieurs d'entre eux et lui seul, ce serait comme être dans la jungle. Cette plaine, si vaste, est aussi une jungle. Il y a des kilomètres et des kilomètres de rien, seulement des fossés et des pâturages, des silos abandonnés et de petits bosquets comme celui-ci. Il se leva pour enlever sa veste et retrousser ses manches. Il plaça les morceaux de rosbif sur deux assiettes et en servit un pour chacun d'entre nous. Nous les posâmes sur nos genoux et mangâmes.

« Et toi, où vas-tu ? »

Je lui racontai brièvement notre histoire. Soudain, il me vint à l'esprit qu'il pouvait m'aider. Il n'attendit pas que je le lui demande.

« Écoute, je peux t'aider à traverser la frontière brésilienne. Je suis toujours là. » ment, et en m'accompagnant, il n'y aurait aucun problème, même si nous étions Argentins.

« On vous en serait très reconnaissants », dis-je en mâchant avec ferveur la viande, tendre et bien cuite par le vieil homme au grill. « Tu avais raison pour le barbecue », ajoutai-je.

L'autre rit.

« Et où emmènes-tu le garçon ?»

« Je ne sais pas… »

« Tu es un vrai aventurier, on n'en trouve plus de ce genre de nos jours. On dirait qu'ils s'échappent… »

« Et qu'est-ce que ça peut te faire ? » demandai-je en laissant mes couverts sur l'assiette vide dans l'herbe. Les fourmis commencèrent aussitôt à grimper.

« Écoute, mon pote, trêve d'insultes, je ne suis pas soldat… »

« Bon, les mauvaises expériences… c'est tout.»

« Je comprends… » Il marqua une pause, réfléchissant, tenant le verre de vin rouge dans sa main et soulevant la bouteille de l'autre, mesurant ce qui restait. Il me l'offrit, et j'acceptai. Je somnolais déjà, mais honnêtement, rien ne comptait plus pour moi à cet instant que de me reposer à l'ombre de ces arbres, la tête appuyée contre le tronc abattu, et de sentir la brise fraîche de la nuit qui soufflait sur la route.

« Je connais un institut de recherche anthropologique à Brasilia, un peu loin, mais si vous voulez bien… »

« Genre, anthropologique ? Peut-être que si c'était une clinique, à cause de votre maladie, je veux dire, vous avez… »

« Arrête, mec. Ne me dis pas ce que tu as, je l'ai déjà vu, ce n'est pas nouveau pour moi… » Il remarqua ma confusion.

« Tu crois être le seul ? Ou on t'a dit qu'il y en avait quelques-uns en Afrique ? Monseigneur, il y en a plusieurs dizaines là où je te le dis. On t'a dit que c'était une maladie ? »

Je me sentais comme l'homme le plus stupide du monde. Un inconnu me disait ce que je pensais depuis la naissance d'Homère, mais que je ne voulais jamais accepter, car cela aurait été reconnaître l'irréversible. Même mon fils le sentait mieux que moi.

Je me suis levé furieux et j'ai ignoré Homer, qui me regardait, effrayé, en posant la canette de Coca-Cola qu'il avait déjà finie depuis longtemps, sans m'en demander une autre, dont il avait sans doute envie.

« Allez, mec, ne t'énerve pas. Ce n'est pas ta faute. Comment aurais-je pu savoir, comment aurais-je pu imaginer… »

Je l'ai regardé dans les yeux, car j'avais entendu dans sa voix comme un gémissement, une tristesse lointainement ancienne, creusant des trous et des fissures au milieu d'un sombre mur d'ostracisme. « Je suis professeur de littérature à l'université ; j'ai tant lu – philosophie, sciences, théologie… et tellement aveugle à la réalité… »

« Ne vous inquiétez pas. Demandez-vous ce qu'est la réalité, et vous verrez que rien n'est aussi éphémère. N'avez-vous pas souvent lu d'anciennes théories selon lesquelles la conscience n'est rien d'autre que ce que nous vivons au présent ? Y a-t-il quelque chose de plus, dans l'instant présent, que ce qui nous entoure ?» Vous-même, moi-même, ne sommes plus les hommes arrivés dans des voitures séparées il y a à peine une heure. Si nous ne pouvons pas capturer une minute de notre vie, comment pouvons-nous capturer tout ce que le monde englobe, dont nous ignorons même s'il continue d'exister lorsque nous lui tournons le dos ?

Il était presque six heures du soir, ai-je supposé sans regarder ma montre. Un vent frais soufflait dans les arbres. Dimanche allait mourir dans un calme absolu à cet endroit. Rien ne laissait présager qu'autre chose existe au-delà de la route. « C'est pourquoi, dans ma famille, nous nous consacrons à la mort, Professeur, si vous me permettez de l'appeler ainsi. C'est la seule chose permanente, la seule grâce qui sauve la raison. Tout le reste n'est que confusion et chaos. »

10

À 20 heures, il faisait presque nuit noire. La circulation s'était intensifiée. Des voitures transportant des familles revenant probablement d'un ranch à Montevideo, de nombreux camions entamant leurs trajets hebdomadaires. J'ai allumé la radio, à la recherche d'informations sur la réunion du cabinet de midi. Le président Oribe avait annulé la réunion et publié un décret fermant complètement la frontière argentine.

« Qu'en dites-vous, Professeur ? »

« Qu'une affaire importante commence pour vous… »

Gonçalvez rit. Nous avions laissé sa voiture sur le parking et demandé à Don Cosme de la garder dans son entrepôt un moment. Ce n'était pas vraiment sa voiture, dit Gonçalvez, mais celle d'un client, décédé, bien sûr. Je me demandais quelle part de ses bénéfices il réalisait de cette façon, et j'étais sur le point de lui dire de nous laisser tranquilles. Mais Homero s'était attaché à lui comme je ne l'avais jamais vu en presque onze ans. Il disait que nous pourrions traverser la frontière brésilienne grâce à son influence, et que c'était ce dont nous avions besoin. Lorsqu'il a mentionné l'institut d'anthropologie, j'ai décidé de l'emmener avec nous. Je ne sais pas vraiment qui avait pris cette décision, car lui, avec sa conversation décontractée et un charme discret qu'il prenait soin de dissimuler, nous a entourés de disputes apparemment futiles. Quand j'ai vérifié, il avait déjà laissé les clés de la Dodge au vieil homme et était monté dans notre voiture après avoir rangé ses affaires dans le coffre.

« Parlez-moi de cette école », ai-je demandé.

Il s'est éclairci la gorge. Il a allumé une autre cigarette ; c'était son deuxième paquet depuis notre rencontre. Il a baissé sa vitre. Tanilla, à ses côtés, sans me regarder, dit :

« Nous passerons la nuit à l'hôtel après avoir traversé la frontière. La sécurité sera probablement moins assurée dimanche à cette heure-ci.»

« N'éludez pas la question.»

« Non, je réfléchis juste en même temps. Écoutez, je ne connais pas Levi personnellement, et à ce stade, c'est déjà une célébrité. Ils disent qu'ils vont l'envoyer comme conseiller scientifique pour une mission sur la Lune.»

« Claudio Levi ?»

« C'est vrai, vous devez le connaître par ses écrits, évidemment.»

J'ai hoché la tête, me souvenant des théories que j'avais glanées lors de ses voyages en Afrique. J'avais lu beaucoup de ses livres à l'époque, alors que je cherchais une explication à ce qui arrivait à mon fils. « Levi a fondé cet institut à Brasilia. Je ne sais pas s'il le visite ou le supervise occasionnellement. Je sais que, comme tout ce qu'il fait, il repose sur des critères personnels élevés, donc les responsables doivent être excellents. »

« Et ils font des recherches sur la maladie de Rumpelstiltskin là-bas ? »

Gonçalvez jeta sa cigarette par la fenêtre et me regarda. Je sentis ses yeux sombres, son regard sévère, désormais dépourvu de tout charme.

« Ne sois pas stupide. Ton fils est plus intelligent que toi, tu le sais déjà, je suppose, mais aussi plus sincère. »

J'arrêtai la voiture sur le bas-côté. Les phares nous effleurèrent, et un cri de protestation venant de l'autre voiture retentit comme une rafale dans la nuit. J'attrapai Gonçalvez par le col, prêt à l'insulter, peut-être même à lui

mettre un coup de poing dans le nez. J'en avais assez de lui. Je ne savais pas qui il était, ni ce qu'il nous voulait.

« Pourquoi ne descends-tu pas ? » demandai-je. « Mon fils et moi, on se débrouille toujours seuls. »

Gonçalvez continuait de me regarder d'un air sombre, sans plus de charme ni de compassion.

« Traversez la frontière, et je vous dirai au revoir. »

Sa peau sombre, sa barbe et son souffle presque dans mon visage m'évoquaient l'image d'un corbeau. J'ai même cru entendre des battements d'ailes au-dessus de la voiture, mais c'étaient simplement des hiboux envahissant la nuit rurale.

Je l'ai laissé partir et j'ai repris ma route. Nous n'avons rien dit jusqu'à la frontière. Une série de guérites aux barrières abaissées formaient le poste de contrôle habituel, mais la surveillance était renforcée. J'ai ralenti et j'ai demandé à Gonçalvez si on pouvait lui faire confiance.

« Ne vous inquiétez pas. »

Un soldat nous a arrêtés. Il était uruguayen, mais il y avait d'autres membres de l'armée brésilienne de l'autre côté de la barrière. Je lui ai remis les papiers et, pendant que je les examinais, le soldat a regardé dans la voiture. Homero était assis dans l'ombre. Gonçalvez a souri. « Bonsoir, officier. » Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, je suis Lisandro Gonçalvez… » Il s'inclina et soudain, comme s'il voyait quelqu'un qu'il connaissait devant lui, il se pencha par la fenêtre et cria :

« Paulo ! Hé Paulo ! Tiens, mon vieux, Lisandro !

Un soldat passa sous la barrière et s'approcha. Soudain, il reconnut Gonçalvez, qui sortit, et ils s'étreignirent. Ils parlèrent moitié espagnol, moitié portugais. Il me présenta à sa connaissance : un professeur d'université qui se rendait au lycée de Levi avec son fils. Le soldat me salua poliment, se penchant vers la fenêtre. Il regarda Homero et son expression changea. Ce n'était ni de la peur, ni même de l'étonnement, mais de la compréhension. Il fit signe à l'autre soldat, qui me rendit les papiers, et Gonçalvez, après avoir dit au revoir à son ami, au milieu d'accolades festives et de promesses de retrouvailles, monta dans la voiture. On me fit signe que nous pouvions partir.

La barrière fut levée, et nous étions désormais en territoire brésilien. La même route, le même paysage nocturne autour de nous. Mais pas la même sensation à l'intérieur de la voiture. J'éprouvai une sorte d'angoisse immense, comme si toutes ces années depuis la naissance d'Homère s'étaient précipitées sur moi avec toute leur force. Un poids de chagrin, de remords et de peur. Je l'ai ressenti cette nuit-là seulement, enfermée dans une voiture dans l'obscurité de la campagne, sous l'oppression d'une vigilance constante face à une guerre imminente, avec un enfant qui, au final, était un être que je ne comprendrais jamais complètement, avec un homme inconnu, étrange et soudain troublant comme un corbeau entré par la fenêtre – cette nuit-là seulement, dis-je, j'ai eu l'occasion d'entrevoir la

raison, le mobile, ou du moins les absurdités d'une chaîne d'événements qui n'étaient rien d'autre que le temps. Rien de plus que cela : le temps, qui ternit tout, use et ne laisse que les squelettes de la dernière, et donc de la seule, vérité. Je crois que Gonçalvez l'a remarqué.

« Garez-vous un peu », dit-il. J'ai de nouveau arrêté la voiture. « Éteignez les phares, nous sommes encore très proches. » Aussitôt, l'éclat des étoiles s'est abattu sur la campagne, révélant la plaine du silence absolu. Le silence était un espace, comme un poids écrasant les récoltes, les arbres et le bétail. Une énorme pression formée par les choses que je Je savais. Et de là est venue l'angoisse, une angoisse vraiment indéfinissable et inconsolable.

J'ai posé mes mains et mes coudes sur le volant, m'accrochant. Le serrant fort, il posa sa tête sur ses bras, et j'essayai de me cacher, non pas de lui, mais de l'immense obscurité qui nous entourait, du silence, si vide, et donc si oppressant, comme si le néant portait le poids de tout.

Je sentis l'odeur d'une cigarette fraîchement allumée, un bref arôme de feu, puis de tabac, puis sa voix résonna.

« J'aime m'asseoir dans des endroits comme celui-ci, à cette heure-ci. La vie vaut la peine d'être vécue comme ça, tu ne trouves pas ? C'est tellement, tellement comme la mort, mais pas tout à fait comme ça. Le calme, l'immense calme et le silence, sans perdre le sens de soi. La conscience de soi, sans la connaissance du temps. Mais c'est impossible, évidemment, l'un entraîne l'autre. »

« Quelle douleur ! » pensai-je, ou peut-être parlai-je, je ne me souviens plus. Et Gonçalvez m'observa dans l'obscurité. Je voyais la lueur dans ses yeux. Je me mis à trembler et me frottai les bras. Puis Gonçalvez me tira plus près de lui et me serra dans ses bras. Les bras croisés et tremblant, je me suis endormi, la tête sur sa poitrine.

C'était le matin quand je me suis réveillé. J'étais à l'arrière, et Homero dormait à côté de moi, la tête sur mes genoux. Gonçalvez conduisait.

« Où sommes-nous ? »

Il m'a regardé dans le rétroviseur et a éclaté de rire. Je me suis regardée moi-même dans le rétroviseur ; il avait de profondes cernes et ses cheveux étaient en bataille.

« À presque 150 kilomètres de la frontière, il nous reste encore un peu de chemin jusqu'à Rio Grande. Tu as faim ? On s'arrête pour le petit-déjeuner dans une demi-heure. »

« Tu as l'air de bien connaître toute la région. »

« Je te l'ai dit, c'est mon travail. Et puis, la famille… »

Je n'y prêtai pas beaucoup attention et me frottai le visage pour m'éclaircir les idées. La lumière matinale perçait les vitres de reflets intenses et chauds. « … mes grands-parents maternels. Je ne sais rien de mon père.

Gonçalvez est le nom de famille de ma mère. Elle m'a élevée seule et a travaillé toute sa vie dans les entreprises dont je t'ai déjà parlé. »

« Ta mère doit être une femme formidable », dis-je.

Elle me regarda dans le miroir, cherchant du sarcasme dans mon expression, le même sarcasme qu'elle pensait trouver dans mon commentaire.

« Pourquoi dis-tu ça ? » « Allez, tu vois ce que je veux dire… ma situation avec la mère du garçon… »

« Oui, mais je voulais être sûre. Écoute, ma vieille dame est une femme forte. Je lui dois tout ce que je suis, et tout ce que je ne suis pas aussi. Trop… comment dire… désapprobatrice. Mais on ne sait jamais rien de ses parents avant d'être nous-mêmes parents, et alors on n'a que les excuses qu'ils ont eux-mêmes données. Il n'y a pas de véritable compréhension, juste une page à tourner.»

La route traversait paisiblement de vastes étendues de plaines, parfois bordées de lagunes de chaque côté.

« Tu connais la Laguna de los Patos ?» demandai-je, montrant que j'en savais aussi quelque chose, du moins par curiosité géographique.

« C'est un peu plus loin. On s'est d'abord arrêtés près de Rio Grande. Comment va le gamin ?»

« Il dort encore.»

« Il a l'air d'aller bien. Hier soir, il s'est comporté comme un homme quand il m'a aidée avec toi.»

« Qu'est-ce que j'ai fait ?» Honnêtement, je ne me souviens plus comment je suis arrivé de ce côté de la voiture.

« Il dormait à moitié. Homero et moi l'avons aidé à sortir et à monter à l'arrière. Je t'envie la relation que tu entretiens avec le gamin. »

« Es-tu marié, Gonçalvez ? »

« Oui… » Il réfléchit un instant avant de poursuivre. « Ma femme est alitée depuis ses dix-sept ans, avec quatre-vingt-dix pour cent de son corps brûlé. Je ne peux m'empêcher d'admirer sa force, et je ne sais pas si c'est une volonté de vivre ou simplement parce que son corps est protégé par cette armure de peau ridée et dure. On a même eu une fille, et elle ne s'est même pas plainte. Elle n'a jamais dit si la grossesse avait été douloureuse, et bien sûr, elle a eu une césarienne. Ma fille est grande maintenant et elle travaille avec la famille.

« Tu dois être fière, alors… »

Il a ri d'un rire si exagéré qu'il a bougé le volant sans s'en rendre compte, et la voiture a failli déraper.

« Je suis désolé », a-t-il dit. « C'est juste que… bien sûr, je suis fier, mais que puis-je dire ? » Soudain, ses yeux m'ont regardé dans le rétroviseur

avec malice. Il y avait de la colère et une profonde tristesse. C'étaient les échos de quelque chose de plus lointain que la campagne, de plus plat et de plus monotone que la plaine que nous traversions. Je me suis souvenu de mon ami Víctor et de sa femme, eux aussi alités à Buenos Aires.

« Clarisa est comme ça depuis presque vingt ans. Elle ne peut pas bouger, elle ne peut pas se lever, elle a des milliers de complications, et les médecins viennent chaque semaine. Je la regarde dans les yeux quand je dors avec elle, parce que… tu sais… je ne supporte pas d'être avec elle trop longtemps… mais je ne peux pas la quitter, bien sûr. Faire l'amour à une femme comme ça… et aussi belle qu'elle l'était quand je l'ai rencontrée… Parfois, parfois, je me dis… tue-la, Lisandro, fais-toi plaisir. Mais quand je la regarde dans les yeux, elle me fait des reproches, comme si elle pouvait lire dans mes pensées. Les femmes, mon cher, tu as dû déjà le comprendre. Elles savent tout, et elles font l'idiote quand elles en ont envie.

J'ai regardé Homer et j'ai pensé à Samantha. J'étais complètement seule au milieu d'une route qui m'était inconnue, dans une région qui Cela aurait pu être la fin du monde, en pleine crise internationale, loin de ma ville et de chez moi, sans travail, avec pour seule carte bancaire un compte bancaire qui était notre seule garantie. Où était-elle ? me demandai-je. Ne s'était-il jamais intéressé à l'état de son fils ? Puis la dernière phrase de Gonçalvez résonna comme l'écho d'un proverbe. Le léger accent, presque imperceptible, raviva des réminiscences de religions ou de sectes, de rites que la culture a irrémédiablement associés à ces régions du Brésil. Il restait encore un long chemin à parcourir, des milliers de kilomètres avant qu'il ne ressente une force distincte, mais Homer commençait déjà à la percevoir. Son sommeil devint agité. Ses mains simiesques s'ouvraient et se refermaient sans cesse. Sa gorge laissa échapper des gémissements de douleur, comme s'il voulait parler sans y parvenir. Je savais qu'il rêvait, et je songeai à le réveiller, mais je me demandais de quel droit je le faisais. La douleur ne cesse pas, elle ne fait que retarder. Puis il m'a serré le genou et s'est réveillé en sursaut. Son regard perplexe était digne de pitié. Non seulement il semblait perdu, mais pendant un instant, il l'était littéralement. Il a regardé autour de lui, nous et l'extérieur de la voiture. Lorsqu'il a enfin tout reconnu, il s'est frotté les yeux et m'a fait signe.

J'ai demandé à Gonçalvez de s'arrêter.

« Bonjour, Homero », a-t-il dit. « On s'arrête dans dix minutes.»

Une station-service sur la droite se dressait sur une colline. Nous avions commencé à traverser de courts ponts au-dessus de rivières tantôt à sec, tantôt à faible débit. Arrivés, nous avons fait réviser la voiture et nous sommes arrêtés sur l'aire de repos.

Gonçalvez a salué plusieurs personnes. Les gens ont regardé Homero quelques secondes, puis ne lui ont plus prêté attention. Nous nous sommes assis près d'une des fenêtres, d'où nous pouvions voir une immense étendue argentée : la Laguna de los Patos. C'est comme ça qu'ils l'appelaient, mais elle s'étendait sur des centaines de kilomètres. D'une certaine manière, j'avais l'impression de la contempler, comme si je voyais un vestige de la plaine que nous avions quittée.

Nous avons pris notre petit-déjeuner et sommes restés jusqu'à midi. Nous avons fait des provisions pour le voyage et avons continué notre route. Je suis revenu au volant, suivant les panneaux ou demandant à Gonçalvez. La journée était splendidement ensoleillée. J'ai cherché de la musique à la radio et, après les habituelles nouvelles politiques – la démission du président argentin et la décision du vice-président de déclarer l'état de siège –, je suis tombé sur une partita de Bach pour clavecin. Soudain, le rythme, ou plutôt le son, a commencé à se métamorphoser, et j'ai cru entendre un accordéon jouer une sorte de chamamé d'une grande qualité polyphonique. C'était peut-être le lieu qui me l'avait suggéré, mais c'était aussi les racines ancestrales des traditions, qui voyagent d'un lieu à l'autre et se transforment. Il y a toujours des indices, des signes qu'il faut savoir chercher. Homère portait ces signes en lui, les rendant évidents comme un réflexe inconditionnel. Non seulement dans son apparence, mais aussi dans ses réactions, comme le regard que j'ai aperçu à son réveil ce matin-là. Il venait d'une région encore trop lointaine, d'un vert profond, si intense qu'il faisait presque sombre parmi les grands arbres feuillus. Un fouillis d'herbe et de vignes piétiné par des pieds nus courant à toute vitesse, sans but, ne trouvant que la fuite. Des cris désespérés et des hurlements de singes s'élevaient de partout.

J'ai regardé mon fils, assis à côté de moi, sur le siège voisin. Gonçalvez était allongé sur la banquette arrière, endormi, je suppose.

« Qu'as-tu rêvé ce matin ?» ai-je demandé.

Homer m'a regardé, perplexe ; il pensait à on ne sait quoi.

« De nous, papa. Mais nous n'étions pas en ville, mais dans la jungle. Les tribus nous attaquaient, nous poursuivaient, des hommes nus armés de lances.»

« Toi et moi ?»

Il marqua une pause, non pas par doute, mais par inquiétude : il allait me le dire.

« Non, papa. Les singes. »

Un bruit sourd, comme un halètement moqueur, retentit derrière nous. Gonçalvez savait.

Nous avons voyagé pendant plus d'une semaine. Nous sommes passés par Curitiba, puis Gonçalvez nous a dit qu'il avait des affaires à régler dans une ville à vingt kilomètres de la route principale. Il était huit heures du soir, et je lui ai dit que je voulais m'arrêter à l'hôtel pour me reposer.

« Raison de plus », a-t-il répondu. « Nous nous sommes arrêtés chez une connaissance. Nous avons mangé des plats faits maison et dormi dans de bons lits. Je prends la route. »

La ville s'appelait Bom Jesus. Il faisait déjà nuit, et nous ne voyions que quelques maisons éclairées. Les rues étaient désertes et sombres. Quelques chiens aboyaient après nous tandis que nous passions lentement, car Gonçalvez semblait lui aussi perdu. Il chercha les adresses de ses connaissances, mais il n'y avait aucune enseigne aux coins de rue et les maisons n'avaient pas de numéros. Finalement, il s'arrêta devant une cabane. Un grand garçon maigre et sale était assis près de la porte et jouait avec un chien. En nous voyant, il s'est levé et est entré pour prévenir quelqu'un. Quelqu'un. L'animal s'est mis à aboyer. Gonçalvez a ouvert la porte et a dit :

« Calme-toi, Bête. Je suis ton ami Lisandro. »

Le chien s'est tu et a remué la queue en sautillant. Soudain, il a senti quelque chose, peut-être une odeur, car Homero n'était pas encore sorti.

« Je vais te présenter un ami », a-t-il dit en ouvrant la porte.

« Non ! » lui ai-je dit.

« Ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais. »

Mon fils tremblait, mais il a obéi. Je me suis interposée entre eux, mais le chien, après m'avoir reniflé, m'a ignorée. Homero s'est avancé vers nous, tandis que Gonçalvez s'accroupissait à côté du chien et lui parlait en portugais à l'oreille.

Quand mon fils fut près de l'animal, celui-ci s'est mis à le renifler, excité, mais toujours apaisé par la voix de Gonçalvez. Puis il s'est assis et est resté immobile, laissant Homero lui caresser le dos.

Le garçon et une femme noire réapparurent par la porte de la cabane. Elle me présenta ; elle ne parlait pas un mot d'espagnol. Elle était gentille et serviable, mais je pense qu'elle avait peur de moi. Elle me traita avec respect, n'osant pas me serrer la main quand je la saluai. Elle nous conduisit dans la maison, vieille et branlante, extrêmement pauvre. Une table en bois, trois chaises et la cuisine, où une marmite chauffait au four à bois. Elle s'essuya les mains sur son tablier et demanda quelque chose à Gonçalvez.

« Demande-lui s'il veut quelque chose à boire », et rit. « Des gens bien, trop bien. La seule chose qu'ils ont, c'est de la tequila maison ; même le garçon en boit, bien sûr. » Elle s'adressa à la femme, qui apporta une bouteille. Puis elle retourna à la marmite et continua de remuer.

La tequila était forte, mais cela me fit du bien de me détendre un peu de la fatigue du voyage. Je demandai ce qu'ils pouvaient nous servir à manger dans cette maison. « Ne tirez pas de conclusions hâtives ; ils sont pauvres, mais le peu qu'ils ont est bon. Vous verrez ce qui sortira de ce pot… »

La femme commença à se sentir à l'aise, surtout avec Gonçalvez. Elle s'assit à côté de lui et lui toucha les cheveux, tandis qu'il la serrait par la taille. Je les regardais sans rien comprendre, ne saisissant que quelques mots. À un moment, ils devinrent sérieux ; elle parla longuement, désignant la porte du fond.

« Son mari est malade depuis six mois. Il est en train de mourir d'un cancer.»

Je me demandais ce qu'il avait à voir avec eux, car pendant la route, il avait dit que c'était pour affaires. Ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte de la pièce, qui était en fait une plaque de métal séparant les deux espaces de la cabane. Gonçalvez me proposa de les accompagner. Je refusai ; je ne voulais rien savoir de tout cela. Je serais parti sur-le-champ, mais j'étais trop fatigué. Ils entrèrent. Je restai assis là, à regarder Homère, immobile, sans quitter des yeux le chien étendu par terre. Le contenu de la marmite commença à bouillonner, et au bout d'un moment, je décidai de vérifier la préparation, quelle qu'elle fût. Je remuai un instant et la retirai du feu. Ça ne sentait pas mauvais, et j'avais envie de manger quelque chose. Je regardai la porte métallique et allai prévenir la femme. Quand j'entrai, ils étaient tous deux agenouillés de chaque côté d'une couchette sur laquelle gisait le corps d'un homme. Le garçon était au pied, lui aussi agenouillé et en prière. La pièce était remplie de crucifix et d'images du Christ et de la Vierge Marie. Des gravures et des peintures, des sculptures en bois et en céramique, des chapelets de toutes sortes, même faits d'escargots terrestres, de verre de bouteille et de fer. Sur l'étagère au-dessus du lit du défunt se trouvaient des bougies à moitié consumées. Une intense odeur d'encens commença à m'enivrer. Gonçalvez leva les yeux et ricana. Il fit signe au garçon, qui se leva sans rien demander et partit en passant devant moi. Dehors, j'entendis le coffre de la voiture se fermer, et aussitôt le garçon remonta. Il portait un sac de jute, pas très grand mais difficile à porter. Je me demandai comment le sac était arrivé dans ma voiture, mais à cet instant, le garçon le laissa tomber près du lit. Gonçalvez se leva et commença à défaire le nœud qui le fermait. La femme priait toujours, les yeux fermés et les mains jointes, posée sur la vieille couverture qui recouvrait le mort. Gonçalvez ouvrit le sac et commença à en sortir quelque chose, le posant sur le lit. Je ne pouvais pas voir ce que c'était, car il avait le dos tourné et projetait une ombre. Je m'approchai, incapable de m'en empêcher. Et je le vis déposer, d'abord autour du corps, puis dessus, des objets indéfinissables, comme des déchets transportés depuis des années hors de cette même maison. Des choses qui n'avaient plus d'odeur, car mortes ; Même la putréfaction avait déjà cessé, ne laissant que des restes secs. C'étaient tous les objets que l'homme avait possédés, peut-être toute sa vie : effets personnels, vieux documents, restes séchés de nourriture à moitié consommée, os, tissus déchirés de vieux vêtements, seringues, flacons de médicaments, papiers, bouteilles, poupées, armes rouillées. Alors que le lit débordait déjà, Ils sortaient du sac, sans fin.

Je détournai le regard, épuisée, et quittai la pièce. J'emmenai Homero hors de la maison et nous montâmes dans la voiture. Je remarquai que Gonçalvez avait la clé de contact.

Cette nuit-là, Homero et moi dormîmes dans la voiture. Même si Gonçalvez ressortait plusieurs fois pour essayer de me convaincre de monter, je ne cédais pas. Je n'étais pas en colère contre lui, juste très confuse, et c'est ce qui me rendait furieuse. Un flot de doutes s'accumulait en moi, et chacun trouvait une excuse valable dans l'étrangeté de Gonçalvez.

« Qui êtes-vous ? » lui demandai-je, sans employer le langage familier, car il était redevenu un inconnu. Il s'appuya contre la portière de la voiture.

« Comment… ? » Sa fausseté me parut plus évidente qu'avant. Puis il sourit légèrement. « Lisandro Gonçalvez, à votre service », dit-il en passant la main par la fenêtre. Je le fusillai du regard avec une telle fureur que j'aurais pu le frapper au visage, le bras contre la portière.

« Qu'est-ce que tu es, je veux dire ?»

« Qu'est-ce que je suis ? Un homme, un ami à moi, tout simplement, mais qui, comme toi, n'a pas choisi sa vie. On m'a traité de tous les noms, mais le moins humiliant, et peut-être le plus approprié, c'est celui de messager.»

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Son visage était noir comme de la boue.

« Peut-être qu'Homer veut dormir à l'intérieur.»

Nous regardâmes tous les deux mon fils, dont l'expression changea soudain. Je savais qu'il était fatigué, après un voyage épuisant, et en plus, je le forçais à refuser un lit pour au moins une nuit après plusieurs jours passés dans la voiture. Je voyais sur son visage qu'il était prêt à accepter, mais je dis :

« Non, merci. Mon fils et moi allons bien.» Je partirais maintenant si tu avais la gentillesse de me rendre la clé.

Gonçalvez siffla et grimaça de dédain.

« Ne fais pas la poule mouillée, ça ne te va pas. Si je ne te donne pas la clé, c'est que tu as l'air têtue et capable d'avoir un accident à cette heure-ci. »

« Qu'est-ce que ça peut te faire ? »

« Ça m'importe, parce qu'il y a toujours un moment, ma chérie. »

Il retourna à la maison. Je ne parvins pas à m'endormir pendant plus de deux heures. Homero s'allongea à l'arrière et fit semblant de se reposer. J'inclinai le siège, mais, incapable de trouver une position qui me convienne, je restai éveillé presque jusqu'à l'aube. J'entendis des cris étouffés provenant de la maison, les gémissements d'une femme. Elle et Gonçalvez étaient par terre, peut-être à côté du lit du mort. Je me promis de partir dès l'aube. Et soudain, je m'endormis.

Quand je me réveillai, une brise fraîche soufflait par la fenêtre. Des moustiques m'assaillaient, et je me frappais le visage et les bras pour les chasser. La cabane était silencieuse, illuminée par le soleil qui la peignait de nuances ocre et argent. Le terrain où elle se trouvait était occupé par des terrains vagues et des barres de fer cassées. Quelques voitures rouillées et abandonnées y résidaient depuis longtemps. Autour, d'autres

maisons étaient tout aussi délabrées, voire plus. Des chiens passaient, reniflaient la voiture et aboyaient.

« Bonjour, papa.»

Homero grimpa à l'arrière et s'assit à côté de moi. Il n'avait plus peur des aboiements des chiens, du moins c'est ce qu'il faisait semblant.

« Comment vas-tu ? Je suis désolé de t'avoir fait dormir ici. Mais je n'aime plus ce type. Je vais aller chercher la clé.»

Je sortis de la voiture et frappai à la portière métallique. Comme ils ne répondaient pas, je rentrai. Le garçon dormait par terre dans la cuisine, à côté de Bestia, la chienne. J'ai fouillé la table, mais je n'ai pas vu les clés. J'ai décidé d'aller dans la chambre du mort. Le lit et son corps étaient toujours les mêmes, les bougies éteintes, et Gonçalvez et la femme étaient par terre. Elle était recouverte du drap qu'elle avait pris au mort, Gonçalvez nu à côté d'elle. Il ouvrit les yeux et porta un doigt à ses lèvres, me faisant signe de me taire. Il se leva lentement, chercha ses vêtements abandonnés.

Sans s'habiller, il commença à préparer le four à bois et y posa une cafetière cabossée.

« Un café du Brésil, mon ami ? » Il rit doucement, regardant le garçon au cas où il se réveillerait.

« Donne-moi les clés.»

« Tu vas me laisser ici, abandonné ?»

« Tu ne manqueras pas de compagnie… »

Il rit de nouveau, plus fort, et me frappa amicalement à la poitrine. Il pensait avoir enfin trouvé une partenaire, et je ne sais pas pourquoi, mais soudain, j'ai eu le sentiment que c'était le cas.

« Sérieusement, mon vieux, prenons un café et partons. On a encore un long voyage. »

Je me suis assis sur la même chaise que ce soir-là. La bouteille de tequila était vide et le bois de la table était collant.

« Je suis content de voir que tu es de meilleure humeur, ma chérie. »

« Tu veux dire : avec du bon sens. On dirait qu'on est entre tes mains… »

« Arrête de faire du mélodrame. Le bon sens n'a rien à voir là-dedans. Les hommes agissent toujours par impulsion, même quand on croit tourner en rond autour de la même idée. Tu es sans doute en train de réaliser quelque chose sur toi-même. Homer, à son âge, en sait plus sur les êtres humains que son père. Dis-moi, que ressens-tu en ce moment ? » demanda-t-il en versant le café dans deux tasses en bois aux bords fendillés.

J'ai pris celui que je pouvais me permettre et j'ai siroté un peu de ce café, que je pensais horrible et vieux, mais qui était épais et fort. Peut-être le meilleur que j'aie jamais goûté. Sans trop hésiter, j'ai dit :

« Fureur. »

Gonçalvez ne s'est pas permis le traditionnel « Je te l'avais bien dit ». Son silence était constant, et à partir de ce moment, j'ai su que je ne me débarrasserais plus de lui.

Une demi-heure plus tard, nous étions de retour sur la route. La femme nous avait préparé à manger pour le voyage, et nous nous sommes dit au revoir. Homero et moi avions changé de vêtements, et lorsque nous avons remis nos valises dans le coffre, j'ai regardé s'il y avait un sac comme celui que j'avais vu la veille au soir. Aucun, et je n'ai plus posé de questions, ni même été assez curieux pour en poser. Gonçalvez n'était plus seulement un compagnon de voyage, mais un complice.

Pendant plus d'une semaine, nous avons voyagé lentement, nous arrêtant chaque soir à l'hôtel. Parfois, nous nous levions tard, car nous roulions jusqu'au petit matin. Il faisait plus frais, mais les phares et les routes cahoteuses me mettaient aussi mal à l'aise. S'il n'avait tenu qu'à lui, nous n'aurions voyagé que de nuit, mais là, je ne cédais pas. J'avais peur pour Homer.

Les paysages changeaient au gré des caprices de chacun. Pendant une heure, nous traversions une campagne ouverte, presque désertique, puis une série de collines à la végétation qui se transformait peu à peu en jungle, jusqu'à disparaître brusquement pour laisser place à un village de maisons basses, puis à une ville. Gonçalvez nommait les lieux les uns après les autres, mais il n'avait pas toujours raison. Puis nous riions tous les trois, tandis qu'Homer allait d'une fenêtre à l'autre en pointant du doigt des objets et des lieux, jusqu'à ce qu'il choisisse de s'asseoir au milieu de la banquette arrière, chaque main posée sur le dossier des sièges. Je sentais sa main velue près de ma tête, et j'étais heureuse de le voir rire ainsi. Nous nous arrêtions aux stations-service environ toutes les quatre heures pour faire le plein, aller aux toilettes ou acheter à manger ou à boire. À soixante kilomètres de São Paulo, le moteur s'est mis à faire un bruit assourdissant. Gonçalvez, qui conduisait à ce moment-là, et moi avons échangé un regard. La voiture a ralenti. Nous nous sommes rangés sur le bas-côté. Lorsqu'il a essayé de la redémarrer, elle n'a pas réagi. Il est sorti et a soulevé le capot. Je me suis installé au volant.

« Tu vois quelque chose ?»

« Rien, et puis, je n'y connais rien en mécanique. » Il s'est approché, l'air de s'attendre à ce que je rigole à sa mauvaise blague. Je suis sorti et j'ai fait de même, le regard vide.

« Il faut appeler une dépanneuse. Passe-moi les papiers de la boîte à gants, Homero.»

Les secours sont arrivés au bout d'une heure et demie. Gonçalvez a arrangé les détails avec le mécanicien. Ils nous emmèneraient à São Paulo ; il connaissait un garage.

Nous sommes montés tous les trois dans la voiture, et la dépanneuse nous a lentement emmenés. Environ deux heures plus tard, la ville a commencé à dévoiler ses usines et ses quartiers industriels, bien avant que nous atteignions ce qui n'était même pas le centre, mais l'un des nombreux quartiers périphériques. Nous roulions au milieu d'une large avenue, bondée de voitures, de camions et de bus. Les immeubles alternaient avec les magasins et les supermarchés, et les gens marchaient maladroitement entre les étals de rue. La dépanneuse s'est arrêtée devant un garage, et un homme est sorti du taxi et m'a demandé quelque chose que je n'ai pas compris. Gonçalvez est sorti de la voiture.

« Le type dit qu'il va voir.»

Nous sommes allés tuer le temps dans une boulangerie au coin de la rue. C'était un quartier populaire. Le serveur a regardé Homero, tout comme les gens aux tables voisines, plus avec pitié qu'avec peur. Mon fils les a ignorés, fixant les murs, semblant étudier les affiches publicitaires. Puis il a passé sa commande en portugais. Gonçalvez le fixa du regard, tout comme le serveur, non pas parce qu'il connaissait sa langue, puisqu'il ne pouvait pas savoir que nous étions Argentins, mais à cause du vocabulaire d'Homère. Je l'appris plus tard, quand Gonçalvez me le raconta.

« Le garçon parlait un portugais pur, pas le brésilien alambiqué et dialectal que nous avons ici.»

« Je ne t'ai jamais vu lire de livres en portugais », dis-je à Homero.

« Je n'en ai jamais lu ; je me suis juste habitué à la langue depuis que nous avons traversé la frontière. En t'écoutant parler et en lisant les panneaux.»

Je n'étais pas surpris, mais Gonçalvez voulait savoir ce que je pouvais dire d'autre en portugais, à part commander un en-cas. Homero réfléchit un instant, regardant la circulation par la fenêtre, les gens qui passaient sur le trottoir. Et il se mit à réciter des vers en portugais. Lorsqu'il s'arrêta, il tourna son regard vers moi. J'avais honte de ne pas le comprendre, car il m'avait parlé à travers ces vers, j'en étais sûr. Après un moment d'étonnement, il dit :

« Assis près de la fenêtre,

à travers les vitres embuées par la neige,

je vois sa belle image, la sienne,

alors qu'elle passe, passe, passe. »

J'ai avalé, la gorge serrée. J'ai regardé dans la rue, cherchant ce qu'Homère avait vu ou entrevu à travers les fentes de la fenêtre. Réalité. Sa mère, une fois de plus, venue de quelque part, se manifestait involontairement.

« Un poème de Pessoa », dis-je, car Lisandro me regardait d'un air interrogateur.

« Ah, celui sur les hétéronymes. Très intelligent, ce garçon, bien sûr, et très opportun. Silencieux et pathétique comme un juge.»

Cette colère semblait étrange de la part de Gonçalvez, dirigée contre Homère, pour qui il avait ressenti une telle affinité. Eh bien, pensai-je, peut-être précisément pour cette raison.

Le serveur apporta notre commande, et lorsque nous eûmes fini de manger, en silence, nous commençâmes à parler de ce que nous ne voulions pas, mais soudain, cette conversation entre trois personnes qui commençaient à penser et à agir selon un circuit de pensées extrêmement délicat nous parut inévitable, et même satisfaisante.

« Chaque homme est plusieurs hommes », dit Homère, engageant la conversation, reprenant le principe établi précédemment, mais le résumant comme un point de départ, exempt de douleur et de ressentiment. Et ainsi nous avons discuté, commandé encore du café, puis de la bière. Homero a d'abord bu du soda, puis du café aussi. La rue s'assombrissait, et les lumières du bar s'allumaient, reflétant les vitres, nous reflétant, jusqu'à ce que nous comprenions où nous étions et pourquoi nous étions là.

Lisandro s'est levé et a couru au garage. Homero et moi avons attendu, et je lui ai demandé de réciter encore quelques vers de Pessoa, mais avant qu'il ne puisse commencer, Lisandro est revenu. Il s'est assis, les coudes appuyés sur la table, et a bu une gorgée de bière.

« Il est mort… »

« Qui ? »

« La voiture est morte, il y a plein de pièces à remplacer, et ils ne les ont pas ici. Ils m'ont donné l'adresse de la succursale du centre-ville de São Paulo. »

J'ai attrapé ma tête, et Lisandro m'a tirée par les mains pour que je puisse le regarder. « Mec, ne t'énerve pas. Ça ne vaut pas le coup. Il faut absolument que vous alliez à Brasilia. » Des trains arrivent en milieu d'après-midi.

« Et toi ? »

« J'ai d'autres choses à faire ici et dans les villes environnantes. On dirait que la persécution des Uruguayens n'a pas encore atteint cette ville, alors les gens sont occupés avec leurs affaires et ne vont pas s'inquiéter pour quelques Argentins, surtout vous, je veux dire », et il fit un signe de tête à Homero.

« Tu as raison, papa. La pitié fait toujours du bien. »

Voir et entendre Homero parler ainsi m'a donné l'impression qu'il était un autre enfant à cet instant. Son intelligence s'éveillait après les années de confinement où il avait été enfermé. J'étais inquiet, cependant, quand j'ai vu des gens nous regarder avec malice en nous entendant parler espagnol. Ils n'ont rien dit et ont continué leur chemin. Nous avons payé nos boissons et avons erré dans les rues pendant le dîner, à la recherche d'un hôtel. Il ne semblait exister aucun endroit propre dans ce quartier, alors nous avons marché vers le centre jusqu'à trouver un vieil hôtel dans une rue où il restait les pavés du vieux quartier.

Nous nous sommes enregistrés à la réception et, alors que nous allions monter les escaliers, Gonçalvez a pris un exemplaire du journal au comptoir, dont la une affichait un gros titre annonçant un coup d'État en Argentine. Une fois dans la chambre, nous nous sommes assis chacun sur notre lit. Nous étions très fatigués, et Homero s'était endormi, pensais-je sur le moment. Nous n'avions pas dîné, mais j'ai décidé de le laisser tranquille. Je me suis levé et suis allé à la salle de bains. Qui sait s'ils avaient nettoyé après le dernier locataire, ou peut-être que cela faisait des mois que ce n'était pas le cas ? L'eau des toilettes était rouillée et les robinets grinçaient. Le miroir était petit, mais suffisant pour se raser. La douche et la baignoire dataient encore du début du XXe siècle au moins. J'ai laissé couler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit chaude, au bout de dix minutes. Je me suis déshabillée, prête à prendre un long bain lent.

« Écoutez ! » a dit Gonçalvez en commençant à lire le journal. En entrant dans la baignoire, j'ai entendu sa voix. Le président avait été renversé par un coup d'État militaire le matin même. Le général Livingston avait été déclaré nouveau président.

« C'est un militaire, de ceux qu'on appelle les modérés », a dit Gonçalvez. « C'est aussi un avocat et un homme très cultivé, à ce qu'on dit. On dirait qu'ils cherchent à se faire accepter par la population, ce qu'ils obtiendront sans aucun doute, surtout par les classes supérieures.»

J'étais allongée dans la baignoire, les bras sur le côté et les yeux fermés. J'imaginais Gonçalvez assis dans son lit, le dos appuyé contre l'oreiller posé sur la tête de lit, les chaussures enlevées, les chaussettes sentant le sale et la chemise déboutonnée. Sa voix était sombre et menaçante. Je ne sais pas pourquoi cela m'est venu à l'esprit, mais je ne voulais pas me laisser abattre par des prémonitions mauvaises et illogiques. Pas du moins à cet instant où je me sentais si bien et si calme, comme si tout mon passé, le pays et la ville où j'étais né et où j'avais vécu, se trouvaient à l'autre bout du monde, ou avaient déjà cessé d'exister. Comme si ce que j'entendais dans la pièce était une histoire racontée par un Auteur de science-fiction.

« Regardez-moi ça ! Il est marié depuis cinq ans à une avocate de Buenos Aires. Apparemment, elle est célèbre pour avoir gagné un procès pour faute professionnelle à plusieurs millions de dollars… »

J’ouvris les yeux, les poings serrés, appuyant fort sur les bords de la baignoire. J’allais demander, mais je ne dis rien. Je laissai l’autre homme poursuivre sa conversation.

« C’est la nouvelle directrice de cabinet. » Il resta silencieux un instant, pendant lequel on entendit un bruit de papier qu’on tourne. J’imaginai Gonçalvez parcourant rapidement les informations.

« Il y a une interview d’elle ici. Elle s’appelle Samanta Bernárdez. Le journaliste essaie de la faire parler, mais elle semble un peu fermée d’esprit. Il y a un reportage sur sa carrière. Il y a dix ans, elle a gagné un procès contre la clinique Farías, où son fils est mort à la naissance. » Je suis donc sortie de la baignoire, j'ai couru dans la chambre et, tout en

criant à Gonçalvez de se taire et en lui arrachant le journal des mains, j'ai jeté un coup d'œil à Homero. Il était appuyé sur le lit et nous regardait. Son regard était fixé sur nous deux, mais je savais qu'il regardait bien plus loin, dans le temps et dans l'espace qui nous entourait. Je me suis penchée plus près, essayant de lire au fond de ses yeux quelque chose de plus que la tristesse évidente. Mais son regard n'avait pas besoin de réconfort, pas plus que son corps, qui n'était plus ce qu'il avait été. J'ai essayé de le convaincre de poser sa tête de singe contre ma poitrine, dans l'étreinte dont j'avais le plus besoin, et c'est lui qui a compris, lui, l'analyste de mon âme. Il m'a entourée de ses longs bras, et j'ai senti la douceur de ses poils et ses larmes timides. Il s'est levé brusquement et a commencé à se déshabiller. Il est allé dans la salle de bains et est entré dans la baignoire encore pleine de l'eau dans laquelle je m'étais plongée. Gonçalvez nous a observés, comprenant peu à peu ce qui se passait. J'ai jeté un coup d'œil par la porte de la salle de bain. Homero se grattait le corps avec une vieille brosse, laissée sur le porte-savon en céramique fixé au mur. Je l'ai regardé se gratter encore et encore, de plus en plus fort, jusqu'à ce que je réalise qu'il allait se blesser. Je me suis approchée et j'ai attrapé ses poignets. Il n'osait pas lever les yeux. Je sentais ses bras tendus et durs comme des troncs d'arbre.

« Ce corps, papa… !»

Il n'avait jamais rien dit de tel, d'aussi austère et illogique, comme le fragment d'une très vieille pensée qui se poursuivrait bien plus tard. C'était plutôt un cri d'angoisse qui a soudainement éclaté en une spontanéité conforme à ce qu'on appelle le désespoir.

Je me suis assise sur le bord de la baignoire, lui tenant les bras, car il ne cessait de bouger. Il secouait la tête, essayant de se mordre.

« Lysandre », ai-je appelé. « Aide-moi à le maintenir.»

Il est entré et s'est pris la tête.

« Attends un peu… » Il alla chercher une serviette, en arracha un morceau et dit à Homer de la mordre.

Mon fils s'exécuta, les yeux remplis d'angoisse, tous les poils de son corps se hérissant malgré l'eau. Je sentais ma peau se contracter et frissonner. J'avais peur. Je pensais à des convulsions, à une crise d'hystérie. Je ne comprenais pas comment son esprit pouvait fonctionner. Ce que les autres voyaient maintenant, je le voyais. Et j'avais tellement peur que je crois que cela se manifestait dans mes yeux et mon corps. Je tremblais aussi, car j'étais encore nue et mouillée.

Bien qu'Homer se soit calmé, je ne voulais toujours pas le lâcher. Nous l'avons sorti de la baignoire, malgré sa résistance, mais nous avons réussi à l'asseoir sur le bord. Je le tenais fermement, une main serrant la sienne, car il n'arrêtait pas de se blesser avec ses ongles. Lisandro prit une serviette sèche et la posa sur mon dos, nous couvrant tous les deux. Puis il partit et ferma à moitié la porte. « C'est fini, Homère… mon fils… mon cher fils… tout va bien maintenant… tout est fini… Je suis avec toi et je ne te laisserai jamais seul… »

Ce qui avait été colère et douleur se transforma en un gémissement sourd et étouffé. Ce n'était pas les pleurs d'un garçon, c'étaient les gémissements d'un animal battu. Ce n'était pas un homme. Ce n'était pas un animal. C'était quelque chose qui s'était annulé. Sans surprise, j'entendis nos pensées fusionner.

« Un objet vide d'objet », dit-il, citant la troisième prémisse de Kant.

Et il regarda ses mains en disant cela, maintenant calmes, sereines et sages.

Quand Homère s'endormit enfin, il était minuit et demi. Je le couvris d'une couverture et le fixai du regard. Gonçalvez posa une main sur mon épaule et dit :

« Allons boire un verre et manger un morceau… »

Je secouai la tête. « D'accord, mais je ne pense pas que tu le penses. On va se détendre un peu… »

Nous sommes partis, mais j'ai jeté un dernier coup d'œil à mon fils. Nous sommes descendus et avons demandé au concierge où il y avait un bar ouvert. Une fois dans la rue, nous avons tourné à droite. Juste au coin de la rue se trouvait un bar qui était fermé à notre arrivée car il ouvrait après 21 h. Lisandro a commandé des boissons et quelques sandwichs. Nous nous sommes assis pour attendre. Toutes les tables étaient occupées. Beaucoup ressemblaient à des étudiants d'un conservatoire ; il y avait des étuis à instruments sous les chaises. Ils nous ont apporté notre commande. À boire. Nous avons mangé en silence. Gonçalvez a allumé une cigarette et m'en a offert une. Plus de trois quarts d'heure s'étaient écoulés. Les étudiants étaient partis, certains titubant, enveloppés par l'odeur de marijuana sur leurs vêtements. Dans la rue, nous avons entendu quelques cris et des éclats de verre, puis des rires qui se sont estompés.

Quand une femme noire est entrée et s'est assise près d'une fenêtre, Gonçalvez m'a regardé, cherchant ma complicité. Je lui ai rendu son regard, pas son sourire. J'étais seul, et même si elle n'avait pas l'air d'une prostituée, elle en était bel et bien une. L'insistance de Gonçalvez à la fixer m'a fait rompre le silence.

« Si tu veux la baiser, je te fiche la paix. Je vais dormir. » J'ai écrasé la cigarette dans le cendrier et demandé l'addition. Lisandro m'a pris la main et m'a dit de ne pas le laisser seul, cette pute noire était décidément d'humeur à deux. Je lui ai répété que je ne voulais pas, alors il a insisté pour que je l'attende au moins pendant qu'il la baisait. Puis nous sommes partis. Il m'a même offert une autre bière. Il riait en parlant, sans quitter la femme des yeux.

J'ai accepté, et il m'a tapoté le visage. Il s'est approché de la table de la femme noire. Il s'est assis en face d'elle. Je les ai regardés discuter pendant deux ou trois minutes à peine, puis ils se sont levés et se sont dirigés vers les toilettes pour hommes. Le barman les a regardés un instant, s'assurant

que la femme l'avait vu. Je crois qu'elle a hoché la tête avant de franchir la porte, suivie de Gonçalvez.

J'ai bu ma bière. J'étais mal à l'aise, nerveux. Et j'ai réalisé que je ne pensais pas à Homer, ni à l'heure, ni à quoi que ce soit d'autre, mais à cette femme que j'avais vue à peine une minute, et dont le corps avait grandi dans mon imagination pendant tout ce temps. Je me suis levé et suis allé aux toilettes. Elles étaient petites, avec un lavabo, une cabine et deux urinoirs. La femme noire était penchée, les mains posées sur un urinoir, tandis que Gonçalvez la pénétrait par derrière. Son pantalon pendait et son derrière était caché par le bas de sa chemise. Je suis entré, comme un client occasionnel qui vient uriner. Je me suis placé devant l'urinoir d'à côté et j'ai commencé à pisser. Lisandro m'a regardé avec son sourire habituel. La femme a levé la tête et m'a regardé sans rien dire, mais sachant que j'étais le suivant. Alors qu'il était sur le point de terminer, Gonçalvez a proféré plusieurs obscénités en portugais, et la femme a répondu de la même manière. Il s'est écarté et a relevé son pantalon. Je me suis placé derrière elle et je l'ai pénétrée. Gonçalvez a attendu ; je le voyais nous observer dans le miroir.

La femme gémissait et bougeait légèrement. Était-elle fatiguée ? Je me le demandais. Elle a tourné la tête plusieurs fois pour me regarder, et son expression était peinée. Lisandro souriait, et à un moment, il a dit : « Allez, mec, vas-y à fond pour la pute !» Mais je ne sais pas si je l'ai vraiment entendu. Je sais que j'étais plus excité que je ne le pensais, et mon corps bougeait vigoureusement. Les coudes de la femme étaient pliés parce que je la pressais contre l'urinoir. Son visage était presque sur la lunette des toilettes, et au moment où j'allais éjaculer, elle a crié, sa voix étouffée. J'allais me retirer quand la porte s'est ouverte. C'était Homer, les yeux ensommeillés.

La femme noire l'a alors vu et s'est mise à hurler hystériquement. Je ne comprenais pas pourquoi. Depuis notre arrivée au Brésil, ils avaient cessé de le considérer comme un être étrange, et encore moins de montrer le moindre signe de peur. Mais cette femme hurlait maintenant d'horreur.

« Tais-toi… » lui ai-je dit. « Tais-toi, espèce de mère… » Mais elle fixait la porte, hurlant toujours hystériquement, même si Homero s'était déjà enfui. L'expression de son visage tandis que je boutonnais mon pantalon recouvrait celle de la femme noire, engloutie par l'horreur qu'elle croyait avoir vue. Gonçalvez l'attrapa par la taille et lui plaça une main sur la bouche, la menaçant si elle ne se taisait pas. Mais la peur la dépassait ; elle la dominait. Puis ses yeux passèrent de l'un à l'autre, et soudain, lucide pendant un instant, elle lui mordit la main. Lorsque Gonçalvez la retira et que le sang fut visible, elle alla la laver et se remit à crier, plus fort cette fois.

Je la saisis par les épaules et la jetai au sol. Je commençai à la frapper furieusement au visage, car je ne pouvais pas la laisser continuer à crier. Je ne pouvais pas la laisser nous mettre dans une situation qui compromettrait notre voyage. Et surtout, qui me séparerait d'Homer.

« Tais-toi… » répétai-je encore et encore. « Tais-toi. » Sa voix s'éteignit, s'enfonçant derrière ses lèvres gonflées et ses dents cassées. Mais elle poussa un autre cri, quelque part dans sa gorge blessée, et c'est alors que je sentis tout ce que j'avais tenté de sauver de mon monde civilisé s'abattre sur moi. Et quand je me suis retrouvé seul pour toujours, sans l'objet de mon amour, sans cette autre moitié qu'Homère représentait, mes mains crispées ont de nouveau frappé, jusqu'à ce que le crâne de la femme ne devienne qu'un vaisseau brisé sur le sol.

Sans me lever, les genoux de chaque côté de son corps, la main droite pleine de Trempé de sang et encore tremblant, je regardai vers la porte.

Lisandro Gonçalvez était sorti et était revenu. Il serrait un sac dans sa main mordue.

« Je m'en vais », me dit-il. Je restai impassible, ne sachant que faire. Mon corps et moi étions deux entités distinctes, jusqu'à ce qu'il m'attrape par le bras et me pousse.

« Sors d'ici, vite ! »

Ce n'est qu'en sentant l'odeur de pourriture qui émanait de lui – et pas seulement du sac qu'il traînait maintenant – et en voyant le visage impassible que j'avais aussi aperçu à la maison de Bom Jesus que ma conscience s'enfonça dans la réalité comme un gouffre sans fond, sans limites ni issues, car c'était un grand vide. Je suis entré dans la pièce, et le barman m'a vu et m'a dit en espagnol :

« Ton ami est toujours avec la femme noire ? » Je me suis arrêté, surpris, je crois, de l'entendre parler espagnol, mais je ne sais même pas si c'était le cas ou si mon esprit était dans un état où l'évidence était ignorée, où la conscience comprenait tout, absolument, sans besoin de traduction. Mon monde était l'instant, rien de plus que les quelques mètres carrés qui m'entouraient, et chaque pas était une mort et un commencement différents, irrémédiables.

J'ai dit oui, je suppose, et le type a regardé vers la porte.

« Tant que tu paies bien, peu importe ce que tu fais avec la femme noire. Mais ne m'amène plus ce petit monstre, il me fait peur, comme si je venais de me marier.» Parce que la femme noire ne criait pas comme ça juste parce qu'elle était baisée, si ?

J'écoutais, j'étais témoin et complice de ce moment, dans cet espace. Je savais qu'en un seul pas, tout cela disparaîtrait à jamais : le bar, les toilettes, la femme, la nuit. Je repris mon chemin vers la porte d'entrée et portai une main à mon visage. J'ai senti l'odeur qui me protégeait, la même qui émanait du sac de Gonçalvez. C'était un arôme protecteur, comme un bouclier lumineux qui s'estompait lentement.

Je suis entré dans l'hôtel. Le concierge n'était pas là ; il dormait probablement dans la chambre à côté de la réception. Je suis monté dans la chambre, où Homero était assis au bord du lit. Il tenait quelque chose dans

les mains, avec lequel il semblait jouer, quelque chose qui se reflétait au plafond. C'était le petit miroir de la salle de bain ; il l'avait arraché, et quand j'ai cru qu'il allait se couper, j'ai couru vers lui et je le lui ai arraché brutalement. Il est tombé par terre, et je suis tombé à côté de lui. Le miroir était intact.

« Il me regardait », a-t-il dit. « Parce qu'il est si petit, je ne vois que son visage, ou la partie de son corps que je choisis. C'est la réalité, juste des fragments de choses et d'époques. Des images disjointes qu'un homme passe sa vie à essayer de reconstituer.» Conscient de l'inutilité de ce rêve, il se trompait lui-même avec le fantasme qu'il croyait comprendre.

Il s'est mis à pleurer contre le mur, recroquevillé comme un fœtus. Quand j'ai essayé de le toucher, il m'a rejetée. Alors j'ai arraché la couverture du lit, je l'ai enroulée autour de lui et je l'ai porté dans mes bras. Je suis descendue et je suis sortie dans la rue. Il devait être trois heures du matin, et il n'y avait même pas de taxi. J'ai commencé à marcher aussi vite que possible vers ce que je pensais être la gare. Homer était agité, et j'ai dû m'arrêter plusieurs fois.

« J'ai besoin que tu marches, on a encore un long chemin à faire. »

Il a hoché la tête et, sans retirer la couverture, il a marché à mes côtés, sans me tenir la main. Il y avait plusieurs pâtés de maisons. L'aube était déjà levée, et nous étions tous les deux épuisés. La circulation devenait de plus en plus dense, mais je ne voyais que l'immense bâtiment de la gare de São Paulo.

Nous nous sommes assis dans la salle d'attente. J'ai regardé l'horaire. Un train partait pour Brasilia dans quarante-cinq minutes. Je suis allé chercher les billets et suis passé devant un stand de café. Homero a bu le café avec enthousiasme, mais a refusé les biscuits. C'étaient ses préférés.

« Veux-tu me raconter quelque chose sur ce que tu as vu ? » ai-je demandé.

Il a haussé les épaules.

« Mais je m'y ferai, comme dit Gonçalvez.»

Une heure plus tard, nous étions assis dans un wagon en direction de Brasilia. Nous sommes restés silencieux, et à mesure que le jour avançait, la lumière a commencé à faire surgir les fantasmes de la réalité qui défilaient sous la forme de paysages, de peintures, de fragments qui seraient bientôt secs et odorants, comme dans le musée d'anatomie du Dr Ruiz.

12

Homero ne voulait rien manger. Le train était bondé, et ceux qui étaient debout s'asseyaient parfois dans le couloir. Je me suis levé et suis allé deux

ou trois fois chercher des boissons et des sandwichs au wagon-restaurant. À mon retour, je trouvais toujours une personne curieuse qui observait mon fils, parfois le regardant, parfois l'ignorant, mais toujours silencieuse. La deuxième fois, c'était un garçon pas plus âgé qu'Homer, et je crois qu'il lui demandait quelque chose, mais je n'ai pas compris quoi en s'approchant de moi. J'ai réussi à distinguer son sourire dédaigneux. Il était penché sur le dossier du siège, touchant la tête d'Homer, lorsque j'ai tendu la main pour lui attraper le poignet. Le garçon était effrayé et essayait de résister. Certains passagers nous fixaient du regard. « Arrêtez de l'embêter », ai-je dit, sans me soucier qu'il ne comprenne pas mon espagnol. Mon regard était suffisant. Inefficace. Le garçon s'est enfui quand je l'ai lâché et a disparu sur un siège au fond du wagon. Je me suis assis et j'ai demandé à Homer s'il allait bien. Il n'a pas répondu.

Il était midi passé. Le train vibrait et le soleil qui traversait la vitre nous éclairait le visage. J'ai fermé les yeux et j'ai écouté les sons : les pas des passagers dans l'allée, les conversations entre les passagers assis à côté, et quelques vendeurs ambulants qui passaient de temps à autre. Le train s'est arrêté en gare, et sans ouvrir les yeux, j'ai commencé à imaginer les mouvements à l'intérieur du wagon, un jeu qui m'a distrait des nombreuses pensées qui menaçaient ma mémoire. Si je cédais, j'étais sûr de ne plus avoir la moindre chance de continuer. Et ce jeu de l'imagination, c'était comme entrer dans le royaume d'une interprétation alternative de la réalité. Ce que l'esprit perçoit à travers les sons est très différent de ce que les yeux nous offrent ; le temps est déformé, l'anxiété se transforme en attente, et le silence prend une valeur transcendante. Les pauses dans le silence sont émouvantes, glaçantes. Au début, c'est la peur, puis la tranquillité s'installe, car dans ces espaces où rien ne semble se produire, nous réalisons que le monde qui ne nous concerne pas est lointain, et que nous sommes une cellule isolée, voyageant dans le sang d'une humanité qui crée et détruit ses propres fragments sans culpabilité ni remords. Le train dans lequel nous voyagions était le torrent de sang sur les rails du temps et de la mémoire.

J'entendis quelqu'un ouvrir la fenêtre, et le bruit de la forêt pénétra dans la voiture. L'odeur des arbres était intense, accompagnée du hennissement des chevaux sur les voies, du bruit des roues des chariots sur les pierres, des cris des gens qui allaient et venaient des champs. Le bruit du vent dans les arbres se mêlait au fracas du train, et une brise entra et caressa mon visage. Puis j'ouvris les yeux avec un sourire paisible, espérant apercevoir le soleil derrière les grands arbres qui formaient sans aucun doute une voûte d'ombre sur les voies. Les premiers vestiges de l'Amazonie, pas la jungle entière, bien sûr, juste les environs, dévastés par l'avancée de la civilisation, mais toujours intenses, persistants dans leur ténacité inébranlable, toujours prêts à avancer malgré les faiblesses du citadin. J'entendais les moteurs des grues et des camions, les cris des ouvriers apportant briques et ciment, poteaux, pelles, pelleteuses et scies électriques. Et j'ai même cru entendre le fendage du bois et la chute des arbres.

Mais lorsque j'ai ouvert les yeux, je n'ai vu qu'un homme assis devant moi. Ce n'était pas le même passager qu'en fermant les yeux. Ce devait être l'un

de ceux qui étaient montés à la station précédente. Il me regardait, et j'ai réalisé qu'il ne clignait pas des yeux. Il était jeune, mince, la peau très pâle, et il portait une chemise blanche très fine, les boutons ouverts jusqu'à mi-poitrine. Il me semblait familier.

J'ai regardé autour de moi, mais rien d'autre n'avait changé. La fenêtre à côté d'Homer était fermée, et le reflet du soleil ne laissait derrière moi que des ombres filantes. Je me suis retourné vers l'homme et j'ai remarqué qu'il avait également tourné la tête vers la fenêtre. Et à l'instant où il s'est retourné pour me regarder à nouveau, j'ai vu la marque sur son cou. Une cicatrice encore rouge. Puis l'homme s'est levé et a marché dans l'allée. Je me suis retourné pour l'observer ; il marchait lentement, et personne d'autre ne lui a prêté attention. Plusieurs passagers étaient debout, mais personne ne s'est avancé pour occuper le siège vide.

Je savais qui c'était.

Je me suis approché d'Homer, qui dormait la tête contre la fenêtre, j'ai passé un bras autour de ses épaules et je l'ai penché sur moi. Je l'ai senti respirer, agité ; ses mains étaient agitées, ses doigts se serrant et se desserrant par moments. Je lui ai caressé la tête, et ses cheveux bouclés ont transmis une sorte d'électricité qui a semblé se propager dans toute la voiture.

Soudain, à ma gauche, l'homme est réapparu. Il s'est assis, me fixant. Nous semblions seuls tous les trois. Ses mains étaient sur ses cuisses, des mains soignées et fines, aussi fines que le tissu de son pantalon. Je remarquai que sa chemise était plus ample, avec un ou deux boutons de plus défaits. La peau de son torse était blanche, mais plus bas, près de son ventre, je voyais le début d'un abîme.

L'homme continuait de me fixer d'un air impassible, et je ne pouvais détacher mon regard de lui. Il n'y avait plus rien à dire, seuls mes yeux parlaient, et la boule dans ma gorge qui m'étranglait sans me tuer. Je m'accrochais à Homer comme s'il était mon excuse et mon salut, car je sentais le pendu faire son apparition tel un messager. Le fracas du train se fit plus lent, moins mécanique, plus doux, plus primitif. Je crus même entendre à nouveau le bruit. Ou les wagons à côté du train, mais cette fois, c'était le train lui-même, un immense wagon transportant des centaines de passagers silencieux, assis avec résignation, le regard perdu dans le vide, les yeux ouverts.

Il se releva et reprit le chemin du retour. Je murmurai quelque chose, un « non », je crois, comme une supplication, mais s'il m'entendait, il m'ignora. Il revint bientôt, cette fois avec un journal plié sous le bras. Il s'assit, déplia le journal et commença à lire. Son visage était caché, et je ne voyais que les gros titres de la une. C'était un journal argentin, ou du moins il était écrit en espagnol, et en grosses lettres rouges, le mot « Guerre » explosait. Le début de la conflagration entre l'Argentine et le Brésil était déclaré. Je me penchai pour mieux lire, mais je crus entendre la voix de cet homme qui lisait à voix haute, de l'autre côté de la page, alors que je croyais lire seul. Ma voix intérieure était comme celle du pendu. Le président argentin de facto avait déclaré la guerre au Brésil en réponse au soutien de ce dernier

à l'Uruguay dans le long conflit pour sa restauration politique, qui avait conduit à des coups d'État dans les deux pays. Le président Oribe avait bloqué le port de Buenos Aires pendant deux mois, avec le soutien du gouvernement brésilien. Le président Livingston avait alors officiellement déclaré la guerre aux deux pays. Son attachée de presse, également chef de cabinet et épouse du dictateur, Samanta Bernárdez, avait été le cerveau de la politique étrangère. Pendant ce temps, au Brésil, un mouvement révolutionnaire de tribus indigènes s'était développé, attaquant plusieurs villes ces derniers jours. L'empereur du Brésil avait mobilisé une partie des forces armées brésiliennes à la frontière argentine, tandis que l'état de siège était déclaré dans tout le pays.

L'homme baissa le journal et le replia. Il regarda vers la vitre, qui se brisa soudainement, et les flèches fusèrent les unes après les autres, accompagnées des cris des hommes escaladant la voiture et grimpant sur le toit. L'éclat du soleil m'aveuglait, et je ne distinguais que les bras à la peau sombre qui passaient par la fenêtre. Plusieurs visages transperçaient la poussière, ceux d'hommes primitifs, d'autochtones sauvages qui utilisaient encore des lances. Les passagers étaient accroupis sur leurs sièges, les mains sur la tête, pleurant hystériquement. Certains se levèrent et coururent dans l'allée, et furent bientôt touchés par des flèches. Le train continua d'avancer, encore plus vite, et des autochtones tombèrent du toit sur les côtés de la voie. Je parvins à extirper Homer de son siège et m'accroupis sur le sol de l'allée. Les vitres étaient brisées, mais trop épaisses pour qu'ils puissent entrer sans se blesser. J'aperçus le corps de l'un d'eux pendu au bord supérieur de la fenêtre, ses pieds heurtant le verre intact restant. Lorsqu'il parvint à monter, il sauta sur le siège et jeta un rapide coup d'œil autour du wagon. Voyant Homer, il le désigna d'un geste ordonné, prononça quelque chose d'un ton inintelligible et se jeta sur nous. Et tandis que je ne pouvais rien faire d'autre que de couvrir mon fils de mon corps, pensant que notre voyage était terminé, j'ai vu l'ombre du pendu se lever de son siège avec un calme absurde et poser une main sur le dos de l'autre homme. L'Indien s'est arrêté, ses mains tachées de sang n'exerçant plus de pression sur mon dos, et lorsqu'il a relevé la tête, je l'ai vu regarder sur les côtés comme s'il ne voyait pas qui le touchait. Il est resté immobile, assis par terre, le dos contre un siège, les yeux fermés.

Plusieurs autres ont tenté de monter, mais la vitesse du train dans un virage a fait perdre l'équilibre à beaucoup d'entre eux et les a fait tomber. L'attaque avait cessé ; les passagers continuaient de pleurer et de hurler. Il y avait du sang partout, des lances et des flèches plantées dans les sièges, du verre brisé, et le wagon était rempli de poussière et de feuilles que le train effleurait dans sa course rapide et vertigineuse. J'ai eu peur que nous allions dérailler.

L'homme en chemise blanche et avec la cicatrice au cou nous a dépassés et a emprunté l'allée centrale en direction d'un autre wagon.

Je savais qui il était. Mais je n'osais même plus regarder son dos. J'appuyai mon visage contre celui d'Homer, essuyant mes yeux avec ses cheveux chauds, ce corps à côté duquel j'aurais aimé être enterrée si nous étions morts à cet instant. J'ai pleuré de désespoir, puis mon fils m'a serrée dans

ses bras, tremblant lui aussi. Peut-être m'avait-il pardonné ce qu'il avait vu à São Paulo, je ne sais pas, ou peut-être comprenait-il que le monde changeait trop vite. D'une certaine manière, il appartenait à un monde qui n'était pas éteint comme nous le pensions, et le mien commençait à s'effondrer, ou à être conquis.

La poussière de la jungle que nous traversions nous permettait de nous cacher. Le reste du monde, au moins pendant un bref instant de cet après-midi-là, pendant lequel le temps sombra dans un étrange oubli de sa progression, et une sorte de pitié ou de clémence l'emporta momentanément sur son obsession tenace.

13

Quand nous arrivâmes à la gare de Brasilia, le train dut entrer sur les quais très lentement. Les voies étaient couvertes de corps d'Indiens, que les gendarmes enlevaient un à un sur les côtés. Plus tard, des bulldozers les traîneraient vers plusieurs tas près de la ville.

Homero me servit d'interprète, bien que je m'étais habitué à la langue. Nous débarquâmes parmi des centaines de personnes jusqu'à remplir les quais, mais notre allure fut ralentie par les cadavres que nous esquivions en tentant de quitter la gare. Tous les corps étaient nus, tous morts de blessures par balle. Homero était attentif aux conversations et il avait entendu dire que le plus surprenant dans ces attaques était que les Indiens n'utilisaient pas d'armes à feu. Je lui ai demandé s'il en connaissait la raison. Je l'ignorais. Un homme près de nous a dit quelque chose que je n'ai pas compris, et j'ai désigné mon fils. En le voyant, j'ai vu son expression de respect craintif, la même que nous avions observée depuis notre descente du train. Homero avait cessé d'attirer l'attention après l'attaque, et surtout en arrivant à ce camp d'extermination qu'était la gare de Brasilia.

« Tu peux lui parler », ai-je dit à l'homme. Et Homero lui a demandé en portugais. L'autre homme a répondu, et lorsqu'il a eu fini de parler, je pense que plus rien n'existait pour lui, à part ce petit singe tenant la main d'un homme qui pouvait parler.

« Il dit que les Indiens refusent d'utiliser des armes depuis le début des attaques, il y a plusieurs jours. Ils ont même dit à la télévision que des trafiquants d'armes leur avaient proposé des contrats et qu'ils avaient refusé. »

J'ai remarqué qu'Homer regardait les corps. Son expression portait encore la peur qu'il avait ressentie lorsque les mains des Indiens avaient tenté de l'attraper. Il les regardait maintenant avec une intense curiosité, comme s'il contemplait des spécimens en voie de disparition. Lorsque nous sommes arrivés aux portes de la gare, les rues de la ville étaient également remplies de camions militaires, de gens errant, perdus, à la recherche d'un moyen de transport. Il n'y avait plus de corps dans les rues ; des camions les relevaient des tas où ils s'étaient accumulés. L'après-midi touchait à sa

fin, et la pénombre envahissait le ciel, couvrant les bâtiments d'une tonalité plaintive et humide. Nous avons marché, faute d'autre solution ; tous les transports en commun étaient suspendus. Nous sommes allés dans le centre-ville, à la recherche d'un hôtel ou d'une pension, mais ils étaient tous fermés. Aux coins des rues, des soldats portaient des casques et des lunettes noires, les armes prêtes à tirer. À plusieurs endroits, ils m'ont demandé une pièce d'identité en me voyant passer avec Homer. Seul le certificat médical confirmant sa maladie faisait office de passage sûr, mais comme nous étions Argentins, ils ont vérifié nos papiers à deux reprises avant de nous laisser continuer. J'observais l'expression sombre des soldats, leurs mains touchant Homero comme un animal de zoo. Parfois, ils se parlaient, si bas que mon fils ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient. D'autres fois, ils riaient ouvertement, ou leurs lèvres formaient un sourire qui trahissait plus de peur que de sarcasme.

« Nous allons à l'Institut de Recherche Anthropologique », leur dis-je, et à travers mes lunettes noires, je pouvais lire l'expression dans leurs yeux. Homero traduisait pour eux, si nécessaire, mais je pense qu'ils comprenaient parfaitement. Puis ils me rendirent mes papiers et nous laissèrent continuer, marchant, bien sûr, on ne sait où.

On nous dit de continuer vers le nord-ouest de la ville, où se trouvait le centre administratif de Brasilia. Il était déjà tard. Nous étions fatigués et affamés, mais je ne faisais confiance à personne. Nous nous sommes assis sur le trottoir, adossés au mur d'une maison abandonnée. Des chats s'enfuirent en hurlant de terreur. Homer se leva pour uriner, puis se rassit et se blottit contre moi. Je somnolais, mais je sentais ses yeux ne pas se fermer, contemplant l'obscurité qui nous entourait, seulement interrompue par les faibles lumières de ce vieux quartier pauvre à la périphérie de l'une des villes les plus récentes et les plus surpeuplées du monde. Je sentais ses tremblements face aux menaces qui l'entouraient. Les hommes le craignaient parce qu'ils voyaient en lui la cause de ce qui avait commencé à se produire : l'attaque de la jungle qui encerclait les villes du Brésil. Et surtout, l'arrivée de cette même jungle qui semblait avancer pour le chercher, pour le reprendre, alors qu'il n'y était jamais allé. Un retour implique une reconnaissance.

Je me suis réveillé soulevé par le bras et poussé pour trébucher en avant. Le soleil m'aveuglait car il me frappait directement au visage. Je comprenais ce qui se passait aux voix des soldats, des forts et des empires. J'ai essayé de m'arrêter pour m'expliquer, mais ils m'ont poussé et je suis tombé à terre. Homer hurlait, presque comme s'il se faisait passer pour un animal. Les soldats se moquaient de lui, l'encerclaient et le frappaient à coups de crosse. Je ne comprenais pas au début pourquoi il dissimulait ainsi, si un simple mot aurait mis fin à cette mascarade, mais j'ai ensuite vu, dans le reflet du soleil dans mes yeux encore meurtris, cette fureur que j'avais vue à l'hôtel de São Paulo. C'était comme s'il leur disait : si c'est à ça que je ressemble, c'est à ça que je suis, et ainsi il en acceptait toutes les conséquences.

Mais je n'allais pas le laisser faire, je n'allais pas l'abandonner. J'ai essayé de me relever, mais deux d'entre eux m'ont marché dessus avec leurs bottes. J'ai essayé de sortir les documents de ma poche, mais j'avais les mains menottées. J'ai crié dans un portugais rudimentaire que les papiers étaient dans ma poche. Ils m'ont ignoré et l'un d'eux a commencé à me frapper au visage jusqu'à ce que je perde connaissance. Une seconde auparavant, j'ai entendu Homero, menacé par cinq soldats et sur le point d'être arrêté, crier :

« Papa !»

Je me suis réveillé dans un commissariat. J'étais menotté devant moi, assis sur une chaise, appuyé sur un bureau. Homero était à côté de moi, son long bras droit sur mes épaules. J'ai ouvert les yeux et, sans lever la tête, j'ai observé les regards des policiers et des passants, toujours occupés, mais fascinés par la scène que nous faisions. Un policier s'est approché de nous, a dit quelque chose dans un portugais approximatif, et mon fils a répondu.

L'autre s'est assis et a commencé à lui parler. Homero m'a alors dit que nous avions été arrêtés pour vagabondage et que nous n'avions pas de papiers sur nous ; peut-être avaient-ils été volés pendant la nuit. Nous étions étrangers et venions d'un pays ennemi, nous devions donc rester prisonniers. J'ai fait un geste de lassitude et de sarcasme. Nous n'étions pas dans un état hitlérien, leur ai-je dit. Le policier m'a regardé et a dit :

« Pire… »

Je leur ai demandé de me détacher au moins. Ils pouvaient vérifier nos antécédents en ligne, bien sûr. J'étais professeur de littérature et j'avais emmené mon fils au lycée du Dr Levi.

« On l'a déjà fait, Professeur. Tout a été corroboré.» Il parlait maintenant un espagnol parfait. « Mais je ne peux pas les laisser dans la rue. Ils resteront en prison en attendant leur extradition.»

J'ai pensé à Buenos Aires, et je me suis souvenu de Samanta et de sa situation politique actuelle. Nous ne pouvions pas y retourner.

« S'il vous plaît », ai-je dit. « Laissez au moins mon fils aller au lycée.» Homer m'a regardé, mais je l'ai ignoré. Le policier a dit qu'il parlerait à une assistante sociale.

Nous avons passé toute la journée là-bas. Ils nous ont nourris dans une pièce qui ressemblait à une salle d'interrogatoire, mais au moins ce n'était pas une cellule de prison.

« Tu vas me laisser dans ce pays ? » demanda Homer.

« Il vaut mieux que tu restes seul plutôt que de retourner en Argentine. Tu sais, ta mère pourrait nous pourrir la vie maintenant qu'elle occupe ce poste au gouvernement. Et sans doute toutes les extraditions passeront-elles par son bureau à un moment ou à un autre.»

« Mais elle ne veut rien avoir à faire avec moi. Elle a même nié ma naissance… »

« C'est pour ça, Homero, et encore moins maintenant que sa vie est exposée au grand jour.»

Je n'eus pas besoin d'ajouter quoi que ce soit pour qu'il comprenne toutes les conséquences de notre retour. Bien plus de possibilités avaient dû lui traverser l'esprit que je n'aurais pu l'imaginer ; son esprit méthodique, échiquier, puisait tout le savoir nécessaire pour que nos conversations quotidiennes soient brèves. Rien que les dissertations sur la littérature et la philosophie nous tenaient en haleine pendant des heures, et cet après-midi-là, au commissariat, tandis que nous attendions ce que nous appellerions mélodramatiquement notre destin, il commença à parler de sa lecture de Husserl à Montevideo. Je savais qu'il en parlait maintenant, car Levi appliquait la psychologie expérimentale dans ses livres, et il le faisait sûrement aussi dans son établissement.

« Pensez-vous que la régression mentale existe ? » me demanda-t-il.

« Parlez-vous de la psychologie individuelle ou collective de l'humanité ?»

« Comme vous voulez. Je ne crois pas que chaque personne fasse partie d'un grand cerveau universel, mais que chaque personne possède l'univers entier dans son cerveau. Qu'est-ce qui, selon la loi, est vrai ? Suis-je ce corps, et donc un singe ? Le corps est notre phénomène fondamental, notre noumène. Nous ne pouvons en émerger qu'en explorant par le langage, et de là, les multiples possibilités. Mais pouvons-nous en déduire que les recherches de la raison sont aussi vraies que le corps qui nous possède ?»

« Vous vous demandez si nous sommes le résultat de notre psyché ou de notre corps », lui répondis-je.

Je regardai les plafonds et les murs blancs et écaillés, la table vide d'énigmes au milieu de cette pièce ressemblant à un crâne creux. Et soudain, une image tribale nous est venue : un Indien nu assis sur la boue, travaillant minutieusement sur une tête humaine, la dépeçant d'abord. Ou, ouvrir les orbites, vider le cerveau par la cavité buccale, approcher la base fragile du crâne avec des instruments délicats jusqu'à la briser.

« Pense aux rêves. Sophismes, fantasmes ? Nous sommes ce que nous rêvons pendant que nous rêvons, et nous sommes les corps qui dorment pendant que nous rêvons. Je te regarde dormir, Homère, et je pourrais te prendre dans mes bras et te porter d'un endroit à un autre, mais tu es ailleurs, à cent endroits à la fois, et je n'y peux rien. Me refuserais-tu le plaisir ou l'angoisse de ton corps, ou de ton esprit, si c'est ainsi que tu veux appeler cette expérience, pendant le sommeil ? Il en va de même pour la pensée, et pour les créations artistiques. Elles sont presque toujours des échantillons peu fiables de ces autres mondes que nous habitons.»

« Mais notre corps, Papa, est une ancre. Sans ce corps, nous pourrions habiter ces mondes simultanément.»

« C'est du platonisme, Homère.» L'angoisse que ton corps génère est aussi une caractéristique de ta personnalité. Parfois, cela peut vous sauver de la

haine, rarement du remords, et jamais de la frustration. Et cette frustration, qui est aussi votre être, peut aussi vous mener au désir et à l'extase.

La nuit devait tomber sur Brasilia, mais nous avons continué à parler, peut-être entendus par quelqu'un grâce à un appareil audio caché. Mais cette personne a dû s'endormir aussi.

Une femme est entrée dans la pièce, interrompant la réponse d'Homer. C'était une assistante sociale noire, et je me suis immédiatement souvenu de la femme que j'avais tuée. Elle me ressemblait tellement, au-delà de sa race, qu'une boule d'angoisse s'est formée dans ma gorge. Je pensais que tout cela était un rêve que j'avais raconté à mon fils : cette nuit à São Paulo, l'attentat du train, la présence de cet homme qui ressemblait tant à Farías. Et si je remontais le temps, même la naissance de mon fils était un événement que j'aurais souhaité n'être qu'un cauchemar. Puis Homer m'a touché le bras. Fixant sa main velue, sachant que mes larmes me trahissaient, à la fois ma tristesse et mes remords, je me suis forcé à lever les yeux vers la femme. À chaque mot qu'elle prononçait, je me souvenais de chaque geste et mouvement de ces mains, les coudes appuyés sur la table, de l'extase et de la fureur. Jusqu'à ce que j'aie devant moi le regard horrifié de la prostituée dans les toilettes de São Paulo, et que ce visage se superpose à celui de l'assistante sociale.

Elle remarqua le changement dans mon expression. Méfiante, pensant que je n'étais peut-être pas aussi inoffensive qu'on le lui avait dit, elle me demanda si j'allais bien.

J'ai caché ma tête dans mes bras. Je savais que je tremblais, mais je devais dire ce que j'allais dire.

« Je… » et Homer m'interrompit, comme dans une pièce de Tchekhov, avec la même trace de tristesse dans la voix, avec la même abnégation.

« Mon père est très fatigué », dit-il. Et la femme lui adressa un léger sourire compréhensif, admirant le courage de mon fils plus que la faible inconsistance de mon âme.

Ils nous emmenèrent dans une voiture de patrouille jusqu'à un hôtel. Nous roulâmes dans les rues à la nuit tombée, écoutant au loin les sirènes des ambulances, les phares des voitures nous aveuglant et les silhouettes d'hommes et de femmes frappant sur la voiture à notre passage. Il s'agissait pour la plupart de sans-abri, et j'ai même cru apercevoir les silhouettes de quelques Indiens qui disparurent rapidement. Et l'espace d'un instant, de mon côté de la fenêtre, un singe apparut, debout, gesticulant avec crainte, grattant la vitre avec ses doigts. J'eus le réflexe de regarder de l'autre côté, pour m'assurer que mon fils était toujours là. Mais aussitôt, la silhouette disparut. Je me dis que ce devaient être les ombres et les lumières mouvantes de ces rues qui m'avaient inspiré. J'entendis les policiers qui nous transportaient chuchoter entre eux, et même faire des rapports à la radio. Ni Homer ni moi ne comprenions ce qu'ils disaient. Finalement, nous arrivâmes à l'hôtel, un vieil hôtel avec une entrée à deux

battants et un long escalier menant à l'unique étage. Un policier nous escorta et s'adressa au réceptionniste, un homme à l'air sombre, petit et maigre, mais avec un nez crochu et des cheveux bouclés comme ceux d'un Noir. Il nous regarda, Homer et moi, avec dédain. Ils se disputèrent un moment pour savoir qui nous montrerait notre chambre, jusqu'à ce que le policier parte et nous dise de le suivre. Le long couloir était sombre, sentant l'humidité et faisant des bruits de rats qui mangent du bois. Il ouvrit la porte de la chambre et nous fit entrer. Il la verrouilla. Je n'eus ni l'envie ni la force de protester. Homer se jeta sur le lit et s'endormit aussitôt. Je me dirigeai vers la salle de bains, envahie de mouches par les restes d'excréments au fond des toilettes. J'appuyai sur le bouton de la chasse d'eau et ouvris difficilement la petite fenêtre en haut de la paroi de la douche. J'ai uriné en retenant ma respiration pour ne pas inhaler l'arôme nauséabond jusqu'à ce que suffisamment d'eau coule. Un peu d'eau. Il y avait une serviette qui semblait propre, mais quand je l'ai touchée, elle était dure à cause du sperme séché. J'ai enlevé ma chemise et me suis séchée avec le t-shirt qui était prêt à être jeté à la poubelle. Je me suis allongée à côté d'Homer et, regardant les cartes des taches d'humidité au plafond, je me suis endormie en pensant que nous avions peut-être déjà terminé notre voyage, et que cette ville – cet hôtel, cette chambre – était la destination finale de notre vie ensemble.

14

Le matin, je me suis réveillée dès l'aube. La rue devant l'hôtel était calme ; quelques hommes allaient travailler à pied, je suppose. Les écoles étaient fermées en raison de l'état de siège. Quelques femmes balayaient les trottoirs des commerces environnants. Deux ou trois voitures de patrouille et un camion de soldats sont passés, de tout leur poids heurtant les vieux pavés. Ce quartier devait être un établissement plus ancien que la ville elle-même. Du premier étage où nous logions, je pouvais voir à gauche, en remontant la rue, le ciel clair qui commençait à révéler les bâtiments modernes et sophistiqués qui caractérisaient Brasilia.

Une voiture s'arrêta devant la porte. L'assistante sociale en sortit et entra dans l'hôtel. Une minute plus tard, j'entendis le cliquetis de la serrure et elle me dit bonjour. Elle parcourut la pièce du regard avec une expression familière.

« Je suis désolée que vous ayez passé la nuit ici. » Son espagnol était parfait.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous parliez ma langue ? »

Elle sourit.

« Je parle généralement aux jeunes délinquants ; je ne parle pas beaucoup espagnol, et d'ailleurs, je ne savais pas encore qui vous étiez. »

« Et maintenant, vous le savez ? »

« Nous sommes en guerre avec votre pays, Professeur, mais oui, nous avons découvert des informations sur vous, votre famille et votre mère… » Elle regarda Homer pour s'assurer qu'il dormait encore. « On devrait le réveiller. Je vous emmènerai prendre le petit-déjeuner avant de partir. » Je pensais que ses paroles faisaient référence à l'extradition, mais j'aurais dû me douter que si elle était au courant pour Samanta et mon compte en banque, elle pencherait probablement pour la seconde option.

« Où ?»

« À l'institut du Dr Levi, bien sûr. N'est-ce pas là que vous alliez ?»

« Et à qui dois-je ce service, et combien ?»

Sans répondre, elle s'approcha d'Homero et lui secoua doucement les épaules. Je réalisai soudain que c'était une très belle femme, aux traits bien dessinés et au corps grand et mince qui se mouvait avec douceur et délicatesse. La main qui toucha Homero avait des doigts fins et des ongles légèrement longs, à peine féminins. Je ne voyais plus en elle la prostituée de São Paulo, mais Lucía, dans un corps très différent, mais avec la même assurance et la même finesse délicate de ses mouvements. Elle leva les yeux et me regarda de ses grands yeux noirs, et ses lèvres charnues me sourirent.

« Quel beau garçon tu as », dit-elle. « Il n'est pas surprenant que le Dr Levi soit intéressé par votre présence. C'est un homme qui a apporté du prestige à notre pays en choisissant Brasilia pour ses principaux projets de recherche. »

C'était la réponse que j'attendais. Ce n'était pas le prestige, mais l'argent. Levi et son savoir, Levi et ses liens avec le gouvernement américain. L'empereur du Brésil était déjà une institution archaïque, un vieux vestige de la colonie portugaise qui subsistait encore comme une façade. Cette nouvelle guerre ne concernait pas seulement l'Amérique latine.

Mon fils s'est réveillé et elle l'a emmené aux toilettes dans une autre pièce, plus propre. À son retour, elle m'a donné un sac contenant deux chemises neuves.

« Tu peux prendre une douche dans la pièce à côté ; tu trouveras des serviettes propres ; je les ai apportées. Nous avons une heure pour prendre le petit-déjeuner et partir. Nous l'attendrons dans la voiture. »

« Non, non, allons-y comme je suis… »

Elle a remarqué ma méfiance. « D'accord, Professeur, je ne vous séparerai pas de votre fils une seule minute si vous ne le souhaitez pas.»

Homer et moi sommes allés dans la pièce voisine et j'ai verrouillé la porte. Ils en avaient probablement un exemplaire, mais je n'avais d'autre choix que de leur faire confiance à partir de ce moment-là. J'ai pris une douche rapide sans quitter Homer des yeux, qui attendait, assis sur le couvercle des toilettes. Puis nous sommes partis et sommes montés dans la voiture. Deux pâtés de maisons plus loin, nous nous sommes arrêtés à une cafétéria.

« Quel jour sommes-nous ? » J'avais déjà perdu la notion du temps.

« Mardi, Professeur. 1er octobre.»

Elle m'a montré le journal officiel du jour, le seul publié depuis que l'état de siège avait aboli les médias privés. Les gros titres annonçaient les conflits sur le territoire paraguayen, qui jusque-là avait tenté de rester neutre.

« Ces événements convaincront le général López de nous rejoindre. L'Argentine sera laissée tranquille », ai-je dit, pensant à voix haute. Là, nous étions un passé bientôt aboli ; ici, nous étions un compte en banque. Elle ne dit rien.

- Comment t'appelles-tu ?

Ses yeux s'illuminèrent littéralement en m'entendant. Sa bouche s'ouvrit comme une porte sur un monde lointain de jungles lumineuses, d'arbres luxuriants et de troncs ombragés, d'odeur de sève et de tiges vertes, de chaleur intense et Des bruits étranges, d'animaux, d'insectes, d'eaux torrentielles.

-Éphigénie.

Des coups de feu retentirent dans la rue, mais personne à la cafétéria n'y prêta attention après les premières minutes, lorsque quelqu'un se leva pour regarder par les fenêtres. Des soldats passèrent en courant ou dans des camions militaires, poursuivant les hordes d'indigènes qui reprirent leurs attaques au bout de quelques heures. Elles semblaient ne jamais s'arrêter, même si chaque attaque se soldait par leur extermination quasi totale. Du moins, c'est ce qu'on disait dans la rue et dans le journal ce jour-là.

Et dans le grondement des coups de feu, Homère commença à parler, tenant toujours la tasse de café au lait d'une main, et l'autre la petite cuillère qu'il abaissa lentement vers la soucoupe tout en récitant. Parce qu'il disait quelque chose qui était sans aucun doute des vers, mais dans une langue que je ne reconnus pas au début. Sa récitation ne dura pas plus de deux minutes, et lorsqu'elle s'arrêta, je réalisai qu'elle avait parlé en grec. Je reconnus le nom d'Iphigénie dans les vers. Je lui ai demandé, craignant de me tromper.

« Euripide, Papa. Iphigénie en Tauride. La scène du sacrifice. »

Elle le regarda, fascinée. Je ne devais rien demander ; tout ce que je dirais aurait sonné comme la chose la plus triviale du monde. Puis j'ai lu dans ses yeux ce qu'elle avait tenté de cacher derrière cette complaisance gouvernementale. Quelque chose d'innocent et d'ancien, et pourtant de bestial et d'irrésistible à la fois. Iphigénie lut tout cela dans mes yeux, et de ses propres yeux, elle me répondit que pas encore, qu'il était encore temps, que ce n'était pas la dernière fois que nous nous reverrions.

Peu après, nous sommes montés en voiture et avons pris la direction du centre administratif. Les rues étaient larges, mais bordées de baraques

improvisées récemment, des bâtiments aux lignes sobres qui contrastaient avec l'architecture déjà mythique imaginée par Niemeyer dans les bâtiments classiques qui subsistaient encore, bien loin du paysage austère de science-fiction de l'époque où la ville fut construite et fondée. De nombreuses constructions avaient été ajoutées, cherchant manifestement à perpétuer le style architectural d'origine, mais des influences indirectes, notamment nord-américaines, étaient perceptibles dans certaines ; dans d'autres, les bâtiments n'avaient qu'une vocation commerciale, sièges sociaux d'entreprises internationales ou immeubles d'habitation imitant l'architecture de Chicago ou de New York. En passant devant ces constructions et leurs nombreux vestiges, j'ai pensé à Las Vegas, mais ici, le pastiche n'était ni intentionnel ni kitsch, mais plutôt le résultat de mesures d'urbanisme défaillantes, typiques de pays aussi instables que le nôtre. Le retour encore récent au système monarchique républicain n'était rien d'autre qu'un prétexte pour stabiliser et légaliser, tant bien que mal, une politique économique désastreuse, désormais irréversible. Brasilia était désormais une ville aussi vaste que Rio de Janeiro, la surpassant même en population. Elle abritait l'empereur, représentant de l'ancienne famille des Bourbons, ainsi que l'ensemble du régime représentatif et ses institutions : le Sénat, la Chambre des députés et le Premier ministre. Efigenia m'a expliqué, en voiture, que l'Empereur était celui qui prenait réellement les décisions politiques, et qu'il était bien plus intelligent que le Premier ministre. Contrairement à d'autres époques, les institutions républicaines n'étaient rien de plus qu'une sorte de façade qui maintenait l'image de démocratie qu'exigeaient généralement les relations internationales. Je me suis abstenu de lui demander si elle était d'accord ; il était clair qu'en tant que fonctionnaire, elle ne me répondrait pas franchement.

Homer regarda par la fenêtre ouverte, émerveillé par les immeubles que nous croisions, avec leur mélange de clinquants évoquant la royauté antique, comme les palais abritant les différents ministères, ou par la pauvreté exorbitante des grands immeubles conçus comme de simples et vieux appartements d'une chambre pour la classe ouvrière, avec plusieurs étages et des fenêtres grillagées qui ressemblaient davantage à des prisons.

À quelques pâtés de maisons de là, elle m'a montré un immeuble qui dominait les maisons et les commerces du quartier que nous traversions. Au début, nous ne voyions qu'une seule grande terrasse avec d'immenses jardins qui semblaient descendre à l'envers. Je n'ai compris la perspective qu'à notre arrivée. C'était une grande pyramide inversée, avec d'immenses jardins suspendus aux différents étages, ombragés par les étages supérieurs, qui descendaient en ampleur jusqu'à atteindre la base étroite occupée uniquement par la porte d'entrée. Alors que nous approchions en voiture, j'ai regardé par la fenêtre, curieuse et émerveillée, me demandant

comment un tel équilibre était maintenu, jusqu'à ce que la voiture passe entre des colonnes presque transparentes, invisibles de loin.

Efigenia s'est moquée de moi.

« C'est le design d'un Élève de Niemeyer, on dit qu'il était le seul digne de son école ; d'autres disent que c'est une horrible imitation des Jardins de Babylone.

J'acquiesçai, stupéfait. Elle manœuvra entre les colonnes, qu'elle disait faites d'acier transparent. Elles avaient enfin obtenu, me dis-je en pensant aux romans de Jules Verne, l'alliage autrefois utopique qui allait révolutionner l'histoire de l'industrie. Je voyais maintenant les reflets du soleil sur ces colonnes d'une hauteur impressionnante, contre la structure desquelles la voiture ne serait qu'un simple morceau de tôle si elle les percutait. De toute façon, les capteurs de la voiture se déclenchaient à chaque fois que nous passions trop près, et Efigenia se gara.

Nous descendîmes et la suivimes vers les portes en acier, qui s'ouvrirent lorsqu'elle posa la main sur le mur de pierre. L'édifice tout entier était un mélange d'acier et de pierre, sans béton ni ciment, juste une généreuse quantité de verre aux fenêtres, qui s'étendaient à perte de vue à mesure que nous levions les yeux, jusqu'à ce que nos têtes ne puissent plus tourner et que nous devions nous retourner pour continuer à observer les marches successives, où les plantes et les arbres formaient non seulement des jardins, mais des jungles qui scrutaient l'abîme, cette fois, du béton qui recouvrait le sol de la ville. Tout semblait vouloir s'échapper, et des centaines de fleurs et de feuilles exotiques bordaient les balcons, tels des saules pleureurs au bord d'une mer de pavés. Se lamentant, cherchant à s'échapper, se nourrissant du soleil et de l'ombre de ce bâtiment, qui était une sorte de grande jungle agitée, car nous avions déjà commencé à entendre les sons qui peu à peu obscurcissaient et étouffaient les bruits de la ville.

Un seul ascenseur occupait toute l'étroite entrée. Le sommet de la pyramide inversée était précisément cela : un sommet appuyé – et non plus même enterré, comme on pourrait s'y attendre selon les lois de l'architecture – sur le sol. Si les colonnes n'étaient pas visibles, malgré leur transparence informelle, on pourrait facilement imaginer qu'une pyramide d'Égypte et du Mexique avait été transportée et placée à l'envers sur ce site de Brasilia. Ou peut-être s'agissait-il simplement d'une pyramide découverte dans la forêt amazonienne, où, comme on l'a souvent dit, subsistent des recoins impénétrables. Comme si la jungle n'était pas une vaste étendue d'une seule surface, mais plutôt plusieurs plans superposés, peut-être couverts et dominés par des générations successives d'une végétation dévorante et impitoyable.

Alors que nous montions, l'ascenseur ralentit doucement, changea de direction et reprit sa course ascendante. Efigenia m'expliqua que ces arrêts se trouvaient aux différents étages, où de nouveaux ascenseurs se multipliaient vers les quatre côtés du bâtiment. « De plus, chaque étage dispose de plusieurs véhicules parallèles qui vous emmènent d'un niveau à l'autre, individuellement. Les bureaux du Dr Levi se trouvent sur la terrasse. Nous y serons bientôt.» Nous sommes passés d'un ascenseur à l'autre, et à chaque étage, je pouvais voir les fenêtres qui s'ouvraient sur la ville, peu à peu masquée par le brouillard. La végétation du bâtiment débordait des balcons, comme on pouvait déjà le voir de l'extérieur, mais de l'intérieur, cette même jungle était éblouissante par ses couleurs et son agencement harmonieux avec l'architecture du bâtiment.

« Qui l'a construit ?» lui ai-je demandé.

Elle m'a lancé un regard ironique.

« Un Argentin… » et a ri. « Ne me dis pas que tu ne savais pas. Je pensais que les Argentins étaient trop pédants pour ne pas savoir, ou peut-être que c'est pour ça qu'ils adoptent cette attitude d'ignorance aristocratique.»

Je n'ai pas répondu ; elle a condescendu à dire que c'était une blague.

« Walter Márquez. »

Je le connaissais ; il avait conçu plusieurs bâtiments gouvernementaux à La Plata, ainsi que des attractions touristiques et des hôtels particuliers dans de nombreuses provinces. Mais je ne connaissais pas bien le bâtiment dans lequel nous nous trouvions.

« On dit qu'il avait beaucoup de plans inachevés, beaucoup datant de l'époque où il étudiait ici avec Niemeyer. Les architectes ont relancé le projet à la mort de Márquez. »

Homero s'arrêtait à chaque pas que nous faisions pour continuer l'ascension. La végétation vert foncé et les fleurs rouges et turquoise attiraient son attention, mais surtout, le chant des oiseaux qui nous submergeait presque chaque fois que les portes de l'ascenseur s'ouvraient et que nous nous dirigions vers l'étage suivant, près des balcons. Presque au sommet, ou à la base de la pyramide, il n'y avait pas d'ascenseur, seulement de longues rampes avec de larges marches qui montaient en spirale jusqu'à la terrasse. Puis la porte s'ouvrit et nous fûmes aveuglés par la lumière du soleil.

Une fois nos yeux habitués, nous ne vîmes qu'une petite partie de cet étage, où se trouvait le bureau du Dr Levi. Je réalisai que nous n'étions pas dehors, même si la lumière était éblouissante. Tout cet endroit, du moins celui qu'Efigenia appelait administratif, n'était qu'un étage parmi d'autres, mais recouvert par la même lumière. La matière transparente des colonnes. Le mobilier était très espacé, et les gens circulaient, ouvrant des portes qui semblaient inexistantes. Certaines, en bois, ressemblaient même à des troncs d'arbres qui dépassaient du plafond, dans des interstices taillés dans l'acier transparent.

Un homme en costume blanc et chemise noire s'approcha de nous. Il s'adressa à Efigenia avec une grande affabilité, mais un respect timide. Il était presque âgé, noir lui aussi, mince, avec une barbe clairsemée et mal taillée. Ils parlèrent en portugais, nous jetant de temps en temps des coups d'œil, à Homero et à moi. Mon fils haussa les épaules ; on aurait dit qu'ils ne discutaient que de procédures administratives de routine. Puis elle nous présenta. C'était le secrétaire personnel du Dr Levi. Il dit qu'il nous considérerait comme une exception à son emploi du temps chargé. Il partait pour l'Amérique du Nord la semaine prochaine pour une formation en vue de son poste de conseiller scientifique pour un voyage sur la Lune. Il avait récemment entendu parler d'Homero. Je regardai Efigenia, l'interrogeant. Beaucoup des questions que je me posais depuis notre arrivée en territoire brésilien, et surtout à l'approche du nord, me revenaient à l'esprit : pourquoi la curiosité et la peur suscitées par l'apparition d'Homère s'étaient-elles parfois transformées en une sorte d'indifférence, puis en un respect craintif lorsque nous étions enfin arrivés en ville après le début des attaques ?

Nous étions assis dans de larges fauteuils devant une grande table basse, sur un tapis aux imprimés floraux d'une tapisserie indigène. On nous offrait des boissons fraîches. Le soleil était intense, mais pas brûlant. Je bus mon café, que je préférais aux jus de fruits exotiques que le vieil homme nous apportait. Lorsqu'il nous laissa seuls, je demandai à Efigenia :

« Comment le Dr Levi a-t-il découvert l'existence d'Homère ?»

« Ma chérie », dit-elle en caressant mon avant-bras nu. Je portais l'un des t-shirts qu'elle m'avait apportés. Dès qu'on m'a parlé de votre fils au commissariat, j'ai immédiatement contacté Fandiño, le secrétaire de Levi. Je savais qu'il allait partir en voyage, mais je savais aussi que rencontrer Homero serait une priorité pour lui.

Je n'ai pas demandé pourquoi ; je le savais déjà. J'avais lu certains de ses livres, mais tout ce bâtiment, cette sorte de jungle architecturale, m'a éblouie, séduite et effrayée. Tout comme Efigenia.

15

Quand le vieux Fandiño est revenu, il a dit que le Dr Levi serait occupé au laboratoire toute la journée, mais qu'il avait fait savoir que nous étions ses invités, bien sûr, et qu'Homero avait désormais sa place à l'institut. Sans nous laisser le temps de répondre ou de poser la moindre question, il nous a fait signe de le suivre. Efigenia et Homero ont fait les premiers pas derrière lui, mais je suis resté immobile. Ils se sont tournés vers moi, et elle a semblé comprendre. « Fandiño, le professeur a vécu de très mauvaises expériences, et je pense qu'il est méfiant. On devrait peut-être lui laisser du temps… »

Le vieil homme hocha la tête, se couvrit la bouche avant de tousser bruyamment, puis dit :

« Bien sûr. Que voulez-vous demander, professeur ? »

Ils me regardaient avec une sorte de sarcasme, me semblait-il, comme un enfant moqué et pris au sérieux. Que pouvais-je bien demander, me disais-je, dans cet endroit où tout semblait à sa place, même les questions me semblaient inutiles, car les réponses avaient déjà été données depuis longtemps. Chaque aspect de ce bâtiment suscitait des questions ridiculement évidentes, et pourtant, comme un sourd, je ne les entendais pas, ou si je les entendais, mon esprit ne parvenait toujours pas à saisir la portée de ces réponses.

« Quel est cet endroit ? » ne pus-je que dire.

Le vieil homme afficha pour la première fois un regard humain compréhensif.

« L'endroit où votre fils retrouvera ses pairs », dit-il.

Je ne pense pas qu'il m'en ait fallu plus pour le suivre. Un poids avait soudain disparu, une immense fatigue m'avait envahi, et j'ai dû saisir la main d'Efigenia de ma main gauche, et celle d'Homer de l'autre. Elle ressentait ce qui m'arrivait, et ses yeux noirs dans son teint sombre et olivâtre m'apportaient le soulagement tant attendu. J'avais envie d'être au lit à côté d'elle, de sentir ses mains et la chaleur de ses cheveux sur mon corps. De ne plus penser à notre prochaine destination. De ne plus penser aux villes que nous avions quittées ni aux gens qui disparaissaient peu à peu de nos vies. Juste sentir la brise dans les grands arbres, le bruissement de leurs cimes au-dessus de mon lit, entendre les bruits de la jungle et le grondement de l'eau de la rivière au loin.

Fandiño nous a ramenés aux ascenseurs, cette fois pour redescendre, mais nous nous sommes arrêtés deux ou trois étages plus bas. La porte s'ouvrait sur ce qui semblait être une autre terrasse, et le sentiment de désorientation me perturbait à nouveau. Au-dessus, il y avait le ciel, et je pensais donc que nous étions de retour sur la terrasse. Nous avons marché sur des sentiers de terre calcaire qui devenaient progressivement rougeâtres au fur et à mesure que nous marchions. Les buissons de chaque côté se transformaient en arbres aux larges et longues feuilles. Le pépiement était parfois assourdissant, et l'odeur humide commençait à me faire transpirer. Homero avait lâché ma main quand j'essuyais la sueur de mon front, et je l'appelai en le voyant s'éloigner entre les troncs. Efigenia me saisit le coude, me disant de ne pas m'inquiéter. Fandiño se tenait à côté de moi, et entre eux, ils me tenaient les bras, sans me forcer, comme un vieil homme sur le point de s'évanouir.

« Je vais bien maintenant », leur dis-je un peu plus tard, croyant que nous approchions des balcons. J'avais hâte de voir la ville d'en haut, mais nous continuâmes à marcher pendant environ une demi-heure. Le bâtiment était plus grand que je ne l'avais imaginé, ou alors nous tournions simplement en rond dans ce décor de jungle installé au milieu de la ville.

Mais alors j'entendis la voix d'Homero qui m'appelait. Elle était claire, plus mature que jamais, et pourtant quelque chose dans son timbre me semblait étrange. Je me suis vite souvenu avoir parfois entendu ce genre de plainte, par exemple lorsqu'elle avait peur ou pleurait. Des moments où son intelligence éblouissante se transformait en un gémissement atroce, blessé, animal. Mais comme cette fois je ne la voyais pas, seul son ton me parvenait, et je pouvais y isoler une sorte de sagesse extrême, blessée. J'ai couru vers la source de sa voix. Les plantes formaient un chemin à traverser. Elles me faisaient mal, déchirant ma chemise, entaillant mon pantalon, tandis que j'entendais la voix d'Efigenia m'appeler avec son accent portugais retrouvé, comme si on m'appelait d'un autre continent, de l'autre côté de l'océan.

Puis je suis arrivé à une clairière, au centre de laquelle se tenait Homer, et soudain j'ai réalisé que ce n'était peut-être pas lui. Car il y avait près de dix singes qui l'accompagnaient, debout, même plus grands, peut-être des adultes. Ils se tenaient immobiles, formant un cercle imparfait où chacun pouvait observer les autres tour à tour et simultanément, mais la plupart des regards se portaient sur le plus jeune. Mon fils me tournait le dos, tournant la tête de gauche à droite, observant les autres, plus étonné qu'eux, plus effrayé. Je ressentais sa peur, car c'était la même que moi. Que faire ? me demandais-je. Aller le sauver ? Le sauver de quoi ? C'étaient des singes, me disais-je, qui l'observaient parce qu'ils le trouvaient semblable. Mais leur posture était celle des humains, malgré leur structure physique différente. Qu'y avait-il de différent chez eux ? me demandais-je, alors que la question aurait dû faire référence à des similitudes.

Mon fils était un être humain souffrant d'une maladie. Les autres étaient des singes. S'ils étaient tous semblables, même autant que je ressemblais au vieux Fandiño lui-même, alors ces êtres qui se contemplaient en groupe pouvaient aussi être de la même espèce.

Puis Homère prit la parole. Il dit quelque chose en anglais, quelque chose comme : « Que soit la finale de sembler. » Et il continua avec ce qui était le reste d'un poème de Wallace Stevens. Alors qu'il s'apprêtait à réciter le dernier vers, l'un des autres l'interrompit en posant un doigt sur les lèvres de mon fils, et je l'entendis dire : Le seul empereur est l'empereur de la glace.

Ils ne m'ont pas vu, ou ils ne m'ont pas prêté attention. Je crois que j'étais sur le point de m'effondrer dans les feuilles mortes. Je me sentais perdu, ignoré, aussi insignifiant que ces feuilles sèches que j'écrasais entre mes genoux. J'ai enlevé ma chemise déchirée et j'ai regardé mon corps, essayant de trouver mon identité : un corps blanc, nu, avec si peu de poils que je ressemblais plutôt à un reptile décharné essayant de ramper sur le sol sinueux de la forêt.

J'ai senti des mains dans mon dos, j'ai reconnu Efigenia qui me caressait, et je l'ai entendue pleurer, elle aussi, avec moi. Mais même si je ne la voyais pas, je sais que ses lèvres affichaient un sourire qui me semblait une insulte.

J'étais un homme, un corps et un esprit en déclin. Les vestiges de la sagesse antique s'étaient effacés de ma mémoire depuis longtemps, avant même ma génération.

Homère m'avait posé une question quelque temps auparavant. J'aurais dû lui répondre ce que j'avais désormais définitivement découvert : il n'y a pas de régression.

Les autres singes s'approchèrent d'Homère, et je les entendis parler et se serrer la main en guise de salutations ; certains le serrèrent dans leurs bras, et deux ou trois l'embrassèrent sur les joues. Mon fils s'abandonna à eux, petit et chétif, mais droit comme les autres. N'ayant plus peur, il leva la tête vers les grands arbres et se laissa guider vers une autre clairière dans le sous-bois. Je me levai et les suivis. Efigenia était accrochée à mon bras et me regardait affectueusement, même si je ne la regardais pas dans les yeux, car j'avais tellement honte de mon ignorance que je n'aurais pas pu continuer si cette honte s'était reflétée en elle. Fandiño nous suivit.

La jungle dans laquelle nous nous trouvions s'est soudainement transformée en prairie, ou plutôt en savane où le soleil brillait intensément sur l'herbe. L'herbe, tantôt haute, tantôt courte, ondulait au gré du vent qui me rafraîchissait le corps. Efigenia me serra la taille et nous traversâmes ensemble la savane, suivant le groupe de singes jusqu'à un bâtiment situé dans un creux de la route. Je pouvais maintenant la regarder dans les yeux. Elle me souriait, mais à chaque fois que j'essayais, je sentais une boule dans ma gorge, et Efigenia posa sa main sur ma poitrine, me caressant comme un enfant qui pleure.

Nous escaladâmes la colline derrière laquelle le groupe de singes avait disparu. L'herbe était maintenant toute jaune, haute et sèche. Il n'y avait plus d'arbres aux alentours, sauf au sommet, où nous vîmes que le toit que nous avions aperçu appartenait à une vieille maison de style colonial. Nous les vîmes entrer par la porte d'entrée et nous continuâmes le chemin qui y menait.

« Quel est cet endroit ? » demandai-je, mais elle me répondit que c'était sa première visite.

« Fandiño doit savoir », dis-je, mais lorsque je me retournai, le vieil homme avait disparu. Nous reculâmes, les mains sur le front pour nous protéger. Nous le vîmes assis par terre, caressant un animal qui ressemblait à un coyote. Elle l'appela d'un cri, puis l'animal nous regarda, et je remarquai ses grands yeux, la couleur presque jaune et tachetée de sa fourrure, et la pente caractéristique de son dos. Le chacal s'enfuit, et Fandiño se dirigea lentement vers nous.

Efigenia l'aida comme elle m'avait aidée. Le vieil homme était fatigué et avait mal aux jambes. Elle me montra la maison, et il me dit que c'était l'un des laboratoires de Levi. Il y avait dormi pendant les mois qu'il avait passés au Brésil. Mais maintenant, il n'était plus dans cette maison, mais dans un autre de ses bureaux. Il nous verrait sans doute le lendemain.

Je me sentais de plus en plus confus ; la réalité se déformait : la maison que nous voyions était l'une des nombreuses maisons de l'institut, sur un seul

de ses nombreux étages. C'est ce que me disait ma raison, mais je ne pouvais pas la concilier avec l'idée que nous étions dans une vaste prairie après avoir traversé une sorte de jungle qui nous avait pris plus d'une demi-heure, dans un espace ouvert sous un ciel clair et un soleil éclatant.

Peut-être tout cela n'était-il que l'effet d'une insolation prolongée. Peut-être mon fils et moi étions-nous au milieu d'une route, endormis dans la voiture par un après-midi chaud. Mais ces idées me semblaient aussi artificielles et incertaines que l'idée qu'Homer ne soit pas né avec une main de singe me semblait fausse et illusoire.

Nous avons gravi tous les trois le petit escalier qui menait à l'arcade entourant le manoir. Nous nous sommes approchés de la porte et avons frappé. Nous avons attendu. Le bruit du vent sur le vieux toit semblait jouer d'un instrument grave. Personne ne nous a répondu. Puis j'ai posé la main sur la poignée et j'ai ouvert. La pièce dans laquelle nous sommes entrés présentait le mobilier classique d'une vieille maison : la réception d'un vieux manoir, typique d'une plantation de café du XVIIe ou XVIIIe siècle, avec une table au centre, des miroirs aux murs, des vases sur de hauts piédestaux et des pots de plantes et de fleurs tropicales. Un large escalier à rampe de bois menait au couloir du premier étage, où nous pouvions voir des portes closes et des rideaux tirés, ornés de rubans à franges et de glands dorés. Fandiño nous précéda et nous invita à le suivre. Au lieu de monter, il passa au pied de l'escalier et se dirigea vers le fond, où une haute arche ornée de bas-reliefs en bois nous mena à une série de pièces plus petites, non pas disposées le long d'un couloir, mais communiquant les unes aux autres, et il était impossible d'y accéder sans passer par l'une des précédentes. Nous entrâmes alors dans la première pièce, où la musique d'un quatuor à cordes nous accueillit soudain avec un mouvement d'allegro apassionatto. Quatre singes jouaient de leurs instruments, assis sur leurs chaises, face à face, absorbés par leur pratique, tournant les pages des partitions sur les pupitres. Efigenia et moi sommes restés là un moment, tout près de la porte, mon torse nu et moite contrastant avec l'atmosphère de conversation, comme si nous étions soudainement entrés dans une pièce datant de deux siècles plus tôt. Les musiciens étaient habillés à la mode contemporaine, certains en jeans et t-shirts, le violoncelliste en chemises à manches courtes et pantalons en sergé. Ils jouaient le quatuor La Jeune Fille et la Mort de Schubert. Ils ne nous regardaient pas, et le vieux Fandiño nous fit signe de continuer. Nous le suivions dans la pièce voisine, où un groupe de trois ou quatre singes discutait. Je remarquai qu'ils discutaient avec véhémence, avec fougue et voix fortes, s'interrompant les uns les autres. Soudain, un rire dissipa la tension, et ils buvaient aux bouteilles posées sur la table autour de laquelle la foule s'était rassemblée. Un arrimado. L'un d'eux semblait être le meneur, car, changeant de sujet, il commença son discours, proposant une sorte d'hypothèse sur l'histoire des institutions politiques, et bientôt les autres commencèrent à l'interrompre, certains hochant la tête, d'autres le contredisant. Le vieil homme nous conduisit à la porte suivante, où une

troupe de théâtre jouait une scène du quatrième acte d'Hamlet de Shakespeare. Les singes acteurs se tenaient près de ce qui devait être une tombe, et le personnage principal tenait un crâne humain. Il l'observait attentivement, récitant en anglais ce que je me souvenais être le souvenir du crâne de Yorick par le prince Hamlet. Je reconnus un anglais parfait, démodé, que je ne comprenais pas. Pendant un instant, le singe me fixa du regard, sans se lever de sa position agenouillée, et je ressentis une sorte de reproche ancien, et le sourire qui éclaira son visage rappelait les odeurs d'humidité et de feuilles sèches, comme si nous étions tous les deux dans une forêt danoise par une nuit d'hiver, et qu'il contemplait mon propre crâne. Efigenia remarqua mon agitation, la transpiration sur mon corps tremblant, et dit quelque chose à Fandiño. Il l'ignora et nous dit de le suivre. Dans la pièce voisine, la musique retentit de nouveau, mais elle provenait d'un piano sur lequel quelqu'un jouait un rythme de danse. Plusieurs singes dansaient une danse intense, quelque peu statique ; ils s'enlaçaient, se séparaient, puis se rejoignaient par des gestes des mains et des bras. Ils ne savaient pas encore danser comme les humains, pas encore, et je découvrais dans leurs regards ce ressentiment né d'une envie inébranlable. La musique ne s'arrêtait pas, mais les pauses étaient perceptibles, la transformant en une sorte de creux sombre où la lumière provenant des fenêtres s'enfonçait comme un trou noir, et soudain les mêmes notes réapparurent, transformées en chants dissonants d'oiseaux cachés dans de très grands arbres feuillus. Et lorsque nous nous dirigâmes vers l'autre porte, impatients de nous échapper, les touches du piano n'étaient plus des touches de piano, mais des feuilles que nous foulions sur la terre boueuse et feuillue. Fandiño ne nous laissa aucun répit, et bien qu'Efigenia eût semblé me plaindre, elle était si fascinée par tout ce qu'elle voyait qu'elle refusa de s'arrêter. Je pensai à Homère et, prenant le vieil homme par le bras, je le fis s'arrêter.

« Où est mon fils ? » demandai-je.

« Patience, professeur. Vous le verrez bien assez tôt.»

Il continua vers la pièce voisine. Il n'y avait que deux singes. L'un était assis à un bureau, l'autre en face, sur une chaise, écoutant ce que l'autre disait. C'était un poème en portugais, peut-être un poème épique de Luis de Camóns, peut-être Les Lusiades. Il y avait une autre chaise près de la porte, et je m'assis, sans me soucier des désirs d'Efigenia ou du vieil homme. Je ne bougeai pas de là jusqu'à la fin du poème. Pendant quinze longues minutes, je me laissai porter par la sonorité tantôt laconique, tantôt impénétrable du portugais ancien. Je me suis immergé dans les batailles et j'ai senti le bruit des coups, les cris et le grondement des armées sur terre, le bruit de la mer et des vagues sur les navires arrivant du Vieux Monde sur les côtes brésiliennes, l'odeur de la poudre à canon et le bruit des coups de mousquet. Et mes visions allaient au-delà de ce que le poème évoquait, contemplant les guerres futures, la construction de villes, de bateaux à vapeur et de trains à travers les Amériques. Puis, l'espace d'un instant, j'ai vu Homère au milieu d'une autre guerre. Il ne portait pas d'uniforme ni d'armes, mais il était au cœur de celle-ci, nu comme un singe au milieu de l'Amazonie, le regard perdu dans le vide, observant tout ce qu'il ne pouvait voir autour de lui.

J'ai relevé la tête, que j'avais tenté de cacher dans mes mains, les coudes posés sur mes genoux. Le récitant s'était arrêté et me regardait. Il a commencé à s'approcher de moi. À un pas de moi, il a tendu la main. J'ai revu la main simiesque de mon fils, minuscule dans mon souvenir. L'angoisse revint, tout comme le désespoir. J'avais envie de pleurer, car je ne supportais plus mon propre corps.

« C'est un honneur de vous rencontrer, Professeur. J'ai lu vos livres. Et nous sommes fiers que votre fils nous rejoigne.»

Je le regardai, ne sachant que répondre. La réaction violente qui m'était venue à l'esprit me traversa l'esprit, car je ne comprenais pas, car mon esprit était trop accablé par mon angoisse pour saisir tout ce que je venais de voir dans cette maison. Je m'essuyai le visage du mieux que je pus du revers de la main et réalisai une fois de plus que j'étais presque nue, et que mes poils, bien que rares, ressemblaient à ceux d'un animal récemment libéré d'une longue période de confinement. Mes cheveux longs, ma barbe non rasée depuis plusieurs semaines, le pantalon ridicule qu'Efigenia m'avait offert. J'étais une source de rire pour cet être qui me regardait, celui qui m'avait J'avais récité Camôens, saisissant clairement chaque vers et chaque expression avec la plus grande précision, car son expression transparaissait qu'il comprenait le véritable sens de l'esprit d'une épopée. J'étais un clown, une mascotte déguisée en humain, j'étais un animal de cirque. Et je me sentais rapetisser, je respirais l'odeur de mon corps, sale et blessé par le soleil, les branches et l'herbe, ma peau bronzée et mes muscles affaiblis. Je regardais mes mains, douloureuses et meurtries, incapables de jouer d'un instrument, ni même de tenir un crayon et d'écrire. Je pouvais à peine prononcer un son que je prenais pour un mot.

« Il n'y a pas de régression », m'avait dit Homère il n'y a pas longtemps. Il n'y en a pas, pensais-je, pour eux, mais silencieusement, il y en a pour nous. Les cercles de l'histoire sont des spirales parallèles qui peuvent se rencontrer et se croiser.

Où était le Dr Levi, pour lui demander tout cela ? Comme si Fandiño avait lu dans mes pensées, il dit, tel un prêtre d'une secte :

« Le Dr Levi n'est pas là, mais il sera bientôt avec vous. »

On dit souvent, pensai-je, que Dieu est invisible, mais omniprésent. Peut-être était-il parmi nous, peut-être était-il ce singe qui venait de réciter et qui me regardait maintenant avec respect malgré mon apparence peu honorable. Car il me regardait dans les yeux, non pas mon corps, mais la forme voilée de mon âme.

Il posa une main sur mon épaule droite. L'épais poil de sa main me rappela celle d'Homère. Il me conduisit dans la pièce voisine. Efigenia et Fandiño nous suivirent. La petite pièce était éclairée par une lampe posée sur un bureau, et je réalisai que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis notre entrée, car la nuit tombait. Sur le bureau, il y avait aussi de nombreux livres empilés, et des papiers qui semblaient éparpillés, mais consultés les uns après les autres par quelqu'un qui s'était levé de sa chaise, maintenant à peine en train de bouger. De l'autre côté, un singe écrivait sur d'autres

feuilles tout en consultant un carnet électronique. La lumière de l'écran, que je ne pouvais pas voir, éclairait à peine son visage, juste assez pour le voir cligner des yeux. Ses cheveux étaient plus clairs que ceux des autres et ses yeux étaient vert foncé, me semblai-je. Je ne sais pas s'il nous remarqua, mais il resta silencieux lorsque son compagnon revint à sa chaise, une tasse fumante à la main. Ils échangèrent quelque chose à voix basse, sans se regarder, et je reconnus alors Homère dans le singe nouvellement arrivé. Ils échangèrent des papiers, et mon fils lut quelque chose qu'il avait écrit quelques minutes auparavant. L'autre écoutait attentivement, les yeux baissés, et hochait la tête. Il commentait, parfois en souriant. J'écoutais des vers que je connaissais, lorsqu'Homère m'avait montré des poèmes qu'il avait écrits depuis notre séjour à Montevideo. L'autre le pressait de lire quelque chose de nouveau, et mon fils parut d'abord réticent, puis se frotta les yeux, comme épuisé, et essaya de lire ce qu'il avait écrit. L'autre lui tendit alors une paire de lunettes, et Homère les prit entre ses doigts et les mit. Je le vis sourire pour la première fois depuis longtemps, et son visage était différent de celui que je connaissais. C'était mon fils, mais soudain, il avait grandi. C'était presque un homme, mais bien plus que cela. C'était un esprit qui codifiait son intellect selon les rythmes de la versification antique, à tel point que parfois je croyais entendre des citations ou des mots en grec.

C'était la première fois que je le voyais porter des lunettes. La première fois aussi que je savais avec certitude qu'un monde nouveau était en train de naître dans ce bâtiment.

J'étais un témoin infâme, un intrus dans ce monde qui commençait à s'effondrer là-bas.

16

Il s'appelait Friedrich. Levi lui-même l'avait ramené de ce petit village allemand lors d'un de ses voyages. Le médecin qui l'avait accouché avait tenté de le noyer dès sa sortie du ventre de sa mère. Il raconta qu'à sa vue, elle grimaça d'horreur, puis le médecin le déposa sur la table d'opération et lui mit un drap sur la tête. Mais elle hurla, soudain plus horrifiée par l'acte que par l'apparence de son fils, et le médecin la regarda comme s'il ne comprenait pas. Puis une infirmière lui prit le drap des mains et prit soin de l'enfant.

« C'était la première fois qu'ils essayaient de se débarrasser de moi », dit-il, tandis que nous nous dirigions vers l'un des balcons des étages supérieurs. Nous étions là depuis près d'une heure, et il restait encore un long chemin à parcourir. Je ne m'habituerais jamais aux proportions des distances dans ce bâtiment, même après plusieurs années. L'espace y était une dimension différente, en harmonie avec, et peut-être même plus incongrue, que ne le laissait supposer la disproportion du temps à l'intérieur. Mais nous étions à une époque du monde où rien n'était certain, l'avenir et sa technologie se laissaient dépasser par les vestiges du passé, qui n'étaient plus des

échantillons malodorants, mais gagnaient en force, reconquérant des espaces, Logique tordue.

Quelques semaines après sa naissance, alors qu'il était déjà chez lui, plusieurs femmes fanatiques de la paroisse provinciale sont venues l'emmener et le brûler. Cette fois, c'est son père qui l'a sauvé. Les hommes étaient allés à l'usine où il travaillait, et il est sorti en courant et est arrivé chez lui après que les femmes l'aient déjà emmené. Il est remonté dans la voiture et les a suivies. Voyant le groupe de femmes, il a écrasé celles qui le suivaient, qui ont crié et l'ont insulté, mais elles ont lâché l'enfant. Son père l'a soulevé du sol, comme un petit chiffon noir couvert de poils, l'a mis dans la voiture et est rentré chez lui. Aucune autorité n'est venue le chercher ni ne l'a inculpé de l'agression commise par les femmes. Personne en ville n'a osé contredire sa version des faits.

« Mes parents ont déménagé plusieurs fois, car j'étais le seul jusque-là, vous comprenez ? Du moins, le seul connu en Europe. » Mon père n'avait plus de travail, et en grandissant, il est devenu plus difficile de me cacher, et ils ne le voulaient pas. Ils ne voulaient pas faire de moi un être isolé ou un phénomène de foire. Puis un jour, Levi est arrivé, informé de l'affaire, car la nouvelle de ma naissance s'était déjà répandue, et des journalistes et des médecins arrivaient pour m'étudier. Je me souviens qu'il me regardait de ses yeux d'enfant – il était encore presque étudiant – et qu'il parlait à mes parents. Et ils, je ne sais pourquoi, lui ont fait confiance à ce moment-là. Bien sûr, je comprendrais plus tard, mais à l'époque, j'avais cinq ans et je ressemblais déjà à un singe, mais je marchais droit et je parlais parfaitement. Étais-je un homme ? Je me suis demandé. Il m'a dit qu'il était un hominidé : homme et singe. Une lignée ancestrale dont les deux espèces descendaient. Et pourquoi était-il né ainsi ? Je le lui ai demandé, déjà sur le bateau qui nous emmenait en Amérique. Parce que la structure moléculaire de l'ADN est une spirale, et l'histoire naturelle du monde est très similaire. « Les cycles de l'histoire, cher Friedrich », m'a-t-il dit, « tu auras l'occasion de les voir plus tard, si nous avons de la chance. » À partir de ce moment-là, il était au Brésil. Il assista à la construction de l'Institut et accueillit chacun des singes qui arrivèrent plus tard. Seuls quelques-uns moururent ; les autres, reconnaissables dans le monde, étaient désormais là. Ils n'étaient pas nombreux, mais le temps, lent et évolutif, ferait en sorte qu'il y en ait davantage. Je lui demandai s'ils espéraient se reproduire entre eux.

« Certainement, Professeur, ce serait inévitable. Mais cela ne garantit pas que d'autres comme nous naîtront. Je vous l'ai dit, le hasard et la contingence des gènes en décideront. Nous ne pourrons peut-être avoir que des enfants humains, comme cela a été l'inverse jusqu'à présent. L'arrivée de votre fils nous redonne vie, croyez-moi.»

« Pourquoi ? » lui demandai-je alors que nous atteignions l'immense balcon orné de plantes grimpantes qui tombaient dans l'abîme comme de grands escaliers que l'on pouvait monter ou descendre. Mais en contemplant le ciel gris, la ville désorganisée, les voitures et les ambulances se précipitant d'un endroit à l'autre, les sirènes hurlant sans cesse, les chars des forces armées surveillant chaque recoin, les explosions qui résonnaient toutes les demi-heures, sans parler des coups de feu et des mitrailleuses, qui aurait

voulu quitter cet endroit ? L'invasion des indigènes s'intensifiait. Ils n'utilisaient que des lances et des flèches, mais leur nombre ne diminuait pas malgré les massacres. On disait que l'empereur avait envoyé des forces expéditionnaires avec l'ordre de les exterminer complètement en Amazonie. Des avions survolaient la ville, patrouillant la jungle chaque jour et la bombardant régulièrement. Les informations à la télévision et dans les journaux rapportaient les reportages de journalistes qui s'étaient aventurés dans la jungle, et ceux qui revenaient raconter leur expérience le faisaient depuis un lit d'hôpital, avec des membres amputés ou de graves blessures après avoir été fouettés par les indigènes. Quel était leur but avec cette invasion ? demandai-je. Friedrich, avec son accent allemand persistant, tenta de me répondre. Parce qu'Homère est différent, extrêmement différent. Son intelligence est supérieure. Ce que nous faisons ne diffère en rien de ce que les humains ont toujours fait : l'art, la science, l'histoire, la poésie. Mais Homère est un hominidé supérieur, tel que Lévi l'avait imaginé dès qu'il m'a vu pour la première fois. Vous savez que l'évolution a été différente selon les branches des êtres primitifs ; certaines ont évolué plus vite et d'une certaine manière, d'autres d'une autre, et de là les races humaines. Les singes ont conservé leur apparence, mais ils ont aussi évolué. Ce qui s'est produit récemment, ou peut-être depuis des milliers d'années, puisque les changements génétiques se mesurent très lentement, est le même processus multiple et varié : certaines branches ont modifié leur ADN d'une certaine manière, par exemple en changeant simplement leur apparence physique, d'autres la structure moléculaire du système immunitaire, d'autres encore la génétique du système nerveux. Passionnant. Ce que Levi espérait, et redoutait, c'était d'obtenir un spécimen combinant les caractéristiques d'un tronc commun, ou du moins d'un tronc représentant les plus grandes branches. Ce qu'il craignait, c'était qu'il s'agisse d'un être primitif et bestial, et que la véritable involution commence alors avec lui, ou, au contraire, que cette plus grande branche soit comme un demi-tour sur une autoroute : tout ce que nous avons maintenant, nous le rapportons, mais en ajoutant à tout le fardeau du savoir et du potentiel, celui des cellules souches. Comment expliquer cela, Professeur, si nous ne pouvons même pas l'imaginer ?

« Et Homère est ce qui s'en rapproche le plus, n'est-ce pas ?»

Il hocha la tête, sans me regarder, les yeux rivés sur le drame qui se déroulait sous nos yeux. Une escadrille d'avions se dirigeait vers l'Amazonie. Les explosions se faisaient sentir sous nos pieds, et l'odeur de fumée se propageait à des centaines de kilomètres. Malgré tout l'armement, le gouvernement impérial semblait perdre patience. Les hordes indiennes revenaient, et personne ne savait quel était leur objectif. Ils ont tout simplement massacré tous les habitants de la ville, blancs ou noirs, même les autochtones civilisés après plusieurs générations. Je me suis souvenu du jour où ils nous ont attaqués dans le train ; ils voulaient seulement prendre Homer, car s'ils avaient voulu le tuer, ils l'auraient fait. J'ai raconté cela à Friedrich.

« Cela ne me surprend pas ; le seul bâtiment qu'ils ont épargné jusqu'à présent est celui-ci. Je crois – et c'est une idée que je n'ai partagée avec personne, pas même avec Levi – qu'ils viennent nous trouver, pas nous tuer.»

Je savais que des événements similaires se produisaient dans le reste de l'Amérique du Sud, mais seul le Brésil comptait autant de tribus indigènes, cachées au plus profond de l'Amazonie. La guerre internationale a collaboré avec elles, au moins indirectement. Les forces armées ont été contraintes de se diviser, tant aux frontières qu'à l'intérieur du pays. La guerre entre l'Argentine et le Brésil était soutenue par plusieurs pays voisins, et le soutien en armes de l'Amérique du Nord et de l'Europe était connu.

Friedrich se souvenait de ce que ses parents lui avaient raconté sur la Seconde Guerre mondiale, les ghettos juifs, par exemple. « Nous sommes dans un ghetto, vous ne trouvez pas, professeur ? Nous, les singes, et vous, quelques “humains” qui nous soutiennent. Une sorte de grand département à la Anne Frank. » Et il rit en disant cela.

Friedrich était professeur de littérature. Il connaissait plusieurs langues et pouvait réciter des fragments de Shakespeare et de Goethe en version originale. Son isolement forcé lui avait permis de lire et d'étudier bien plus que moi. Sa mémoire s'était développée prodigieusement pour retenir des citations ou des textes entiers. Et la capacité d'association s'était développée grâce à cette formidable mémoire. Quand nous parlions de littérature, il m'accablait de centaines de citations, et je devais l'interrompre pour me donner le temps de me souvenir. Il s'excusait, gêné. Je le regardais, pensive, essayant de me souvenir de l'histoire de Leopoldo Lugones sur un singe. Oui, il l'avait lue, dit-il, et ses yeux brillaient à ce souvenir.

Il est devenu mon ami le plus proche pendant mon séjour à l'institut. Homer était étudiant, et nous avions à peine le temps de passer quelques heures seuls. Je dormais à l'étage du manoir, avec d'autres singes de la famille. Nous nous parlions à peine, et ils me considéraient comme un intrus, méfiant. Je n'étais pas vraiment intéressé par les interactions avec eux. Mon cercle se limitait à mon fils, Friedrich, et à Efigenia. Elle était devenue une amante intense mais complaisante. Je n'avais jamais eu de relations sexuelles aussi étrangement attirantes. Le plaisir ne se manifestait pas dans les ébats, mais dans l'intensité, dans les préliminaires qui me captivaient déjà dès le début, jusqu'à des orgasmes répétés et de multiples éjaculations. J'étais épuisé, mais le lendemain, je me sentais revigoré. Je quittais ma chambre en sentant le sperme et les sécrétions vaginales, je prenais une douche, puis je sortais sur le balcon du manoir, humant l'odeur de la jungle environnante. Elle restait au lit toute la journée le dimanche, mais le reste de la semaine, elle se levait avant moi pour aller travailler en ville. À l'époque, elle était messagère de l'étranger et, à son retour, après sa journée de travail, elle m'annonçait les dernières nouvelles : incendies dans le quartier commerçant, hommes massacrés, couverts de flèches, comme un tableau de Saint Sébastien. Elle me racontait cela au lit, assise, les pieds sur le matelas et les mains sur les

genoux, le regard vide fixé sur le mur en face de son lit. « Mes ancêtres le font », me disait-elle. « Je suis métisse, avec un père noir et une mère indienne. Je devrais être en colère contre tout le monde, et contre moi-même. Parce que maintenant, je suis amoureuse d'un homme blanc plus blanc que le lait.» Elle souriait amèrement en disant cela et se mit à caresser mon visage, ma poitrine, tout mon corps de ses mains, avec de longs doigts comme des branches d'ébène. Cela m'a écorché, laissant des cicatrices dans la jungle.

Son confident, cependant, restait le vieux Fandiño. Il existait entre eux une complicité dont j'étais toujours exclu. Efigenia continuait à travailler en ville, mais passait de plus en plus de temps dans l'immeuble. Elle rencontrait le vieil homme l'après-midi, pour des raisons professionnelles, me disait-elle. Il y avait de nombreux cas d'enfants atteints de malformations congénitales vivant dans la rue ; je les avais vus moi-même, traînant leurs moignons sur les trottoirs, parfois parmi les cadavres d'Indiens récemment décédés. Certains avaient les deux jambes coupées et se déplaçaient sur des skateboards dont les roues cassées se coinçaient dans les dalles du trottoir. Je me demandais combien de place il y avait dans l'immeuble pour accueillir autant d'entre eux, car un soir, elle m'a dit que les singes étaient de plus en plus nombreux. « Il y en a beaucoup qui naissent en Europe et en Asie, mais à cause de la guerre, il est impossible de convaincre les parents de les amener, même si Levi le demandait.»

« Et quand verrons-nous le Dr Levi ? » J'ai demandé, car j'avais encore beaucoup de questions.

Elle haussa les épaules.

« Il faudra demander à Fandiño. »

Le lendemain, j'ai attendu toute la matinée dans la salle d'attente des bureaux du dernier étage. Lorsque le vieil homme est apparu, ouvrant une des portes transparentes, il m'a regardé avec surprise, comme s'il ignorait ma présence.

« Professeur, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu que vous attendiez ? »

« J'ai prévenu Fandiño, votre assistante, il y a presque quatre heures. Je veux savoir quand le Dr Levi nous recevra. »

Le vieil homme s'est éclairci la gorge et m'a invité à m'asseoir. Il a levé les yeux à travers la verrière, pointant un avion.

« Voilà le docteur, en route pour les États-Unis. » Son voyage sur la Lune aura bientôt lieu. Il aurait aimé rencontrer son fils, le professeur, mais le docteur est un homme extrêmement occupé, et vous comprendrez que ce projet de voyage spatial le rende très nerveux ces derniers temps. Je me suis souvenu de ce que Friedrich m'avait dit à propos d'une certaine forme de peur ou d'anxiété qui pouvait exister chez Levi quant à la véritable importance d'Homère, cette théorie du tronc principal de nos ancêtres. Peut-être, et je dis seulement peut-être, n'avait-il pas voulu le rencontrer, car si ce qu'il soupçonnait était vrai, il n'aurait probablement pas su quoi faire de mon fils, lui qui en savait sans doute plus que quiconque au monde

sur les nouveaux singes. Et si ce n'était pas vrai, il n'aurait pas voulu affronter la déception.

C'est pourquoi il était une sorte de Dieu pour nous. Quelqu'un qui savait tout, qui était même le créateur des théories expliquant l'existence d'Homère et des autres. Quelqu'un qui vivait et travaillait au dernier étage de son immeuble à Brasilia, comme un bureau central d'où il tirait les ficelles de ses contacts à travers le monde. Publications, conférences, services de conseil dans plusieurs États et entreprises privées, personnel formé par lui-même menant des explorations et des recherches dans plusieurs pays simultanément. Et maintenant, nous le voyions dans le ciel, volant vers une autre partie du monde, et cette fois, sur le point de s'envoler vers l'espace. Oui, le Dr Levi était un Dieu, conforme à l'idée humaine de Dieu, omniprésent et toujours silencieux, impuissant à tout sauf à la théorie et à l'abstraction. Qui sait si Dieu a créé l'homme, comme on dit, ou simplement créé l'idée qui l'explique ? L'homme, une idée créée par une autre idée : Dieu. Le cercle vicieux, le cercle du serpent qui se mord.

Le poème de Ricardo Molinari me vint aux lèvres, et Fandiño écouta attentivement. Je ne sais pas s'il me comprenait bien, mais il semblait apprécier le ton fataliste.

« Un poème de science-fiction, si je puis dire, Professeur. »

Je le regardai avec admiration.

« Oui », répondis-je, « et son auteur était un homme du passé. »

« Ce sont généralement ceux qui perçoivent le mieux l'avenir. »

Il se leva et posa une main sur mon épaule. Il m'invita à déjeuner en ville.

« Mais pensez-vous que ce soit une bonne idée ? À cause des attentats, je veux dire. »

« Professeur, peu importe. Il faut sortir de cet endroit de temps en temps, ne pas perdre le contact avec la réalité – l'autre, je veux dire. Le monde, mon cher ami, a différents niveaux, comme les couches d'un oignon, qui, à maintes reprises, s'ignorent. »

Nous sommes descendus au rez-de-chaussée du manoir. Homer était avec son professeur de rhétorique, et nous les avons interrompus pour les inviter à déjeuner. Mon fils s'est tourné vers moi et a enlevé ses lunettes. Il a froncé les sourcils, et son regard a mis du temps à se fixer sur moi. L'espace d'un instant, j'ai eu envie de reprocher au professeur de le soumettre à autant de lectures, mais j'ai réalisé que moi aussi, je faisais la même chose depuis des années.

Le singe qui enseignait à Homer était encore jeune, à peine plus jeune que moi. Il était plutôt obèse, couvert de poils clairsemés et plats qui couvraient à peine sa peau sombre et parcheminée. Il souffrait d’infections fongiques dans ses différents Les plis de leurs bras et de leurs jambes, et luttaient à peine contre l'odeur avec des sprays et des crèmes. On s'y

habituait, bien sûr, au point que, comme Homère, on ne sentait même plus une odeur à laquelle prêter attention.

« Je m'excuse, messieurs, j'ai d'autres étudiants cet après-midi. Merci pour l'invitation.»

Puis Fandiño, Homer et moi avons quitté le bâtiment. Je n'étais pas sorti depuis quelques semaines et je n'avais vu l'extérieur que du haut des balcons. Mais maintenant, j'étais de retour dans la rue, voyant la ville et ses habitants à leur hauteur. Une sorte d'impuissance m'envahissait, comme si j'avais soudainement perdu ma capacité de survie. Le bâtiment de l'institut nous protégeait tous, car c'était précisément pour cela qu'il avait été construit, pour abriter ceux qui étaient rejetés. À l'intérieur, ils développaient leur intelligence, leurs compétences et leur personnalité, mais cela ne les préparait pas à survivre dans le monde extérieur. Là où il y avait la guerre et les invasions, là où il y avait la faim. Nous marchions tous les trois en ce lundi après-midi tranquille, malgré l'anxiété et l'anticipation d'une invasion imminente. Il y avait des camions de soldats à presque chaque coin de rue, et les gens marchaient sur les trottoirs, se regardant avec méfiance. Homero avait grandi et faisait presque ma taille. Les gens le regardaient avec un respect craintif et s'éloignaient de lui. Les gendarmes nous demandèrent nos papiers d'identité, mais certains reconnurent le vieux Fandiño et nous laissèrent passer sans hésiter.

Nous avons traversé plusieurs pâtés de maisons dans le nouveau quartier, un ensemble de baraques qui contrastait avec les plans de Niemeyer. Fandiño nous conduisit à un bar au coin d'une rue, très semblable à celui que nous avions fréquenté à São Paulo avec Gonçalvez. Nous nous sommes assis près d'une fenêtre, et pendant un instant, j'ai cru être à Buenos Aires, car la rue était pavée et le quartier était parsemé d'entrepôts et de portes donnant sur des hangars ou des garages fermés. J'ai regardé l'enseigne à la fenêtre et j'ai vu le nom du bar : « La Carambola ». Un rire bref mais éloquent suscita le commentaire du vieil homme.

« Je suis content que vous vous sentiez chez vous un instant… » Il fit un geste de la main comme s'il tenait quelque chose d'invisible entre son pouce et son index. Le « petit » était légèrement sorti comme « aporte » (Porteño), et pour couronner le tout, il appela le serveur et commanda un cortado avec le geste habituel.

Je ris de nouveau, mais ce n'était qu'une illusion. Le portugais renaissait à mes oreilles, et les piétons noirs qui passaient sur le trottoir me révélaient que le Buenos Aires de mon époque n'était pas celui que j'habitais maintenant. Je pensais à des temps alternatifs, aux célèbres théories de certains historiens non conventionnels sur ce que serait le présent si certains événements s'étaient déroulés différemment. Peut-être que cette époque où je vivais n'était rien d'autre qu'une époque parallèle, mais je me disais que cette consolation imaginaire, par laquelle le destin cessait d'exister, était incompatible avec la raison. Je pensais à Kant et à son influence sur la vision qu'Homère avait développée tout au long de son enfance. Je le regardais lire le menu, déchiré sur les bords, corné. Il était aussi attentif que s'il lisait la Politique d'Aristote. Je savais qu'il avait

commencé à écrire quelque chose de nouveau, une sorte de long poème, mais je n'avais pas eu l'occasion de le lui demander. Ses études avec le nouveau professeur occupaient la majeure partie de sa journée. Parfois, le week-end, nous allions nous promener dans la prairie entourant le manoir, et nous étions alors plus préoccupés par l'écoute du silence que par les conversations. Nous nous observions, moi essayant de le comprendre, car mon fils avait grandi et son apparence était maintenant simiesque. J'aurais eu du mal à le reconnaître parmi les autres si je ne l'avais pas vu depuis quelques mois. Lui aussi, je crois, me regardait avec suspicion. Je sais qu'il se souvenait de ce qui s'était passé à São Paulo, même si je ne sais pas si c'était tout ce qu'il pouvait me reprocher. Je l'ai regardé dans les yeux et je me suis vue me poser des questions : Était-il juste de quitter Buenos Aires ? Aurions-nous pu rester à Montevideo ? Pourquoi nous étions-nous enfuis ? Toute notre vie ensemble n'avait été qu'une évasion, et ce bâtiment lui-même était un refuge, un zoo de verre qui, tel un personnage de Tennessee Williams, nous rendrait fous.

Les personnes assises aux tables voisines nous regardaient avec suspicion. Elles discutaient entre elles, et je crois qu'elles ont entendu notre espagnol, et ont murmuré quelque chose que Fandiño a traduit par l'intention d'appeler les gendarmes. Puis il s'est retourné, a appelé le serveur, qui avait déjà regardé Homer avec effroi, et le vieil homme lui a parlé à l'oreille. Puis l'homme est allé de table en table, disant quelque chose à chacun de nous. Puis les regards curieux ont disparu. Nous n'aurions pas pu partir sans Fandiño ; notre véritable foyer était pour toujours dans le bâtiment à la pyramide inversée.

Je ne savais pas de quoi parlait Homer, et j'allais le lui demander lorsqu'un camion de soldats est passé, sirène d'alarme à la main. Une nouvelle attaque de L'attaque indienne avait commencé et progressait dans les rues. Tout le monde se leva et s'approcha des fenêtres, mais le propriétaire commença à baisser les volets métalliques. Nous devions rester à l'intérieur jusqu'à ce que le danger soit passé. Nous nous rassîmes et les autres commencèrent à parler de la guerre avec l'Argentine. Ils nous regardaient, parlant fort en portugais, mêlant des insultes en espagnol. Homero était harcelé par ces regards, car il savait qu'ils l'accusaient aussi d'être à l'origine de la révolution interne. Le pays était déstabilisé par la politique internationale, qui utilisait les peuples indigènes comme des armes qui rongeaient le Brésil de l'intérieur. L'un d'eux s'approcha de notre table et nous jeta le journal du matin. « Nouveaux changements au gouvernement argentin », disait-il. Le président de facto était décédé et sa femme, Samanta Bernárdez, avait pris la présidence. Dans son discours, elle avait insisté sur la nécessité de se défendre contre un empire qui voulait dominer l'Amérique latine. Homero me regarda droit dans les yeux, mais il n'était plus le garçon qui avait quitté Buenos Aires, attristé par le rejet de sa mère. Il était peut-être désormais la cause d'une extermination, comme si sa mère l'avait poursuivi toutes ces années sur les routes et à travers les villes jusqu'à ce qu'elle le retrouve. Mais pour cela, il n'avait pas eu besoin de quitter le pays ; il lui suffisait de s'élever au pouvoir, tel quelqu'un qui gravit une tour de guet toujours plus haute, acquérant un pouvoir et une vision toujours plus vastes. Mais je persistais à me

convaincre que la guerre internationale et la révolution indigène n'avaient rien à voir avec mon fils. Comment lui faire comprendre, lui qui avait maintenant la peur dans les yeux ? Et je commençais à m'inquiéter en constatant que la peur se transformait en suspicion, et que de là à la colère et à la haine, le chemin serait rapide et périlleux. Si son intelligence se noyait dans des sentiments sombres…, me demandais-je. Puis je lui ai saisi la main, et soudain, deux bombes, se succédant en quelques secondes, ont déchiré les rideaux, nous laissant sans défense face aux rues jonchées de cadavres de gendarmes. Les chars avaient explosé, et ce n'étaient pas des indigènes qui nous attaquaient, mais des avions de guerre.

17

Alors que la fumée de la poudre et les débris se dissipaient, les cris des gens continuaient à se faire entendre, certains au loin, au milieu du crissement des freins et des sirènes des pompiers et de la police, d'autres tout près. Mais ces derniers n'étaient pas vraiment des cris, mais des gémissements de douleur, et j'imaginais les blessures de ces hommes et de ces femmes qui avaient occupé les tables voisines et qui, maintenant, même si je ne pouvais pas les voir, seraient au sol, blessés par des éclats d'obus ou écrasés par des fragments de murs.

J'avais plaqué mon fils au sol, ma main droite sur son dos, l'obligeant à ne pas se lever. Je sentais leurs mouvements agités, leur curiosité, leurs larmes contenues. La poussière mit longtemps à retomber, mais je ne voulais pas me lever avant d'être certain qu'aucun autre morceau de mur ou de plafond ne nous tomberait dessus si nous bougions. Et lorsque la fumée et la poussière se dissipèrent lentement, les silhouettes des soldats apparurent dans la rue, sans regarder le bar détruit, courant, mitraillant je ne sais quoi ni qui. Les cris continuèrent, dispersés, provenant principalement de femmes et de quelques hommes se plaignant de leurs blessures. J'entendis les avions continuer de survoler la ville. Quelques bombes tombèrent loin de nous, mais je sentis l'explosion dans ma tête, appuyée contre le carrelage du bar.

Je relevai la tête et vis, toujours au ras du sol, les tables brisées qui n'étaient plus des tables, mais des morceaux de bois éclatés. Deux hommes avaient du verre planté dans les jambes, et une femme, déjà morte, gisait sur le dos, un pied de chaise lui transperçant le visage. Le plafond ne s'était pas effondré, mais le plâtre était tombé en gros morceaux sur plusieurs autres hommes qui tentaient de se libérer. Je regardai vers l'endroit où se trouvait la porte. Les volets métalliques étaient tordus comme du carton ; plusieurs morceaux de métal avaient même été arrachés et éparpillés à l'intérieur. J'ai regardé à ma gauche et j'ai vu le corps de Fandiño, un long et étroit fragment de métal enfoncé dans le dos. Il fallait sortir de là. Comment espérer des secours si la ville entière était bombardée par l'ennemi ? Les Argentins, certes, mais aussi les quelques

pays alliés et le soutien indéfectible des Américains. La Quatrième Guerre mondiale avait commencé, et l'idée d'humanité n'avait plus sa place. Seulement les villes, les gouvernements, les entreprises comme États. Nous, les hommes, n'étions plus tels, mais des singes travailleurs, des ouvriers, des éléments prescriptifs.

Puis j'ai tourné la tête vers Homer. Il me regardait et pleurait. J'aurais voulu le réconforter, mais comment, me demandais-je. Lui caresser la tête, sécher ses larmes sur ses cheveux, qui séchaient déjà tout seuls. Il n'avait pas besoin de mes paroles de réconfort ni de mon Des regards compatissants, sans même une expression de ma peur intense, de mon désespoir. La seule chose que je pouvais lui offrir était ma compagnie, alors je lui ai dit de se lever, lentement. Nous sommes sortis sur le trottoir, sautant par-dessus les décombres et quelques cadavres. Une main m'a saisi le talon, et la voix du blessé a appelé à l'aide. Ce n'était pas la main d'un singe, mais celle d'un humain, blanc et pâle, sans poils. Même ma propre main ressemblait davantage à celle de mon fils qu'à celle de cet homme. Et je savais que son heure était révolue. Je le regardais avec lassitude et mépris. Je ne pensais même pas à son âme, car, d'une manière incertaine, je sentais que l'esprit humain, cette entité collective qui rassemblait les fragments individuels épars qui peuplaient certains corps, quittait maintenant son habitat et se dirigeait vers les nouvelles formes de l'espèce.

Nous marchions lentement, prudemment, encore un peu étourdis, encore un peu sourds à cause du grondement des bombes si proches. Collés aux murs, vérifiant qu'aucun morceau de gouttière ou de brique ne nous tomberait sur la tête. Des chars roulaient dans les rues et des voitures de police fonçaient d'un endroit à l'autre. Nous croisions des hommes et des femmes qui nous regardaient avec une peur bleue. Certains nous disaient d'aller dans un refuge, mais dès qu'ils apercevaient Homère, ils s'enfuyaient. Mon fils et moi marchions main dans la main, presque aussi grand que moi, comme deux frères ou deux hommes liés par la tragédie. Je repensais à notre long pèlerinage depuis Buenos Aires, car c'était bien ce qu'il avait été, une sorte de pèlerinage fondé sur une foi profane, je ne sais pas si c'était scientifique ou à la recherche d'une cause inconnue. Mais lorsque nous atteignîmes la grande cathédrale-institut, la grande pyramide inversée du disciple de Niemeyer, le dieu Lévi nous avait échappé, cherchant lui-même d'autres lieux où se trouvait peut-être son propre dieu.

La seule vérité dont j'étais certain à ce moment-là était que je ne savais pas où aller. Nous marchions et courions dans les rues et les avenues. La ville entière était un défilé de chaos sous toutes ses formes, y compris celles que je n'aurais jamais imaginées. Cette indifférence proverbiale dans laquelle ma génération avait été élevée, ce voile de pacifisme apparent, n'était rien d'autre que la cruelle idiotie qu'on nous avait inculquée. Seuls certains cercles, peut-être certaines familles, comme celle de Samanta, connaissaient la vérité. Je vivais dans un Buenos Aires à l'atmosphère bohème, comme une sorte de fin de siècle transposée au XXIe siècle. Je pouvais me justifier en me disant que nous étions une génération privilégiée : ressources économiques et indifférence sociale. Une

conjonction parfaite pour le développement de l'intellect. Idées, débats, conférences, événements culturels, jusqu'à ce que, à force de répétitions, nous sombrions dans le vide, le néant comme pensée essentielle. C'est pourquoi, comme je l'ai dit au début de cette chronique – si l'on peut appeler ainsi ce récit de la partie la plus importante de ma vie, ces notes que je prenais sporadiquement – nous n'avons pas vu comment notre société s'effondrait lentement et imperceptiblement. Un automobiliste roulant tranquillement dans la rue aperçoit soudain, sur le volant, la main d'un singe. La sienne, sans doute, mais il ne l'a vue que quelques secondes, et puis il ne la reverra plus jamais. Des choses étranges continuaient à se produire, des murmures, des insultes murmurées dans notre dos, comme si nos oreilles s'étaient affinées, tout comme notre vue. Jusqu'à ce que nous voyions et entendions des choses que nous n'aurions jamais crues possibles, simplement parce que notre esprit ne pouvait les concevoir ainsi.

Dieu est là quand nous pensons à lui ; cette idée est sa présence. Cela seul est une consolation.

Les avions survolaient Brasilia sans cesse. Le ciel était couvert d'un nuage de fumée s'élevant des immeubles et des quartiers en feu. Une sirène hurlait sans interruption à chaque pâté de maisons, augmentant ou diminuant à mesure que nous approchions ou nous éloignions. On nous poussait par derrière et devant nous. Les pompiers n'avaient aucun moyen d'arrêter l'incendie, ni la police d'empêcher le massacre qui avait déjà lieu : les pillages, le vol des cadavres, les meurtres perpétrés dans la confusion des cris et des bousculades. Puis j'ai décidé d'accélérer la course pour trouver un abri, et je me suis retrouvé en route vers le bâtiment de l'Institut. Cet endroit semblait imprenable, une sorte de forteresse pour la préservation de l'humanité. Un bastion, un nouveau genre de paradis.

La main simiesque de mon fils me donnait confiance ; peut-être me guidait-elle vraiment. Cette main qui avait été la première à émerger de son corps, l'ancêtre, l'originale. J'écoutais, tandis que nous courions à travers les décombres, avec le bruit des turbocompresseurs au-dessus de nous, nous submergeant, une voix forte et douce, chantant, ou je ne sais pas si chantant, mais récitant. Je me suis retourné un instant et j'ai vu que c'était Homère qui parlait. Je le traînais pratiquement et il avait du mal à suivre, mais il n'arrêtait pas de réciter. J'ai lu les vers de Milton : Le Paradis perdu. J'ai vu, dans cette ville, les armées de Lucifer, Lucifer lui-même déclamant devant les anges. Et la voix d'Homère a suffi à les sauver de l'oubli.

Puis, seul prélude à la calamité finale, j'ai ressenti un bruit si intense, comme si un avion s'abattait à quelques mètres, m'assourdissant. Puis tout a été plongé dans l'obscurité pendant un long, très long moment. Une période vague où j'ai rêvé que des milliers d'avions couvraient le ciel. Un ciel métallique nous recouvrait, une sorte de dôme gigantesque protégeant la ville. Puis ces avions ont commencé à battre des ailes, et ils sont devenus d'énormes, immenses oiseaux préhistoriques qui sont arrivés, menaçants, apocalyptiques.

Je me suis réveillé allongé sur le dos, les bras appuyés sur deux grands murs effondrés. Tout était le silence de la surdité causée par les explosions

continues, qui continuaient de tomber parce que je pouvais entendre leur grondement à travers le sol. Je cherchai mon fils parmi les décombres qui s'étaient accumulés sur ce qui était déjà tombé. Je le trouvai sous des portes en bois. Il m'appela d'une voix ferme : « Papa ! » l'entendis-je dire en me traînant vers lui à travers la poussière et le sang des autres hommes dont je repoussais violemment les corps. J'arrachai les planches et vis que tout son visage était maculé de sang.

« Calme-toi, mon fils, calme-toi », lui dis-je, car il gémissait de peur et tremblait de froid. La chaleur de la combustion était insupportable, mais la sueur dans ses épais cheveux était froide.

Avec ma chemise, j'essuyai le sang de son visage, et il se mit à crier plus fort. Je ne comprenais pas ce que je faisais de mal et je ne voulais pas le blesser. Puis je plantai plusieurs éclats de verre dans mes doigts. Je fouillai ses cheveux et réussis à en extraire plusieurs morceaux, mais quand je lui demandai de retirer ses mains de ses yeux, je vis que ses paupières étaient coupées et qu'il saignait. Homer se débattait avec mes mains ; il refusait de se découvrir et le sang ne s'arrêtait pas. Avec le même tissu, je lui bandai les yeux et lui fis un nœud derrière la tête.

Mes mains tremblaient, mais j'essayais de le serrer dans mes bras, et il se colla contre moi comme lorsqu'il était petit garçon, dans notre appartement de Buenos Aires, sur le canapé du salon. Je lui chantai, comme à l'époque, une berceuse, mal chantée, sans rythme, et précisément pour cette raison plus touchante, plus chargée de souvenirs, car le rire s'était ajouté à la tendresse. Et c'est cette chanson que je lui chantais au milieu des bombardements, le berçant du mieux que je pouvais, entouré de débris d'immeubles, de bois, de verre et de corps mutilés. L'air presque irrespirable me rappelait la chaleur d'un radiateur en hiver, et le son strident des sirènes et des alarmes dans le vrombissement des voitures qui passaient dans la rue à côté de l'immeuble où nous habitions.

Mais tout cela devait cesser. Nous nous sommes donc levés et avons continué notre marche. Je savais que mes pas se dirigeaient vers l'institut, mais que restait-il à faire ? Aucun hôpital ne devait rester debout, imaginais-je, et d'ailleurs, comment savoir où aller ni quelles rues prendre ? Tout était pareil maintenant : des maisons démolies et des immeubles effondrés. Il n'y avait nulle part où aller. Et après presque une heure de marche, à sauter par-dessus les décombres, nous avons atteint un grand espace ouvert, et j'ai reconnu les vestiges de la grande place qui se trouvait devant l'institut.

Oui, le bâtiment était toujours là. Intacte.

« On est arrivés !»

Je l'ai soulevé, car il était trop fatigué pour continuer. Le bandage était taché de sang, et il insistait pour étirer ses bras, perdu.

« Comment vais-je écrire maintenant, papa ?»

« Mon Dieu », murmurai-je. Au milieu de tout cela, et il s'en inquiétait. Je souris, un frisson me parcourut à ce son. Je pris sa tête entre mes mains et

le serrai contre ma poitrine, comme si je voulais ainsi arrêter l'hémorragie. Ou comme si je voulais le faire mien, être lui. Je n'avais jamais été aussi fière, mon amour n'avait jamais été aussi grand qu'à cet instant.

« Écrire quoi ? » lui demandai-je.

Il commença à réciter les vers d'un long poème qu'il avait commencé à répéter avec son professeur. Des vers qui parlaient d'une guerre. Sa voix était intacte, et les mots prophétiques. Et tandis qu'il récitait, les chiens affamés et désespérés se précipitèrent sur la place et commencèrent à fouiller les décombres à la recherche de cadavres. Une odeur de décomposition, jusque-là cachée, monta des profondeurs des ruines et envahit l'air, jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus qu'un gaz dense de charogne.

Mais le bâtiment subsistait, cette sorte de paradis que nous avions quitté de notre plein gré, persuadés de ne pas encore connaître la réalité extérieure. Quelle futilité de la nature humaine, quelle imbécillité ! devrais-je dire. Je restai là à le contempler, grand et majestueux, avec ses colonnes qui n'étaient plus transparentes à cause de la poussière et de la fumée qui les entouraient, et les jardins suspendus avec des plantes brisées et pourries. Chutes. Mais peu importait ; nous continuerions à marcher, ou je porterais Homer dans mes bras si nécessaire.

« Viens », lui murmurai-je à l'oreille. « On te guérira là-bas, et tu écriras.»

Il saisit ma main, la serrant si fort que je crus qu'il allait la briser. Son amour, soudain, n'était plus réfléchi, n'avait plus cette patine de raison et de prudence. Son amour n'était plus logique. Il était maintenant bestial, dominateur, irréversiblement passionné.

Après un long moment sans ressentir quoi que ce soit, un avion émergea des nuages de fumée s'élevant des immeubles de la ville. Il passa rapidement au-dessus de nos têtes, répandant l'odeur âcre des corps brûlés par la chaleur dégagée par les turbines. C'était un avion qui s'écrasait, un des soldats brésiliens, abattu par un autre. Il tomba, formant une traînée de chaleur qui déforma l'air, le déformant comme un mirage. Sur le long chemin qui menait à sa mort, il démolit des maisons et mit le feu, jusqu'à ce que je le voie se diriger vers les colonnes de la pyramide inversée.

Je grimaçai, anticipation de la douleur, et je sentis qu'Homère, bien qu'aveugle, comprenait ce qui allait se passer. Car il se serra contre moi, et son étreinte était si forte qu'il aurait pu me tuer au moment même où l'avion s'écrasa sur le bâtiment, et l'explosion provoqua une série d'effondrements des innombrables colonnes.

La grande pyramide s'inclina lentement, progressivement sur le côté, et le rugissement de l'effondrement fut tel que le monde allait s'arrêter, sombrant dans son propre abîme. D'immenses nuages de poussière naquirent de la chute, se déplaçant dans toutes les directions, grandissant et s'élevant, jusqu'à nous recouvrir également. Je crois avoir entendu des cris, bien que cela paraisse invraisemblable, j'entendis les cris des hommes et des singes qui l'habitaient. Au milieu de la grande cécité blanche dans laquelle nous nous trouvions, Homère se détourna de moi. Je l'ai vu

tâtonner vers l'effondrement, se dirigeant vers ce paradis perdu et jamais retrouvé.